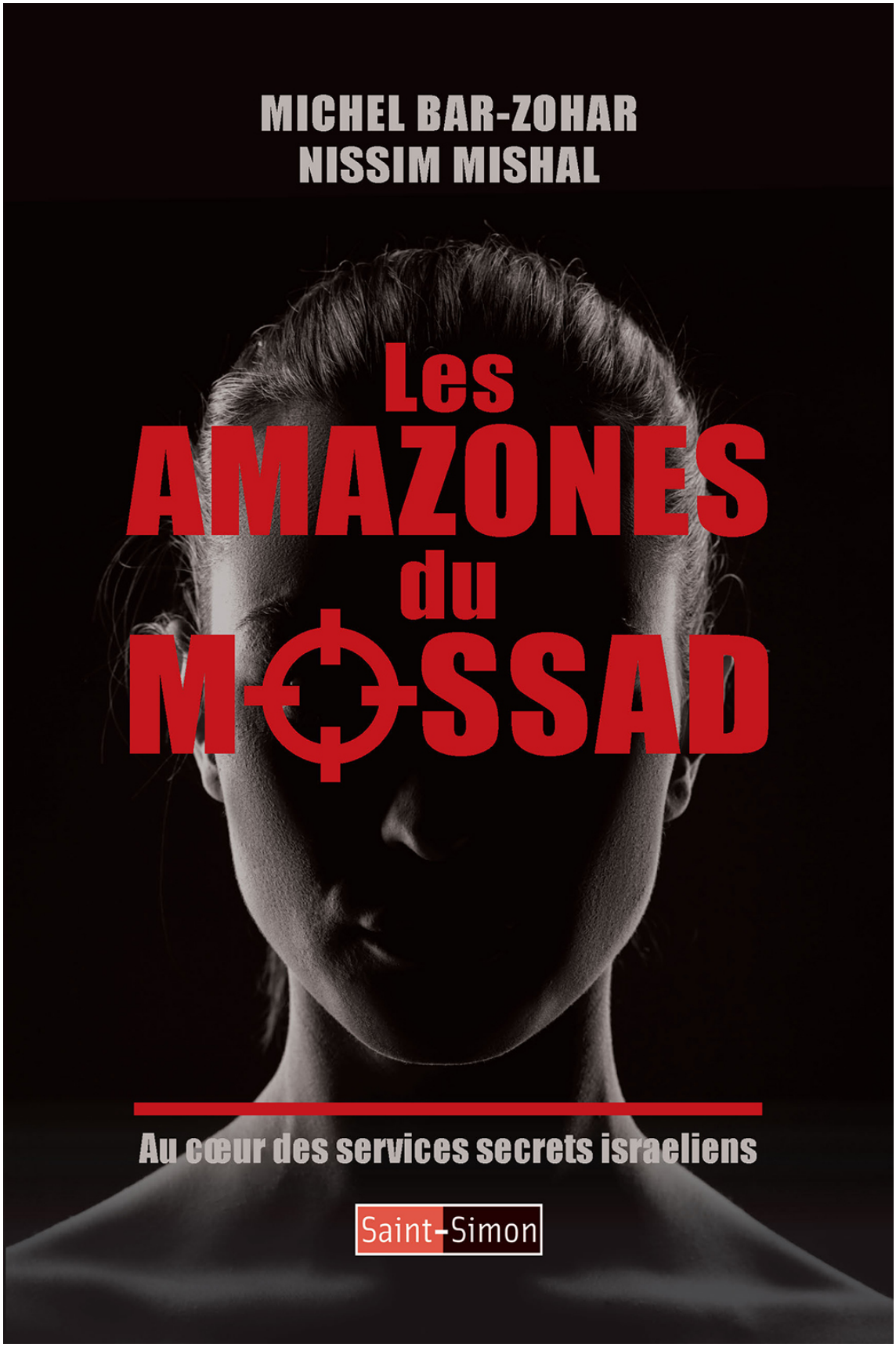
MICHEL BAR-ZOHAR
NISSIM MISHAL

Les AMAZONES du MOSSAD

Au cœur des services secrets israeliens

Saint-Simon


MICHEL BAR-ZOHAR
NISSIM MISHAL
Les
AMAZONES
du
MOSSAD
Au cœur des services secrets israeliens
Saint-Simon

Les Amazones du Mossad

Au cœur des services secrets israéliens

Michel Bar-Zohar
Nissim Mishal

Traduit de l'anglais
par Olivier Salvatori

Saint-Simon

Amazones – Femmes guerrières légendaires de l'Antiquité

Encyclopédie Larousse

Aux auteurs

Parole de *lohemet*

JE M'APPELLE « LIAT », je suis une *lohemet*, une guerrière du Mossad. Née en Israël, dans la vallée du Jourdain, j'ai rejoint le Mossad il y a une vingtaine d'années. Ce que je fais me passionne, et je m'y dévoue sans réserve. Il est essentiel que chaque guerrière ressente au plus profond d'elle-même cet engagement indéfectible à défendre son pays, sa famille, sa vie même.

Sans jamais perdre l'étincelle dans ses yeux.

J'ai participé à des missions clandestines dans le monde entier. Je peux changer d'identité et d'apparence en un instant. À l'étranger, vous ne me reconnaîtriez pas. Ma physionomie se transforme, sauf évidemment si je souhaite attirer l'attention*. Je bous d'impatience quand j'entends, dans les haut-parleurs du service, que mon unité est attendue en salle de briefing. Je sais qu'il va se passer quelque chose, que j'avalerai mon dernier café du matin à Tel-Aviv, ignorant tout de l'endroit de la Planète où je dînerai le soir.

Dans les missions du Mossad, les femmes accomplissent les mêmes tâches que les hommes, rigoureusement et sans exception. Les hommes viennent de l'armée, ils connaissent la musique : armes, renseignement, méthodes… Moi non. Je me situe dans une zone grise, quelque part à mi-chemin. En revanche, en tant que femme, je peux passer à travers les radars.

Ça nous énerve de lire sans cesse dans les journaux que toutes les amazones seraient « d'une beauté ravageuse ». Ça n'a aucun sens. La seule chose qui compte, c'est que nous soyons en tout égales aux hommes. Vous-mêmes, ne m'avez-vous pas écrit que les guerrières du Mossad comptaient aussi dans leurs rangs des « techniciennes » ? Vous auriez pu employer des termes plus précis, tels que « cybernéticiennes », « ingénieures en informatique », « cryptologues », etc.

Et que dire, lorsque vous m'avez donné l'adresse d'un café où nous devions nous retrouver ? Soyons sérieux. Un nom me suffit pour arriver à l'heure n'importe où, que ce soit à Bangkok, à Vladivostok ou à Tel-Aviv.

Je dois être capable de réfléchir et d'agir en suivant un plan au détail près. Mais si la situation l'exige, je dois aussi pouvoir m'adapter en une fraction de seconde. Ce n'est pas facile à apprendre, encore moins à exécuter. Il existe évidemment des règles, que je dois suivre, en mission ou hors mission, comme ne jamais m'asseoir dans un café le dos tourné à l'entrée, payer mes consommations dès la commande de sorte à pouvoir m'en aller à tout moment, ne pas me retourner si, à l'étranger, une personne me reconnaît dans la rue et m'appelle par mon nom…

Quand je rentre de mission, je me fonds en un éclair dans ma véritable identité, la vie de mon pays. Ma plus grande joie, c'est quand le policier tamponne mon passeport à l'aéroport. À peine montée dans le taxi, je retrouve mon bon vieux moi. La mue est spectaculaire. Je peux un jour manipuler un appareil d'une sophistication inouïe et m'arracher les cheveux le lendemain devant une machine à laver qui refuse de se mettre en marche.

Je suis divorcée, mère de deux filles et d'un garçon. Aucun de mes enfants ne sait ce que je fais. Une fois, répondant à ma fille de trois ans qui voulait savoir en quoi consistait l'espionnage, je lui ai dit :

— Ça pourrait être un bon métier pour moi, tu ne trouves pas ?

— Toi ? Mais tu ne sais même pas jouer la comédie…

À une époque, je sortais avec un garçon très riche qui cherchait à m'impressionner. Il n'arrêtait pas de me dire qu'il rêvait de rejoindre le Mossad. « Ces types peuvent changer d'identité en un claquement de doigts. S'il s'en trouvait un sous mon nez, je serais sûrement incapable de le percer à jour. »

Je l'ai regardé. Comme il était très grand, je me trouvais littéralement… sous son nez.

* Liat est une femme d’une beauté stupéfiante.

1.
Opération « Trio »

Nina, Marilyn et Kira

MERCREDI 7 MARS 2007. Ibrahim Othman était sorti de l'ascenseur, au quatrième étage de l'hôtel, et il se dirigeait vers sa chambre lorsqu'une étrange vision le stoppa dans son élan. Une jeune femme en larmes était assise à même le sol devant la chambre voisine de la sienne. À côté d'elle, une grosse valise argentée refusait de céder aux grands coups de poing qu'elle assénait sur les fermoirs.

Othman hésita un instant, puis s'approcha et demanda, en anglais :

— Que se passe-t-il ? Puis-je vous aider ?

— La valise est fermée à clé.

Et de sangloter de plus belle :

— J'ai perdu la clé. Je ne sais pas quoi faire.

— Vous pourriez descendre à la réception, pour commencer.

Je suis sûr qu'ils trouveraient une solution.

— Ils ne trouveront rien du tout ! Mon sac à main est dans la valise, avec mon porte-monnaie et mes papiers… Je ne peux même pas entrer dans ma chambre.

Lui, embêté :

— Vous permettez que j’essaye ?

— Pour quoi faire ? C’est impossible.

Sans attendre, Othman s’agenouilla auprès d’elle et s’efforça à son tour de manœuvrer les fermoirs. Sans succès. Il répéta :

— Vous devriez appeler le concierge.

Semblant hésiter, la jeune femme se reprit :

— Attendez. Quelqu’un m’a dit un jour… Peut-être auriez-vous une clé, un tournevis, un canif ?

Lui, haussant les épaules :

— Malheureusement, non, désolé.

Mais une idée le traversa :

— Peut-être la clé de ma chambre ?

— Ça m’étonnerait, mais on peut toujours essayer.

Il lui remit le sésame. Penchée au-dessus de la valise, elle lui tourna alors le dos pour l’empêcher de voir ce qu’elle faisait. Avec adresse, elle pressa la clé sur une sorte de pâte à modeler dissimulée dans la paume de sa main.

Elle passa ensuite la clé d’Othman dans l’étroite fente des serrures et appuya sur les fermoirs. Un clic métallique se fit entendre.

— Mon Dieu ! dit-elle en regardant la valise avec stupéfaction. Ça marche !

Elle lui sourit, la mine radieuse :

— Merci infiniment. Vous m’avez sauvé la vie !

Elle lui rendit sa clé, plongea ses mains dans la valise et en ressortit un grand sac marron, qu’elle ouvrit :

— Regardez, ma clé !

Alors qu’il regagnait déjà sa chambre, elle lui cria :

— Merci encore, Monsieur, merci !

Ce qu’Ibrahim Othman ignorait en refermant la porte de sa chambre, c’est qu’en pressant la clé sur la pâte à modeler, la jeune femme avait fait en sorte de la dupliquer. En moins d’une heure, Nina, la jeune femme en larmes, et ses camarades du Mossad avaient réussi à la reproduire. À partir de là, une équipe opérationnelle des services secrets israéliens fut en mesure de pénétrer dans la chambre du chef de l’Agence atomique syrienne.

Cela faisait longtemps que le Mossad suivait Othman à la trace, quoique sans grands résultats jusque-là. Des bribes d'informations de diverses sources et surtout un rapport du major Yakobi, qui travaillait pour l'*Aman*, la direction du renseignement militaire israélien, avaient fait naître le soupçon que la Syrie, suivant peut-être l'Iran, l'Irak et la Libye, était en passe de développer des armes atomiques. Au Mossad, la plupart des experts récusaient la théorie de Yakobi. Selon eux, cela ne ressemblait pas à Bachar el-Assad. Ressemblance ou non, la discussion se poursuivit. Finalement, Meir Dagan, le *ramsad*, ou directeur, du Mossad, décida d'examiner lui-même la question. Lors d'une réunion avec ses chefs de département, il persista à balayer doutes et objections, et ordonna d'employer tous les moyens possibles pour établir si, oui ou non, la Syrie construisait une installation nucléaire. La mission fut confiée au *Keshet*, le département chargé des opérations de renseignement à l'étranger.

De tous les départements du Mossad, le Keshet était le plus actif. Les hommes et les femmes qui en faisaient partie effectuaient des centaines d'opérations chaque année. Ces guerriers aux ressources inépuisables comptaient parmi les plus inventifs des services secrets. Ils étaient en mesure d'échafauder les opérations les plus sophistiquées pour obtenir informations, documents ou équipements. Ils mettaient aussi au point des moyens d'approche discrets des principaux hauts responsables ennemis opérant à l'étranger. Il pouvait s'agir de personnalités ou de délégations envoyées en Europe, en Asie ou en Afrique par des gouvernements que l'on cherchait à infiltrer comme de leurs alliés, ou de fournisseurs ou officiers supérieurs d'une armée étrangère coopérant avec eux.

La menace nucléaire figurait en tête des missions du Mossad, et l'Iran y tenait la vedette. Le ramsad Dagan estimait que si l'Iran était étroitement impliqué dans un projet nucléaire et que l'Irak avait également tenté de se lancer dans l'aventure, son devoir était de s'assurer qu'aucune autre puissance ennemie ne serait en mesure de produire des armes atomiques en secret. C'est la raison pour laquelle il insistait obstinément pour savoir ce que faisait exactement Ibrahim Othman, le « Monsieur Atome » des Syriens.

Selon des sources étrangères, ce serait Ram Ben Barak, le chef du Keshet, qui aurait lancé ses hommes sur la piste d'Othman, lequel voyageait beaucoup. Des années plus tard, Ben Barak déclarerait à un journaliste :

> Meir Dagan nous avait ordonné d’établir si la Syrie préparait ou non un projet nucléaire. Vous exécutez différentes actions tout autour du monde pendant quelques mois jusqu’à ce que la chance vous sourie. Quelqu’un commet une erreur ici ; un autre remporte une victoire là. Meir Dagan était animé d’une persévérance à toute épreuve. Quantité de gens lui expliquaient qu’il était impossible que la Syrie se dote d’un réacteur nucléaire. Que toutes les dépenses et pertes de temps associées ne serviraient à rien. Nous n’en avons pas moins continué à suivre ses ordres, et n’avons jamais lâché prise.

Apparemment, aucune des missions lancées jusque-là par le Keshet n’avait porté ses fruits. L’envoi d’équipes sur les traces d’Othman coûtait une fortune pour des résultats nuls. Plus récemment, les officiers du Mossad avaient découvert qu’Othman devait assister à Vienne à la conférence annuelle de l’AIEA, l’Agence internationale de l’énergie atomique. Le Syrien possédait un appartement dans la capitale autrichienne, mais il avait préféré cette fois-là séjourner à l’hôtel, celui-là même où il était tombé nez à nez avec l’amazone en pleurs du Mossad.

Le vol de la clé d’Othman n’était qu’une étape dans l’opération « Trio », qui, comme son nom l’indique, en comportait trois, dont chacune constituait en elle-même une mission, où les premiers rôles étaient tenus par de jeunes amazones.

Deuxième étape. Le lendemain matin, Othman descendit prendre son petit-déjeuner au restaurant de l’hôtel. Regardant alentour, il s’aperçut que la salle était comble et que toutes les tables étaient occupées. Il ignorait évidemment que la plupart des clients étaient en réalité des agents du Mossad. Ils ne lui avaient laissé qu’une seule place dans tout le restaurant : un siège libre à une table où était assise une jeune femme. Elle buvait un café tout en téléphonant avec son portable.

— Puis-je m’asseoir ?

— Bien sûr.

La femme répondit avec indifférence sans interrompre sa conversation, en anglais, à la tonalité agressive de plus en plus marquée. Élevant la voix à plusieurs reprises, hors d’elle, elle finit par raccrocher en faisant claquer l’appareil sur la table.

— Quel crétin ! Me faire ça à moi…

Levant les yeux, elle avisa alors son nouveau voisin.

— Pardonnez-moi. J’ai perdu le contrôle. Mais il s’est encore défilé, le salaud !

Othman hocha la tête en signe de compassion. La jeune femme continuait de maugréer. Elle évoqua son amoureux, les rendez-vous qu'il avait déjà annulés au dernier moment et le fait qu'ils devaient fêter, le soir même, l'anniversaire de leur première rencontre. Ils avaient choisi Vienne pour un week-end romantique en amoureux. Elle était arrivée la veille, et il était censé la rejoindre. Or voilà qu'il annulait à nouveau, et ce jour-là en plus !

Othman continua de hocher poliment la tête.

— Il ne semble pas se rendre compte de ce qu'il perd, dit-il.

— Et vous êtes ?

Il se présenta, donna son nom véritable, sans bien sûr mentionner la position qu'il occupait dans la filière nucléaire syrienne.

— Je m'appelle Marilyn, répondit-elle.

Elle lui posa en souriant des questions sans conséquence, et apprit qu'il connaissait bien la capitale autrichienne et qu'il avait voyagé dans le monde entier. Peu à peu s'instaura une conversation naturelle et agréable. Othman l'appréciait visiblement et se réjouissait de bavarder avec une femme si jeune et si belle.

Elle en profita pour en revenir au rendez-vous avec son petit ami.

— Moi qui espérais vivre une soirée inoubliable ! J'avais réservé une table au *Silvio Nickol*. Il faut s'y prendre des semaines à l'avance, vous savez ? C'est le meilleur restaurant de Vienne.

— Oui, à ce qu'il paraît.

Elle redressa soudain la tête, l'air renfrogné.

— Mais dites-moi, vous seriez peut-être libre ce soir, par hasard ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que ce serait dommage d'annuler la réservation. Vous pourriez peut-être m'accompagner pour dîner, qu'en dites-vous ?

— Nous deux, ensemble ? Et si votre copain arrive à l'improviste ?

— Il ne viendra pas. Et de toute façon, il ne l'aurait pas volé. Nous partagerions, évidemment.

Il la dévisagea et lui sourit. Il n'avait pas dû lui arriver souvent d'être invité par pareille beauté.

Il s'entendit lui dire :

— Pourquoi pas ? Bonne idée. À quelle heure ?

✧

Après s’être retrouvés en début de soirée dans le hall de l’hôtel, Othman et Marilyn se rendirent au restaurant en taxi. Dès leur départ, une équipe du Keshet investit le vestibule. Deux amazones et un agent s’installèrent dans des fauteuils près des ascenseurs. Si Othman changeait d’avis et rentrait précipitamment à l’hôtel, ils pourraient le retarder avant qu’il rejoigne sa chambre. Eitan, qui commandait l’équipe, était resté au volant d’une voiture garée à proximité. Au bout de quelques minutes, la voix d’un de ses hommes se fit entendre dans son oreillette. L’officier utilisait un mot codé pour lui indiquer que le couple était arrivé au restaurant et qu’il s’y était installé. Othman ignorait évidemment que toutes les tables avoisinantes étaient occupées par des agents du Mossad dépêchés sur place pour s’assurer que le dîner se déroulait selon le plan convenu, et pour protéger « Marilyn » en cas d’éventuels débordements…

Tout était prêt pour la troisième étape – et la troisième amazone – de la mission. Eitan envoya l’équipe opérationnelle, constituée de Kira et d’Eyal, au quatrième étage de l’hôtel. Grâce à la clé d’Othman, ils pénétrèrent sans difficulté dans la chambre et commencèrent à la fouiller. Sur le bureau, le Syrien avait laissé quelques effets personnels, mais aussi son téléphone portable ! Sans doute ne voulait-il pas être dérangé pendant le dîner avec Marilyn.

L’appareil était protégé par un mot de passe. En à peine quelques minutes, Kira réussit à le cracker. Elle était en train de passer en revue le contenu du smartphone quand elle tomba sur un gros dossier rempli de photos. L’une après l’autre, des images étonnantes s’affichèrent à l’écran. Elles montraient un vaste bâtiment contenant un réacteur nucléaire en phase avancée de construction, ainsi que de grandes structures du cœur du réacteur à côté desquelles se tenaient des hommes d’apparence asiatique. D’autres clichés révélaient le site du réacteur, dans un lieu désert. Le dossier contenait au total trente-cinq images. Kira et Eyal n’en croyaient pas leurs yeux. Othman avait photographié le réacteur secret et les experts asiatiques avec son propre téléphone portable !

Après avoir repris leurs esprits, ils terminèrent leur mission. Eyal inspecta les documents épars sur le bureau, mais n'y trouva rien d'intéressant. Kira copia les photos avec les instruments qu'elle avait apportés. Puis ils remirent tout en place et se glissèrent hors de la chambre.

À la fin de leur dîner de fête au *Silvio Nickol*, Othman et Marilyn retournèrent à l'hôtel. Ils se séparèrent dans le hall, non sans que Marilyn remercie chaleureusement Othman pour l'agréable soirée qu'elle avait passée.

Il avait bien mérité ses remerciements.

Comme l'indiquerait le rapport de l'opération, le trio d'amazones avait accompli l'un des plus grands faits d'armes de l'histoire du Mossad. Le fabuleux matériau récolté grâce à Nina, Marilyn et Kira fut immédiatement présenté au ramsad, au chef d'état-major des armées et au Premier ministre. Les images prises à l'intérieur du bâtiment révélaient une importante construction cylindrique aux minces, mais robustes, parois fortifiées. Certaines photos montraient une structure externe destinée à consolider les enceintes du réacteur. D'autres photos révélaient l'existence d'un bâtiment additionnel plus petit, équipé de pompes à essence près desquelles stationnaient plusieurs camions. Une dernière structure était apparemment constituée d'une tour de stockage pour l'eau destinée au refroidissement du réacteur.

Le ramsad Dagan posa sur le bureau du Premier ministre Ehoud Olmert une pochette kraft contenant les trente-cinq clichés rapportés de Vienne par le Mossad.

— C'est un réacteur nucléaire destiné à la fabrication de plutonium, expliqua-t-il à un Olmert abasourdi.

Il eût été difficile d'imaginer découverte plus ahurissante puisqu'elle exposait de fait Israël à un danger mortel :

— Les points d'interrogation ne sont plus de mise, ajouta l'assistant de Dagan. Nous avons désormais des points d'exclamation.

Quant à Dagan lui-même, il demanda à Olmert :

— Monsieur le Premier ministre, que devons-nous faire ?

— Le détruire !

L'exploit était vraiment extraordinaire. Mais il mettait aussi en lumière les graves lacunes du renseignement israélien. Un réacteur nucléaire était en

construction depuis des années aux portes d'Israël, et personne n'en avait rien su. Sans le comportement erratique d'Ibrahim Othman, Israël aurait pu se réveiller un matin devant une vision insoutenable : l'arme atomique dans les mains de son plus farouche ennemi.

Les clichés obtenus par les amazones du Keshet furent transmis aux laboratoires de recherche du Mossad et de l'Aman. Les analystes ne tardèrent pas à découvrir la localisation précise du réacteur : Al-Kibar, un site désertique isolé de la province de Deir ez-Zor, à l'est de la Syrie, non loin de la frontière irakienne et de l'Euphrate. Le bâtiment avait la forme d'un vaste cube d'une surface de 16 000 mètres carrés.

Une fois les clichés analysés, le Mossad savait où chercher, et l'histoire derrière les clichés commença à prendre forme. Les hommes d'aspect asiatique photographiés sur le site du réacteur étaient des Nord-Coréens. Il apparut que la coopération entre la Syrie et la Corée du Nord avait débuté en 1990 avec la visite à Damas du président Kim Il-sung. Pendant son séjour, celui-ci avait signé un traité de coopération militaire et technologique avec le président syrien Hafez el-Assad. L'accord incluait un paragraphe dédié au nucléaire, mais se concentrait principalement sur l'expédition par la Corée du Nord de missiles *Scud* à la Syrie. La première livraison était arrivée en février 1991, alors que l'opération internationale sous commandement américain « Tempête du désert » était en cours.

La question nucléaire n'avait fait son retour à l'ordre du jour qu'en juin 2000, aux funérailles d'Assad à Damas, où une délégation nord-coréenne avait rencontré son fils et successeur Bachar. Les discussions sur la construction d'installations nucléaires en Syrie s'étaient vu couronner deux ans plus tard par une rencontre tripartite à Damas, qui avait vu l'Iran rejoindre le projet. Les parties étaient convenues que la Corée du Nord construirait le réacteur syrien et que l'Iran couvrirait les coûts, soit 2 milliards de dollars. Le réacteur d'Al-Kibar serait une copie conforme de celui de Yongbyon, en Corée du Nord.

La construction avait débuté à l'insu des services de renseignement américains et israéliens. Même la visite à Damas, en 2006, de spécialistes iraniens du nucléaire n'avait éveillé aucun soupçon. Mais les nouvelles informations rapportées de Vienne par l'opération « Trio » signifiaient que des décisions radicales devaient être prises. Des copies des clichés furent expédiées en urgence à la CIA. En juin 2007, Ehoud Olmert remit à George

W. Bush un rapport détaillé suggérant aux États-Unis de bombarder et de détruire le réacteur, qui constituait une grave menace pour les États du Moyen-Orient. Plusieurs personnalités de l'entourage du président américain, dont le vice-président Dick Cheney, soutenaient l'idée d'une frappe militaire, mais Bush hésitait. Sur les conseils de sa secrétaire d'État Condoleezza Rice et de plusieurs de ses assistants, il choisit finalement de ne rien faire, arguant que le bombardement d'un réacteur constituerait une attaque contre une nation souveraine, et il opta pour la voie diplomatique. Lors d'une conversation téléphonique avec le président américain, Olmert lui déclara tout de go :

— Je trouve votre stratégie extrêmement déroutante. Pour ma part, je ferai tout ce que j'estime nécessaire pour protéger Israël.

— Ce gars-là a des tripes, admettrait plus tard le président Bush. C'est pour ça que je l'aime bien.

✧

Entre-temps, la surveillance du réacteur échut aux satellites américains et israéliens. Ceux-ci établirent que, pour ne pas attirer l'attention, le régime syrien avait renoncé à placer des batteries antiaériennes à proximité du site. Au lieu de quoi, ils avaient répandu des détritus tout autour afin de donner l'impression qu'il n'était plus en activité. Les satellites n'en constatèrent pas moins que les Syriens avançaient à une vitesse folle dans la construction de leur centrale. Washington et Jérusalem estimaient que le réacteur serait fonctionnel à la fin du mois de septembre 2007 et que toute attaque ultérieure dégagerait des radiations mortelles aux répercussions fatales à la fois pour l'environnement et les populations de Syrie et de la région.

Olmert décida de détruire le réacteur.

Selon le *Sunday Times* de Londres, une unité de commando d'élite de l'armée de l'air israélienne appelée *Shaldag* fut héliportée le 4 septembre 2007 dans le secteur de Deir ez-Zor, où elle passa la quasi-totalité de la journée à se cacher à proximité du réacteur. Leur tâche consisterait à braquer des rayons laser sur l'enceinte du réacteur dans la soirée du lendemain afin que les jets de l'armée de l'air puissent approcher au plus près de la cible.

L’escadrille arriva bien la nuit suivante. À 11 heures du soir, quatre F-15 décollèrent de la base aérienne de Hatzerim, dans le désert du Néguev, et six F-16 de l’aérodrome Ramon d’Eilat. Afin d’empêcher le déclenchement d’une guerre avec la Syrie, toutes les mesures avaient été prises pour maintenir secret l’engagement d’Israël dans la mission projetée. Les aéronefs s’envolèrent d’abord en direction du nord, au-dessus de la Méditerranée. Une fois parvenus à la hauteur de la frontière turco-syrienne, ils bifurquèrent au sud, comme s’ils venaient de Turquie. Ils effectuèrent leur approche de Deir ez-Zor à une altitude exceptionnellement basse. Les unités de combat électronique de *Tsahal*, aussi bien aéroportées qu’au sol, perturbèrent l’activité des stations de radar syriennes, si bien que l’approche des escadrilles ne fut pas détectée. Une fois sur le site d’Al-Kibar, elles concentrèrent leur visée sur les murs du réacteur peints aux rayons laser, lâchèrent leurs bombes et anéantirent le cube.

Le lendemain, la presse mondiale fut inondée de rapports sensationnels attribuant en toute logique les bombardements à Israël. Les éditorialistes prophétisèrent une guerre imminente entre la Syrie et l’État juif. Mais le président Assad préféra l’éviter. De son côté, Israël garda un silence absolu sur l’opération et nia y avoir pris la moindre part. Assad et l’état-major syrien avaient évidemment compris que c’était l’armée de l’air israélienne qui avait bombardé le réacteur. Le silence des Israéliens leur permit d’éviter des représailles. De plus, la Syrie n’était pas vraiment pressée de révéler que la structure détruite était celle d’un réacteur nucléaire, construit de surcroît par la Corée du Nord.

Après de longues heures de silence et de confusion, l’agence de presse officielle syrienne rendit publique une déclaration embarrassée. Selon elle, l’aviation israélienne avait pénétré dans l’espace aérien syrien à une heure du matin : « Nos forces aériennes l’ont contrainte à battre en retraite à la suite du largage de ses munitions au-dessus d’une zone désertique. Il n’y a aucun dommage humain ou matériel à déplorer. »

La mission connut un épilogue non moins spectaculaire. Le chef du projet nucléaire syrien était le général Mohamed Souleiman, commandant de l’« Armée secrète » syrienne, une petite unité officieuse dont les membres, triés sur le volet, étaient les meilleurs officiers et experts militaires du pays. Souleiman, un des hommes les plus puissants de Syrie, était en outre le conseiller particulier du président Assad, et il opérait sous un épais voile d’opacité, loin de toute exposition médiatique.

Après la destruction du réacteur de Deir ez-Zor, Souleiman commença à planifier la construction d'un nouveau réacteur. Mais avant d'embarquer pour cette nouvelle aventure, il voulut prendre quelques jours de congé dans sa propriété de Rimal al-Zahabiya, dans le Nord de la Syrie. La maison était posée à même le sable, sur le rivage méditerranéen. Souleiman avait invité un groupe d'amis, qui, assis sous une tonnelle, face à la mer tranquille, profitaient d'un dîner détendu.

Selon les récits des médias, aucun d'eux ne prêta attention aux deux ombres émergeant de l'onde paresseuse. Les tireurs d'élite avaient plongé d'un bateau mouillé à grande distance de la plage et nagé jusqu'au rivage. Ils visèrent tous deux la tête de Souleiman et tirèrent en même temps. Le général s'effondra sur la table, tandis que les plongeurs repartaient en sens inverse et regagnaient leur navire.

Le gouvernement publia un communiqué de presse sur la mort de Souleiman des suites d'une « crise cardiaque ». L'événement marqua la fin de la mission qui avait commencé par le séjour de trois amazones dans la Vienne romantique*.

---

* Tous les noms mentionnés dans ce chapitre sont fictifs, à l'exception de ceux de Meir Dagan, Ibrahim Othman, Mohamed Souleiman, Ram Ben Barak et des personnalités politiques impliquées dans cette affaire.

Première partie

AVANT-GARDES

2.

Sara Aaronson

La disparue du mont Carmel

Le 5 octobre 1917, un coup de feu retentit dans le village juif de Zikhron Yaakov, sur les pentes verdoyantes du mont Carmel, en Palestine. Les gardes turcs se précipitèrent dans la maison des Aaronson et découvrirent le corps de la jeune Sara reposant dans une mare de sang sur le carrelage bigarré de la salle de bains. Elle s'était tiré une balle dans la bouche avec un petit pistolet. Mais le projectile n'avait pas atteint la moelle épinière, et elle était encore en vie.

Sara resta prisonnière des Turcs. À l'époque, la Palestine faisait partie de l'Empire ottoman. Pendant la Première Guerre mondiale, l'armée turque combattait au côté des Allemands et des Autrichiens contre la Grande-Bretagne, la France et leurs alliés. Sara et sa famille appartenaient à la modeste communauté juive de Palestine. Son frère n'était autre que le savant de renommée mondiale Aaron Aaronson, qui avait découvert le blé amidonnier, la plante sauvage originelle dont dérivent toutes les variétés domestiquées. Des fondations américaines et européennes finançaient son laboratoire d'Atlit, un petit port de la côte méditerranéenne non loin de Haïfa. Aaron Aaronson s'enorgueillissait de posséder la première automobile et la première bicyclette de la région.

Les Aaronson étaient farouchement hostiles à la férule turque. Ils estimaient que la seule façon d'obtenir l'indépendance d'une patrie juive en « terre d'Israël » consistait à aider l'Empire britannique à gagner la guerre. Au mépris de leur vie, ils bâtirent un réseau d'espionnage, appelé Nili, dont les agents abreuvaient les Britanniques de renseignements sur les mouvements des forces armées turques. À son apogée, le réseau dirigé par Aaron et sa sœur de vingt-sept ans compterait quarante espions et informateurs. L'amant de Sara, Avshalom, avait été assassiné par des Bédouins en tentant de traverser la péninsule du Sinaï et les lignes de front à dos de cheval afin d'apporter des informations vitales à l'état-major du Royaume-Uni au Caire.

À la fin de septembre 1917, les Turcs avaient intercepté un pigeon voyageur transportant un rapport de Sara destiné aux Britanniques. La jeune femme et son père furent arrêtés. Au bout de quatre jours d'interrogatoires et d'atroces tortures, les autorités ottomanes décidèrent d'emmener Sara à Damas, pour qu'elle y soit jugée et pendue. Elle demanda toutefois, et obtint, la permission de passer chez elle pour se changer. Une fois seule dans sa salle de bains, elle souleva un carreau dépourvu de joint, sortit de sa cachette le petit pistolet et appuya sur la gâchette.

Elle mourut le 9 octobre 1917, première *lohemet* juive de l'ère moderne, sacrifiée pour une juste cause. Les Alliés gagnèrent la guerre, et les Britanniques établirent un mandat sur la Palestine, ouvrant la voie, bon gré mal gré, à la création de l'État d'Israël. Un peu plus de trente ans après la mort de Sara, l'indépendance de l'État juif fut proclamée, et bien d'autres femmes décidèrent de consacrer leur vie à la défense de leur pays en devenant les nouvelles amazones du Mossad.

✧

De l'histoire mouvementée d'Israël émerge une galerie de portraits de femmes intrépides, inventives et fières. Beaucoup d'entre elles avaient été recrutées par le Mossad ou par le renseignement militaire, mais certaines s'étaient portées volontaires et parfois même avaient conçu par elles-mêmes des missions périlleuses, sans aide ni instructions de quiconque. Elles constituaient pour la plupart le régiment des guerrières du Mossad, combattantes de première ligne envoyées en mission sur le front.

Les officières du Mossad assignées à d'autres fonctions n'en méritent pas moins d'être considérées comme partie intégrante de cette communauté exceptionnelle. Un grand nombre de ses membres payèrent un lourd tribut pour leur audace – torture et prison quand elles étaient prises, solitude douloureuse, à la fois en mission et dans leur vie privée, ayant sacrifié tout rêve d'une vie de famille à leur vocation. De la masse de livres écrits sur le Mossad, il ressort une image trompeuse, celle d'une armée fantôme d'hommes intrépides, puissants et éblouissants, comme autant de maîtres espions qui, à l'image d'un James Bond, peuplent films, séries et romans de gare.

L'heure est venue de remplacer ces images d'Épinal par les individus véritables, et notamment, au côté des hommes, par les femmes du Mossad.

Nous ne pouvons décrire en totalité les centaines de femmes qui ont servi jusqu'à ce jour dans cette armée secrète. Nous ne pouvons pas même les nommer toutes ni raconter l'histoire de certaines d'entre elles en détail, car, outre leur identité, l'essentiel de ce qu'elles ont fait et continuent de faire ne sera pas déclassifié avant longtemps. Les guerrières dont nous avons choisi de raconter ici l'histoire incarnent toutefois parfaitement cet ordre secret d'élues égales aux hommes, trop souvent ignorées ou négligées.

✧

Lors des débuts du Mossad, une femme était cantonnée dans un rôle subalterne : secrétaire ou *bat-levaya*, l'escorte féminine d'un agent jouant le rôle de sa femme ou de sa petite amie. Un couple est toujours moins suspect qu'un homme ou un groupe d'hommes, et la présence d'une femme à elle seule réduit les soupçons. Des baisers échangés dans une voiture paraissent rarement suspects. Qui se douterait qu'un jeune couple enlacé surveille en fait les alentours, ou commande une opération clandestine à proximité ?

Au cours de ses premières années, les guerriers du Mossad étaient des hommes endurcis et audacieux, des anciens du *Palmach* ou de l'*Irgun*, des organisations armées sionistes antérieures à la création de l'État d'Israël. Les meilleurs d'entre eux servaient dans l'unité opérationnelle du *Shabak*, le service de la sécurité intérieure, qui était également utilisé par le Mossad

à ses débuts. Ce n'est que plus tard qu'il serait remplacé par la branche opérationnelle du Mossad, appelée *Césarée*.

Au commencement, celle-ci n'employait que des hommes. Jusqu'au jour où les commandants du Mossad comprirent que les femmes envoyées dans des pays « cibles », c'est-à-dire ennemis, pouvaient passer les postes de douane et d'immigration plus facilement et exécuter des missions sans éveiller les soupçons. Cela nous a été confirmé par une amazone du Mossad :

— Si vous apercevez un homme seul, la nuit, au coin d'une rue, vous le trouverez suspect. Mais si c'est une femme, vous aurez surtout envie de l'aider.

C'est ainsi que, peu à peu, des guerrières ont rejoint la communauté des guerriers. Au départ, elles étaient formées dans des chambres d'hôtel ou dans des appartements, où elles vivaient seules, *incommunicado*, sans possibilité de contacter qui que ce soit, et où des instructeurs venaient les entraîner individuellement. Ce n'est qu'ensuite qu'elles se sont jointes aux hommes dans les cours d'initiation du Mossad, rarement plus d'une pour une vingtaine d'hommes. Beaucoup d'eau a dû couler sous les ponts avant que ces durs à cuire imbus d'eux-mêmes comprennent que les femmes à leur côté n'étaient plus seulement ces secrétaires, opératrices téléphoniques ou serveuses auxquelles ils étaient habitués, mais des guerrières à part entière, leurs égales en termes de recrutement et d'entraînement et leurs partenaires dans des missions sophistiquées et dangereuses.

Pour la plupart, ces premières amazones souffraient d'une extrême solitude. Pendant de nombreuses années, elles avaient été formées seules, et c'était seules encore qu'elles participaient à leurs périlleuses missions, parfois en compagnie d'hommes, rarement en équipe avec d'autres femmes. De nos jours, ces méthodes n'ont plus cours. Cependant, même après avoir pris leur retraite, elles ne sont pas autorisées à évoquer leur passé. La plupart de ces amazones ne se sont rencontrées que dans les pages de ce livre.

Dans la presse mondiale, elles ont souvent été décrites comme des « tentatrices ». C'est faux. Les fondateurs du Mossad avaient établi une règle d'airain : il ne serait jamais ordonné aux femmes de se servir de leur corps dans le cadre d'une mission. Aucune *lohemet* n'a jamais reçu l'ordre ni la demande de coucher avec l'« objet » de sa mission. L'opération

« Kaniuk » fut la seule au cours de laquelle il fut exigé d'une femme qu'elle établisse un contact physique partiel avec sa cible. Cette infraction aux règles aurait des conséquences considérables*.

Dans les cas extrêmement rares où un contact sexuel était jugé nécessaire, les officiers du Mossad recouraient aux services de professionnelles. Une ancienne prostituée, propriétaire d'un célèbre restaurant français, se porta ainsi volontaire pour aider le Mossad et n'hésita pas à user de ses charmes pour accomplir sa mission. Elle n'était toutefois pas une guerrière du Mossad, et tout ce qu'elle accomplit le fut de sa propre initiative**.

Yossef Yariv, ancien commandant du Césarée, a décrit le recrutement d'une agente en Europe :

— C'était une femme respectable d'une quarantaine d'années connue pour être particulièrement libérale en matière sexuelle. Nous souhaitions qu'elle entre dans l'intimité de quelques cibles importantes dans des pays étrangers. Elle a travaillé pour nous pendant deux ans, avec d'excellents résultats. Elle a découvert l'identité véritable de ces cibles, leur fonction et la nature de leur couverture. Elle a appris en outre qui étaient leurs contacts et où et quand ils se rencontraient. Cela s'est avéré vital pour nos besoins. Pour autant, je ne l'aurais jamais recrutée comme guerrière.

L'amazone Yael elle-même a déclaré au cours d'une interview :

— Plus d'une fois, j'ai pu jouer de ma féminité. Mais je ne me suis jamais servie de mon corps pour me faire accepter ou pour gagner la confiance de quelqu'un en territoire ennemi. Il me semblait que le respect des limites constituait justement un atout de la féminité. C'est d'ailleurs le message que j'ai toujours reçu de ma hiérarchie. Mes supérieurs n'escomptaient pas que « je couche » pour accomplir ma mission. Bien au contraire. Ça a toujours été la politique en vigueur.

L'un des tout premiers cas « tentants », dans les limites autorisées, se produisit en 1954. L'unité du Mossad opérait en Europe, à la recherche d'un traître, appelé Alexander Ivor. Cet officier de Tsahal connaissait des ennuis financiers qui l'avaient poussé à s'exiler en Italie et à y vendre des cartes et autres documents secrets à des diplomates égyptiens. Il disparut ensuite de la circulation et refit surface à Vienne, où l'une de ses anciennes copines d'école le croisa par hasard dans la rue. La rencontre fortuite fut signalée au

Mossad, dont plusieurs guerriers furent envoyés dans la capitale autrichienne.

Sans se douter de rien, Ivor embarqua dans un avion à destination de Paris. Une séduisante « Française » s'assit à côté de lui. Tous deux engagèrent la conversation, et celle-ci devint si amicale qu'ils décidèrent de dîner ensemble. Dès que l'appareil se posa, la charmante dame suggéra à Alexandre de monter en voiture avec elle et ses amis, qui l'attendaient. Ivor accepta. En chemin, le véhicule s'arrêta brusquement, et des guerriers du Mossad le kidnappèrent. Sa mission terminée, la belle Française s'évanouit dans la nature*.

Cette mission fut une des premières à associer une femme à une mission du Mossad. Plusieurs années supplémentaires seraient nécessaires pour que des guerrières soient envoyées en mission à la même enseigne que les hommes. Et pourtant, avant même la création de l'État d'Israël et ses organes militaires et civils, alors que les structures et les règles des services secrets n'étaient pas encore bien définies, des femmes intrépides n'avaient pas attendu que le Mossad les trouve pour « se recruter elles-mêmes » et se mettre au service de la nation. Ces jeunes femmes s'étaient portées volontaires et, un peu au hasard et sans aucun entraînement, avaient rejoint l'armée des ombres de l'espionnage.

---

* Voir chapitre XIX.

** Il existe au Mossad une nette distinction entre les guerriers, qui appartiennent aux services secrets, et les agents extérieurs, qui sont recrutés par les services mais qui n'en font pas partie.

* Ivor mourut dans un avion-cargo à destination d'Israël d'une overdose de somnifères. Sur un ordre discutable du chef du Mossad, Isser Harel, son cadavre fut jeté à la mer.

3.
Yolande Harmor

Des épaulettes bourrées de secrets

YOLANDE ÉTAIT DÉCIDÉE À AGIR CETTE NUIT-LÀ. Elle avait pris son temps pour se préparer, mémoriser son texte, refaire son maquillage à l'aide d'un miroir de poche et dominer sa peur. Elle avait coiffé ses cheveux blonds en un parfait chignon et portait une robe de soie grise mettant en valeur sa silhouette. Confiante et sûre d'elle, elle savait exactement comment s'y prendre, bien que ce qu'elle s'apprêtait à faire ait été sans précédent.

Assise à sa table, elle sondait l'imposant décorum qui l'entourait sans se défaire d'un éternel sourire. En ce soir d'hiver 1945, la bonne société cairote s'était donné rendez-vous pour dîner, comme à l'accoutumée, dans l'élégant restaurant de l'hôtel *Shepheard*. Avec ses murs plaqués de marbre, ses lustres en cristal étincelants, ses colonnes majestueuses, ses hautes fenêtres cintrées et sa gigantesque coupole en cloche, la salle à manger de style mauresque resplendissait. Les tables habillées de fin linge blanc et d'une argenterie scintillante réunissaient des hommes en tenue officielle et des femmes arborant des robes de prix fraîchement arrivées de maisons parisiennes et romaines. La plupart des convives étaient européens – anglais, français, italiens –, avec une minorité de riches Égyptiens –

hommes d’affaires, membres de la noblesse locale, hauts fonctionnaires, ministres. Quelques clients portaient des uniformes de l’armée britannique. Des serveurs arabes en longue *galabieh*, gilet brodé et fez écarlate se déplaçaient telles des ombres entre les tables, leur plateau d’argent garni de plats européens.

— Le Caire, se dit Yolande, est le dernier refuge du colonialisme européen blanc, et le *Shepheard*, son temple le plus sacré.

Depuis quelques minutes, l’orchestre avait interrompu ses valses viennoises et pots-pourris, et les seuls sons qui traversaient encore la vaste enceinte étaient les cliquetis de l’argenterie sur les plats en porcelaine et les chuchotis de conversations discrètes autour des tables.

Brusquement, un silence de sépulcre envahit le restaurant. Les regards se tournèrent vers le groupe qui venait de faire son entrée et se dirigeait vers une longue table rectangulaire à l’extrémité de la salle. À sa tête, en costume civil et coiffé d’un fez, son visage rond et flasque orné d’une fine moustache, le roi Farouk en personne. Une cohorte de conseillers, d’amis et de gardes du corps lui faisaient cortège. Yolande regarda le roi et sa suite prendre place à table. Une fois que les serveurs eurent fini de décharger couverts, plats et boissons, les cliquetis et chuchotis reprirent de plus belle.

— C’est maintenant ou jamais, se dit Yolande, l’occasion ne se représentera pas.

Le moment n’aurait pu être mieux choisi. D’un bond, elle se leva de son siège et se rua en direction de Farouk. Son geste déclencha une onde de choc. Que faisait-elle ? Dans sa course, elle ne manqua pas de remarquer l’indignation qui se propageait de table en table. L’impudente ! Comment osait-elle perturber le dîner du monarque ? Ignorant les regards torves et les cris de haine, elle s’avança, sans crainte. Deux gardes du corps tentèrent de lui bloquer le passage, trop tard : elle se trouvait nez à nez avec le roi.

S’inclinant et affichant son plus beau sourire, elle lui dit, en détachant chaque mot :

— Pardonnez-moi, Votre Majesté. Vous pouvez m’arrêter si vous le souhaitez, mais vos services ne m’ont pas autorisée à entrer en contact avec vous. J’ai déposé plusieurs demandes d’interview au palais, sans réponse. Je suis une journaliste américaine. Dites-moi au moins ce que je dois dire à ma rédaction en chef.

Après un instant d'hésitation, Farouk se leva, lui baisa poliment la main et sortit de sa poche une carte de visite, qu'il lui tendit. Il la pria dans la foulée d'appeler son secrétariat personnel afin de convenir d'un rendez-vous sans délai.

Yolande Harmor avait réussi. Pourtant, ce que tout le monde ignorait était la vraie raison de son acte apparemment insensé : elle faisait partie du réseau d'espionnage sioniste en Égypte et venait d'établir une connexion personnelle avec le palais royal.

✧

Yolande n'avait jamais imaginé devenir espionne. Née dans la riche famille des Gabaï d'Alexandrie et outrageusement gâtée dans sa jeunesse, l'adolescente espiègle et joviale avait été envoyée aux Loges, le pensionnat de jeunes filles célèbre et hors de prix de Saint-Germain-en-Laye. Bien qu'aimant la France, elle était persuadée que son destin égyptien suivrait en tout point celui des adolescentes de son âge et de son rang social : loisirs, mariage de dentelle et de roses, jolie maison, beaux enfants… Et voici comment les choses se passèrent dans la réalité.

Yolande avait dix-sept ans quand elle fut rappelée en Égypte par son père, qui avait arrangé son mariage avec le riche homme d'affaires Jacques de Botton. Suivraient une belle maison, des serviteurs et un enfant, Gilbert. Là s'arrêta la routine. La brillante jeune femme décida de changer de vie. Elle connaissait les langues, l'histoire, la littérature, elle était versée dans les affaires du monde. Bref, elle voulait faire quelque chose de sa vie. À vingt et un ans, elle était devenue, comme un homme le lui avait prédit, une femme « d'une beauté incroyable ». Après quatre années d'un mariage ennuyeux, elle divorça, prit avec elle son fils de trois ans et la voiture familiale et roula jusqu'au Caire. Elle avait décidé de devenir journaliste.

Dans la capitale égyptienne, sa beauté, son charme et son intelligence lui ouvraient toutes les portes. Elle commença à écrire sur la scène politique du pays et noua sans délai des contacts avec les personnalités de premier plan. Ses articles furent d'abord publiés dans la presse locale, puis dans le *Palestine Post* de Jérusalem, enfin dans des magazines américains. Elle s'habituait aux regards envieux qu'elle déclenchait en faisant son entrée

dans les restaurants chics de la ville en compagnie de ministres, d'hommes politiques, d'officiers supérieurs et de diplomates étrangers.

✧

Yolande appréciait les plaisirs que Le Caire pouvait offrir. C'était une ville exotique, avec de larges avenues bordées d'édifices majestueux et de nombreux parcs. L'époque ne pouvait être plus favorable pour la riche et prospère communauté européenne, dont la vie semblait n'être qu'une succession de plaisirs discrets – navigation matinale sur le Nil, tennis dans les clubs huppés d'Héliopolis et de Gezira, glaces chez *Groppi*, thé dansant à l'hôtel *Continental*, cocktails au bar du *Mena House*, promenades à dos de chameau, couchers de soleil sur les pyramides, etc.

Les parents de Yolande pourvoyaient à tous ses besoins comme à ses moindres désirs : grand appartement, bateau racé sur une rive du Nil, fréquents voyages en Europe, et surtout à Paris, la ville chère à son cœur… Beaucoup la jugeaient écervelée, hédoniste et insouciante, fêtarde, journaliste à ses heures. Elle ne s'en souciait guère. Elle s'intégra sans problème à la vie sociale du Caire, dont la haute société succombait à sa beauté et au charme de sa personnalité. Certains la disaient « mystérieuse et tentatrice », d'autres femme fatale. Elle entendait souvent des bribes de ce que les gens pensaient d'elle.

Aux dires d'une de ses amies, elle était sans égale, d'une intelligence supérieure :

— En Égypte, aucune femme ne peut lui être comparée. Tous les hommes en sont fous.

Selon son ami italien Dan Segre, son attrait tenait à la gentillesse et à la joie de vivre qui émanaient d'elle :

— Quand elle sourit, ce n'est pas seulement son visage, mais son corps tout entier.

À en croire une amie, suspecte d'une pointe de jalousie :

— Voir Yolande danser est une expérience unique. Elle semble captivée par son partenaire, comme s'il n'existait que lui au monde.

✧

Ce n’était pas le cas. La guerre mondiale qui éclata en 1939 introduisit deux changements majeurs dans la vie de Yolande : un cœur brisé et une sorte de réconfort inattendu.

Alors que les blindés du maréchal Rommel approchaient dangereusement du Caire, elle se rendit brièvement à Jérusalem avec Gilbert. Lors d’une soirée, elle fit la connaissance d’un jeune et fringant pilote de guerre sud-africain, John Harmer, qu’elle trouva irrésistible.

Leurs amours passionnées débouchèrent sur un mariage, hélas écourté par un destin tragique. Harmer fut tué en mission, et sa mort asséna un coup terrible à Yolande. Gilbert la vit traverser ses heures les plus sombres :

— Elle n’a jamais pu surmonter son chagrin.

Yolande garda toute sa vie le nom de son mari, qu’elle hébraïsa en *Harmor*.

Le second changement vint d’une conférence à laquelle elle assista au Caire. L’orateur était un jeune Juif d’origine italienne appelé Enzo Sereni. Étoile montante de la communauté juive palestinienne, sioniste convaincu en même temps que pacifiste croyant en la coexistence judéo-arabe, il évoquait avec beaucoup de conviction son projet de création d’un État juif en Palestine après la guerre.

Assise au milieu d’un groupe d’influentes personnalités juives, Yolande écoutait Sereni avec passion. Il lui offrait une noble cause, un défi susceptible de la consoler de sa perte. Cette soirée, confesserait-elle beaucoup plus tard, allait constituer un tournant dans sa vie. Sortie transformée de la conférence, elle épousa l’idéologie sioniste, trouvant dans les paroles du jeune homme un nouveau sens à sa vie : contribuer à la création d’un État juif en Palestine.

Après la défaite de l’Allemagne, elle apprit que Sereni, lui aussi, avait connu un sort funeste. Pendant la guerre, il avait mis sur pied une unité de commandos judéopalestiniens qui furent parachutés en Europe occupée dans le cadre des opérations secrètes du *Secret Operations Executive* (SOE) britannique. Trente-trois hommes et femmes, tous volontaires, furent envoyés pour une mission impossible, une tentative pathétique de sauver des communautés juives condamnées. Certains d’entre eux parvinrent en Yougoslavie, en Hongrie, en Roumanie ou en Tchécoslovaquie. Sereni lui-même fut parachuté dans le Nord de l’Italie, fait prisonnier par les nazis et exécuté au camp de concentration de Dachau.

✧

Sereni mort, son rêve survécut dans le cœur de Yolande. Elle s'engagea dès lors dans une intense activité sioniste, écrivant, parlant, rencontrant d'influentes personnalités judéopalestiniennes. Quantité de dirigeants sionistes, parmi lesquels le futur Premier ministre Moshe Sharett, le futur maire de Jérusalem Teddy Kollek et bien d'autres, lui rendirent visite à son bureau du Caire, dirigé par Ora Schweitzer, une femme pleine de ressources.

Après guerre, une histoire d'amour prit naissance entre Yolande et Moshe Sharett et dura jusqu'à la création de l'État d'Israël. Pendant cette liaison, Yolande ne fut pas seulement la maîtresse de Sharett, mais aussi sa confidente, partageant ses pensées et ses projets les plus intimes.

Yolande rencontra également le légendaire David Ben Gourion en plusieurs occasions. Elle souvenait du jour où, allant le chercher à l'aéroport du Caire, sa voiture était tombée en panne sur le chemin du retour. Elle tirait plaisir et fierté de la longue conversation de Ben Gourion avec son fils Gilbert, alors âgé de neuf ans, adossés au véhicule immobilisé au beau milieu du désert, en attendant la dépanneuse.

La *Haganah*, principale organisation clandestine juive de Palestine à lutter contre les Anglais, envoyait à l'époque beaucoup de ses officiers en missions secrètes au Caire, centre névralgique de l'Empire britannique au Moyen-Orient. Levi Avrahami, âgé de trente-sept ans, qui s'occupait de l'approvisionnement en armes, était l'un d'eux. En 1944, il fut envoyé dans la capitale égyptienne pour une mission ultrasecrète. Yolande ne mit toutefois guère de temps pour rassembler les morceaux.

— Venez vous asseoir à côté de moi, dit-elle avec un sourire espiègle quand il entra dans son bureau. Je vais vous dire pourquoi vous êtes venu en Égypte.

Il eut beau la regarder avec perplexité, elle poursuivit :

— Vous voulez faire main basse sur les armes abandonnées en grand nombre par les Allemands sur les champs de bataille du désert et les faire passer en Palestine, je me trompe ? Pour cela, vous avez besoin d'un grand entrepôt, mais vous n'en possédez pas. Nous allons vous en trouver un.

Avrahami s'avouerait impressionné :

— Je ne suis pourtant pas facilement impressionnable, confia-t-il à un ami.

Dès le lendemain, Yolande le conduisit en voiture à la périphérie du Caire, où ils se mirent en quête d'un « nid d'amour » isolé. Elle finit par trouver une grande villa cernée d'un mur et d'une haie de cactus, et la loua sur-le-champ.

— C'était un emplacement idéal, convint Avrahami, qui ferait un usage prolongé de la villa.

Ultérieurement nommé à la tête de la branche de la Haganah du Caire, poste qu'il occupa pendant une longue période, et toujours vêtu d'un uniforme de l'armée britannique, il accompagna Yolande, en 1945, au fameux dîner du *Shepheard*, où il fut témoin de son impudent assaut contre le roi Farouk.

À ce stade, Yolande n'était déjà plus une militante sioniste : elle était devenue la principale espionne de la Haganah en Égypte.

✧

En mars 1945, Yolande apprit que les dirigeants de pays arabes du Moyen-Orient (Égypte, Jordanie, Syrie, Irak, Yémen, Arabie saoudite, Arabes palestiniens) étaient sur le point de se rencontrer au Caire. Des hommes politiques égyptiens l'informèrent que la rencontre serait consacrée à la création d'une « Ligue arabe », qui aurait son siège au Caire et dont le principal objectif serait d'empêcher par tous les moyens la création de l'État juif dont Ben Gourion faisait sans relâche la promotion depuis trois ans.

Yolande rapporta les informations détaillées à Reuven Shiloah, le principal conseiller de Ben Gourion en matière de renseignement. Elle appréciait ce gentleman suave à la voix douce, qui surgissait constamment au Caire sans prévenir. Mince, chauve, chaussé de lunettes, Shiloah était né à Jérusalem, avait l'arabe pour langue maternelle et était déjà une légende dans les cercles sionistes. Le futur fondateur du Mossad avait espionné à Bagdad, Beyrouth et à Damas et possédait, disait-on, d'étroites connexions avec l'OSS américain, précurseur de la CIA. Il faisait en outre office de conseiller occulte de Ben Gourion.

Quand Yolande lui montra les documents de la Ligue arabe qu'elle avait obtenus, Shiloah ne cacha pas son admiration.

— Pouvez-vous nous aider ? lui demanda-t-il prudemment.

— Vous voulez dire, créer un réseau d'espionnage en Égypte ? Tout est prêt.

En effet, elle avait pensé à tout, avant même qu'on le lui demande. Chez elle, elle avait installé une chambre noire pour le développement des photos, transformé son bureau en un centre de renseignement et établi une liste d'informateurs dédiés qui travaillaient pour elle sans réserve, persuadés de lui fournir des informations pour son travail de journaliste. Ils ignoraient bien sûr qu'ils travaillaient pour les sionistes. La dévouée Ora Schweitzer payait à certains d'entre eux des honoraires mensualisés.

Bien placés sur la liste de Yolande figuraient un leader des Frères musulmans, plusieurs hauts fonctionnaires, des rédacteurs du grand quotidien *Al-Ahram* et Mahmoud Mahlouf, fils du grand mufti, la plus haute autorité religieuse égyptienne. Un autre fréquent visiteur du bureau de Yolande était Taqi al-Din al-Sulh, futur ministre des Réfugiés de la Ligue arabe, qui était désespérément amoureux d'elle. Le secrétaire général de la Ligue arabe, Azzam Pasha, et l'homme d'État libanais Riad el-Solh, faisaient eux aussi partie de ses intimes. Parmi ses principaux informateurs se trouvaient « les deux colonels », l'un officier supérieur au département politique de la police, l'autre médecin militaire au bras long. Chacun d'eux recevait chaque mois 50 livres égyptiennes des mains manucurées de Yolande. Quand l'ambassadeur de Suède Widar Bagge succomberait à son tour à ses charmes, elle ferait de lui un informateur zélé et, plus tard, un fervent sioniste.

Shiloah établit des canaux de communication entre ses bureaux en Palestine et Yolande. Elle reçut un émetteur-récepteur, qu'elle n'utilisa jamais, s'estimant trop peu « technicienne ». Pour l'essentiel, ses documents étaient expédiés à des adresses en Europe, même si cela retardait la réception des renseignements à Tel-Aviv. Pour les urgences, elle pouvait utiliser provisoirement l'émetteur clandestin de la Haganah, qui échangeait avec Tel-Aviv au moins une fois par jour. Elle apprit également à écrire des messages à l'encre sympathique et à transmettre des rapports rédigés par d'autres moyens. Elle signait ses rapports « Nicole ».

— Un nom de code, pour moi ! pensait-elle. Qui eût cru que je recevrais un nom de code ?

Yolande était en fait très fière de sa nouvelle assignation. Elle ne l'était pas moins de ses contacts avec la Ligue arabe. Toujours splendide et nonchalante, jouant souvent à la blonde stupide, elle était la dernière personne à pouvoir être suspectée d'activités occultes.

Azzam Pasha, le secrétaire général de la Ligue, lui dit un jour, dans un mélange d'admiration et de jalousie :

— Vous voyez les procès-verbaux des délibérations de la Ligue avant même qu'elles parviennent à mon bureau !

Yolande était régulièrement informée, c'est vrai, des discussions secrètes de la Ligue arabe. Ces rapports devinrent cruciaux à l'approche de la création de l'État d'Israël et de la décision des nations arabes de déclencher ou non une guerre contre les quelque six cent mille Judéopalestiniens.

✧

Le 29 novembre 1947, alors que Yolande et Gilbert écoutaient la radio chez eux, ils suivirent en retenant leur souffle le vote de l'Assemblée générale des Nations unies sur une motion de partition de la Palestine en deux États indépendants, juif et arabe. La partition fut adoptée à une majorité des deux tiers et immédiatement approuvée par les États-Unis, l'Union soviétique et les Juifs de Palestine. Comme Yolande l'avait prévu et transmis, les nations arabes et les dirigeants palestiniens rejetèrent le projet. La date de départ des Britanniques et de création de l'État juif fut fixée au 14 mai 1948.

Le gouvernement égyptien, comme l'écrivit Yolande dans un rapport, hésitait toujours, de même que d'autres pays arabes, à entrer en guerre contre la minuscule communauté juive de Palestine. Mais bien avant qu'ils se décident, Yolande reçut une proposition surprenante. Fawzi al-Qawuqji, un chef militaire syrien, ancien colonel de la Wehrmacht d'Hitler, avait rassemblé une « Armée du salut » en Syrie et préparait une attaque contre la communauté juive de Palestine. Ce projet inquiéta énormément les dirigeants juifs, qui n'avaient pas encore constitué d'armée israélienne.

Les Britanniques étaient toujours sur place, si bien qu'il était impossible de mettre sur pied une armée juive régulière avant leur départ. À la fin de

janvier 1948, un des agents de Yolande lui fit une proposition étonnante : il pouvait lui fournir les plans d'attaque d'Al-Qawuqji pour une somme de 300 livres égyptiennes.

— C'est beaucoup d'argent, dit Ora.

Mais Yolande ne pouvait attendre. Se précipitant à la station radio secrète de la Haganah, elle transmit un message urgent à Ben Gourion.

Puis, folle de joie, elle regagna son bureau :

— Tu sais ce qu'a décidé Ben Gourion ? dit-elle à Ora. Que la moindre goutte de sang de nos jeunes hommes vaut plus de 300 livres. Il a autorisé le paiement.

L'accord fut conclu. En plus des cartes et carnets de bord d'AlQawuqji, Yolande obtint plusieurs projets de plans d'invasion de la Ligue. Mais comment les transmettre à Tel-Aviv ? Elle décida de s'envoler pour la Palestine et de les apporter en main propre à Ben Gourion. Les vols étaient maintenus tant qu'ils restaient sous contrôle britannique. Une stricte surveillance militaire égyptienne restait toutefois de mise pour les vols en direction de l'aéroport de Lod, près de Tel-Aviv. Des officiers égyptiens fouillaient et contrôlaient soigneusement chaque bagage et chaque document des rares voyageurs. Yolande trouva une solution. Elle ôta les épaulettes de son élégante veste, et Ora passa la nuit à les bourrer de cartes et de documents pliés puis à recoudre les doublures.

Et Yolande franchit les contrôles sans encombre. Parvenant à maîtriser ses émotions et l'accélération de son rythme cardiaque, elle plaisanta avec les fonctionnaires égyptiens tandis qu'ils contrôlaient ses bagages sans rien trouver. Son impatience grandit lorsque l'avion commença son approche sur Lod. La voix du commandant de bord retentit dans les haut-parleurs pour informer les passagers qu'en raison des heurts quotidiens entre la Haganah et les bandes de rebelles arabes, la circulation entre Lod et les villes juives pouvait se révéler dangereuse. Une fois débarquée, Yolande aperçut un véhicule blindé de la Haganah qui l'attendait pour la conduire en toute sécurité dans les bureaux de Ben Gourion.

« Le vieil homme », comme on l'appelait, portait un uniforme kaki quasi militaire. Ce grand admirateur de Winston Churchill essayait de l'imiter en bien des façons, incluant le port de l'uniforme… Ben Gourion et le taciturne Shiloah l'attendaient en compagnie de quelques officiers. Ils ne cachèrent pas leur étonnement quand ses premières paroles furent de

demander une paire de ciseaux… Une fois les cartes disposées sur le bureau de Ben Gourion, Shiloah les examina attentivement et se porta garant de leur authenticité. Yolande écouta ensuite avec curiosité les officiers et Ben Gourion se lancer dans une discussion de nature stratégique.

Elle remarqua quelque chose de bizarre dans leurs échanges. Certaines allusions et remarques lui faisaient penser qu'ils possédaient d'autres informations sur les attaques projetées par le Nord. Elle en déduisit qu'ils avaient reçu des renseignements d'autres sources, peut-être de Beyrouth ou de Damas. Quand elle les interrogea à ce sujet, ils restèrent muets. Néanmoins, quand son débriefing prit fin, elle fut chaleureusement remerciée par Ben Gourion et par Shiloah :

— Vous ne pouvez pas savoir l'importance à nos yeux de votre travail au Caire, lui déclara Shiloah.

Le maître espion lui demanda de prendre toutes les précautions nécessaires pour ne pas s'exposer, ajoutant :

— Le jour de la création de l'État approche. Chaque jour qui passe va voir grandir la vigilance et la méfiance des Égyptiens. De grâce, restez sur vos gardes !

Elle rencontra également à cette occasion Teddy Kollek, l'un des chefs du renseignement.

— Vous prenez trop de risques, lui dit-il sans détour. Je vous suggère de ne pas retourner en Égypte.

— Je ne vous serais d'aucune valeur en Palestine, alors que j'ai encore beaucoup à faire là-bas.

Le lendemain matin, Yolande était de retour au Caire. Sa mission avait connu un franc succès, mais sa veste était fichue.

Yolande se trouvait au Caire quand, en Palestine, les heurts entre Juifs et Arabes tournèrent à la guerre civile. Le principal danger restait toutefois, évidemment, celui d'une invasion de la Palestine par les armées des États voisins.

— Tous mes efforts, écrivit Yolande dans un rapport, se concentraient sur les cibles qui, en Égypte, étaient déjà directement impliquées dans les combats en Palestine : Ligue arabe, Autorité palestinienne en exil, Frères musulmans et Jeune Égypte *(Misr el-Fatat)*. Nous surveillions les réunions de la Ligue arabe au Caire, activions nos sources dans les ambassades

étrangères et le commandement militaire britannique, qui nous renseignaient sur les plans secrets du Royaume-Uni pour la Palestine et la « Légion arabe » jordanienne*. Nos agents avaient même pénétré les brigades de volontaires égyptiens qui projetaient de se rendre en Palestine pour participer aux combats.

Yolande avait effectivement encore beaucoup à faire en Égypte, comme elle l'avait affirmé à Shiloah et à Kollek. À l'approche du 14 mai 1948, la tension au Caire était toutefois palpable. C'est alors que, à peine deux jours avant la proclamation de l'État, Yolande reçut un message inquiétant de son ami Moshe Sharett, adjoint de Ben Gourion dans la direction de la communauté juive de Palestine. Elle savait que, le 8 mai, Sharett avait rencontré à Washington le secrétaire d'État américain George Marshall, mais ignorait que celui-ci avait fraîchement sommé Sharett de renoncer à créer un État juif. L'Américain avait prévenu son hôte qu'il y aurait un bain de sang en Palestine, que les Juifs seraient massacrés et que les États-Unis ne seraient pas en mesure de leur venir en aide, quoi qu'il arrive.

Sharett, profondément secoué, envoya à Yolande un message qu'elle et Ora lurent avec appréhension : « Je retourne en Palestine avec ma fille Yael, et je crains que nous ne soyons en train de commettre une énorme erreur. » Les deux femmes furent anéanties. Sharett, le plus proche collaborateur de Ben Gourion, allait-il s'opposer à la fondation de l'État, le rêve du peuple juif depuis deux mille ans ? Comme Yolande l'apprendrait plus tard, le fidèle Shiloah, conscient des atermoiements de Sharett, alla l'attendre à l'aéroport, l'enleva littéralement sur le tarmac et le conduisit précipitamment chez Ben Gourion, où Sharett se soumit docilement à la pression de son chef.

✧

Le 14 mai 1948, l'État d'Israël vit le jour. Yolande suivait avec appréhension les informations sur les mouvements des armées arabes, y compris égyptiennes, en direction de la nation émergente afin d'étouffer l'indépendance juive à n'importe quel prix.

L'étau ne se resserrait pas seulement sur Israël. Par son travail d'infiltration, Yolande avait toujours encouru les pires dangers, mais elle avait l'impression à présent d'être suivie et redoutait une arrestation

imminente. L’importance cruciale de sa mission la poussa néanmoins à continuer.

Le 20 mai, elle écrivit à Shiloah :

— Ma situation est devenue plus que précaire. Si je suis encore en liberté, c’est grâce à l’influence de quelques amis. Si vous pensez que je puis être utile ailleurs, je ne serais pas contre un changement d’air.

Elle apprit que la police cairote avait interrogé un certain nombre de dirigeants juifs en leur posant la même question :

— Qui est Yolande ?

Le docteur Joseph Michael, banquier et ardent soupirant de Yolande, l’avertit qu’il avait été sermonné sans ménagement par la police – « Méfiez-vous de votre amie ! » Il avait compris qu’elle était en danger. Ses craintes étaient fondées. En juillet, Yolande fut arrêtée et jetée en prison. Étrange prison, au demeurant. Chaque jour, elle commandait des plats raffinés aux meilleures tables du Caire, recevait les journaux du matin et avait libre usage du téléphone. Elle pouvait appeler qui elle voulait, ce dont elle ne se privait pas. Les autres femmes de la prison l’assaillaient de questions sur son traitement de faveur, mais elle gardait le silence.

À l’extérieur, cependant, son réseau de renseignement commençait à se désagréger. Les agents faisaient le siège de son bureau en demandant d’être payés. Un matin, elle entendit son nom crié sans interruption depuis la rue, derrière les murs de la prison. Parvenant à se hisser jusqu’à la fenêtre de sa cellule, elle aperçut une femme arabe corpulente vêtue d’une longue robe traditionnelle noire, la tête couverte d’un hijab. Un jeune homme se tenait à ses côtés : Gilbert ! La femme en noir n’était autre qu’Ora.

— Que dois-je faire ? lui cria-t-elle en arabe.

Yolande gesticula, impuissante, et finit par lâcher :

— Fais ce que tu peux !

Pendant tout ce temps, elle ne fut ni interrogée ni inculpée. Au bout de quelques semaines, elle finit par être transférée dans une agréable villa, utilisée comme prison spéciale pour femmes étrangères.

Yolande tomba malade, perdit du poids et ne put pratiquement plus quitter son lit. Les autorités, qui ne souhaitaient apparemment pas qu’elle meure en prison, la relâchèrent en toute hâte et la firent embarquer sur le premier vol pour la France. À Paris, Yolande pourrait travailler sans crainte

pour Israël. Elle se joignit de fait officiellement à la délégation israélienne venue participer à la session plénière de l'ONU, qui se tenait cette année-là au palais de Chaillot. Elle portait un badge estampé du drapeau israélien. Cela ne l'empêcha nullement de rencontrer des diplomates égyptiens, qui se montrèrent respectueux, chaleureux et même amicaux envers elle.

Lors d'une visite à l'ambassade israélienne, un employé sympathique lui montra un télégramme envoyé par Shmuel Divon, le premier secrétaire de l'ambassade, à Jérusalem :

— Pour établir des contacts en temps réel, il n'y a pas mieux que Yolande.

En plus des Égyptiens, elle ne tarda pas à établir des liens fructueux avec des personnalités de premier plan et des diplomates français.

Si Yolande parvenait à créer tous ces contacts, c'était parce qu'elle poursuivait ses propres objectifs : elle croyait ardemment en une paix entre Juifs et Arabes. Alors même que le sang coulait de part et d'autre dans toute la Palestine, elle continuait de rencontrer les ennemis d'Israël et de rédiger des notes à destination du nouveau ministre des Affaires étrangères, Moshe Sharett, insistant sur le fait que le gouvernement égyptien souhaitait parvenir à un accord. À Paris, elle rencontra aussi Sharett, Shiloah et d'autres de ses amis israéliens.

✧

Une fois la guerre d'indépendance israélienne terminée et les armistices conclus avec les pays arabes, il paraissait évident que Yolande s'installerait en Israël. Mais sa décision laissa tout le monde abasourdi. Contre toute attente, et malgré les appels et télégrammes frénétiques en provenance d'Israël – sans compter les injonctions rageuses de Shiloah –, elle décida de retourner en Égypte. De l'avis général, c'était de la folie. N'y avait-elle pas été arrêtée, emprisonnée, suspectée de trahison et d'espionnage ? Retourner au Caire ne revenait-il pas à se précipiter dans la gueule du loup ? Pour sa part, elle estimait qu'elle y serait chez elle, et qu'elle pourrait y faire revivre son entreprise personnelle.

L'avenir lui donna raison. Dans la capitale égyptienne, elle fut accueillie à bras ouverts, comme s'il ne s'était rien passé, comme si elle n'avait jamais fait de prison. Elle retrouva son ancienne maison, et Gilbert, son

école. Les amis, les membres de la famille et même les hauts fonctionnaires égyptiens la traitèrent avec une confiance restaurée.

— Tout cela était tellement étrange, lui dit un jour Gilbert. Et le plus étrange de tout était que personne n'avait l'air de trouver cela étrange…

Yolande renoua ainsi avec l'espionnage et réussit à nouveau à tisser des liens avec tout le Gotha cairote. Un soir qu'elle pénétrait dans un restaurant huppé accompagnée du chef des services secrets égyptiens, Shousha Bey, et de deux de ses lieutenants, elle aperçut à une table voisine Eliahu Bracha, un officier de renseignement israélien opérant clandestinement au Caire.

Bracha la dévisagea avec stupeur. De son côté, elle se dit qu'il devait penser qu'elle avait été arrêtée par Shousha. S'excusant auprès de ses hôtes, elle fila aux toilettes. En passant devant la table de Bracha, elle laissa tomber son mouchoir, qu'il empocha prestement. À l'intérieur, elle avait glissé un mot avec son numéro de téléphone. La nuit même, ils se retrouvèrent, et elle lui remit un rapport complet sur ses activités. Yolande apprit de lui qu'un émissaire de la Haganah, Shmuel Antébi, allait quitter l'Égypte par bateau pour regagner Israël. Au beau milieu de la nuit, elle se rendit chez Antébi et lui remit un faux tube de dentifrice rempli de papiers.

— Quand vous serez à bord du bateau, dit-elle, remettez le tube au capitaine. Il saura à qui le transmettre.

Cette étrange situation continua deux ans de plus, jusqu'à ce que Yolande comprenne qu'elle était en sursis. L'Égypte changeait, la vie politique y devenait plus tumultueuse, et les critiques à l'égard du roi et de son régime corrompu s'intensifiaient. Yolande comprit que les jours heureux du Caire s'étaient évanouis pour ne plus jamais revenir.

✧

En 1951, elle immigra en Israël avec son fils et sa vieille mère et s'installa à Jérusalem. Son appartement était si petit qu'elle et sa mère durent empiler les uns sur les autres tous les tapis qu'ils avaient ramenés d'Égypte.

Ce qui préoccupait le plus Yolande n'était toutefois pas tant leur modeste logement que le fait qu'Israël ne semble plus avoir besoin de ses talents ni de ses compétences. À Tel-Aviv, elle rencontra le colonel Benyamin Gibli, chef du renseignement militaire, qui avait partagé ses rapports envoyés du

Caire avec le Mossad. Il se montra très gentil avec elle et reconnaissant pour le travail accompli, mais ne lui proposa aucun poste dans son département. L'État d'Israël lui était certes extrêmement redevable, mais il ne savait que faire d'elle. Elle avait pressenti la situation, et c'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles elle avait tant retardé son départ pour la Terre promise. Le départ du Caire sonnerait le début de la fin de Yolande.

À Jérusalem, elle reçut finalement une proposition du ministère des Affaires étrangères, mais pour un poste subalterne au Département du protocole. Son ami Shiloah, qui venait juste de fonder le Mossad, n'avait pas jugé bon de lui proposer de l'y rejoindre. Elle ne fut dès lors envoyée qu'en de rares occasions en mission en Europe pour le compte du Mossad ou du département de la recherche des Affaires étrangères. Ses visites occasionnelles à Paris la remplissaient de joie. C'était alors comme si, en dépit de son âge, elle revenait à la vie. Un jour elle déjeunait avec son ami René Mayer, futur président du Conseil. Le lendemain, elle dînait avec Pierre Mendès France, lui aussi futur président du Conseil. Le surlendemain, c'était avec un groupe de diplomates égyptiens. Elle raffolait des plaisirs que Paris pouvait offrir et invitait souvent Betty, la femme de Shiloah, à des « petits-déjeuners parisiens » d'huîtres et de champagne.

De retour en Israël, cependant, elle ne s'intégrait guère au tissu politique et social du ministère. Yolande était une femme exceptionnelle, et pourtant personne ne semblait vouloir lui trouver une position à la hauteur de ses talents. Elle restait souriante, affable, mais au fond d'elle-même elle se sentait abandonnée.

Les employés du ministère n'appréciaient guère sa façon de s'habiller ni ses manières européennes.

— Elle était coquette, ferait remarquer son ami Dan Segre, alors que les Israéliennes sortaient en short ; elle était bien habillée, dans un pays où l'élégance était considérée comme décadente, raffinée et avenante dans une société où les gens restaient de rudes pionniers.

Les diplomates et leurs délicieuses épouses prirent l'habitude de la railler derrière son dos. Ils la baptisèrent « Lady Levantine », un terme méprisant censé rendre compte des manières, du langage, de l'habillement et de la culture de cette femme « frivole » qui était – Dieu nous en préserve – levantine, pas même européenne, mais du Caire, du Moyen-Orient ! Rare

exception à ce chœur dédaigneux, Moshe Sharett n'avait pas oublié la belle et brillante héroïne du Caire et l'invitait souvent à des dîners officiels à son domicile.

Des événements d'importance historique s'étaient déroulés autour d'elle, mais elle n'était pas invitée à donner ne serait-ce qu'un avis. Au Caire, une junte militaire avait déposé le roi Farouk, et le belliqueux colonel Nasser était devenu président de la nouvelle Égypte. Tout l'Ancien Régime avait été balayé.

Nasser, qui s'était procuré une gigantesque quantité d'armement auprès de l'Union soviétique, jura de détruire Israël et nationalisa le canal de Suez. Israël lança une offensive victorieuse dans le Sinaï en collusion secrète avec la France et la Grande-Bretagne. La connaissance intime de l'Égypte qu'avait Yolande aurait pu se révéler d'une valeur inestimable pour l'élaboration de la politique israélienne, mais personne ne songea à la solliciter. Plus près d'elle, Shiloah quitta le Mossad, ou plutôt fut contraint de le faire par l'ambitieux Isser Harel, chef du service du contre-espionnage. Harel ne connaissant pas Yolande, les liens de celle-ci avec le Mossad s'effacèrent eux aussi.

Elle souffrait amèrement de se voir reléguée au second plan alors qu'elle estimait pouvoir encore servir. Ses amis et commandants de l'époque du Caire l'avaient oubliée.

— Ce n'est pas juste, répétait-elle aux rares amis qui lui restaient fidèles. Ce n'est pas juste !

Yolande vécut seule à Jérusalem avec sa mère. Sa sœur avait déménagé à l'autre bout du monde, en Australie. À partir de 1954, elle ne vit plus Gilbert, installé aux États-Unis pour ses études. Elle tomba de nouveau malade, souffrant cette fois d'un cancer, et fut hospitalisée en urgence.

Son état se détériora rapidement. Mais alors même qu'elle se battait pour sa vie, l'amertume hantait ses pensées et ses sentiments. Elle aurait aimé recevoir au moins un grade d'ambassadeur, mais cela ne se produisit pas. Alors qu'elle reposait sans défense sur son lit d'hôpital, des bureaucrates du ministère des Affaires étrangères s'y opposèrent, suggérant de lui offrir une mesquine « pensiondu ministère ».

Au bout du compte, sous la pression de personnalités influentes, les responsables finirent par donner leur accord et par lui accorder le rang de

diplomate. Trop tard. Yolande avait succombé. Elle était âgée de quarante-quatre ans.

---

* À l’époque, l’armée arabe la plus forte du Moyen-Orient.

4.
Shula Cohen

Nom de code « Monsieur Shula »

QUAND YOLANDE AVAIT APPORTÉ à Ben Gourion et à Shiloah les cartes de l'invasion, en 1947, elle avait deviné à leurs questions qu'ils disposaient d'une autre source au Liban et en Syrie. Elle leur avait demandé si tel était le cas, ils s'étaient soudain tus, et sa question était restée sans réponse.

L'avaient-ils, ou non, cette autre source ?

Oui.

✧

Jeune, les yeux bleus, jolie, élégante, déjà mère de cinq enfants et s'ennuyant à mourir, Shula Cohen attendait au magasin de son mari, à Beyrouth. En ce glacial après-midi de décembre 1947, il était presque vide, et Shula ne pouvait s'empêcher d'écouter la bruyante conversation de deux marchands libanais qui venaient de faire leur entrée.

La création de l'État d'Israël approchait, et les deux Arabes s'échangeaient des informations de première main sur l'invasion de la Palestine par le nord. Ils évoquaient les tentatives de recrutement de jeunes

guerriers dans des villages de la future frontière israélienne et l'invasion projetée de la Galilée depuis la Syrie et le Liban. Tout cela était d'une importance capitale, pensa en frissonnant Shula, qui se représentait Israël consumé par les flammes et la mort. Pour la première fois de sa vie de cocagne, elle se sentait véritablement inquiète sur le sort d'Israël.

Prenant son mari à part, elle lui dit :

— Joseph, nous devrions faire quelque chose pour aider les Israéliens.

Comme la plupart du temps, Joseph Kishik, un riche négociant juif libanais en tissus d'importation, tomba d'accord avec son épouse enflammée et lui dit :

— Je connais un passeur arabe dans le village d'Adissa. C'est un ami. Il pourra porter une lettre de l'autre côté de la frontière.

Bien qu'écrite en toute hâte, la lettre de Shula n'omit aucun détail de ce qu'elle avait entendu. Elle utilisa pour cela une encre sympathique rudimentaire, qu'elle avait appris à préparer lors d'un camp scout à Jérusalem. Le message proprement dit était dissimulé dans une requête visant à obtenir des informations en apparence anodines sur un parent malade à Jérusalem. Les passages à l'encre sympathique étaient insérés entre les mots innocents de la requête.

Obéissant aux instructions du mari de Shula, le passeur remit le pli à une adresse de la localité juive de Metoula, de l'autre côté de la frontière. Recevrait-elle une réponse ?

L'envoi de la lettre se révélerait un acte décisif dans la vie de la jeune femme. Tout à coup, un objectif noble prenait forme sous ses yeux : aider la nation naissante d'Israël. Elle vivait au Liban, où on l'appelait « la mère d'Ibrahim », son fils aîné. Mais elle se considérait avant tout comme une citoyenne d'Israël, auquel elle vouait un attachement indéfectible.

✧

Shula, quatrième des douze enfants de Meir et d'Allegra Cohen, était née à Buenos Aires, en Argentine, où son père, un homme d'affaires prospère originaire de Jérusalem, dirigeait une entreprise commerciale. Sa mère ne s'y plaisant guère, la famille était retournée à Jérusalem. Son père devait toutefois passer une grande partie de l'année sur le continent sud-américain pour affaires. Chaque fois qu'il regagnait l'Argentine, il emmenait l'un de

ses enfants. Shula elle-même passa un an avec lui à Buenos Aires, où elle apprit non seulement la langue espagnole, mais aussi le tango, spécialité argentine par excellence, et aima l'une et l'autre.

Mais elle avait grandi à Jérusalem et étudié à la prestigieuse école de jeunes filles Evelina de Rothschild. Quand l'adolescente fit ses débuts sur la scène hiérosolymitaine*, tout le monde s'accorda à la trouver unique en son genre : intelligente et séduisante, romantique et pragmatique, dotée d'un grand sens de l'humour et lectrice frénétique. Elle parlait l'hébreu, l'arabe, l'espagnol, le français, ainsi qu'un peu d'anglais, et appartenait à une troupe de théâtre amateur. Plutôt vaniteuse de nature, elle prenait grand soin de son apparence : robes à la mode, bijoux coûteux, coiffeurs, manucure, sacs et chaussures assortis… Aventureuse, charmeuse, la jeune femme élancée et joyeuse à la chevelure auburn savait capter l'attention et se faire des amis sans effort. Surtout, elle avait le feu au ventre et l'ambition dévorante de faire « quelque chose de valeur ».

Elle se plaisait à Jérusalem, du moins avant que la catastrophe s'abatte sur elle. À l'âge de seize ans, elle avait été mariée par ses parents à un homme de deux fois son âge. Quand les membres de la famille de Joseph, les Kishik, vinrent de Beyrouth pour l'annonce des fiançailles par les parents de Shula, celle-ci fut anéantie. Se voir ainsi vendue au « prix de la fiancée » était hélas monnaie courante à l'époque, et il n'y avait rien qu'elle puisse faire.

— Je n'ai jamais autant pleuré de ma vie que cette nuit-là, confesserait-elle plus tard. J'avais seize ans, et tant de rêves…

Elle qui considérait Jérusalem comme « la cime du monde, la porte du paradis », avait soudain l'impression de sombrer dans un gouffre sombre et solitaire. Elle s'enferma dans une petite pièce et fondit en larmes. C'est donc une jeune mariée amère et pitoyable qui fit son arrivée à Beyrouth, où l'attendait pourtant une vie plaisante, une maison agréable avec des domestiques et une position enviable dans la communauté juive du quartier Wadi Abou Djamil. Avec le temps, le chagrin se dissipa, et elle apprit peu à peu à connaître son mari, un homme intelligent et aimant, qui la respectait et faisait tout son possible pour lui être agréable. Il réglait ainsi sans sourciller robes et manteaux de prix, et lui acheta même une broche de diamants « Camélia », très prisée des femmes à cette époque.

Toutefois Joseph, totalement absorbé par ses affaires et par la vie de la communauté, laissait le champ libre à sa mère et à sa sœur pour tenter de contrôler la jeune femme. Shula donna naissance à un enfant après l'autre – sept en quinze ans –, passant ses jours et ses nuits à veiller sur sa progéniture. Mais ni le soin apporté à ses enfants ni la lecture de piles de livres ne la comblaient. Shula avait besoin d'un but à sa vie, d'un projet qui mette au défi son caractère passionné.

✧

La lettre qu'elle avait confiée au passeur arabe en décembre 1947 était parvenue au siège de la Haganah. Quelques semaines plus tard, un Arabe inconnu frappa à sa porte. Se présentant sous le nom de Shukri Mussa, il lui dit que sa lettre était arrivée à destination et lui décrivit la première mission que ceux à qui elle avait écrit souhaitaient qu'elle remplisse :

— Ils veulent que vous alliez prendre un passager du *Transylvania* appelé Winkler, qui débarquera demain au port de Beyrouth, et que vous le fassiez passer en Palestine.

Elle se mit immédiatement au travail. Sur le conseil de son mari, elle se précipita chez Abou Zik, un Juif qui entretenait des relations troubles avec le port. Contre un bakchich de 800 livres libanaises, sorties des poches de Joseph, des amis d'Abou Zik dénichèrent Winkler sur le *Transylvania* et lui firent enfiler un habit de docker afin de l'extraire du bateau sans éveiller de soupçons. Quelques heures plus tard, il se trouvait de l'autre côté de la frontière, en Palestine.

La première mission de Shula avait été un succès. Elle en retira la fierté et la satisfaction d'avoir accompli, au-delà des tétées et des couches, enfin quelque chose d'important.

Le lendemain, Shukri Mussa frappa de nouveau à sa porte. Il la félicita pour la réussite de sa mission et ajouta :

— Les gens de Palestine demandent si vous accepteriez de continuer de travailler pour eux. Ils aimeraient vous rencontrer. Je peux vous faire passer la frontière.

Elle donna son accord, le cœur battant. La frontière pouvait se révéler dangereuse. Mais si elle voulait aider son peuple, elle devrait prendre tous les risques. Elle décida de partir le lendemain matin, un lundi, parce qu'elle

devait être rentrée le mercredi afin de préparer les repas du shabbat en fin de semaine. Avant de quitter Beyrouth, elle passa, comme toujours, par l'institut de beauté, mit des talons plats pour être à l'aise dans les hautes collines entourant la frontière et passa un épais manteau afin de cacher sa grossesse avancée. Linda Belanga, une voisine peu loquace et dévouée, s'occuperait des enfants.

Elle fut conduite en voiture jusqu'à une ravine désolée. Une nuit noire était tombée et un vent frais du nord-est soufflait sur les collines. Elle grelottait. Même son lourd manteau ne la protégeait pas du froid piquant. Elle pouvait voir au loin les lumières tremblotantes de deux villages. Sortis d'un coup de l'obscurité, les passeurs arabes firent leur apparition. Elle reconnut Shukri Mussa et le suivit sans un mot. L'ascension fut pénible, douloureuse même. Pour la première fois, elle fut submergée par la peur. Elle savait que les patrouilles de l'armée libanaise sillonnaient le secteur et redoutait une rencontre fortuite avec elles. Mais il lui fallait à tout prix franchir la frontière.

Ils continuaient d'avancer péniblement dans l'obscurité quand Shukri Mussa s'arrêta net et pointa du doigt des lumières dans le lointain :

— Metoula, dit-il.

Une demi-heure plus tard, ils atteignaient la localité juive, de l'autre côté de la frontière.

Shula se précipita vers l'hôtel *Arazim* (« Les cèdres »), où l'attendait Grisha, un membre du *kibboutz* Kfar Guiladi, tout proche. Après identification et débriefing, elle fut emmenée en jeep en direction du sud par une escorte armée de la Haganah. En chemin, elle aperçut les eaux argentées du lac de Tibériade pour la première fois de sa vie. Tard dans la nuit, ils atteignirent la ville de Kiryat Haïm, non loin de Haïfa. Elle n'y était jamais venue. Les services secrets de la Haganah occupaient une petite maison dans une rue latérale. Deux officiers de renseignement l'interrogèrent longuement sur les plans d'invasion de Fawzi al-Qawuqji qu'elle avait décrits dans sa lettre. Ils lui firent répéter chacun des mots qu'elle avait entendus sur cette offensive imminente. L'un des officiers lui dit qu'ils avaient déjà envoyé une copie de sa lettre à l'état-major.

Une fois épuisé le sujet de l'invasion, ils commencèrent à lui poser des questions plus personnelles : comment était la vie à Beyrouth, qui étaient

les membres proches et lointains de sa famille, quelles relations elle entretenait avec les communautés musulmane et chrétienne ?

Shula évoqua son ardent désir d'aider Israël en dépit des dangers d'une activité clandestine au Liban. Les officiers de la Haganah la mirent en garde à maintes reprises sur les terribles risques qu'elle courait.

— Comprenez-vous bien que si le Liban se joignait à la guerre contre nous après la création de l'État et que vous soyez prise, vous seriez jugée pour trahison ?

— Oui.

— Et vous connaissez le sort réservé aux traîtres ?

— Oui.

— La potence ?

— Oui.

— Et vous voulez toujours aider ?

— Oui.

L'officier qui l'interrogeait lui décrivit vaguement les principaux centres d'intérêt de la Haganah au Liban : informations sur l'armée libanaise et surtout sur les unités entraînées pour attaquer Israël, leurs bases et leurs armes. Il avait établi des canaux de communication secrets qu'elle pourrait utiliser, promit de couvrir toutes ses dépenses et lui offrit un salaire.

— Non, pas de salaire. Mon mari subvient à tous mes besoins.

Elle accepta seulement que les défraiements de ses dépenses éventuelles soient versés à sa famille à Jérusalem.

Elle en avait fini. Cette nuit-là, dans une petite maison d'une petite ville dont elle n'avait jamais entendu parler, sans entraînement ni initiation, dépourvue d'instructions claires et d'objectifs précis, Shula fut recrutée dans la communauté du renseignement du futur État d'Israël.

Le lendemain matin, elle était de retour à Metoula, d'où, au creux de la nuit, Shukri Mussa la ramena par des chemins tortueux en territoire libanais. Le mercredi matin, elle était à Beyrouth. En chemin vers sa maison, après l'arrêt rituel à l'institut de beauté, elle s'arrêta au marché pour acheter des fruits et des légumes pour le shabbat.

Dans sa chambre, un cadeau surprise de son mari l'attendait : un ensemble en laine angora argentée qu'ils avaient vu dans la vitrine d'un

magasin chic. C'était la façon qu'avait trouvée Joseph de lui souhaiter la bienvenue et de lui exprimer tout le plaisir que lui donnait son retour à une vie normale. Pas tout à fait, bien sûr. Alors que la guerre d'Indépendance d'Israël faisait rage, Shula décida de concentrer toute son énergie sur deux objectifs : obtenir des renseignements vitaux et les transmettre en Israël, puis faire passer le plus de Juifs possible de Syrie et du Liban en Israël.

— Personne ne m'a recrutée dans les services secrets israéliens, dirait-elle fièrement un jour. Je me suis recrutée moi-même.

Le 14 mai, Shula entendit à la radio David Ben Gourion lire la Déclaration d'indépendance de l'État d'Israël. Pendant la guerre sanglante qui s'ensuivit, elle fit de son mieux pour alimenter les Israéliens en renseignements fiables. Mais l'essentiel de ses efforts consistait à faire passer des milliers de Juifs de l'autre côté de la ligne de crête. Elle recruta toute une armée de passeurs arabes à sa solde qui n'avaient de cesse de franchir la frontière pendant les nuits sans lune, suivis de longues colonnes de Juifs syriens et libanais. Un flux constant de Juifs européens se joignirent aussi au mouvement, *via* les Balkans et la Turquie. Quelques mois plus tôt, elle avait été saisie de peur à l'approche de la ligne fatidique. À présent, elle se mêlait aux migrants illégaux et supervisait leur passage.

Un officier israélien en charge de l'immigration lui dit un jour que « ses » migrants se comptaient par milliers. Deux d'entre eux étaient ses propres enfants, Abraham et Meir, âgés de sept et de dix ans. Comme le lui confierait plus tard le passeur arabe qui les fit traverser, ils parlaient à voix haute et parfois même criaient, lui faisant redouter qu'ils ne mettent en péril toute l'opération. Devant le danger, il leur avait fait ingurgiter plusieurs cuillères d'arak, un genre d'anisette à fort degré d'alcool. Les enfants s'étaient presque aussitôt endormis et s'étaient réveillés en Israël.

Cette mission particulière revêtait une importance capitale pour Shula, tant elle voulait que ses fils grandissent à Jérusalem.

Sa fille aînée Yaffa parvint quant à elle en Israël par la voie aérienne, en changeant d'avion à Istanbul.

✧

L'irruption de l'espionnage dans la vie de Shula s'était produite presque par hasard. Un matin, alors qu'elle passait devant le club sportif Maccabi,

elle entendit des adolescents essayer de chanter l'air juif *Etz ha-Rimon* (« Le grenadier ») et buter sur la prononciation de certains mots hébreux. Elle s'approcha d'eux et leur fit entendre la prononciation correcte. Le principal de l'école juive, qui avait écouté Shula, lui demanda si elle accepterait de rejoindre l'équipe pédagogique, ce qu'elle accepta aussitôt.

À la fin de l'année, alors que l'école se préparait à la cérémonie de remise des diplômes, le principal suggéra à Shula de prier le Premier ministre libanais de tenir le rôle d'invité d'honneur, comme il l'avait fait les années précédentes. Shula enfila sa plus belle robe, se maquilla avec soin et se rendit dans les bureaux de Riad el-Solh, où sa secrétaire la reçut de façon méprisante et fit barrage pour l'empêcher de le rencontrer. Se sentant humiliée, elle s'apprêtait à partir lorsque le Premier ministre en personne passa la porte. Voyant Shula, il lui fit bon accueil et l'invita dans son bureau pour qu'elle lui explique la raison de sa présence. Il accepta aussitôt sa requête, et tous deux s'engagèrent dans une discussion détendue sur la situation politique du Liban. Solh apprécia la jeune femme au point de l'inviter dès le lendemain dans sa résidence privée.

Ce soir-là, Shula fut introduite chez le Premier ministre, où elle rencontra sa femme et ses trois filles. La plus jeune d'entre elles, Huda, avait son âge, et toutes deux devinrent des amies intimes. À dater de ce jour, Solh invita régulièrement Shula à des soirées, cérémonies et réceptions officielles, où il la présentait à toute l'élite politique et militaire du pays, ministres, parlementaires, généraux et dignitaires en visite, principalement syriens. Le seuil des sphères dirigeantes était largement ouvert à Shula, qui le franchit avec assurance.

— Il n'est rien au monde que tu ne puisses atteindre, dit un jour Shula à son fils Isaac.

De fait, les réalités nouvelles se révélaient fascinantes. La jeune femme devint, du jour au lendemain, une habituée des rencontres officielles comme privées des dirigeants libanais. Jamais le jeune Isaac n'oublierait l'immense bouquet de fleurs qu'il reçut du président Camille Shamoun à l'occasion de sa *bar-mitsvah.* À l'âge de treize ans, le jeune garçon fut invité à une visite privée du palais présidentiel. Pierre Gemayel, le fondateur des Phalanges libanaises, la puissante organisation paramilitaire de la communauté chrétienne, était lui aussi tombé sous le charme de Shula. Il était le père du

futur président Bachir, assassiné peu après son élection, et de son frère Amine, qui lui succéda à la présidence.

Les amitiés avec des présidents et des ministres étaient une chose, mais Shula s'intéressait tout autant aux relations avec le monde des ombres. Ainsi réussit-elle à entrer en contact avec le redouté « roi des voleurs » Bulus Yassin, qui contrôlait un empire souterrain de casinos, de boîtes de nuit, de prostitution, de drogue et de trafic d'or. Beaucoup à Beyrouth le détestaient, et plus encore le craignaient, mais Shula n'hésita pas à se lier d'amitié avec lui pour la simple raison qu'il contrôlait la quasi-totalité de la contrebande entrante et sortante du Liban. Avec son aide, elle pourrait faire passer en Israël des milliers de Juifs du Moyen-Orient.

Yassin répandrait un voile d'immunité sur ses activités ; en échange, Shula lui servirait d'interprète, rédigerait son courrier et s'afficherait à ses côtés lors de ses fêtes fastueuses pour accueillir ses invités prestigieux. Les connexions de Shula s'étendaient jusqu'aux centres névralgiques du pouvoir.

✧

Un soir de 1950, Sammy Moriah, l'un des plus grands espions israéliens, se présenta à sa porte. Agent secret d'un culot et d'une audace exceptionnels, il lui expliqua qu'en route pour Damas, il avait fait halte à Beyrouth et s'était rendu directement au siège des *Moukhabarat*, les services de la sécurité intérieure libanaise, où il s'était présenté sous l'identité d'un homme d'affaires iranien.

— Je dois rencontrer le chef des services secrets pour une chose urgente d'une extrême importance, avait-il expliqué.

Le chef en question, Farid Shehab, avait donné son accord. Dès que les deux hommes se retrouvèrent seul à seul dans le bureau de Shehab, Moriah lui dit :

— Je vous transmets les salutations de Robert Lustig.

Shehab pâlit et se figea sur son siège.

Moriah savait que, par le passé, Shehab avait fait partie de la commission d'armistice libano-israélienne, dont plusieurs réunions s'étaient tenues à Tel-Aviv. En l'une de ces occasions, Shehab avait rencontré Lustig,

un officier de police israélien. La nuit venue, les deux hommes avaient partagé les plaisirs les plus inavouables que Tel-Aviv peut offrir.

— Ils se sont encanaillés dans toutes sortes d'endroits, expliqua Moriah à Shula, et ce qu'ils ont fait était censé rester confidentiel.

Shehab, comprenant que ses aventures dans la capitale israélienne risquaient à s'ébruiter et de mettre fin à sa carrière, demanda à Moriah :

— Vous venez de Tel-Aviv ? Vous êtes israélien ?

— Oui et oui.

Moriah ajouta aussitôt :

— Où se trouve le quartier juif de Beyrouth ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— J'ai de la famille ici. Ils y habitent sûrement.

Shehab sourit :

— Blague à part, vous voulez voir Shula, c'est ça ?

Moriah ne répondit pas.

— N'y allez pas de jour. C'est plus sûr la nuit.

Tous deux se séparèrent sur une poignée de main lourde de sens.

Les ébats de Shehab à Tel-Aviv resteraient secrets, et Moriah serait libre de remplir sa mission.

Moriah expliqua à Shula qu'en route pour Wadi Abou Djamil, il avait eu le temps de réfléchir à son étrange rencontre avec Shehab. Non seulement le chef des moukhabarat beyrouthins la connaissait, mais il essayait de la protéger, tout comme il protégerait l'envoyé des services secrets israéliens…

Ce soir-là, Moriah apprécia la cuisine de Shula, tout en la débriefant sur la situation politique et militaire du Liban. Après quoi, il quitta le pays sans être inquiété.

✧

Les passages de la frontière israélienne en secret devinrent une routine pour Shula. Ses commanditaires, des officiers du renseignement militaire, la convoquaient à Metoula, où elle arrivait de nuit, guidée par ses fidèles passeurs. De là, elle était conduite à Jaffa et admise au Kishleh, la vieille

prison turque du quartier de la tour de l'Horloge, devenue le centre de commandement de l'unité 504 de Tsahal, en charge des espions et autres agents en territoire ennemi.

Ses enfants n'étaient pas au courant de ses voyages, qui étaient déguisés en courtes absences avec la discrète complicité de son amie Linda. Son fils Isaac aurait été prêt à jurer, des années plus tard, que sa mère n'avait jamais quitté Beyrouth, ne fût-ce qu'une seule fois.

Lors d'un de ses allers-retours, Shula fut conduite à la « Maison verte » de Jaffa, une splendide construction cernée de hauts murs, qui avait appartenu à un riche marchand arabe qui s'était enfui pendant la guerre d'Indépendance. La Maison verte était devenue le siège du renseignement militaire. Shula emprunta l'escalier jusqu'au deuxième étage, d'où elle fut escortée par deux soldats jusqu'à un bureau. Devant elle se présenta le chef des services de renseignement de l'armée, le colonel Benyamin Gibli en personne.

Grand, terriblement beau, il était en outre intelligent et cultivé. Tous deux s'engagèrent dans une conversation longue et approfondie. Shula sentit pour la première fois qu'elle faisait partie d'une organisation officielle bien structurée. Pourtant, Gibli l'avertit qu'Israël était officiellement en guerre avec le Liban et qu'en conséquence, son arrestation entraînerait sa mort certaine.

— Le risque ne me fait pas peur, répondit-elle.

Gibli lui demanda de recueillir des informations spécifiques sur les Syriens, leur armée, leur régime. La Syrie considérait le Liban comme une sorte d'État vassal, dont elle encadrait l'armée. Généraux et officiers syriens étaient constamment présents à Beyrouth. Gibli insista sur le fait que les Syriens étaient plus dangereux que les Libanais. Son assistant remit à Shula de l'encre sympathique ainsi qu'un mode d'emploi pour bien l'utiliser et un code spécifique pour leur correspondance.

Elle reçut aussi quelque chose d'autre : un nom de code, « la Perle ».

De retour à Beyrouth, la Perle mit sur pied un vaste réseau d'informateurs dans les sphères militaires aussi bien que civiles, qui lui fourniraient de précieux renseignements et seraient bien rémunérés pour cela.

Aux soirées chez Riad el-Solh, elle rencontra des officiers supérieurs, dont le chef d'état-major des armées syriennes, et s'efforça de les faire

parler de leurs activités. Elle ignorait toutefois que les Syriens ne lui accordaient aucune confiance et qu'ils commençaient même à la soupçonner.

Elle rendit compte de ses échanges dans des lettres écrites à l'encre sympathique qu'elle transmit à Israël par l'intermédiaire de ses passeurs. Les instructions de ses supérieurs lui parvenaient de plusieurs façons. Il incombait le plus souvent à Shukri Mussa de lui apporter des lettres d'apparence anodine, mais rédigées selon un code secret et renfermant questions et instructions. Il pouvait également arriver qu'un pharmacien de son voisinage lui demande de venir chercher des « médicaments » venant juste d'arriver de l'étranger. Le pauvre homme ne pouvait se douter que les messages israéliens étaient écrits à l'encre sympathique sur les notices insérées dans les boîtes de médicaments.

Il existait encore un autre canal : chaque vendredi, à midi, la famille Kishik au complet se réunissait autour de la grande table de la salle à manger pour un déjeuner festif. Shula allumait alors la radio, et tous écoutaient en silence un programme de chansons en hébreu transmis depuis Israël. Les enfants savaient qu'ils n'étaient pas autorisés à prononcer un seul mot pendant l'émission. Il fallut à Isaac de nombreuses années pour comprendre que les retransmissions de chansons contenaient en fait souvent des instructions secrètes à destination de sa mère.

Shula n'était pas seule. Elle demandait fréquemment son avis, ou son aide, à son mari. Lorsqu'on lui demanda de se rendre à Istanbul pour une réunion urgente, il lui fallut trouver un prétexte légitime pour justifier le voyage. Joseph lui suggéra de rendre visite à son fournisseur turc à Istanbul afin d'obtenir de nouveaux échantillons de dentelles et de broderies pour l'entreprise Kishik. C'était une excellente raison d'effectuer le voyage.

Joseph respectait sa femme au point de ne jamais lui demander où elle allait ni qui elle rencontrait. De son côté, elle ne soufflait mot. De temps à autre, il tentait bien de se révolter, de remettre « de l'ordre » à la maison. Il lui reprochait alors de passer trop peu de temps chez eux, de ne pas s'occuper assez des enfants, de laisser Linda préparer les repas, etc. Un jour, Joseph lui dit qu'en tant que figure importante de la communauté juive, il n'ignorait rien des ragots qui couraient sur le compte de leur couple.

Chaque fois, Shula lui tenait tête et lui répondait sans détour que c'était sa vie et qu'elle n'en changerait pour rien au monde. Le bon Joseph finissait alors par capituler.

✧

Shula était consciente de la position plutôt inhabituelle qu'elle occupait dans la haute société beyrouthine. Le Liban avait certes été modernisé sous le mandat français, et ses citoyens chrétiens, majoritaires, avaient été élevés selon les valeurs et coutumes occidentales. Pour autant, la société libanaise restait structurée par la tradition arabe.

La place des femmes était à la maison, en cuisine et avec les enfants. Les hommes libanais n'étaient pas habitués à se mesurer à une femme aussi séduisante qu'élégante, qui leur parlait en égale, fumait en public, et allait partout sans accompagnateur, sans peur, sans retenue. C'était en outre une femme riche, prête à payer de fortes sommes pour des informations d'ordre militaire ou politique. Le bruit s'en répandit dans tout Beyrouth, et plus d'un officier ou haut fonctionnaire fut tenté de travailler pour elle.

De son côté, Shula était fière du nombre croissant de Juifs franchissant les frontières poreuses du Liban. Ce qui avait commencé avec un homme seul, Winkler, à bord du *Transylvania*, s'était transformé en une entreprise de grande ampleur. Shula avait l'habitude d'héberger pour la nuit des candidats à l'immigration à la synagogue ou chez des familles juives, y compris la sienne. Elle louait ensuite des bus, qui les transportaient en divers points proches de la frontière, où des passeurs les attendaient.

Elle envoyait souvent sa fille Carmela à une cabine téléphonique avec un numéro à appeler pour transmettre des nombres à l'autre extrémité de la ligne : « Vingt… quinze… trente-trois… » Ceux-ci indiquaient le nombre de migrants passés en Israël ce jour-là.

Parfois, Isaac appelait sa mère pour lui dire :

— La marchandise est arrivée.

Cela signifiait qu'un groupe de Juifs était en chemin. Les moukhabarat qui écoutaient les appels d'Isaac l'assaillaient de questions, mais le garçon jouait l'ingénu :

— J'aide mon père au magasin, et j'appelle ma mère pour l'avertir de la livraison d'une cargaison.

Quand il arrivait que des groupes de migrants soient capturés par la police locale, les pots-de-vin de Shula aux fonctionnaires les faisaient libérer sans délai.

✧

Parfois, Shula devait néanmoins improviser. Ce fut le cas lors du départ de soixante-dix enfants en Israël. Tout était prêt. Ils attendaient à la synagogue, le bus était garé au coin de la rue Georges-Picot, les passeurs étaient postés à la frontière. Soudain, un gamin, membre de l'organisation d'autodéfense locale, frappa à la porte de Shula :

— Ils nous ont eus ! dit-il à bout de souffle. Les moukhabarat ont tout découvert. Ils sont postés autour de la synagogue. Ne faites surtout pas sortir les enfants !

Lors d'une des visites de Shula en Israël, elle avait reçu une formation sur un chapitre de la guerre secrète appelé « situations et réactions ». Tout guerrier des services secrets envoyé en mission devait répondre à plusieurs questions commençant par « que faire si ? », c'est-à-dire comment réagir au cours d'une mission quand quelque chose d'imprévu bouleverse les plans.

Shula dit au chauffeur de bus de disparaître sur-le-champ et d'attendre près de la plage. Elle se précipita ensuite à l'épicerie de Hassan et lui acheta soixante-douze bougies colorées.

— À quoi vont servir toutes ces bougies ? demanda le marchand.

— C'est pour *Hanoukka*, la fête des Lumières.

Shula fila à la synagogue. En chemin, elle croisa Rabbi Heski, qui se rendait à l'abattoir casher pour superviser les procédures.

— Oubliez les procédures, et venez avec moi, lui intima-t-elle. C'est une question de vie ou de mort.

Elle pénétra dans la synagogue avec lui, ordonna aux enfants de former deux files, alluma les bougies, et en remit une à chacun d'eux. Elle et le rabbin se placèrent en tête de file, une bougie à la main.

— Nous allons marcher dans les rues pour célébrer Hanoukka, annonça-t-elle. Nous chanterons les airs que nous avons appris à l'école.

La procession quitta la synagogue et se répandit dans les rues de Beyrouth, les enfants s'égosillant sur les chants de Hanoukka. Des Juifs

étonnés se montrèrent aux fenêtres du voisinage : la fête était censée ne commencer que quinze jours plus tard !

À mesure que le groupe avançait, des policiers s'approchèrent de Shula et lui demandèrent ce que signifiait la procession.

— Nous célébrons la fête des Lumières.

La police libanaise ne connaissait pas grand-chose aux fêtes juives, mais ils avaient entendu dire que Hanoukka était célébré peu avant Noël. Ils traînèrent un moment derrière les files d'enfants, puis, lassés des chants et des cris, rebroussèrent chemin. Quand la procession atteignit la plage, plus personne ne les suivait. Les enfants se débarrassèrent de leurs bougies, montèrent dans le bus, et la suite de l'opération se déroula comme prévu.

La situation au Liban connut un tournant brutal lorsque le colonel Gamal Abdel Nasser s'empara du pouvoir en Égypte et lança une politique d'hostilité ouverte à l'égard d'Israël. Ayant entendu parler des passages illégaux de migrants depuis le Liban, il avait fait pression sur les autorités libanaises pour renforcer les contrôles aux frontières.

Shula, qui devait trouver d'autres solutions, commença à organiser des traversées par la mer. Elle embaucha plusieurs pêcheurs pour qu'ils embarquent sur leurs bateaux des migrants illégaux. Au large, la marine israélienne attendait pour récupérer ces cargaisons humaines.

Dans le jeu du chat et de la souris entre Shula et les services secrets libanais, elle n'effectuait elle-même le voyage que de temps en temps. Dès qu'elle fut identifiée comme la responsable du chargement des migrants sur les bateaux de pêche, elle fut arrêtée par la police et condamnée à trente-huit jours de prison. En réalité, elle fut relâchée presque aussitôt grâce à ses contacts, et retourna à la tâche comme si de rien n'était.

Plusieurs jours après sa libération, un visiteur se glissa subrepticement chez elle. C'était Haïm Molkho, un homme âgé qui avait participé à ses opérations. Profondément perturbé, il apprit à Shula qu'un des passeurs avait été capturé au cours d'une embuscade de l'armée libanaise à son retour d'Israël. Il avait été fouillé, et les soldats avaient trouvé dans une de ses poches une note adressée à Shula. Celle-ci, troublée à son tour, dissimula ses craintes et se coordonna avec Molkho sur les réponses à apporter à la police s'ils étaient arrêtés. L'homme fut effectivement arrêté à son retour chez lui. Le lendemain matin, une voiture de police se garait

devant la maison des Kishik. Un officier et deux soldats entrèrent et emmenèrent Shula au siège des moukhabarat.

Conduite au bureau d'un officier chrétien maronite appelé George Anton, elle fut traitée avec courtoisie et relâchée après un bref interrogatoire. Anton demanda toutefois à « Madame Cohen », comme il l'appelait, de revenir le voir deux jours plus tard, demande qu'il réitéra plusieurs fois. Shula commença à lui rendre visite deux fois par semaine, coiffée, maquillée et bien habillée. Il lui posait deux ou trois questions de pure forme, après quoi ils partageaient un café et discutaient de tout et de rien.

Elle se rendit compte rapidement qu'Anton, un bel homme raffiné, était amoureux d'elle. Il annula toutes les charges à son encontre (Molkho fut condamné à plusieurs mois de prison puis expulsé en Israël), l'invita à dîner dans un restaurant huppé de Bahmdun, non loin de Beyrouth, et lui avoua ses sentiments.

— Vous et moi agissons dans les mêmes sphères, lui dit-il sans détour. Si ce n'est que vous avez plus de cran, et moi plus d'expérience. À nous deux, nous formerions un couple parfait.

Lui aussi plaisait à Shula. Il lui dit que les moukhabarat syriens s'intéressaient à sa personne et lui avaient demandé d'enquêter sur elle et sur ses activités. Il ajouta avoir répondu aux Syriens qu'il n'avait rien trouvé, bien qu'il ait su qu'elle travaillait pour Israël. Après quoi il la conduisit dans une zone où devait être construit le principal arsenal de l'armée libanaise et alla jusqu'à lui dire qu'il aimerait rencontrer ses officiers traitants. Quand il la raccompagna chez elle, à Beyrouth, il l'embrassa sur la joue et lui dit timidement :

— Un couple parfait.

Shula garda la maîtrise d'elle-même. Elle ne laisserait jamais ses sentiments interférer avec sa mission. La cour que lui faisait Anton pouvait se révéler un piège, même si elle était convaincue de sa sincérité. Elle envoya immédiatement une requête à Jaffa pour une réunion d'urgence. Quelques jours plus tard, elle était de retour à la Maison verte, où Gibli l'accueillit d'une étreinte chaleureuse. Dans son bureau, elle rencontra des officiers du Mossad. Lorsqu'elle leur décrivit ses rendez-vous avec Anton, ils ne cachèrent pas leur étonnement et la chargèrent d'une nouvelle mission : faire venir l'amoureux à Istanbul pour une rencontre.

De retour à Beyrouth, Shula convainquit son prétendant de s'envoler avec elle pour Istanbul et de poursuivre le lendemain jusqu'à Rome, où Anton devait rencontrer des officiers du Mossad. En chemin, ils passèrent la nuit au *Palace Hotel* d'Istanbul. À dîner, il évoqua son amour pour elle, puis il l'escorta jusqu'à sa chambre. Tous deux étaient tendus et mal à l'aise. Que se passa-t-il cette nuit-là ? Selon Shula, ils passèrent la nuit chacun dans sa chambre…

À Rome, Anton rencontra les gens du Mossad et devint un de leurs agents. Shula ne participa pas aux échanges. À Beyrouth, ils continuèrent de se voir au moins une fois par semaine pendant des années. Shula ne parla jamais d'Anton à sa famille.

✧

À la fin de 1954, des informations inquiétantes arrivèrent d'Égypte. La presse révéla que la police avait mis au jour un réseau clandestin de jeunes Juifs locaux qui avaient mené des opérations de sabotage au Caire et à Alexandrie. Onze jeunes hommes et une femme, Marcelle Ninio, furent traduits devant un tribunal militaire et condamnés à de longues années de prison, dont quinze pour Marcelle. Deux de ses camarades furent pendus. Les lourdes sentences rappelèrent sinistrement à Shula le sort qui la menaçait. De fait, plus d'une fois elle alla au-devant des pires dangers, comme ce matin, peu après la naissance de David, son septième enfant.

La journée avait bien commencé. À l'aube, Shula s'était rendue en toute hâte chez son ami Abou Zik afin de planifier avec lui les départs de deux groupes de migrants, syriens et libanais, à la frontière. Après quoi, elle s'était hâtée de rentrer chez elle pour une seconde réunion. Elle avait donné le bain et le sein au bébé et s'était préparée pour la conspiration suivante avec Souleiman, un passeur chevronné, qui était sur le point de conduire un groupe important de migrants de l'autre côté de la frontière. Shula lui servit un peu de café turc et un plateau de gâteaux, qu'il apprécia, quand ils entendirent frapper à la porte. Souleiman, qui savait qu'il ne devait pas être vu dans cette maison, se faufila dans une des pièces du fond et y resta caché.

Shula ouvrit la porte. Devant elle se tenait un de ses plus précieux agents, Abou Alwane, un homme occupant de hautes fonctions au sein du

gouvernement. Shula l'invita à entrer et lui prépara rapidement sa boisson favorite, un thé sucré avec des feuilles de sauge. Alwan sortit de sa poche un document top-secret qu'il avait dérobé dans le bureau du Premier ministre et le tendit triomphalement à Shula. Il savoura son thé puis s'en alla. Shula entendit alors les cris des jeunes de l'organisation juive d'autodéfense. Elle comprit sur-le-champ : les moukhabarat venaient fouiller sa maison. Elle était terrifiée. Ils l'avaient certes déjà fait maintes fois par le passé sans rien trouver. Mais cette fois, elle était en possession d'un document secret dérobé.

Elle devait agir tambour battant. Elle courut à la pièce où se cachait Souleiman et lui fit promptement quitter la maison. Puis elle se précipita dans sa chambre, le document toujours serré dans sa main tremblante. Où le cacher ? Elle se savait perdue si les inspecteurs mettaient la main dessus. Regardant autour d'elle, elle aperçut une pile de couches sur sa table de nuit. Sans réfléchir, elle dissimula le document entre les couches, mais sentit aussitôt que son coude avait effleuré quelqu'un. Elle se retourna et tomba nez à nez avec un officier druze des moukhabarat qu'elle connaissait. Il avait pénétré chez elle furtivement et était entré dans sa chambre sans permission. Derrière lui apparurent des officiers syriens, des soldats libanais et Dib Saadia, le chef de la communauté juive du quartier. Tous forcèrent l'entrée de sa chambre et l'entourèrent. L'officier druze l'écarta et se saisit des couches. Il avait dû la voir retirer sa main de la pile, pensa-t-elle horrifiée. Shula se figea. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil. S'ils trouvaient le document, cela prouverait son rôle d'espionne, et les espions étaient pendus dans ce pays. Elle sentait déjà le nœud du bourreau se resserrer sur sa gorge. Dans son cœur, elle commença à élever une prière à Dieu pour qu'il vienne la sauver.

L'officier retira sa main des couches, vide ! Dieu avait-il répondu à Shula ? Elle ressentit en tout cas un sursaut de confiance et commença à sermonner l'officier :

— Comment osez-vous forcer la porte d'une femme qui vient d'accoucher et qui doit prendre soin de son nouveau-né, et saccager ainsi ses affaires ? Et amener de surcroît avec vous des inspecteurs et des soldats, comme s'il s'agissait d'une criminelle de droit commun !

L'officier ne sembla pas impressionné :

— Où avez-vous caché le document ?

— Quel document ? Je n’ai rien à cacher.

L’officier aboya un ordre à ses hommes, qui s’éparpillèrent aux quatre coins de la chambre, retournèrent meubles, oreillers, draps et jetèrent les vêtements au sol. L’un d’eux balaya les objets posés sur la table de nuit, répandant du même coup à terre la pile de couches. Une nouvelle fois, le document refusa de se montrer.

— C’est un miracle, pensa-t-elle, un miracle venu du ciel. Merci, mon Dieu, merci !

Mais ses problèmes n’étaient pas terminés. La menace suivante explosa dans les mots qui se voulaient apaisants du chef de la communauté juive en personne.

Se tournant courtoisement vers le soldat, il lui dit :

— Cher ami, ne voyez-vous pas que cette femme est épuisée par l’allaitement ? Montrez-lui un peu de considération, je vous prie, et remettez au moins les couches en place.

— Bon sang, pas encore ! se dit-elle. Pourquoi cet idiot ouvre-t-il la bouche maintenant ?

Le soldat était déjà penché sur les couches et en train de les remettre en place. Shula se mordit les lèvres. Pourtant, et pour la troisième fois, le document ne se montra pas.

L’officier druze était hors de lui :

— Où avez-vous caché le document ? lui hurla-t-il à nouveau.

Cette fois, elle l’affronta avec rage :

— Vous devriez avoir honte ! C’est ainsi que vous traitez une femme innocente ? Avec tous ces soldats et toutes ces armes ! N’y a-t-il donc aucune crainte de Dieu dans votre cœur ?

— On vous embarque à l’état-major.

— Vous n’avez rien trouvé ici. De quel droit m’arrêtez-vous ?

Puis, se ravisant :

— Je suis prête à prendre un taxi et à vous rejoindre plus tard, mais, pour l’heure, je dois donner le bain à mon bébé et le nourrir.

Les officiers des Moukhabarat ne pouvaient évidemment pas savoir que tout cela était déjà fait. N’ayant pas d’autre choix, ils quittèrent la pièce et la laissèrent seule avec le bébé. Elle plongea alors une main tremblante dans

le tas de couches et trouva immédiatement le document… Elle le plia, le glissa dans son soutien-gorge, alla s'habiller dans la salle de bains et le cacha dans une fente dissimulée au-dessus de la fenêtre.

Une heure plus tard, vêtue d'une robe verte sans manches, elle se présentait au siège des services secrets. Elle entra, souriante et confiante, bien qu'en totale ignorance de ce qui l'attendait.

Les officiers se voulurent d'abord rassurants :

— « Mère d'Ibrahim », nous respectons ce que vous faites pour votre peuple et pour votre pays. Si vous nous donnez simplement le document, nous ne vous ennuierons plus. Nous savons que vous l'avez. Dites-nous juste où vous l'avez caché ou remettez-le-nous, et nous nous quitterons bons amis.

Elle nia tout en bloc. L'officier fit signe à l'un des soldats présents dans la pièce, qui la frappa alors violemment au visage avec la crosse de son fusil. Shula hurla de douleur. Autre question, autre coup de crosse. Elle manqua s'évanouir. Les soldats se jetèrent sur elle, la frappèrent, écrasèrent des cigarettes allumées sur ses bras et sur ses jambes. Rien n'y fit : elle continua de crier, mais sans rompre. L'horrible interrogatoire dura treize heures.

Pour finir, manquant de preuves, les officiers la relâchèrent. Non sans peine, à quatre heures du matin, elle rentra chez elle à pied, couverte d'hématomes et tuméfiée. Au moins était-elle sauve. Pendant le restant de ses jours, Shula serait prise de tremblements chaque fois qu'elle se rappellerait l'officier druze plongeant ses mains dans les couches. Elle apprendrait plus tard qu'elle avait été arrêtée sur ordre des Syriens, qui la soupçonnaient d'espionnage de haut vol.

Quelques jours plus tard, elle était de retour à Jaffa. D'importants changements étaient intervenus depuis son dernier voyage. Le colonel Gibli n'était plus le chef du renseignement militaire, et l'unité avec laquelle travaillait Shula avait été dissoute. Transférée au Mossad, elle y rencontra ses nouveaux officiers traitants, ainsi que le ramsad en personne, Isser Harel*, un petit homme chauve surnommé « Isser le petit ». Elle apprit que Gibli avait été évincé en raison de sa responsabilité dans l'immense défaillance qui avait entraîné le procès des jeunes saboteurs juifs du Caire peu de temps auparavant, en 1954. Shula ne put s'empêcher de penser à

Marcelle Ninio, seule femme parmi les accusés, qui pourrissait à présent dans une geôle égyptienne.

De retour à Beyrouth, elle reprit son activité clandestine, malgré les soupçons des Moukhabarat. La police et les services secrets la laisseraient en paix un moment, avant de lui faire courir un nouveau danger mortel quelques années plus tard.

✧

Une nuit de mai 1958, onze Juifs qui assistaient aux funérailles d'un ami furent enlevés par une milice musulmane à Beyrouth et transportés vers une destination inconnue, au cœur de la partie musulmane de la ville. À cette époque, le Liban était ravagé par une guerre civile sanglante entre musulmans et chrétiens. La communauté juive de Wadi Abou Djamil se trouvait sous la menace des milices musulmanes d'Abou Moustafa, surnommé « le Tigre », un chef charismatique et cruel connu non seulement comme criminel, mais comme le principal agent syrien au Liban.

Après le kidnapping des onze Juifs, la communauté fut à ce point terrifiée que certains se voyaient déjà morts. Un groupe de femmes se rendirent chez Shula pour l'implorer d'activer ses contacts et de sauver les otages. Elle leur sourit, mais sans desserrer les dents. Ces femmes, et avec elles la grande majorité des habitants de Wadi Abou Djamil, répandaient les pires ragots sur sa façon de vivre, sur ses activités pour Israël, « qui les mettaient tous en danger », sur ses amis et ses soupirants, ses « amants », ses relations ouvertes et secrètes avec des personnes peu recommandables, etc. Au point que, lorsque Bulus, le « roi des voleurs », la ramenait à la maison dans sa Chevrolet noire, il devait demander au chauffeur de la déposer au coin de la rue et non devant chez elle. À présent, ces mêmes femmes qui la dénigraient se précipitaient chez elle pour la supplier de leur venir en aide. Shula accepta, sachant que si elle ne le faisait pas, les otages seraient probablement condamnés. Elle appela ses contacts et réussit à obtenir une Jeep de l'armée avec chauffeur pour se rendre au quartier général du « Tigre », au fin fond de la Beyrouth musulmane, entre ruines et barrages routiers, au crépitement incessant des armes à feu. De redoutables miliciens, stupéfaits de voir une si belle femme dans la Jeep, proférèrent des menaces, brandirent leurs armes, mais finirent par la laisser passer. Son

chauffeur, une jeune recrue venue d'un village du Nord, était paralysé par la peur.

Shula rencontra finalement « le Tigre » dans son repaire : une pharmacie crasseuse transformée en hôpital de campagne. Elle se tint devant lui, au milieu des cadavres, des morceaux de corps déchiquetés et des blessés sanguinolents. « Le Tigre », un bel homme fascinant entouré de gardes du corps, n'en croyait pas ses yeux : une jeune femme, belle, habillée à l'européenne, juive qui plus est, avait osé se présenter seule dans son fief !

— Comment avez-vous osé ? demanda-t-il.

Elle expliqua qu'elle voulait faire libérer les otages. Il répliqua, admiratif :

— Vous vous inquiétez de leur sort au point de prendre le risque de venir ici toute seule ? C'est incroyable ! Je ne connais pas un homme qui aurait fait ça. Et à ce que je peux voir, vous êtes une femme !

Une femme… Elle avait réussi non seulement à le convaincre de faire libérer les otages, mais aussi à l'accompagner voir sa mère, laquelle l'avait traitée avec affection. À son retour à Wadi Abou Djamil, saine et sauve, en compagnie des Juifs libérés, elle eut peine à convaincre ses amis qu'elle avait rencontré « le Tigre » en personne.

Après cette horrible nuit, les amis arabes de Shula se mirent à l'appeler « Monsieur Shula » et non plus « Madame Shula ».

✧

Mohammed Awad, un haut fonctionnaire du ministère des Finances, était un des meilleurs agents de Shula. Âgé de cinquante-cinq ans, mais paraissant plus jeune, c'était un homme à la fois charmant et élégant. Des rumeurs persistantes soutenaient qu'il entretenait des contacts étroits avec les services secrets syriens et qu'il travaillait en outre avec l'Égypte et avec quiconque serait prêt à bien payer.

Shula le recruta, même si ce fut lui qui la contacta en premier. D'abord réticente, elle commença à le prendre au sérieux après qu'il lui eut apporté la liste hautement confidentielle des agents secrets du gouvernement à Beyrouth. Devenu un invité régulier chez elle, il se lia d'amitié avec son mari et ses enfants et apporta un soutien particulier à Isaac dans ses études de mathématiques. Après avoir ouvertement admis son désir de travailler

pour le Mossad israélien, il fut aidé par Shula à se rendre secrètement en Israël, *via* Istanbul, où il rencontra des experts du Mossad et devint leur agent. Après quoi, il reçut un salaire mensuel déposé par le Mossad sur son compte en Suisse numéroté.

Awad révéla à Shula que les Égyptiens aimeraient aussi l'employer, contre une forte somme d'argent. Elle refusa. Une nuit, deux étrangers se présentèrent chez elle et tentèrent de la recruter directement dans les services secrets égyptiens. Elle rejeta leur offre avec véhémence et alla jusqu'à les menacer d'appeler la police. Ils s'en allèrent. Mais un soir qu'elle rentrait tard chez elle après être passée voir Bulus à son casino, elle essuya des coups de feu tirés d'une arme automatique depuis une voiture en stationnement. Elle réussit à s'échapper dans une arrière-cour à proximité et ne fut que légèrement blessée par des ricochets de pierres. Le véhicule des tireurs démarra en trombe et disparut dans la nuit.

Shula prévint Anton, et celui-ci l'avisa ensuite que ses agresseurs faisaient probablement partie des services égyptiens. Quelques mois plus tard, George Anton lui annonça qu'il avait décidé de quitter le Liban avec sa famille et de se trouver une nouvelle patrie. Il avait pris sa décision, lui dit-il, parce que les Syriens, qu'il détestait, avaient pris le contrôle du Liban et de ses services secrets. Il n'y avait plus d'avenir pour lui ici. Shula fut anéantie. Anton lui conseilla vivement de l'imiter et de partir elle aussi avec sa famille, car la situation devenait extrêmement dangereuse.

Elle refusa. À l'acmé de ses activités, elle avait recruté pour son réseau des hauts gradés et de grands commis de l'État, et en avait même amené certains en Israël par des vols indirects *via* Istanbul. D'autres avaient rencontré des officiers du Mossad à Rome et à Lucerne, en Suisse. À Beyrouth, elle bénéficiait d'amis puissants, parmi lesquels le président et le Premier ministre, des magnats des affaires et des commandants des Phalanges chrétiennes et des milices musulmanes. En prenant congé de George, elle lui affirma qu'elle ne quitterait jamais le Liban. Ce fut une erreur fatale de sa part.

✧

En ce printemps de 1961, Shula s'envola pour Israël *via* Istanbul, comme à l'accoutumée. La procédure était simple et bien rodée. Elle prit un vol

Beyrouth-Istanbul avec son passeport libanais et continua vers Tel-Aviv avec un laissez-passer israélien.

Comme tant d'autres fois, son passeport fut tamponné d'un visa d'entrée par la police turque, avant son vol pour Israël. À son retour à Istanbul, une semaine plus tard, le même policier qui l'avait contrôlée à son arrivée du Liban la reconnut et s'étonna de ne pas trouver de visa de sortie sur son passeport. Il trouva cela étrange. Si elle avait quitté Istanbul une semaine plus tôt et y revenait ce jour-là, où était donc passé son visa de sortie ? Après une discussion interminable, il tamponna finalement son passeport simultanément avec un visa d'entrée et un visa de sortie.

Shula comprit d'instinct que ces tampons pourraient lui attirer des ennuis. Si son passeport était passé au peigne fin à Beyrouth, policiers et douaniers ne comprendraient pas où ni comment elle avait pu disparaître une semaine entière. Au tout dernier moment, alors que les passagers étaient déjà en train d'embarquer à bord du vol pour Beyrouth, elle changea d'avis et inventa une urgence familiale qui la contraignait à rester en Turquie. Passablement énervé, le personnel de bord dut faire appel aux bagagistes en colère pour décharger sa valise des soutes de l'appareil. Elle appela aussitôt Shadmi, l'agent du Mossad à Istanbul, pour lui faire part du problème.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit-il. Nos spécialistes vont « repasser » votre passeport et effacer les tampons suspects. Mais ça ne peut se faire qu'à Rome, où notre bureau est plus important.

Shula prit le premier vol pour Rome, remit son passeport à un agent local du Mossad, mais fut avertie que le « repassage » ne pourrait se faire qu'en Israël, et qu'elle devrait donc attendre un certain temps dans la capitale italienne. L'attente dura deux mois. Shula n'était en rien préparée à cela. Sa famille lui manquait, comme lui manquaient aussi ses activités. Elle redoutait de surcroît que son réseau ne s'effondre si elle restait absente de Beyrouth trop longtemps. Pourtant, elle ne put rien faire d'autre qu'attendre.

À Rome, Shula passa tout son temps seule, dans un isolement déprimant. En contrepartie, elle eut tout le loisir de réfléchir, et son instinct lui dicta de ne pas retourner au Liban. Peut-être devrait-elle trouver refuge en Israël et y faire venir sa famille. Au bout du compte, elle choisit malgré tout de retourner à Beyrouth. Dès réception de son passeport « repassé », elle

s’envola pour la capitale libanaise en compagnie d’un garçon appelé Milad, que l’attentionné Mohammed Awad avait dépêché à Rome pour l’assister.

Enfin, elle fut de retour parmi les siens.

✧

9 août 1961, minuit et demi. Les coups violents frappés à la porte des Kishik, à Wadi Abou Djamil, réveillèrent toute la maisonnée. Isaac, en caleçon et en maillot de corps, portant au cou une chaîne en or avec une étoile de David, alla ouvrir. Face à lui, une troupe d’hommes en armes.

— Où se trouve Shula Cohen ? demanda un officier.

Shula était à l’intérieur, sans échappatoire possible.

— La rue entière était barrée par des soldats et des tanks, se souvient sa fille Arlette.

Des policiers passèrent les menottes à Shula et l’emmenèrent à la prison locale. Deux jours plus tard, c’était au tour de son mari d’être arrêté. Dans sa cellule, Shula médita sur son sort et arriva à la conclusion qu’elle avait été trahie par un membre du réseau. Le mouchard n’était autre que le suave Mohammed Awad. Sa déposition contre Shula remplit trois cent dix-neuf pages. Lui et Milad deviendraient les principaux témoins de l’accusation.

Certains officiers du Mossad, au courant de l’arrestation de Shula, prétendirent qu’Awad avait été téléguidé depuis le début par les Moukhabarat. Mais l’accusation ne tenait pas debout. Les informations qu’il avait transmises au Mossad par le passé étaient crédibles, et il n’aurait pas pu être un agent double pendant toutes ces années.

Sami el-Hatib, l’un des officiers du renseignement qui avait arrêté Shula, révélerait plus tard qu’un audit du bureau d’Awad avait mis au jour des données financières incriminantes. Son téléphone avait été placé sur écoute, et les enquêteurs avaient découvert de nombreux appels à une certaine Shula Cohen. Quand Awad fut informé de leurs constatations, il s’effondra aussitôt et leur livra une confession complète sur Shula et son réseau. Peut-être espérait-il ainsi se sauver. Il se trompait. Il fut jeté en prison et mourut d’une crise cardiaque l’année suivante. Sami el-Hatib révéla en outre que les Moukhabarat avaient loué plusieurs appartements autour du domicile de Shula. Sa ligne téléphonique avait également été mise sur écoute, et des preuves accablantes furent méticuleusement rassemblées.

La nouvelle de l'arrestation de Shula secoua littéralement le pays. D'énormes titres barrèrent la une des journaux, des experts haletants se relayèrent à la radio pour narrer ses exploits, et la presse internationale rivalisa d'articles sensationnels sur « la Mata Hari du Moyen-Orient ». Danseuse orientale d'origine hollandaise, Mata Hari avait été une célèbre espionne opérant pendant la Première Guerre mondiale pour le compte de l'Allemagne et avait été fusillée en France. Son nom de « Mata Hari » en était venu à désigner par métonymie toute grande espionne. Shula avait lu un jour la nécrologie d'une autre femme baptisée par la presse « Mata Hari », qui avait été à la tête d'un réseau d'espionnage au Caire et qui mourut en Israël en 1959. Elle s'appelait Yolande Harmor.

Elle avait œuvré dans l'ombre pendant quatorze ans, pensa Shula dans sa cellule glaciale, en ignorant si les informations qu'elle avait obtenues avaient servi à quelque chose et si elle avait été un agent fiable et important ou non. Et voilà qu'à présent on l'appelait « Mata Hari ».

Dans les caves des Moukhabarat, le cauchemar commença aussitôt. La captive fut frappée et torturée brutalement et systématiquement. Aux premiers coups de fouet, elle ne put s'empêcher de crier. Mais ayant décidé de ne pas craquer, de ne pas donner à ses bourreaux le plaisir de la voir s'évanouir, elle ne cria plus désormais, se mordant les lèvres jusqu'à ce que sa bouche se remplisse de sang.

Devant elle, assis sur un tabouret en bois, se tenait son interrogateur, le « gros Sammy », qui semblait prendre plaisir à ses souffrances. Elle se remémora les mots de son grand-père :

— Shula, tu es unique. Tu retombes toujours sur tes pieds !

Sa situation s'améliora quelque peu lorsque Pierre Gemayel, à présent ministre de l'Intérieur dans le gouvernement libanais, se rendit à la prison pour exiger l'arrêt des tortures. « Le Tigre » lui rendit une visite surprise lui aussi et s'arrangea pour que le personnel lui procure de la nourriture casher. Même après l'arrêt des interrogatoires, ses geôlières continuèrent à la frapper et ses codétenues arabes à garder leurs distances.

— J'étais la seule Juive sur deux mille femmes. Je voulais prouver au monde que j'étais fière de ce que j'avais fait et que je ne renoncerais jamais.

Isaac et ses sœurs firent tout ce qu'ils purent pour sauver leur mère. Ils pensaient, grâce à l'argent de la famille et aux relations de Shula, être en mesure de lui obtenir une peine légère. Sur le conseil de ses avocats, elle

admit seulement avoir aidé à faire passer des Juifs en Israël, ce qui n'était pas considéré comme un crime majeur. Mais les procureurs l'accusèrent de trahison, ce qui impliquait une sentence de mort. Les avocats tentèrent de retourner l'accusation. Shula détenait un passeport libanais, c'était vrai, mais née en Argentine, elle était de nationalité argentine. Et ne pouvait donc pas être accusée de trahison dans un pays qui n'était pas le sien. La cour martiale abandonna en conséquence les charges de « trahison » au profit de celles d'« espionnage ».

Le procès débuta le 5 novembre 1962 au tribunal militaire de Beyrouth. Shula se présentait aux audiences comme à son habitude : maquillée, parfaitement coiffée, portant une robe magnifique, quoique sobre. En se dirigeant vers le box des accusés, elle croisa Isaac et Arlette qui lui murmurèrent que tout allait bien se passer. Elle avait fini par croire qu'avec des pots-de-vin adéquats remis en des mains adéquates, elle s'en sortirait avec une peine clémente. Mais lors d'une suspension d'audience, avant lecture de la sentence, un policier lui dit :

— Votre fils m'a demandé de vous informer que les promesses n'avaient pu être tenues.

De fait, le verdict fut terrifiant.

— Shula Cohen, déclara le président du tribunal militaire, la cour vous a reconnue coupable d'espionnage au profit de l'ennemi sioniste. Vous êtes par conséquent condamnée à mort par pendaison.

Le mari de Shula fut condamné à dix ans de prison. En entendant la peine de Joseph, Shula s'évanouit. Quand elle reprit ses esprits et fut évacuée de la salle d'audience, elle passa devant son fils Isaac et lui lança un regard muet, comme pour lui dire :

— C'est tout ce que tu as pu faire pour moi ?

À en croire Isaac, ce regard le hanta pour le restant de ses jours.

✧

Shula ne renonça pas. À son retour à la prison pour femmes de Sanaya, la sentence de mort suspendue au-dessus d'elle, elle entendit son geôlier lui dire malicieusement :

— Alors Shula, on dirait que le soleil s'est couché pour toi ?

Ses mots lui rappelèrent son enfance à Jérusalem, quand son père rentrait de son travail et demandait à sa mère d'allumer toutes les lumières de la maison. Sa mère lui répondait toujours la même chose. Et à présent, sa pire heure venue, Shula se souvenait de ces mots et murmura :

— N'allume pas, il ne fait pas encore nuit.

Elle fut alors reconduite dans sa cellule pour y attendre son exécution.

---

* Hiérosolymitain : relatif à Jérusalem.

* Isser Harel, né en 1912 en Biélorussie et directeur du Mossad de 1952 à 1963.

5.
Marcelle Ninio

Plutôt la mort que la torture

MARCELLE SOUHAITAIT MOURIR. Son cauchemar débuta dans la nuit du 25 juillet 1954, quand des policiers firent irruption dans son appartement et la traînèrent jusqu'au siège des Moukhabarat. La jeune femme brune de vingt-quatre ans, douce et délicate, fut jetée dans une petite pièce sans fenêtre, où plusieurs hommes se ruèrent sur elle et la frappèrent avec une rare sauvagerie. Sans cesser de la battre et de la gifler, ils la questionnèrent sur les bombes, les noms, les adresses. Hébétée et souffrante, elle ne répondit pas. Ses tortionnaires lui assénèrent des coups de poing sur la nuque, lui fouettèrent les talons, lui tirèrent les cheveux, arrachèrent les ongles de ses doigts en sang, le tout assorti d'insultes et de menaces. Quand elle s'évanouit, ils la réveillèrent et recommencèrent. Ils finirent par s'en aller, et Marcelle sombra dans un sommeil agité sur les pavés de pierre. Toujours allongée sur le sol crasseux, elle se rappela Jean-Paul Sartre et sa pièce *Les Mains sales*, et se dit :

— Heureux celui qui dort dans son lit ; reverrai-je un jour le mien ?

Ses bourreaux interrompirent ses pensées, s'emparèrent d'elle et la jetèrent dans un fourgon à destination des bureaux des Moukhabarat d'Alexandrie, où les sévices et les tortures reprirent de plus belle.

— Je n’en peux plus, se dit la misérable jeune femme. Il faut que ce cauchemar s’arrête, et que je renonce à la vie.

Au moment où son tortionnaire se saisissait une nouvelle fois de ses instruments démoniaques, disposés sur une table à l’arrière, elle se précipita vers la fenêtre ouverte, sauta et s’écrasa sur la cour pavée, deux étages en dessous. Elle se réveilla à l’hôpital de la prison. Elle s’était écrasée au sol, mais avait survécu. Les docteurs lui apprirent qu’elle avait été amenée là inconsciente, avec les jambes, les bras et le bassin brisés, onze côtes fracturées, une hémorragie interne et une commotion cérébrale. La moitié de son corps était immobilisée, dans le plâtre. Les médecins avaient accroché des poids à ses jambes afin de diminuer les tensions sur son bassin fracturé. Ces médecins, ainsi que la plupart des infirmières, membres de la minorité chrétienne copte, la traitèrent avec une dévotion et une compassion sincères. Alitée pendant trois mois sans pouvoir bouger et percluse de douleurs, elle était devenue une épave.

Marcelle passa en revue sa vie entière, en particulier les événements qui l’avaient conduite à cette situation misérable.

✧

Marcelle Victorine Ninio était née au Caire dans une famille juive, bulgare par son père et turque par sa mère. À la maison, elle parlait le ladino, l’ancien dialecte espagnol des Juifs sépharades, et en classe le français. À l’école catholique pour jeunes filles Saint-Clair, les nonnes lui avaient appris l’anglais. Hors de chez elle, elle parlait l’arabe.

Son père observait les traditions, et, le samedi, emmenait sa famille à la synagogue. Marcelle avait dix ans à la mort de celui-ci. Elle grandit dès lors avec ses deux demi-frères, fils d’une première union de son père. Elle embrassa le sionisme avec passion et rejoignit le *Hashomer Hatzaïr*, un mouvement de jeunesse de gauche. Son petit ami en était membre lui aussi, mais il émigra en Palestine, où il rejoignit le kibboutz Eyn Shemer.

Marcelle avait entendu des histoires chuchotées sur une femme appelée Yolande Harmor, qui avait récemment disparu du Caire. Selon les rumeurs, elle avait été une grande espionne pour Israël, avait risqué sa vie et s’était enfuie à Jérusalem au tout dernier moment. Un modèle pour la génération

de Marcelle. Elle aussi voulait aider l'État d'Israël, créé quatre ans plus tôt. Mais comment ?

Après avoir obtenu son diplôme de fin d'études secondaires, elle avait étudié la sténographie et trouvé un emploi d'assistante de direction dans une société de négoce. Jusqu'ici, pensait-elle, rien de spécial. Sa vie était semblable à celle de milliers de jeunes femmes juives, musulmanes ou chrétiennes. Mais les choses se mirent à changer. Elle était âgée de vingt-deux ans quand son amie Mira, du mouvement sioniste, était venue la voir.

— Marcelle, dit-elle, nous avons besoin de quelqu'un pour nous aider.

Ayant compris qu'il s'agissait d'Israël, elle donna aussitôt son consentement, sans même demander ce dont ils avaient exactement besoin. Mira lui fit rencontrer un jeune médecin juif, Victor Saadia, qui l'emmena à une réunion avec un envoyé spécial d'Israël appelé « Martin ». Le maigrichon et basané Martin était en réalité Shlomo Hillel, un officier supérieur du renseignement. Elle n'apprendrait que bien plus tard que Martin avait un long passé de missions audacieuses, opérant notamment à Bagdad sous une fausse identité pour y organiser l'immigration massive des Juifs irakiens en Israël. Il parut à Marcelle un homme instruit, ne manquant pas d'autorité et en même temps modeste et posé.

Martin lui expliqua qu'elle devrait effectuer certaines tâches, telles que « transporter des paquets et des objets », tout en la mettant en garde :

— C'est une activité risquée, qui peut vous conduire en prison.

La prison ? Cela ne l'effrayait guère. Le régime égyptien se montrait plutôt amical envers les Juifs, il n'y avait donc rien à craindre. Son amie Mira, qui l'avait recrutée, avait été arrêtée et emprisonnée pendant trois mois. Ça n'avait pas été si terrible. C'est ainsi que Marcelle fut recrutée par les services secrets israéliens naissants. Comme Yolande Harmor et Shula Cohen, elle ne reçut aucune espèce de formation. Pis encore, aucun plan d'évasion d'Égypte ne lui avait été proposé en cas d'urgence.

Peu après, le docteur Saadia demanda à Marcelle de rencontrer le représentant d'une entreprise européenne d'équipements électriques, un Anglais de Gibraltar aux cheveux bouclés et aux traits fins appelé John Darling. Une fois seul à seul dans son bureau, celui-ci lui révéla sa véritable identité : Avraham Dar, ancien membre des bataillons d'élite du Palmach et de la communauté agricole Kfar Yehoshoua, et agent de renseignement israélien.

Marcelle fut plus qu'impressionnée par le jeune espion. Il lui confia qu'ils travailleraient ensemble dans son appartement. Afin d'écarter tout soupçon des services gouvernementaux à propos de leurs relations, il fit paraître aux « offres d'emploi » un encart pour un poste de secrétaire. Marcelle « obtint le poste », et commença à travailler avec Dar. À l'occasion, elle pouvait taper une lettre professionnelle pour lui, mais, pour l'essentiel, elle se concentrait sur son activité secrète. Dar avait mis sur pied une organisation de jeunesse juive clandestine. Elle savait que cette activité impliquerait une mission secrète pour Israël. C'était bien assez pour elle. À cette époque, le sionisme suscitait des vocations chez les jeunes Juifs égyptiens qui, considérant l'État juif comme un noble symbole et une merveilleuse réussite, se disaient prêts à le défendre, fût-ce au prix de leur vie.

L'organisation était divisée en deux cellules, l'une au Caire, l'autre à Alexandrie. Marcelle devait assurer les liaisons entre les deux et le transport des paquets et des lettres, tout en s'occupant des questions financières et administratives. Dar lui apprit le codage et l'encre sympathique et la chargea de rédiger les rapports et de les poster à une certaine adresse en France. Elle reçut le nom de code « Claude ». Dar lui promit un passeport pour s'enfuir en catastrophe en cas de danger imminent. Mais cela ne se fit pas.

Marcelle visita des lieux sûrs au Caire et à Alexandrie et apprit où se situaient les caches secrètes. Elle rencontra les membres des deux cellules. Dar voulait qu'ils se voient et se connaissent afin de travailler ensemble en équipe. Ce qui, pour la première fois, mit Marcelle en colère :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Une AG de kibboutz, sans cloisonnement ni séparation entre les cellules et les membres ? Vous pensez vraiment pouvoir construire une organisation secrète de cette façon ?

Marcelle resterait persuadée jusqu'à son dernier souffle que ce fut une erreur fatale.

Les membres des cellules clandestines s'envolèrent pour Paris, où ils embarquèrent secrètement dans des vols pour Tel-Aviv. En Israël, ils furent envoyés dans des camps militaires, où ils reçurent une formation de base – maniement des armes, collecte de renseignement, sabotage, transmission radio, codage et décodage des messages… Après quoi ils retournèrent en Égypte, à nouveau *via* Paris. Pour diverses raisons, Marcelle ne fut pas du

voyage. Elle ne possédait toujours pas de passeport, ne faisait pas partie des cellules opérationnelles et devait s'occuper de sa mère souffrante qui avait contracté une forme de cancer grave.

Au même moment, un séisme politique frappa l'Égypte. La junte des « officiers libres » renversa la monarchie par un putsch. Le roi Farouk fut exilé. Après une brève présidence du général modéré Mohammed Naguib, le charismatique colonel Gamal Abdel Nasser s'empara du pouvoir. L'attitude de l'Égypte à l'égard d'Israël devint extrêmement agressive. Des bruits de bottes envahirent Le Caire, et le belliqueux Nasser apparut comme le principal ennemi d'Israël. Les deux cellules clandestines de Dar furent masquées sous une solide couverture, prêtes à intervenir derrière les lignes ennemies en cas de conflit entre Israël et l'Égypte.

En 1953, Avraham Dar retourna en Israël, et Marcelle reçut un message la convoquant à un rendez-vous avec son successeur, appelé « Emil », au café *Groppi* du Caire. « Emil » s'avéra être l'officier de renseignement de Tsahal Max Bennett, qui avait été envoyé dans la capitale égyptienne sous la couverture d'un importateur de membres artificiels de nationalité allemande. Il devint l'officier traitant de Marcelle pendant une courte période avant d'être chargé d'une autre mission. Les cellules clandestines reçurent un nouveau commandant en la personne d'un bel homme d'affaires allemand aux cheveux blonds qui se faisait appeler Paul Frank, mais dont le nom était en réalité Avri Elad.

Marcelle ignorait que le passé d'Elad était lesté d'un lourd casier judiciaire pour vols et usurpations d'identité. Elle maintint ses contacts avec les membres des cellules et ne travailla pratiquement pas avec Elad. Elle continua de voyager entre Le Caire et Alexandrie, transportant des messages secrets et des lettres chiffrées. Dans tous ses déplacements, elle observait avec soin les règles de la clandestinité pour s'assurer que les Moukhabarat ne la soupçonneraient pas. Les services secrets égyptiens s'intéressaient en réalité beaucoup plus à son frère, un communiste, dont l'activité principale consistait à imprimer des tracts sur une ronéo en sa possession.

— Et avec cette machine, s'en amusait Marcelle, il va sauver l'Égypte !

Marcelle apprit par le journal cairote *Al-Ahram* un événement politique dramatique : la Grande-Bretagne avait décidé de réduire sa présence militaire dans plusieurs régions du monde, y compris le Moyen-Orient. À

Londres, le cabinet avait signé avec l'Égypte un accord pour l'évacuation de quatre-vingt mille soldats britanniques, principalement le long du canal de Suez. Les Britanniques livraient aux Égyptiens quantité de bases militaires, terrains d'aviation et équipements. Cet accord suscitait une vive inquiétude en Israël. Le transfert de ces bases apportait un formidable soutien à la puissance militaire de Nasser. De plus, la présence militaire anglaise en Égypte avait exercé une influence modératrice certaine. Son départ semblait céder la main aux extrémistes. « Feuille de vigne » de l'accord, un alinéa stipulait qu'en cas de guerre, le Royaume-Uni récupérerait ses bases égyptiennes.

Marcelle ignorait tout du complot ultrasecret, à la fois stupide et dangereux, concocté par le ministère de la Défense israélien de Pinhas Lavon et par le chef des services secrets de l'armée, le colonel Benyamin Gibli, visant à empêcher les Britanniques de quitter l'Égypte. Ils avaient décidé dans le plus grand secret de lancer une vague d'opérations de sabotage contre les institutions anglaises, américaines et égyptiennes. Il ne faisait guère de doute que les médias attribueraient les attentats à un groupe dissident clandestin, tel que les Frères musulmans. Cela confirmerait aux Britanniques que l'Égypte était devenue instable et que les promesses du Caire ne pourraient être tenues. À partir de là, concluaient Lavon et Gibli avec une naïveté confondante, les Britanniques annuleraient l'accord et décideraient de rester en Égypte.

Les attentats à la bombe devaient être effectués par le réseau d'Avri Elad. Ce dernier communiqua les plans aux jeunes hommes des deux cellules. Ceux-ci obéirent, pensant défendre l'existence même de l'État d'Israël. Elad nomma Shmuel Azar à la tête de la cellule alexandrine et un médecin, le docteur Moshe Marzouk, à celle de l'entière opération. Marcelle connaissait Marzouk par l'hôpital où il avait traité le cancer de sa mère. Les clandestins, suivant les instructions d'Israël, préparèrent leurs « bombes incendiaires » : des étuis à lunettes bourrés de préservatifs remplis d'acide ; l'acide rongerait rapidement le caoutchouc du préservatif et entrerait en contact avec un autre produit chimique placé au préalable dans l'étui ; et cela produirait une petite flamme brève. Après plusieurs mises à feu, estimaient Lavon et Gibli, l'Empire britannique y penserait à deux fois.

Le Premier ministre Sharett ne fut pas averti du projet. Mais comment des chefs politiques reconnus tels que Lavon et Gibli purent-ils croire que

de rudimentaires bombes artisanales allaient amener le Royaume-Uni à annuler ses décisions stratégiques ? Quant au projet lui-même, en plus de sa stupidité, il recelait un immense danger. Si les jeunes Juifs chargés des attentats en venaient à être capturés, ils risqueraient fort de le payer de leur vie.

Les premières bombes explosèrent les 2 et 14 juillet. Les clandestins placèrent leurs étuis à lunettes dans les bureaux de la Poste et les bibliothèques américaine et britannique d'Alexandrie. Les petits incendies qu'ils y déclenchèrent purent être rapidement éteints. Le 23 juillet, Elad envoya ses hommes sur cinq cibles : deux cinémas au Caire, deux autres à Alexandrie et un au dépôt de bagages de la gare du Caire. Ce soir-là, tandis qu'une foule de spectateurs se pressaient au cinéma *Rio*, un officier de police remarqua un jeune homme qui se tordait de douleur, de la fumée sortant d'une de ses poches. C'était Philip Nathanson, de la cellule d'Alexandrie. Sa bombe avait explosé prématurément. Nathanson fut arrêté et, à sa suite, tous ses camarades. Toute la cellule s'effondra comme une rangée de dominos.

Quand les nouvelles des arrestations firent la une des journaux, Marcelle avait quitté la ville pour rendre visite à des amis. Elle revint précipitamment au Caire, écrivit une lettre à l'encre sympathique et la fit parvenir à l'adresse secrète en France :

— Les enfants sont très malades, y écrivit-elle. Leur maladie est si contagieuse que nous ne pouvons leur rendre visite.

Le message était clair : les garçons avaient été pris. Quelques heures plus tard, Marcelle elle-même était arrêtée. Un ou plusieurs de ses camarades avaient parlé sous la torture et lâché les noms des autres membres de la cellule, y compris le sien. Marcelle ne découvrit jamais qui avait donné son nom et son adresse aux Moukhabarat, mais toute la cellule la connaissait grâce à l'assemblée générale du kibboutz organisée par Dar peu de temps auparavant. C'est alors que le cauchemar commença.

Marcelle apprendrait plus tard que Max Bennett avait été arrêté lui aussi et qu'il s'était suicidé dans son cachot. Carmona, un autre Juif égyptien, fut retrouvé mort dans le sien ; selon la rumeur, il avait été assassiné par les Égyptiens. Étrangement, Elad ne fut pas inquiété. Il put vendre sa voiture et quitter le pays facilement. Un autre membre de la cellule d'Alexandrie s'en sortit sain et sauf. Prévenu à temps, il put détruire tout document

compromettant et se débarrasser de son arme de poing. Il s'appelait Élie Cohen et devait devenir l'un des plus célèbres agents secrets israéliens. Il sera pendu à Damas onze ans plus tard.

✧

Le 11 décembre 1954, le procès des « espions sionistes » s'ouvrit au Caire. Le général Fouad Digwi présidait la cour militaire spéciale. Marcelle, toujours percluse de douleurs, fut traînée au tribunal. Elle se sentit plus seule que jamais. Tous les hommes avaient été regroupés dans une sorte de cage, tandis qu'elle restait seule, flanquée de deux policiers. Chacun de ses mouvements était épié par la police et par l'armée, qui redoutaient qu'elle ne mette fin à ses jours. Aux moments les plus pénibles du procès, elle ne put réprimer ses tremblements, notamment lorsque le docteur Marzouk confessa :

— Je suis responsable de tout ce qui est arrivé !

Le général Digwi se lança :

— Vous avez entendu ? rugit-il en se tournant vers la sténographe de la cour. Soulignez ce qui vient d'être dit : « Je suis responsable. »

Marcelle comprit sur-le-champ : le destin de Moshe Marzouk était scellé.

Le procès fit la une des journaux du monde entier. Il s'acheva le 27 janvier 1955. Deux des accusés furent acquittés, mais les six autres furent condamnés à de longues peines de prison, allant de sept ans à la perpétuité. Les deux chefs des cellules clandestines, Shmuel Azar et le docteur Marzouk, furent condamnés à mort.

Israël s'adressa à des hommes d'État, à des intellectuels célèbres, à des écrivains, philosophes, à des chefs religieux, jusqu'au pape. Tous tentèrent d'intervenir auprès des autorités égyptiennes, d'implorer la grâce pour les condamnés. En vain. Le 31 janvier 1955, Azar et Marzouk furent pendus dans la cour de la prison centrale du Caire. Marcelle fut abasourdie quand elle entendit sa propre condamnation à quinze années d'emprisonnement.

— Quinze ans, pensa-t-elle. Je vais passer quinze ans de ma vie dans leurs geôles ! Et pour quoi ? Je n'ai même pas participé aux attentats ni touché à un seul de ces maudits étuis à lunettes !

Sa frustration monta encore d'un cran quand elle fut transférée à la prison pour femmes du Caire et se retrouva en compagnie de prostituées, de

trafiquantes de drogue et de voleuses.

— Asseyez-vous par terre avec les autres ! lui intima la gardienne.

Marcelle serra les poings.

— Il est hors de question que je m'asseye par terre !

— Asseyez-vous !

— Non.

Elle se moquait des conséquences.

— Qu'ils fassent de moi ce qu'ils veulent, pensa-t-elle. Je ne m'assiérai pas.

Il y avait eu en elle une nouvelle sorte d'obstination, un refus de céder. En un sens, elle se sentit plus forte.

La gardienne hésita, puis tourna les talons, semblant ignorer l'obstinée détenue, et Marcelle resta debout. Une première et modeste victoire. Quand ils commencèrent à assigner les prisonnières à telle ou telle cellule, elle se rebella de nouveau. Il était hors de question qu'elle passe ses années de prison en compagnie de racoleuses et de criminelles.

— Je ne reste pas ici, dit-elle. Emmenez-moi ailleurs, sinon je fais une grève de la faim.

Les surveillants ne savaient que faire de cette femme incontrôlable. Ils insistèrent, lui crièrent dessus, la menacèrent, rien n'y fit. La frêle et gentille jeune femme s'était métamorphosée en une redoutable guerrière. Le procès, la solitude, la lourde sentence avaient instillé en elle force et résilience, ainsi qu'un sentiment de totale indifférence. Elle ne céderait pas et ne leur laisserait jamais faire ce qu'ils voudraient d'elle. Au final, la gardienne lui annonça qu'elle allait être mutée à la prison *Al-Antar*, non loin du Caire. Elle atterrit à la section des délinquantes juvéniles et bénéficia d'une vaste cellule dans l'aile de l'hôpital pour elle toute seule.

Le compte à rebours des quinze années commença. Sa vie ici lui semblait plus supportable. Le personnel de l'hôpital, principalement copte, la traitait avec courtoisie. Un des docteurs lui passait même ses sandwiches sous le manteau afin qu'elle mange autre chose que l'écœurante cuisine de la prison. Sa solitude n'en était pas moins extrême, sans compter que, la nuit, elle revivait le cauchemar de ses premiers jours de souffrance et d'avilissement.

La première année, elle n’eut pratiquement aucun contact avec le monde extérieur. Il lui était en outre interdit de recevoir des livres ou des journaux. Sa famille reçut finalement des visas pour la France. Avant le départ de son frère communiste, elle fut autorisée à recevoir sa visite. Il lui apporta un cadeau d’une grande originalité : un lavabo ! Un vrai lavabo, qu’il lui installa dans sa cellule. Elle était aux anges.

— C’était une chose qui me rendait heureuse et que le monde extérieur ne pouvait pas comprendre.

Au bout d’un moment, le régime de la prison s’adoucit quelque peu, et « les mecs », les membres de la cellule détenus dans un autre centre pénitentiaire, furent autorisés à lui envoyer des livres et des magazines. Elle apprit à leur lecture que le ministre de la Défense israélien Pinhas Lavon avait été contraint à la démission à cause d’une « sale affaire » en Égypte. La censure militaire n’autorisait la publication d’aucun détail.

— Je sais parfaitement ce qui s’est passé, pensa-t-elle avec amertume.

Elle lut également que le chef du renseignement militaire avait été remplacé. Marcelle ignorait qu’une crise ultrasecrète sans précédent secouait les cercles gouvernementaux israéliens. Le Premier ministre Sharett et les ministres de son cabinet n’avaient appris qu’à l’occasion du procès du Caire que les attentats avaient été pilotés par Israël. La débâcle égyptienne se résumait en une seule question : qui avait ordonné la mission catastrophique ? Lavon et Gibli se renvoyèrent mutuellement l’accusation. Une commission d’enquête ne put dégager de responsable. Lavon dut démissionner, et Gibli fut affecté à un poste mineur. Il ne reçut plus jamais de promotion. La question de la responsabilité de la mission empoisonna la vie politique israélienne pendant des années et enclencha un processus qui aboutit à la chute de Ben Gourion[*].

Une autre énigme entoura le départ paisible d’Elad du sol égyptien. Marcelle apprendrait plus tard que celui-ci avait éveillé des soupçons au sein des services secrets israéliens. Le ramsad Harel était persuadé qu’il avait trahi, et donné les membres de sa cellule clandestine aux Égyptiens. Aucune preuve de ces allégations ne fut jamais produite. Elad fut arrêté en Israël pour des charges sans aucun rapport, et passa dix ans en prison.

✧

Le 29 octobre 1956, la guerre éclata entre l'Égypte et Israël. À partir de bribes d'indices qui lui parvenaient, Marcelle comprit que Nasser avait interdit le détroit de Tiran, sur la mer Rouge, au transport maritime israélien. Ce détroit était le seul passage vers le port méridional israélien d'Eilat. Nasser avait en outre acheté de grandes quantités d'armes à l'Union soviétique et fini par nationaliser le canal de Suez.

Israël dut riposter au blocus du détroit en lançant une attaque éclair contre l'Égypte, connue sous le nom de « campagne du Sinaï ». À en croire la presse égyptienne, la France et la GrandeBretagne avaient soutenu l'offensive israélienne. L'État juif triompha et, en sept jours, s'empara de la péninsule du Sinaï, parvenant jusqu'aux rives du canal de Suez. La guerre s'acheva le 6 novembre. Quelques jours plus tard, le directeur de la prison en personne, en uniforme fraîchement repassé, apparut à la porte de la cellule de Marcelle. Il était porteur de nouvelles merveilleuses.

— Marcelle, vous êtes libre, dit-il tout sourire. Il va y avoir très prochainement un échange de prisonniers de guerre avec Israël. Nous n'avons capturé qu'un seul prisonnier, un pilote de l'armée de l'air. Les Israéliens vont certainement demander votre libération. Le général Digwi lui-même figure parmi leurs prisonniers.

Le directeur confia à Marcelle qu'Israël avait fait plus de cinq mille prisonniers de guerre, parmi lesquels, en effet, le général Fouad Digwi, gouverneur militaire de la bande de Gaza, le même Digwi qui avait présidé le tribunal militaire ayant condamné les amis de Marcelle à la potence et elle-même à quinze ans de prison.

— Il y a là une forme de justice poétique, pensa Marcelle.

L'homme qui l'avait envoyée dans cette maudite cellule serait ainsi celui qui l'en sortirait. Très prochainement, imagina-t-elle, elle serait en route pour Israël. Elle se laissa envahir par un bonheur irrésistible et grisant. Le cauchemar prenait fin. Elle attendait à présent que la clé tourne dans la serrure de sa porte et qu'une voix l'invite à rassembler ses affaires et à se préparer au départ.

Un jour passa, une semaine, un mois. Elle apprit par la presse le retour des prisonniers de guerre. Elle vit des photos du général Digwi embarquant, en Israël, dans un avion des Nations unies en partance pour l'Égypte, puis accueilli en héros au Caire. En fin de compte, le dernier prisonnier égyptien retourna en Égypte, et le pilote israélien à Tel-Aviv, mais aucune clé ne

tourna dans sa serrure. Sa détresse fut terrible. Ce fut comme si tout son monde, et toute son admiration pour Israël s'effondraient d'un coup. Elle apprit qu'au cours des négociations pour l'échange de prisonniers, les Israéliens n'avaient pas même mentionné les prisonniers de la « sale affaire ». Ils avaient été oubliés ou abandonnés.

Elle ignorait que, pendant la campagne du Sinaï, son précédent officier traitant, Avraham Dar, avait planifié une mission conjointe avec les Français, alliés d'Israël. Il s'agissait de lancer un raid de parachutistes sur les prisons du Caire et de libérer les détenus des cellules clandestines. L'opération était censée s'inscrire dans une invasion franco-britannique de l'Égypte en parallèle de la campagne du Sinaï. L'invasion échoua, et la mission fut avortée.

À son retour en Israël, Dar découvrit que son pays n'avait absolument rien fait pour les détenus de la cellule clandestine. Il demanda au secrétaire militaire de Ben Gourion les minutes des négociations concernant l'échange de prisonniers. À son grand étonnement, il s'aperçut qu'Israël n'avait jamais demandé la libération des membres des cellules clandestines. Personne ne semblait en mesure d'expliquer comment un aussi terrible égarement avait pu se produire.

Marcelle resta dans sa cellule, ses espoirs et ses rêves s'évaporèrent. Israël qu'elle admirait, ce même Israël pour qui deux de ses amis avaient sacrifié leur vie et les autres leurs meilleures années, leur avait tourné le dos. Elle comprit que pendant bien des années encore elle n'aurait pour toute vision que les quatre murs décrépits qui l'entouraient. Elle avait l'impression de vivre sur une autre planète, dans un monde totalement différent de celui de la plupart des gens.

Son unique contact avec l'autre planète venait des « bribes d'indices » entendus de ses geôliers. Elle apprit d'eux la mort de Yolande Harmor, en Israël, dont la presse égyptienne rendit compte. Par la même source, elle vit un exemplaire du quotidien *Al-Ahram* reproduisant la photographie du cadavre de son ami Élie Cohen, suspendu à un gibet sur une place de Damas. Elle fut anéantie. Élie avait été un tout jeune membre des cellules clandestines, et elle l'avait rencontré plusieurs fois à Alexandrie. En 1954, il avait réussi à déjouer une arrestation au moment de l'effondrement du réseau. Shula Cohen fut un autre membre des services secrets israéliens à faire les gros titres d'*Al-Ahram* lorsqu'elle fut condamnée à mort à

Beyrouth. Les geôliers de Marcelle ne purent toutefois lui dire si la sentence avait été appliquée.

Shula Cohen, Élie Cohen, Shmuel Azar, Moshe Marzouk…, tous ces jeunes Juifs qui avaient sacrifié leur vie hantaient les nuits de Marcelle et peuplaient ses cauchemars. Tout comme eux, elle avait voué sa vie à Israël. Elle y avait laissé sa jeunesse, à défaut de sa vie. Quant à son avenir, y compris après sa libération future, il lui semblait sombre et incertain. Un jour, elle apprit que son ancien petit ami avait épousé une fille de son kibboutz. Elle ressentit une vive douleur, mais elle ne pouvait rien y faire.

— C'est tout à fait normal, se dit-elle.

Mais la nuit venue, alors qu'elle se tournait et se retournait dans son lit, elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'autre vie qu'elle aurait pu avoir, avec une famille, un mari, des enfants. Mais elle ne baissa pas les bras pour autant. Elle se battit pour préserver sa santé mentale, son sourire, afin d'être prête le moment venu à retourner à cet autre monde dans lequel elle avait vécu. Elle décida aussi d'agir en mettant sur pied parmi les détenues une équipe de couture et de broderie, laquelle obtint une rémunération pour son travail.

Mais les événements et les émotions prélevèrent leur tribut. Marcelle tomba gravement malade. De l'hôpital pénitentiaire, elle n'en réussit pas moins à faire sortir clandestinement quelques lettres à son frère à Paris.

— Ne te fais pas de souci, lui écrivit-elle dans l'une d'elles. Je tiendrai le coup.

Elle ajouta dans une autre :

— Si par hasard tu as de bons livres, garde-les pour moi. J'ai bien l'intention de les lire tous.

Ces lettres, qu'elle signait « Marianne », apportaient la preuve qu'elle n'était pas brisée et qu'elle était bien résolue à surmonter tous les obstacles qui se présenteraient au cours de son voyage solitaire.

— On ne peut qu'essayer d'imaginer ce qu'elle dut endurer, dirait son ami de clandestinité Robert Dassa.

Marcelle vécut de fait dix ans de plus.

Trois communistes, condamnées à cinq ans de prison, firent leur arrivée dans sa section. Deux d'entre elles, dont une Juive, la haïrent cordialement, pour des motifs politiques. La troisième, bien qu'ardente sympathisante des

réfugiés palestiniens, traita Marcelle avec chaleur et compassion. D'origine grecque, elle s'appelait Mary Papadopoulos.

Marcelle et Mary devinrent amies. La jeune communiste était la seule personne à qui Marcelle pouvait confier ses sentiments les plus intimes. Elles passaient de longs moments à parler de leur vie, de leurs échecs et de leurs rêves. Mary fut finalement relâchée, mais elle n'oublia pas son amie. Un matin, la médecin de la prison, une chrétienne, entra dans la cellule de Marcelle et sortit de son sac un minuscule transistor que Mary lui avait envoyé. Marcelle comprit que la radio miniature était le produit d'une opération complexe le long d'une *Via Dolorosa* jonchée de dangers et d'embûches. La docteure elle aussi avait pris un risque en lui apportant la radio. Mais la Copte au grand cœur en prendrait beaucoup d'autres, car, pour fonctionner, le transistor avait besoin des piles qu'elle lui passait furtivement une fois par mois. Le petit poste devint le compagnon secret des jours et des nuits de Marcelle.

Après trois ans d'enfermement, la solitude de Marcelle s'interrompit brutalement lorsque des gardiens firent entrer dans sa cellule une belle Allemande à la chevelure blonde.

— Elle partagera votre cellule, lui dit un des hommes.

La jeune femme sourit aussitôt à Marcelle.

— Mon nom est Waltraud, lui dit-elle, mais mes amis m'appellent Teddy.

---

* David Ben Gourion (1886-1973), fondateur de l'État d'Israël, Premier ministre de 1948 à 1954 puis de 1955 à 1963.

6.
Waltraud Neumann

La mystérieuse M^me^ Lotz

PAR UN APRÈS-MIDI DE JUIN 1961, l'Orient-Express serpentait à travers les paysages à couper le souffle de l'Allemagne méridionale. Teddy sortit de son compartiment, agacée par les regards concupiscents du vieil homme assis en face d'elle. Elle s'approcha de la fenêtre du couloir. Deux hommes conversant en anglais s'y trouvaient déjà.

— Quand arrivons-nous à Munich ? demanda l'un.

— Je l'ignore, répondit l'autre en haussant les épaules.

— Le train arrive à Munich à six heures, se risqua-t-elle.

Ils se tournèrent dans sa direction.

— Est-ce votre destination ? lui demanda le plus beau des deux, blond et mince dans un costume-cravate. Elle peina à cacher sa fascination pour ses yeux, d'un bleu limpide.

— Non. Je vais à Stuttgart.

— Vous êtes de là-bas ?

Le second homme s'éloigna.

— Mes parents vivent à Heilbronn, pas très loin de Stuttgart. Je leur rends visite. J'irai ensuite voir une amie qui habite à Fischbachau.

— Connais pas.

— C’est une petite ville à une soixantaine de kilomètres au sud de Munich. Cela fait plusieurs années que je n’y suis pas allée.

— Mais vous, d’où venez-vous ?

Elle sourit :

— De la Californie ensoleillée.

Ils échangèrent quelques propos sans importance, après quoi il lui lança un regard appuyé, regard qu’elle ne connaissait que trop bien, mais qui, cette fois, ne lui déplut pas. Blonde elle aussi, grande et extrêmement belle, elle était âgée de vingt-neuf ans et avait l’habitude que les hommes la dévisagent.

— Au lieu de rester dans le couloir, dit-il, pourquoi ne pas aller dans mon compartiment ? Nous y serons plus à l’aise pour parler.

Elle pensa au vieil homme libidineux du sien, et s’entendit répondre :

— Pourquoi pas ?

Une fois installés sur les banquettes, ils reprirent leur conversation. Elle évoqua sa vie, son enfance en Silésie, en Allemagne de l’Est, la persécution subie par son père de la part de la Stasi, la police secrète du régime communiste de la RDA, le passage de sa famille à l’Ouest, son départ pour les États-Unis, en Géorgie puis en Californie, où elle avait travaillé dans des hôtels, comme femme de chambre, puis comme superviseuse dans un grand établissement de San Francisco.

— Et vous ? demanda-t-elle.

Il lui apprit qu’il vivait au Caire, où il possédait un élevage de chevaux. Il lui décrivit l’exotisme de l’Égypte, ses pyramides, ses déserts, son ranch et ses pur-sang, les plus hauts dignitaires des sphères militaires et politiques qui venaient monter ses chevaux et prendre part à ses dîners et soirées. Le monde fascinant qu’il lui dépeignait captiva son imagination. Elle lui fit quelques remarques amusées, auxquelles il répondit par des compliments sur son esprit. Le contrôleur entra alors dans le compartiment et leur demanda leur destination. À sa grande surprise, son hôte répondit dans un allemand parfait.

— Vous parlez allemand ?

— Mais je suis allemand ! Pardonnez-moi de ne pas m’être présenté plus tôt. Je m’appelle Wolfgang Lotz. Et mes amis m’appellent Rusty.

— Et moi Waltraud Neumann, Teddy pour les intimes.

La locomotive laissa échapper un bref sifflement.

— Je descends au prochain arrêt. Ce fut un plaisir de faire votre connaissance.

Il sembla hésiter un moment, puis lui dit :

— Peut-être nous reverrons-nous ? À Munich ?

Il sortit un petit carnet de sa poche, arracha un feuillet et y gribouilla des chiffres.

— C’est mon numéro de téléphone à Munich. Appelez-moi si vous voulez dîner avec moi un soir. Je passerais vous prendre en voiture.

Elle secoua la tête.

— Aucune chance. Je serai trop occupée avec mes parents et mon amie.

Elle savait qu’elle n’aurait ni le temps ni l’envie d’aller dîner à Munich avec un parfait inconnu. Elle n’en prit pas moins le feuillet avec son numéro.

— Qui sait ? se dit-elle. Il est charmant, et ses yeux sont si…

Le train ralentit. Ils se serrèrent poliment la main, et elle disparut.

✧

Comme elle s’y attendait, son amie de Fischbachau l’accueillit avec force embrassades et effusions de joie. Elle apprécia la chaleur de leurs retrouvailles, l’atmosphère de sérénité qui se dégageait de la petite ville, les magnifiques paysages alentour. Mais son enthousiasme ne tarda guère à céder la place à l’ennui. Non seulement elle était désœuvrée, mais il n’y avait nulle part où aller dans la ville assoupie. Ayant fait le tour des charmes de la nature bavaroise, elle confia à son amie qu’elle avait rencontré dans le train « l’homme de ses rêves », décrocha le combiné du téléphone et composa le numéro de Rusty.

L’après-midi même, il passa la prendre avec sa grande voiture et la conduisit à Munich. Elle apprécia le dîner dans un restaurant raffiné, ainsi que la tournée des bars et des discothèques qui suivit, avec la musique, le champagne et un compagnon irréprochable qui se comporta en parfait gentleman.

Teddy se rendit compte que lui aussi avait apprécié sa compagnie, au point que, au cours de la soirée, il lui fit une proposition :

— Dans dix jours, je fais la traversée d'Italie en Égypte sur un bateau à voiles. D'ici là, pourquoi ne pas prendre des vacances avec moi en Autriche et en Italie ? Nous visiterions ensemble des endroits parmi les plus beaux d'Europe.

C'était d'autant plus tentant qu'elle n'y avait jamais mis les pieds. Cependant, elle déclina poliment. Elle ne voulait pas s'impliquer davantage et risquer de tomber amoureuse d'un homme qui retournerait bien vite dans son pays tellement exotique et qu'elle ne reverrait sans doute jamais. Sans compter qu'il avait tout d'un Casanova aguerri, avec des femmes un peu partout, en particulier en Égypte. Pourtant, la tentation de passer dix jours en sa compagnie était irrésistible. Quand il la raccompagna, peu après minuit, à la chambre d'hôtel qu'il avait réservée pour elle, il l'escorta jusqu'à sa porte et se pencha pour l'embrasser sur la joue en lui souhaitant bonne nuit. À cet instant précis, quelque chose se produisit en elle. Elle le serra dans ses bras sans réfléchir et l'embrassa sur la bouche.

— Je viens avec vous, Rusty, murmura-t-elle.

Ce simple baiser allait bouleverser sa vie.

Depuis cette soirée, ils restèrent inséparables. Leur relation ne tarda pas à se transformer en une histoire d'amour passionnée qui les submergea l'un et l'autre. Deux jours plus tard, il n'en revenait pas lui-même, comme il le lui avoua plus tard, de la demander en mariage.

Quelques jours s'écoulèrent encore avant que Rusty lui révèle son plus grand secret :

— Je ne vis pas en Égypte seulement pour dresser des chevaux. J'y accomplis une mission secrète de renseignement. Bref, je suis un espion.

La confession de son amant ne fit qu'enflammer l'imagination de Teddy, sans entacher en rien son amour pour lui, bien au contraire. Tout était comme dans un film. Une question la taraudait cependant : pour qui espionnait-il ? Elle haïssait les communistes et les pays du bloc de l'Est, et son propre pays, l'Allemagne de l'Ouest, ne comptait pas parmi ses préférés.

Rusty hésita avant de lui révéler son nouveau secret : il espionnait pour Israël.

— Israël ?

Elle aimait ça. Elle avait entendu dire beaucoup de bien de l'État juif.

— Oui, lui dit-elle, je veux bien vous épouser.

Et c'est ainsi que Wolfgang Lotz, de retour au Caire, annonça à tous ses amis et relations que, d'ici à deux semaines, sa jeune fiancée allait le rejoindre.

— Son nom est Waltraud, ajouta-t-il, mais tout le monde l'appelle Teddy.

Teddy savait que son fiancé était né à Mannheim parce qu'il le lui avait dit. Mais ce qu'elle ignorait était qu'il n'était pas allemand, mais israélien, qu'il s'appelait Zeev Gur-Arie et qu'il était officier dans l'unité spéciale 131 de Tsahal, contrôlée à la fois par les services secrets de l'armée et par le Mossad. L'unité 131 deviendrait vite le Césarée, la branche opérationnelle du Mossad.

Waltraud ne savait pas davantage qu'il était né d'un père allemand et d'une mère juive qui avait fui en Palestine lorsque Hitler s'était hissé au pouvoir en Allemagne. Le garçon avait grandi en Palestine, s'était porté volontaire dans l'armée britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, puis avait combattu au sein de Tsahal durant la guerre d'Indépendance, avant d'être démobilisé avec le grade de capitaine.

Après guerre, il avait tenté – sans y réussir – de se trouver une occupation convenable. À la recherche d'un emploi à la fois intéressant et stimulant, il avait contacté les services du renseignement de l'armée et s'était porté volontaire pour une mission d'espionnage en territoire ennemi. Ayant décelé son penchant pour les femmes et l'alcool, ses supérieurs et le commandant de l'unité 131, un colonel grassouillet et accommodant du nom de Yossef Yariv, en avaient conclu qu'il n'était pas qualifié pour le poste. Toutefois, impressionnés par son assurance et par son sangfroid, ils avaient finalement décidé de l'envoyer en mission.

Motti Kfir, un vétéran du Mossad, avait assuré sa formation dans une villa isolée de Ramat-Hen, à proximité de Tel-Aviv, et lui avait enseigné l'art de la guerre secrète – armes, transmissions, codage, encre sympathique, canaux de communication, surveillance et évasion, rédaction de rapports, etc. Ses supérieurs l'appelaient « Wulfi », mais son nom de code était « Samson ».

À la fin de sa formation, les commandants de son unité l'avaient infiltré en Égypte sous une identité germanique. Il avait d'abord été envoyé en

Allemagne pour y établir une couverture d'ancien officier de la Wehrmacht, puis il avait débarqué au Caire quelques mois plus tard.

Il ne révéla pas tout cela à Waltraud. Elle ignorait en outre un autre de ses grands secrets. Son amoureux et fiancé, qui venait de fêter son quarantième anniversaire, était un homme marié. Sa femme s'appelait Rivka, et son fils, Oded. Sa famille vivait momentanément à Paris, où se trouvait le quartier général du Mossad à l'étranger. Au moment de sa rencontre avec Teddy, il revenait d'une séance de briefing de son officier traitant parisien, Arié Sivan. Il s'était séparé de sa famille quelques heures seulement avant de monter à bord de l'Orient-Express.

Dans tout ce tissu de mensonges noués si diligemment se tramait une vérité indiscutable : il était tombé amoureux d'elle, d'un amour aussi irrépressible que passionnel.

— Il était fou d'elle, dirait de lui un ami de Waltraud. Il souhaitait sincèrement effacer de sa mémoire toutes ses conquêtes antérieures, et jusqu'au nom même des femmes avec lesquelles il avait partagé sa vie.

Elle aussi lui parla de sa vie, et notamment d'un homme en Californie – il savait bien qu'il devait y avoir un homme là-bas. Mais elle ne lui confia pas son plus grand secret. Encore presque une enfant, à l'âge de treize ans, elle avait été brutalement agressée et violée. Elle n'en avait jamais parlé à personne. Les seules choses dont elle se souvenait de son violeur étaient sa barbe et l'odeur pestilentielle émanant de son visage. Dans ses souvenirs embrouillés, qu'elle avait essayé d'effacer, le violeur était un soldat russe, ou peut-être un prêtre. La mémoire de ces événements lui pesait terriblement et devint la source d'effrayants cauchemars, qui revenaient la hanter avec une précision diabolique, l'homme, la douleur et la grande croix métallique qu'il portait sur sa poitrine.

Malgré cela, en ce jour, elle se sentait heureuse comme jamais. Elle était jeune, belle, et elle était amoureuse. Elle allait se marier à l'homme le plus charmant et le plus aimant qui soit. Elle était d'origine modeste, et voilà qu'il lui offrait une vie exotique, fascinante et dangereuse. Une vie d'aventure !

✧

Quelques semaines après Wolfgang, Waltraud débarqua d'un paquebot à Alexandrie. Le commandant des forces de sécurité locales en personne l'attendait sur le quai. Une voiture officielle la conduisit au Caire. Tout n'était qu'enchantement pour la jeune femme : les paysages égyptiens, l'appartement de Zamalek, le quartier chic de la capitale, la soirée de bienvenue organisée par Rusty à son arrivée.

Quelques semaines plus tard, ils emménageaient dans une superbe villa au voisinage des pyramides de Gizeh. Waltraud ne put cacher son émerveillement devant le nombre de hauts fonctionnaires et de gradés de l'armée que parvenait à réunir son mari. Le plus important dignitaire de la colonie allemande figurait également parmi ses proches. Certains étaient d'anciens nazis ou des officiers de la Wehrmacht d'Hitler, tout comme « Lotz », qui se faisait fièrement passer pour un ex-capitaine de l'armée allemande. Waltraud avait beau haïr les nazis, elle comprenait que Rusty devait jouer son rôle.

Le ranch de son mari ne l'enchantait pas moins, qui lui offrait la possibilité de monter quotidiennement. Elle passait ses soirées avec Wolfgang dans les meilleurs restaurants et night-clubs du Caire. Elle devint en outre l'assistante dévouée de ses occupations secrètes, recevant chez elle les officiers et les personnalités politiques, les charmant et les faisant parler sans effort, contribuant ainsi aux missions d'espionnage de Rusty. En réalité, la femme de vingt-neuf ans qui n'avait jamais été formée ni même briefée était vite devenue sa partenaire à part entière. Elle était assise à ses côtés quand il codait ou transmettait ses rapports, l'aidait à cacher les équipements radio et les documents compromettants, et faisait barrage aux visiteurs indésirables pendant qu'il accomplissait ses fonctions occultes. Elle était le bras droit de Lotz et n'en était pas peu fière.

Un an plus tard, les deux tourtereaux effectuèrent leur voyage de noces en Europe, où ils furent unis par les liens sacrés du mariage au cours d'une cérémonie officielle. L'heureux couple posa pour les photographes au domicile des parents de Waltraud, à Heilbronn, avant de disparaître pour une longue lune de miel et de réapparaître en Égypte.

Teddy ignorait que son mari n'avait pas signalé à ses supérieurs qu'il s'était marié, mariage qui, au demeurant, avait fait de lui un parfait bigame. Au siège du Mossad, à Tel-Aviv, les supérieurs de Lotz étaient persuadés qu'il vivait et opérait seul au Caire. Mais un jour que Lotz avait transmis

aux services financiers de son département une enveloppe contenant les reçus de ses dépenses, un officier appelé Eitan Ben Ami fit une étrange découverte. À l'époque, les gens utilisaient une marque d'enveloppes hors de prix, doublées à l'intérieur de papier de soie brun. Sur celui des reçus de Lotz, les mots suivants étaient imprimés : « M. et M^me^ Wolfgang Lotz ». Une M^me^ Lotz ? Au Caire ?

Une enquête rapide confirma son existence, et Wolfgang fut immédiatement convoqué en Israël. Au siège du Mossad, il fut sévèrement réprimandé. On ne lui laissa qu'une seule alternative : être renvoyé et rappelé en Israël ou rompre tout contact avec « l'Allemande ». Les règles du Mossad prohibaient strictement de telles relations. Au dernier moment, cependant, Yossef Yariv se ravisa. Il était à la tête du Césarée, et Lotz était à présent l'un de ses employés.

— Très tôt, se souviendrait Motti Kfir, Yariv avait compris l'importance des femmes officières.

Yariv était en outre persuadé que la femme ou la fiancée d'un guerrier du Mossad en pays ennemi pouvait constituer un atout important, en ce qu'elle était à même de l'aider à gagner en confiance et en stabilité dans son travail ainsi qu'à effectuer des missions par elle-même. Il en avait fait l'expérience avec un autre officier, Shlomo Gal, dont la brillante et courageuse femme Dafna, une ancienne reine de beauté, l'avait rejoint pour des séjours prolongés en territoire ennemi, avec d'excellents résultats.

Yariv comprit que la nouvelle épouse de Lotz était devenue non seulement sa loyale et efficace partenaire, mais un appui solide pour ses missions. En conséquence, il décida que Waltraud resterait au Caire, que M. et M^me^ Lotz poursuivraient leur activité comme par le passé. Ce fut une décision cruciale et sans précédent. Personne ne songea à évoquer la situation de la femme et de l'enfant israéliens de Lotz, qui furent délibérément maintenus dans l'ignorance. Waltraud, elle non plus, ne connaissait pas l'existence de l'autre femme.

Quand Rusty revint au Caire, leur vie reprit son cours habituel : promenades à cheval, fêtes, espionnage et activités secrètes sous une couverture hors de tout soupçon. Lotz avait pris l'habitude d'envoyer et de recevoir ses messages à l'aube depuis sa chambre à coucher, au deuxième étage de la villa. Après quoi, il décodait ceux reçus d'Israël, brûlait les papiers aux toilettes et cachait les équipements radio, le micro et les

écouteurs dans un pèse-personne Weight-Watchers qu'il avait rapporté d'Europe. Waltraud savait parfaitement que la balance avait été piégée d'une charge explosive et qu'une mauvaise manipulation de la machine pouvait résulter en une explosion mortelle. Elle prenait toujours grand soin d'en extraire et d'y dissimuler l'émetteur-récepteur.

Et, tout à coup, le drame !

✧

Le 21 juillet 1962, Waltraud et Wolfgang entendirent une retransmission spéciale de Radio Le Caire annonçant avec fierté que l'armée égyptienne venait de lancer de nouveaux missiles à une distance de plusieurs centaines de kilomètres. Ce fut pour eux une surprise totale.

Le 23 juillet, jour de la fête nationale égyptienne, ils assistèrent à un défilé militaire dans les rues de la capitale. En tête de la parade, ils virent, portés par d'immenses camions, deux missiles gigantesques enveloppés dans des drapeaux égyptiens. Ils n'en revenaient pas. Peu après, le président Nasser prononça un discours au cours duquel il déclara avec arrogance que les deux missiles, baptisés *Al-Zafar* (« La victoire ») et *Al-Kaher* (« Le conquérant »), pourraient atteindre « n'importe quelle cible au sud de Beyrouth », autrement dit Israël, ajoutant que la portée d'*Al-Zafar* était de 280 kilomètres et celle d'*Al-Kaher,* du double.

Des messages urgents en provenance de Tel-Aviv alarmèrent le couple Lotz. Israël était sous le choc. Le Mossad n'avait pas eu connaissance des missiles, et le ramsad Isser Harel fit l'objet de critiques acerbes pour sa totale ignorance du projet égyptien. Il envoya aussitôt des messages radio à tous ses agents en Égypte pour obtenir, sur-le-champ et à n'importe quel prix, des renseignements sur les missiles. Lotz fut rappelé en Europe pour un rendez-vous avec son officier traitant à Munich. Il se précipita ensuite à Paris pour y rencontrer un Yossef Yariv d'humeur sombre et tendue.

— Retournez immédiatement au Caire, et faites le siège de vos amis allemands pour recueillir tous les renseignements possibles.

Les autres espions du Mossad en Égypte reçurent des instructions similaires.

Lotz et Waltraud ne tardèrent pas à apprendre qu'au cours des dernières années, l'Égypte avait recruté dans le plus grand secret des centaines de

savants, ingénieurs et techniciens allemands qui avaient travaillé dans les sites de production des « armes merveilleuses » d'Hitler, les fameuses bombes volantes V1 et V2. Ces scientifiques avaient construit, de concert avec l'armée égyptienne, trois installations secrètes : l'« usine 36 », où des ingénieurs allemands mettaient au point un chasseur à réaction sur les instructions de Willy Messerschmidt, le père de la flotte aérienne de la Luftwaffe pendant la Seconde Guerre mondiale ; l'« usine 135 », où l'ingénieur Ferdinand Brandner assemblait les réacteurs du nouvel avion ; et l'« usine 333 », la plus secrète de toutes, où étaient construits les missiles à moyenne portée.

Des agents du Mossad découvrirent en outre que plusieurs entreprises suisses et allemandes effectuaient des travaux de pointe sur les projets égyptiens et leur fournissaient des équipements et des pièces de rechange. Certains scientifiques faisaient la navette entre leur base égyptienne et les laboratoires et instituts de recherche européens. D'horribles rumeurs se répandirent en Israël : en Égypte, les Allemands travaillaient à l'armement des missiles avec des ogives nucléaires et chimiques, achetaient de grandes quantités de cobalt et de strontium radioactif pour empoisonner l'atmosphère d'Israël pendant des années et mettaient au point des « rayons de la mort » capables d'annihiler toute créature vivante sur leur passage. La plupart de ces rumeurs avaient beau se résumer à de purs fantasmes, il semblait aux Israéliens que l'extermination des Juifs par les Allemands recommençait et que les *svastika* renaissaient de leurs cendres, cette fois sur le sol égyptien.

Certains experts allemands participaient aux fêtes organisées par Rusty et Teddy chez eux ou montaient leurs chevaux au ranch. Le couple Lotz parvint à leur arracher de précieux renseignements sur le projet des missiles. Tous deux réussirent, avec d'autres agents du Mossad en Égypte, à découvrir l'emplacement de l'usine 333, au nord du Caire, au milieu du désert.

Au printemps de 1963, Waltraud et Wolfgang entendirent une rumeur sur des tirs de missiles en un autre endroit, où une base secrète avait été construite récemment. La base était censée se trouver aux environs de Shalloufa, près du canal de Suez et du grand lac Amer. Waltraud et son mari, qui avaient déjà parcouru la région, n'avaient rien trouvé. Mais cette fois, Lotz reçut un message codé lui intimant de localiser la base de toute urgence.

— Je dois retourner à Shalloufa, expliqua Rusty à sa femme après avoir décrypté le message.

— Tu ne préfères pas te renseigner directement auprès de tes généraux ou des experts allemands ? lui dit-elle.

— Non. Je dois y aller et me rendre compte par moi-même.

— D'accord, mais je t'accompagne.

Ils consultèrent avec une extrême attention une carte de la région, qu'ils connaissaient bien.

— S'il y a une base là-bas, dit Lotz, il doit y avoir un chemin qui y conduit à partir de la grand-route.

Ils se rappelèrent deux voies secondaires partant dans le désert.

— L'une d'elles, dit Waltraud, est une piste, sans doute sans importance, mais l'autre est pavée et sans signalisation.

— Et si la zone est fermée ?

Ils évoquèrent les dangers de pénétrer dans un terrain militaire clos, et Wolfgang insista pour y aller seul. Mais Waltraud refusa.

— Non ! Pas sans moi. En cas d'urgence, deux valent mieux qu'un.

Elle inventa aussitôt une couverture. Ils emporteraient dans leur Wolkswagen des maillots de bain et des serviettes, ainsi qu'un panier rempli de charcuterie, et prétendraient aller faire « un pique-nique au bord de l'eau » sur les rives du lac Amer.

Ils montèrent dans la voiture, Waltraud au volant, Wolfgang à la navigation. Une heure plus tard, ils atteignaient une intersection, avec un panneau annonçant : « Entrée interdite. Pas de photos. » Derrière lui, un poste de garde était tenu par une sentinelle apathique, qui mourait d'ennui.

— C'est nouveau, dit Wolfgang.

La Volkswagen dépassa la bifurcation, mais, après quelques centaines de mètres, elle fit demi-tour et revint à la hauteur de la guérite. Coup de chance : la sentinelle était partie se soulager dans le désert. La Volkswagen accéléra, et s'engagea sur la route interdite.

Le planton, tenant son pantalon d'une main, courut après eux en criant, mais ils étaient déjà loin.

La route, élargie récemment, coupait le désert comme un trait, flanqué de dunes de chaque côté. En très peu de temps, une jeep apparut dans la

direction opposée. Elle les dépassa, s'arrêta, fit demi-tour et se plaça derrière eux en klaxonnant. Lotz chercha un moyen de rester dans le secteur en dépit de leurs poursuivants. Il demanda à Waltraud de quitter la route en direction des dunes et de s'ensabler. Aussitôt dit, aussitôt fait, tout en dextérité : la voiture vira brusquement à droite et s'enfonça dans les sables immaculés.

La jeep les rejoignit. Waltraud et Wolfgang jouèrent au couple d'innocents touristes et demandèrent aux soldats, en anglais et en allemand, de les aider à dégager le véhicule. Au lieu de cela, les militaires brandirent leurs pistolets-mitrailleurs, arrêtèrent le couple, confisquèrent leurs passeports et les embarquèrent dans la jeep. Après une longue route, ils passèrent deux barrages armés avant de pénétrer dans la base. À ce moment précis, les deux espions virent exactement ce qu'ils étaient venus chercher : de grandes rampes de lancement de missiles construites en arcs de cercles, entourées de bunkers, d'entrepôts et de bâtiments administratifs. Ils étaient dans la base de missiles secrète !

Ils furent emmenés à la pointe du fusil chez le commandant de la base, un élégant colonel à la moustache fournie. Waltraud sentit que sa présence le mettait dans l'embarras. Il lui offrit maladroitement un siège puis se tourna vers son mari et se mit à les menacer : prison, cour martiale et toutes sortes de châtiments effrayants. Mais Lotz parvint à le convaincre d'attraper son téléphone et de passer des appels au Caire à quelques généraux de ses amis. Après s'être fait expliquer l'histoire du pique-nique romantique au bord du lac, ceux-ci ordonnèrent au commandant de la base de relâcher immédiatement les deux Allemands. Confus, le colonel leur présenta ses excuses, envoya ses hommes récupérer leur voiture et les invita à déjeuner.

Dès son retour, le couple transmit en Israël un rapport sur sa découverte.

Furieux, le ramsad Harel décida de lancer une campagne d'intimidation et d'assassinats contre les savants allemands. À Munich, le docteur Heinz Krug, directeur de l'entreprise Intra, fut porté disparu. Intra était le principal pourvoyeur d'équipements et de matières premières du projet égyptien. Plus personne ne revit Krug. Des rumeurs persistantes prétendaient qu'il avait été assassiné par le Mossad. Un autre scientifique, le docteur Hans Kleinwachter, essuya des coups de feu à l'extérieur de son laboratoire de recherche de Lorach, en Allemagne, mais il survécut. Des colis et des lettres

piégés furent envoyés à nombre des principaux savants qui se trouvaient en Égypte. La majeure partie de ces opérations fut confiée au couple Lotz.

Ils recevaient les explosifs, dissimulés dans des savons Yardley, et de minuscules détonateurs qu'ils emballaient ensuite dans des enveloppes et des paquets, sur lesquels ils collaient des timbres égyptiens, et les adressaient aux scientifiques, dont beaucoup comptaient parmi leurs amis.

Les résultats furent macabres. Lors de l'explosion d'un des paquets, cinq employés égyptiens de l'usine 333 furent tués. Lors d'une autre explosion, une Allemande, Hannelore Wende, perdit la vue. Elle était la secrétaire du professeur Wolfgang Pilz, un ingénieur qui avait fait partie du projet de bombes volantes d'Hitler. Le responsable d'un bureau de poste du Caire fut blessé en ouvrant un colis suspect.

Bientôt, les instructions en provenance d'Israël se modifièrent. Lotz devait à présent envoyer de simples lettres aux scientifiques, les menaçant de funestes conséquences s'ils ne mettaient pas fin à leurs activités infernales. Les lettres étaient signées « les Gédéon ». Quantité de ces scientifiques comptaient parmi les invités des soirées des Lotz, mais personne n'aurait soupçonné un couple si charmant, véritable chouchou de la colonie allemande du Caire, d'en être les auteurs.

Les scientifiques quittèrent finalement l'Égypte en grand nombre, certains par peur, d'autres attirés par les meilleures perspectives d'emploi offertes par le gouvernement allemand. Et le projet égyptien s'effondra.

✧

Le 16 février 1965, Lotz organisa une fête somptueuse pour l'anniversaire de Waltraud, dont les parents avaient fait spécialement le voyage au Caire. L'énamouré Rusty lui passa au doigt une énorme bague sertie de diamants. Parmi les invités se trouvaient les savants allemands Stengel et Vogelzang, qui avaient reçu depuis peu les lettres de menaces envoyées par leurs charmants hôtes.

Trois jours plus tard, le couple Lotz et les parents de Waltraud partirent en excursion dans le désert occidental. À leur retour, le 22 février, ils trouvèrent leur maison entourée de soldats et de policiers. Il n'y avait pas d'échappatoire. Les moukhabarat passèrent les menottes à Wolfgang et à Waltraud. Les parents de celle-ci furent aussi arrêtés, mais libérés au bout

de quelques jours. Waltraud fut séparée de son mari et transférée dans l'aile des femmes de la prison du Caire.

L'arrestation du couple stupéfia tous ceux qui les connaissaient. Leurs amis dans l'armée et au gouvernement prirent leurs distances. Leur détention fit la une des journaux, non seulement en Égypte, mais dans le monde entier, en particulier en Allemagne. L'enquête des Moukhabarat donna lieu à de pénibles découvertes. Wolfgang et Waltraud furent accusés de sabotage et d'espionnage pour le compte d'Israël. Waltraud fut interrogée avec brutalité, dévêtue, battue, torturée : coups de poing dans le ventre, coups de pied dans le dos, nuits entières passées dans une baignoire remplie d'eau glacée. Mais elle tint bon et ne lâcha rien.

Dans une autre aile d'interrogatoire, son mari avoua qu'il avait non seulement espionné pour Israël, mais envoyé les colis piégés et les lettres de menaces sur ordre des services secrets israéliens. C'était bien un espion ennemi. Selon une version différente, Lotz n'avait pas été démasqué par les services secrets égyptiens, et la raison de son arrestation n'avait rien à voir avec ses activités. À ces mêmes dates, le gouvernement égyptien se préparait à recevoir la visite du président de l'Allemagne de l'Est, Walter Ulbricht. Dans cette perspective, les autorités avaient décidé de mettre hors d'état de nuire une quarantaine de citoyens allemands vivant au Caire, qu'ils estimaient susceptibles d'organiser des manifestations. Lotz et Waltraud en faisaient partie. Ce n'était rien de plus qu'une arrestation préventive, et ils étaient censés être libérés après le départ d'Ulbricht.

Lotz ignorait apparemment tout cela et croyait que lui et sa femme avaient été démasqués par les Moukhabarat. Et il décida de tout avouer. Il emmena les officiers de renseignement chez lui, démonta la balance de la salle de bains et en sortit l'émetteur radio. Il accepta également de révéler au cours d'une interview à la télévision tout ce qu'il avait fait. Mais il n'avait de cesse de répéter qu'il était allemand et qu'il n'espionnait en faveur d'Israël que pour l'argent. Un avocat, engagé discrètement par le Mossad, arriva d'Allemagne pour se joindre aux avocats égyptiens qui devaient assurer la défense du couple à leur procès.

Waltraud et Wolfgang ignoraient que l'actuel ramsad, Meir Amit, était arrivé en urgence en Allemagne et qu'il avait rencontré Reinhard Gehlen, le chef des services de renseignement allemands.

— Pouvez-vous prendre ces deux-là ? lui demanda Amit. Gehlen accepta aussitôt.

Ses émissaires au Caire informèrent leurs collègues égyptiens que « ces deux-là », d'authentiques Allemands, étaient également attachés aux services secrets allemands. Les Égyptiens acceptèrent leur version sur l'identité allemande de Lotz et allèrent jusqu'à ignorer certains comptes rendus détaillés publiés en Allemagne confirmant que Lotz était un officier israélien et un espion du Mossad.

Le couple fut autorisé à se voir quelques minutes. Pour la première fois de sa vie, Waltraud vit son mari perdre le contrôle de lui-même quand elle lui fit part des tortures qu'elle avait subies. Elle comprit qu'ils seraient jugés et pendus ou emprisonnés pour le restant de leurs jours. Elle, d'habitude si positive et si confiante, s'effondra.

— Pourquoi leur offrir ce plaisir ? demanda-t-elle à son mari. Finissons-en avec tout ça !

Elle susurra à l'oreille d'un Lotz médusé qu'elle avait trouvé une lame de rasoir aux toilettes et qu'elle l'avait cachée dans la semelle de sa chaussure.

— Je peux la casser en deux et t'en donner la moitié. Comme ça, cette nuit, au même moment, nous nous ouvrirons les veines.

Lotz fut abasourdi. Waltraud voulait se suicider ! Il s'y opposa farouchement, et finit par lui faire abandonner – temporairement – son projet. Il lui promit que la situation s'améliorerait et que, d'ici à quelques mois, ils seraient libérés. Elle lui jura en retour qu'elle n'entreprendrait rien sans son accord.

De fait, leur situation s'améliora. Le couple put se voir presque chaque jour et commander des repas à des restaurants du Caire. Ils furent en outre conviés dans les bureaux du directeur de la prison, le général Munir Horolos, qui leur servit le café pendant que des photographes de presse les mitraillaient. Waltraud trouva énergie et réconfort dans les courts poèmes que Lotz écrivait pour elle en anglais afin d'apaiser ses souffrances. Il ajoutait aussi aux poèmes de petits dessins et des caricatures. Dans ses vers, Lotz exprimait tout son amour pour elle et lui décrivait la vie merveilleuse qu'ils auraient dans le futur, quelque part au loin, dans une campagne luxuriante. Il finissait tous ses poèmes par une déclaration solennelle :

— L'heureux couple Lotz finira par se remettre en selle !

Leur procès devant une cour militaire spéciale s’ouvrit le 27 juillet 1965. Ils firent leur entrée dans la salle d’audience en se tenant la main, elle toute de blanc vêtue et portant des lunettes de soleil noires, lui dans un léger costume d’été. Ils furent formellement accusés d’espionnage pour le compte d’Israël et d’avoir envoyé des colis piégés à des scientifiques allemands.

Waltraud fut appelée dans le box des accusés. Debout, seule, mais sûre d’elle, elle exprima son profond amour pour son mari et son rêve de reprendre un jour sa vie à ses côtés. Dans son témoignage, qu’elle avait au préalable coordonné avec Wolfgang, elle déclara :

— J’étais une femme au foyer ordinaire. Je n’ai pas espionné pour Israël et je n’ai pas envoyé de colis piégés aux scientifiques. Wolfgang et moi sommes deux amoureux qui aspirons sincèrement à continuer de vivre en paix.

Elle nia être au courant des activités clandestines de son mari et prétendit qu’elle avait seulement eu connaissance qu’il était en mission secrète pour l’OTAN.

— Je sais que mon destin et celui de mon mari sont entre vos mains. Quoi qu’il nous arrive, à lui ou à moi, je veux déclarer publiquement que je l’aime aujourd’hui plus que je ne l’ai jamais aimé, et que je n’espère qu’une chose : nous voir un jour réunis.

Dans la salle d’audience, le public était captivé. Mais le procureur dissipa aussitôt l’impact émotionnel des paroles de Waltraud en requérant la peine de mort pour l’un et pour l’autre.

Waltraud était terrifiée.

Cependant, le 21 août, le tribunal en décida autrement : Wolfgang Lotz fut condamné à la perpétuité et Waltraud, à trois ans de prison.

7.
Liberté

Ses amis l’appelaient Teddy

MON NOM EST WALTRAUD, dit la femme blonde à Marcelle, mais mes amis m’appellent Teddy.

Après son procès, Waltraud fut emprisonnée à *Al-Antar.* En détention, elle et son mari reçurent un traitement spécial. Ils pouvaient échanger des lettres, par exemple, ou passer une heure par jour ensemble. Au bout d’un moment, Waltraud demanda à ses geôliers de pouvoir se laver le visage quotidiennement. Elle fut alors conduite dans la cellule de Marcelle Ninio.

— Un jour de 1967, se rappelle celle-ci, une jeune femme apparut à la porte de ma cellule, grande, blonde, belle, et se présenta à moi sous le nom de Waltraud, aussi appelée Teddy.

Au début, Marcelle n’apprécia pas de devoir partager sa cellule avec une autre femme. Elle n’avait plus qu’un an et demi à purger et s’était habituée à la solitude. Pourtant, peu à peu, elle et Waltraud en vinrent à se connaître et à s’apprécier. Waltraud souffrait de cauchemars et se réveillait la nuit, terrifiée. Elle révéla l’histoire de son viol à Marcelle et lui décrivit son maudit rêve récurrent. Marcelle apprit à la réconforter et à lui faire regagner le sommeil.

Marcelle apprit aussi à apprécier sa codétenue.

— Nous étions très différentes l’une de l’autre, dirait-elle plus tard à une amie, mais j’ai fini par bien la connaître. Elle était forte, équilibrée, elle aimait son mari et savait comment lui insuffler de la force.

Toutes deux écoutaient ensemble la petite radio de Marcelle. En mai 1967, elles entendirent Nasser menacer d’éliminer Israël. Les reporters décrivaient également les angoisses de la nation israélienne. Elles apprirent enfin que, le 15 mai de cette même année, une crise inattendue avait secoué le Moyen-Orient. Le président Nasser avait soudainement envoyé ses blindés dans la péninsule démilitarisée du Sinaï, expulsé les observateurs des Nations unies stationnés à la frontière israélienne et le long du détroit de Tiran, fermé le détroit à la marine israélienne et signé des traités militaires avec la Jordanie, la Syrie et l’Irak. Des foules électrisées dansèrent sauvagement dans les rues des capitales arabes, après que Nasser eut prophétisé la fin prochaine d’Israël. Les Israéliens avaient pour leur part le sentiment que l’existence même de leur État était en jeu.

Au bout du compte, le 5 juin, Israël attaqua les armées arabes massées à ses frontières. Marcelle et Waltraud eurent vent des éruptions de haine et de fureur contre les Juifs et les étrangers dans les rues du Caire. Elles étaient mortifiées par les fausses nouvelles de l’avancée éclair de l’armée égyptienne victorieuse, sur le point de s’emparer de Tel-Aviv. Quelques jours plus tard, le minuscule poste de radio leur révéla toutefois la vérité. En six jours, Israël avait vaincu les armées de l’Égypte, de la Syrie et de la Jordanie et conquis de gigantesques territoires : Sinaï, bande de Gaza, plateau du Golan, rive occidentale du Jourdain, vieille ville de Jérusalem. Cette formidable victoire allait changer la face du Moyen-Orient.

Israël avait capturé des milliers de soldats ennemis. Marcelle et Waltraud, entendant parler d’un prochain échange de prisonniers entre l’Égypte et Israël, reprirent espoir. Elles seraient bientôt échangées contre nombre de captifs égyptiens et renvoyées en Israël. Elles imaginèrent leur libération : conduites en voiture à Kantara, sur les rives du canal de Suez, où elles embarqueraient sur un bateau, traverseraient le canal et, droit devant elles, apercevraient le drapeau israélien flotter dans le vent…

Cela n’arriva pas. La guerre prit fin, et le silence retomba sur elles. Le dernier prisonnier israélien, le pilote de guerre Yaïr Barak, revint en Israël, et l’échange s’arrêta là. Marcelle et Waltraud entendirent l’interview de Barak à la radio israélienne.

— Ça recommence, pensa Marcelle.

Waltraud éclata en sanglots.

Marcelle se mordit les lèvres. Elle avait le sentiment depuis le début qu'elle et ses amis de clandestinité ne seraient jamais libérés. On ne savait pas encore que le ramsad en poste, le général de réserve Meir Amit, avait suggéré au ministre de la Défense Moshe Dayan de s'adresser directement au président Nasser pour lui demander la libération des prisonniers de la « sale affaire » dans le cadre de l'échange de prisonniers de guerre, mais que Dayan s'était montré sceptique.

— Nasser n'acceptera jamais, ne cessait de dire celui-ci au ramsad.

Mais Amit ne s'en laissait pas conter. Refusant de renoncer à son idée, il revint à la charge encore et encore auprès de Dayan. Les deux hommes étaient proches ; le ministre, un solitaire, avait confié un jour au ramsad qu'il était son seul ami. Pour finir, après une de leurs discussions interminables, Dayan avait baissé les bras.

— D'accord, soupira-t-il. Écris à Nasser. Mais n'oublie pas ce que je t'ai dit. Il refusera.

En fait, il accepta.

Meir Amit écrivit au président Nasser « de soldat à soldat » pour lui demander la libération des membres des cellules clandestines juives. Il lui certifia que rien n'en transpirerait dans la presse, et qu'il ne se retrouverait donc pas dans une situation embarrassante. La lettre d'Amit fut confiée à un officier supérieur égyptien qui avait lui-même bénéficié personnellement d'un échange de prisonniers. À la différence de 1956, la « sale affaire » des prisonniers ne fut donc pas oubliée, pas plus que Waltraud et Wolfgang Lotz. Au début de 1968, tous furent libérés, par petits groupes, et transportés secrètement en Europe et en Israël.

Waltraud et Wolfgang furent transférés à l'aéroport international du Caire, et embarquèrent dans un avion pour Athènes le 4 février 1968. De là, ils prirent un vol de la Lufthansa en direction de Francfort puis un autre pour leur destination finale, Munich. Mais alors que l'avion était en vol, les officiers du Mossad qui les attendaient changèrent soudain d'avis. Le couple Lotz risquait d'être arrêté à Munich et d'être traîné devant les tribunaux pour tentatives de meurtre ! Des plaintes avaient en effet été déposées auprès des autorités judiciaires allemandes concernant les colis

piégés que Lotz et sa femme avaient envoyés aux scientifiques allemands du Caire. C'était une raison suffisante pour les appréhender.

Motti Kfir, l'officier traitant des deux époux, devait trouver une solution sans tarder. Lui et ses collègues prirent contact avec l'avocat allemand qui les avait défendus au procès du Caire sur les instructions de Reinhard Gehlen, et celui-ci se mit immédiatement au travail. Quand l'avion des Lotz se posa à Francfort, les services israéliens et allemands leur firent quitter l'avion sans même récupérer leurs bagages. Ils reçurent de nouveaux passeports et prirent un vol pour Bruxelles.

L'appareil était une Caravelle avec deux sièges par rangée. Kfir, le visage affublé d'une moustache et d'une perruque, était assis à proximité du couple. Ils ne le reconnurent pas. Tout à coup, Kfir entendit quelqu'un entonner *Yeroushalaïm chel zahav* (Jérusalem d'or) de la compositrice israélienne Naomi Shemer, qui était devenu l'hymne officieux de la guerre des Six-Jours. Il se leva de son siège et arpenta la cabine, à la recherche de l'intrépide interprète. Il fut stupéfait de découvrir que c'était Waltraud qui de sa voix douce chantait l'air populaire israélien. Remué, il ôta son camouflage et s'approcha du couple. Lotz sauta de son siège et l'embrassa chaleureusement. Kfir se tourna vers Waltraud :

— D'où connaissez-vous cette chanson ?

Elle lui sourit :

— De la prison. Nous l'écoutions avec Marcelle sur sa petite radio dans des retransmissions israéliennes.

À présent, en chemin vers la liberté, Waltraud se remémorait avec émotion l'air qui lui avait redonné espoir dans ses heures les plus sombres.

D'Europe, les Lotz s'envolèrent pour Israël. Dans l'avion, Rusty tendit à Teddy une lettre d'amour, plus passionnée que tout ce qu'il lui avait dit ou écrit jusque-là. Cette même lettre lui révélait en outre qu'il était marié et qu'il avait un fils, une réalité qu'il lui avait cachée pendant toutes ces années. Il était sur le point de quitter sa femme, écrivait-il encore, parce que sa vie était désormais liée à jamais à celle de Teddy. Cette nouvelle fut un choc terrible, confia-t-elle plus tard à Marcelle.

✧

Sur le tarmac de l'aéroport israélien, une seule personne manquait à la cérémonie de bienvenue : la femme de Zeev (Wolfgang Lotz), Rivka Gour Arié. Combien d'années avait-elle attendu et imaginé ce moment ? Après des années d'angoisses et de dangers, de procès et de prison, son mari était de retour. Leur fils, Oded, qui admirait son père, était fou de joie.

À l'annonce de son retour, Rivka s'était acheté des vêtements, elle s'était maquillée, et avait arrangé la maison. Mais à peine une heure avant l'atterrissage de l'avion, la sonnette retentit à sa porte. Un cousin éloigné, Avraham Shalom, futur chef du Shabak, et sa femme lui rendaient une visite inattendue. Hélas, ils n'étaient venus la voir que pour lui révéler le terrible secret et l'aviser gentiment de ne pas se rendre à l'aéroport.

Plus tard ce même soir, Zeev Gur-Arie rencontra son fils, après quoi il rentra chez lui affronter Rivka.

— Ce fut un moment très pénible, dirait Oded des années plus tard.

Aucun mot ne peut décrire la souffrance, la honte, l'humiliation que ressentit Rivka Gur-Arie cette nuit-là. Ces mêmes sentiments reviendraient la hanter à maintes reprises durant sa vie. Elle se sentait trahie et trompée, non seulement par son mari, mais par le Mossad, les supérieurs de Zeev, ses officiers traitants, ses amis. En plus de lui avoir caché la vérité pendant des années, ils l'avaient assumée, endossée et utilisée à leurs fins. Certes, le Mossad prit en charge ses besoins, lui trouva du travail au ministère du Tourisme et lui paya le salaire de Zeev, mais rien de tout cela ne fut en mesure de guérir ses blessures. Elle ne pardonna jamais aux services secrets israéliens ce qu'ils lui avaient fait subir, elle, femme et mère, sacrifiée sur l'autel de leur réussite.

Elle continua de vivre, blessée, déchirée, tandis que, non loin de là, Zeev Gur-Arie reconstruisait sa vie avec Waltraud. Ils montèrent un haras à Ganot, non loin de Tel-Aviv. Waltraud renoua ses liens avec Marcelle, elle aussi revenue en Israël. Aux noces de celle-ci, Gur-Arie fut un de ceux qui tenaient les quatre piliers de la *houppa*, le dais traditionnel de la cérémonie juive du mariage. Waltraud ne put y assister. Après les coups et sévices qu'elle avait endurés au Caire, elle était tombée malade et succomba peu après.

Sans elle, Gur-Arie devint une âme perdue. Après la disparition de Waltraud, il se maria une troisième fois, mais sa nouvelle femme, Noemi, le quitta après qu'il l'eut trompée avec celle qui deviendrait sa quatrième

épouse, une journaliste allemande. Il erra un temps entre Israël, les États-Unis et l'Allemagne, écrivit un livre, « L'espion au champagne », s'essaya à divers emplois et mourut seul et pauvre en 1993.

La lumière de sa vie avait été son amour passionné pour Waltraud. L'ombre, la douleur qu'il causa à Rivka et à Oded.

✧

En février 1968, après cinq mille jours et autant de nuits de prison, Marcelle posa le pied sur la terre d'Israël. Ses camarades des cellules clandestines l'accompagnaient. Leur libération fut tenue secrète. Marcelle reçut le grade de lieutenant-colonel de Tsahal. Elle apprit l'hébreu, étudia l'art et la littérature, et gagna le plus grand prix qui soit : l'amour. À l'âge de quarante-deux ans, elle avait rencontré un homme d'affaires, Elie Boger, ils étaient tombés amoureux, et avaient décidé de se marier.

Nasser mourut en 1970. Et ce n'est que deux ans plus tard, lors du mariage de Marcelle et d'Elie, que les Israéliens furent informés que les prisonniers de la « sale affaire » avaient été libérés, et qu'ils vivaient à présent parmi eux. Golda Meir*, Première ministre à l'époque et invitée d'honneur du mariage, embrassa Marcelle, belle et radieuse dans sa longue robe blanche, au moment où elle fit son entrée sous la houppa tenue par ses anciens camarades d'infortune.

Après leur retour en Israël, Marcelle et ses camarades furent invités à une longue succession d'événements, de réunions et de réceptions.

— Ils ne savaient pas quoi faire de nous, dirait Marcelle. Tout le monde voulait nous voir.

Les anciens prisonniers ne voulaient pour leur part qu'une seule chose : se débarrasser de leurs souvenirs obsédants. Ce n'est qu'en Israël qu'ils apprirent la terrible fracture apparue chez leurs supérieurs en réponse à ces questions : qui avait donné l'ordre ? Lavon ou Gibli ? Avri Elad les avait-il trahis et livrés aux Égyptiens ? Un certain nombre d'officiers supérieurs et de hauts responsables politiques avaient cru que Marcelle et ses amis connaissaient les réponses aux questions qui divisaient la nation. Il apparut qu'ils ne savaient strictement rien.

— Un jour, ils nous ont emmenés dans une discothèque, se souvient Marcelle, avec un bruit assourdissant et cette musique de danse. Nous

n’avions rien à faire là. Quelqu’un nous a informés qu’Avri Elad était présent. Nous avons quitté les lieux immédiatement. Nous n’avions aucune envie de le rencontrer. Je me souviens aussi d’une fête chez Avraham Dar, où un homme est venu vers moi et m’a dit : « Shalom Marcelle, je suis Benyamin Gibli. » J’ai ensuite averti Avraham que si l’on m’avait informée de la présence de Gibli, je ne serais pas venue.

Malgré tout, la vie de Marcelle se normalisa peu à peu. Elle vécut cinq ans en Allemagne avec son mari, qui y représentait une entreprise israélienne. En Israël, elle reçut à plusieurs reprises sa chère amie Mary Papadopoulos. Les deux anciennes détenues passaient des heures à se remémorer leur passé commun. En présence de Mary, Marcelle se sentait libre, détendue, ouverte, car son amie s’était tenue à ses côtés dans cette « autre planète », la prison égyptienne, pour traverser cette sombre expérience que les autres ne pouvaient comprendre et ne comprendraient jamais.

Marcelle s’éteignit en octobre 2019. Elle était très proche d’un des auteurs de ce livre. Lors de ses funérailles, le ramsad Yossi Cohen eut ces mots devant sa tombe ouverte :

— Marcelle était une héroïne. Telle une lionne, elle montra une rare force de résilience après la terrible épreuve de la prison.

✧

À Beyrouth, Shula Cohen avait elle aussi survécu à un long cauchemar dans une geôle libanaise. Sept années durant, elle avait été humiliée et torturée. Elle était tombée gravement malade, mais même sur son lit d’hôpital, quand on lui avait promis de meilleurs soins médicaux, elle n’avait pas cédé et était restée muette.

Les Syriens avaient exercé de fortes pressions sur les Libanais pour qu’ils leur livrent la femme qui avait infiltré les plus hauts échelons de leur gouvernement et qui avait noué des liens d’amitié avec des ministres et des généraux. Mais les Libanais avaient refusé, acceptant seulement que quelques moukhabarat syriens viennent l’interroger à Beyrouth.

Lors d’un procès en appel tenu en 1963, la sentence de mort prononcée contre Shula fut commuée en une peine de vingt et un ans de prison. Joseph, son fidèle mari, fut relâché, mais il rentra chez lui brisé. En prison,

on lui avait rasé le crâne, et les autres détenus ainsi que les gardes l'avaient brutalisé et insulté. À sa sortie, il n'était plus le même homme. Il avait perdu le respect de la communauté juive, sa femme, et il était ruiné.

Le séisme qui fit trembler le Moyen-Orient pendant la guerre des Six-Jours fut également ressenti à Beyrouth. Shula Cohen, « la Perle », fut relâchée après la guerre, dans le cadre d'échanges de prisonniers entre Tsahal et l'armée libanaise. Elle et un pilote de chasse furent échangés contre quatre cent quatre-vingt-six soldats et civils libanais.

Au petit matin, après sept années d'enfermement, Shula reçut l'ordre de rassembler ses affaires, puis fut extraite de prison et placée dans une voiture qui fila vers le sud et la frontière israélienne. Elle fut déposée à Rosh Hanikra, aux portes d'Israël. Pour la première et la dernière fois de sa vie, elle put franchir la frontière en toute légalité.

L'officier des Moukhabarat qui l'avait arrêtée sept ans plus tôt l'escorta jusqu'à la frontière.

— Shula, lui dit-il, vous avez un pied en Israël, l'autre au Liban. Dites-moi, tout ce qu'on a dit sur vous, les résultats de l'enquête, est-ce la vérité ou non ? Vous n'avez rien fait pour Israël ? Puisque vous partez, pourquoi ne pas me le dire ?

— Je me suis dit, confierait Shula plus tard : pendant sept ans, je n'ai pas dit un mot. Dans sept ou huit minutes, j'aurai les deux pieds en Israël. Je verrai alors.

Elle ne répondit pas à l'officier libanais. Côté israélien, au niveau du barrage, le colonel Dan Hadani l'attendait. Il lui souhaita la bienvenue et signa un « reçu » pour une certaine Shula Cohen, qu'il confia au représentant de la Croix-Rouge. Pendant des années, Hadani avait tenté par tous les moyens de la faire libérer. Elle se tenait devant lui à présent. Il la fit monter dans sa voiture, et ils prirent la route de Haïfa, puis de Jérusalem. Alors qu'elle laissait courir son regard à la fenêtre, elle sentit un regain de fierté.

— Désormais, je possède une part de l'État d'Israël, même si elle est de la taille d'une allumette !

Mais Shula était Shula. En chemin, elle se tourna vers Hadani :

— Nous approchons de Nahariya. Pourrions-nous nous arrêter à un salon de coiffure ? Je ne voudrais pas me présenter à Haïfa dans cet état.

✧

Shula avait cinquante ans. Sa famille avait quitté le Liban. Arlette, Isaac, Carmela, David et Joseph avaient pris un avion pour Chypre, puis un vol pour Tel-Aviv.

Après une intervention chirurgicale et un long traitement, Shula se rétablit. Elle reçut un appartement à Jérusalem, et, peu après, elle fut embauchée comme responsable du magasin d'antiquités de l'hôtel *King David*. Honneurs et décorations pleuvaient. Pour son quatre-vingt-dixième anniversaire, elle fut invitée à la cérémonie officielle de la fête nationale, et c'est elle qui alluma l'une des douze torches en « hommage aux actions intrépides d'une femme de Jérusalem pour le peuple et la nation d'Israël ».

Libérée de prison à l'âge de cinquante ans, elle vécut cinquante ans de plus – la moitié de sa vie –, entourée de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. « Monsieur Shula », une fille de Jérusalem qui était devenue le symbole de l'audace, de l'ingéniosité et de l'abnégation sans limites pour son peuple, mourut à l'âge de cent ans.

---

* Golda Meir (1898-1978), Première ministre d'Israël de 1969 à 1974.

Partie II

ISSER LE PETIT RECRUTE DES AMAZONES

8.
Yehudit Friedman

De Jérusalem à Buenos Aires et retour

Le 8 mai 1960, elle pénétra dans le bureau du ramsad. Malka Braverman, son énergique secrétaire, l'attendait :

— Êtes-vous prête à vous rendre à l'étranger ?

— Oui.

— Nous avons reçu un télégramme du ramsad. Il veut que vous partiez sans délai.

— Parfait.

— Vous ne me demandez pas où ?

— On finira bien par me le dire.

— En Amérique du Sud. Vous êtes attendue à Buenos Aires au plus tard le 10 au soir.

— Que dois-je dire aux membres de ma famille ?

— Que vous êtes envoyée à un symposium international en Europe.

Malka lui remit un billet d'avion pour Madrid émis à son vrai nom, Yehudit Friedman.

Dans la capitale espagnole, elle rencontra un officier du Mossad se faisant appeler « Ronni », qu'elle connaissait vaguement. Il lui prit son

passeport israélien et lui en donna un néerlandais, avec une fausse identité, mais une vraie photo. Il lui remit en outre un billet d'avion pour Buenos Aires sur la compagnie Iberia.

Yehudit bouillait d'impatience, mais essayait de ne pas le montrer. Elle avait trente-cinq ans, et c'était sa première mission à l'étranger en tant que guerrière du Mossad. Elle avait rejoint les services secrets depuis peu.

✧

Née aux Pays-Bas dans une famille sioniste religieuse, elle avait émigré en Palestine depuis Marseille en 1939. Parvenue à destination, elle s'était enrôlée dans un mouvement de jeunesse orthodoxe, avait enseigné la Bible aux jeunes filles de son âge, combattu pendant la guerre d'Indépendance et fait des études d'histoire et de philosophie à l'Université hébraïque de Jérusalem.

Le 25 octobre 1955, sa vie avait changé à tout jamais quand elle avait reçu une lettre de son frère Ephraïm :

> Ma chère Yehudit,
>
> J'effectue en ce moment une mission importante pour le compte de l'Agence juive dans un pays ennemi, et j'ai besoin d'aide dans une entreprise capitale pour le peuple d'Israël. Il me faut quelqu'un en qui je puisse avoir une confiance aveugle. C'est pour ça que je t'ai choisie. Dans quelques jours, tu seras contactée par un responsable de l'Agence. S'il te plaît, ne dis rien à maman. Je la mettrai au courant moi-même le moment venu. Prends bien soin de toi,
>
> Ephraïm.

L'officiel de l'Agence juive vint en effet la voir pour lui dire qu'Ephraïm se trouvait au Maroc, où il participait à une entreprise de grande envergure visant à faire venir la communauté juive marocaine en Israël. L'opération était conduite par une organisation secrète, nommée « Le Cadre ». Celle-ci contrôlait en outre une unité d'autodéfense appelée *Gonen*, chargée de la protection de la communauté contre d'éventuels pogroms de la part de groupes extrémistes musulmans.

Yehudit accepta immédiatement de prendre part à la mission. En 1956, elle fut envoyée au Maroc avec un passeport néerlandais. Dans ses bagages, elle transportait des armes et des documents. Elle était enthousiasmée à l'idée de faire passer des centaines de Juifs en Israël ! Ce serait la première fois qu'elle se présenterait sous une fausse identité. Elle n'était plus

l’Israélienne Yehudit Friedman, mais une riche Néerlandaise née en Indonésie qui s’était installée à Casablanca parce qu’elle ne supportait plus le climat de son pays.

Dans un café de la métropole marocaine, elle rencontra Shlomo Yehezkeli, un des commandants du Cadre. Il l’accueillit à l’ancienne mode, en faisant claquer ses talons, et lui donna le nom de guerre « Juliette ». Cette même année 1956, le Maroc devint indépendant, et son monarque prohiba toute activité sioniste. L’Organisation et Gonen poursuivirent leurs activités dans la plus stricte clandestinité.

Yehudit resta au Maroc pendant deux ans et demi. Chaque vendredi, « tata Juliette », comme l’appelaient les enfants, se rendait chez la famille Levi pour le dîner du shabbat. Les enfants avaient pour consigne de garder ses visites secrètes. Elle aimait bien le petit Yitzhak, futur membre de la Knesset et ministre du gouvernement israélien. Quand ils se retrouvèrent, bien des années plus tard, il lui rappela qu’elle organisait souvent chez ses parents des réunions « avec des inconnus ». Quand cela se produisait, le père de Yitzhak annonçait :

— Nous allons chez grand-mère aujourd’hui.

Et toute la famille se pressait d’évacuer la maison afin de la laisser à tata Juliette et à ses invités.

Pendant ces années, Yehudit organisa l’émigration illégale de milliers de gens. Véritable trésor de savoir et de culture, elle parlait de nombreuses langues – néerlandais, hébreu, anglais, français, allemand –, connaissait le monde, les coutumes locales, et ne cessait d’imaginer de nouvelles façons de faire sortir les Juifs du pays, *via* l’Europe et l’Algérie voisine. Pour les missions auxquelles elle prenait part, elle devait adopter différentes identités. Ses camarades parlaient d’elle comme de « la femme aux mille visages ». Un émissaire spécial du Mossad lui dit une fois :

— Vous pouvez vous grimer le matin en Anglaise, passer la journée en Hollandaise et aller vous coucher à minuit en Allemande…

D’autres militants admiraient ses talents d’actrice. Au tout début, elle avait décidé d’adopter le comportement d’une femme un peu dérangée, pour ne pas être prise au sérieux. La police l’appelait « la foldingue ». Elle n’en réussit pas moins à établir d’étroits contacts avec certains hauts responsables de la police, qui lui fournirent de précieux documents secrets qu’elle photographiait chez elle et rapportait dans son sac à provisions sous

un tas de fruits et de légumes. Elle conservait ainsi à son domicile trois mille faux passeports qu'elle avait reçus d'Israël.

Yehudit avait noué une relation particulière avec le consul français d'Oujda, non loin de la frontière algérienne. À l'époque, l'Algérie était encore française, et tout Juif qui réussissait à y pénétrer pourrait facilement poursuivre son voyage jusqu'en Israël. Le consul français était un homme cultivé. Lors de sa précédente mission en Indochine, il avait étudié les civilisations de l'Asie du Sud-Est. Il s'intéressait par-dessus tout à la philosophie sociale et était un fervent admirateur du célébrissime philosophe israélien Martin Buber, qui avait enseigné à l'Université hébraïque de Jérusalem et qui possédait des milliers de disciples à travers le monde. Quand le consul apprit que Yehudit avait étudié avec lui, il manqua s'évanouir. Il lui confia son grand rêve de rencontrer Buber ou, à tout le moins, quelqu'un qui l'aurait connu. Il passait de longues heures à en parler avec Yehudit dans son bureau et, dans le même temps, à tamponner des centaines de passeports avec des visas d'entrée en Algérie. Pendant le séjour de Yehudit au Maroc, elle et ses camarades firent passer quelque vingt-cinq mille Juifs en Israël au moyen de divers stratagèmes qu'elle avait conçus.

Finalement, l'opération marocaine fut prise en charge par le Mossad, et Yehudit regagna Israël. Elle fut ensuite assignée au *Bitzur*, le département en charge de la protection et du sauvetage des communautés juives dans le monde entier. Elle s'investit avec passion dans sa nouvelle tâche et choisit elle-même, cette fois, son nom de guerre : « Flamenco », la danse du feu…

✧

Et donc, le 9 mai 1960, elle s'envola pour l'Argentine. Elle ignorait pourquoi elle avait été choisie par le ramsad pour cette mystérieuse mission, à des milliers de kilomètres de chez elle. Le voyage ne fut pas de tout repos : vols retardés, correspondances modifiées, heures d'attente dans les aéroports.

Tard dans la nuit du 11 mai 1960, Yehudit arriva à Buenos Aires avec vingt-quatre heures de retard. Le lendemain matin, un homme qu'elle ne connaissait pas vint la trouver à son hôtel et lui remit une feuille de papier remplie de noms et d'adresses de cafés du centre-ville. À côté du nom de

chaque café, une plage horaire était indiquée : 9 h 00-9 h 30, 10 h 00-10 h 30, etc., tout au long de la journée.

L'étranger lui dit :

— Votre rendez-vous est fixé à onze heures.

Elle regarda sa montre : il était 10 h 30. Elle laissa sa valise à l'hôtel, sauta dans un taxi et demanda au chauffeur de la conduire au café *Las Violetas*. Sur la feuille qu'elle avait reçue, l'heure indiquée en regard de l'adresse était 11 h 00-11 h 30. Elle entra. Un petit homme chauve en costume gris était attablé, le dos au mur. C'était le ramsad Isser Harel, une tasse de café devant lui. Il avait imaginé lui-même le système des cafés. Chaque matin, ses assistants notaient sur des feuillets les cafés où il se rendrait et le temps qu'il y passerait, afin que ses hommes puissent le retrouver à n'importe quel moment sans recourir au téléphone.

Yehudit avait entendu les ragots qui couraient sur Harel au Mossad. Elle l'avait rencontré quelques années plus tôt, quand le service avait remplacé les autres organisations et pris le contrôle de l'immigration secrète depuis le Maroc. Elle avait été impressionnée par son esprit inventif et par son efficacité. On lui prêtait en outre un flair extraordinaire. Une fois, il avait démasqué un important agent double au service du KGB, Zeev Avni, surnommé « Pygmalion », en le questionnant sur un détail insignifiant de sa biographie de couverture.

Isser était arrivé en Palestine depuis sa Russie natale, aujourd'hui la Biélorussie, à l'âge de dix-sept ans. Les policiers britanniques du port de Jaffa où avait accosté son cargo n'avaient pas même contrôlé les maigres provisions que l'adolescent transportait dans son sac à dos. S'ils l'avaient fait, ils auraient peut-être découvert le revolver qu'il avait dissimulé dans une miche de pain. Isser avait rejoint un kibboutz puis servi dans le corps des garde-côtes britannique, avant d'être recruté par la Haganah dans son service du renseignement naissant, le *Shai*. Il s'était rapidement élevé dans la hiérarchie du monde des ombres. Après la création de l'État d'Israël, il avait été nommé à la tête du Shabak. Quand Reuven Shiloah, gravement blessé dans un accident de voiture, s'était retiré du Mossad, Ben Gourion avait fait de Harel le nouveau ramsad, en plus de son autre fonction. À présent « chargé de l'ensemble des services de sécurité », Harel concentrait entre ses mains un immense pouvoir, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur.

Au printemps de 1960, il fut contacté par Fritz Bauer, le procureur général du Land de la Hesse, dans le Centre-Ouest de l'Allemagne. Bauer révéla aux Israéliens qu'il avait obtenu la fausse identité et l'adresse d'Adolf Eichmann, le colonel nazi qui avait mis en œuvre la « Solution finale », le massacre de six millions de Juifs. Après la guerre, il s'était enfui en Argentine, où il vivait depuis lors sous la fausse identité de Ricardo Klement. Bauer, un farouche chasseur de nazis, craignait, en divulguant l'information aux services allemands, que d'anciens nazis n'alertent Eichmann et ne l'aident à s'échapper. C'est pourquoi il avait décidé de prévenir les Israéliens.

Harel avait conduit sa voiture jusqu'au kibboutz du désert où vivait Ben Gourion afin de lui révéler la teneur stupéfiante du message de Bauer. Le Premier ministre lui dit :

— Mort ou vif, ramenez-le.

Puis, après un bref silence :

— L'idéal serait de le ramener vivant, surtout pour notre jeunesse.

Harel s'était donc envolé pour l'Argentine, à la tête de l'unité opérationnelle du Mossad, avec pour mission de kidnapper le criminel nazi et de le ramener en Israël. Ce fut la mission la plus importante et la plus sophistiquée que le Mossad eût jamais entreprise.

✧

Le 11 mai 1960, précisément le jour de l'arrivée de Yehudit à Buenos Aires, un commando conduit par Rafi Eitan et Peter Malkin avait enlevé Eichmann en pleine rue et l'avait conduit dans une maison sécurisée de la banlieue de la capitale.

Quelques jours avant la capture du colonel nazi, Isser avait décidé d'inclure Yehudit dans la mission. Rafi Eitan pensait que la décision d'Isser était motivée par l'apparence aryenne de la jeune femme et par sa maîtrise phénoménale des langues étrangères. Mais les raisons d'Isser étaient plus profondes. Il était fermement convaincu que les postes d'officiers du Mossad devraient s'ouvrir aux femmes. Cela introduirait un changement majeur dans la politique des services secrets, et pour de bonnes raisons. Pendant quelque temps, Isser avait supervisé Shula Cohen et Waltraud Lotz et admiré leurs aptitudes. Il avait également apprécié le travail de la mince,

élégante et énergique Yael Posner, docteure en physique de l'université de Berlin. Recrutée par Shiloah, elle ne fut pas affectée à un laboratoire, mais devint la conceptrice des « légendes » du Mossad. C'est elle qui préparait les « couvertures » et les faux papiers des guerriers envoyés à l'étranger. Le couronnement de sa carrière fut l'opération « Finale », la capture d'Eichmann.

Mais la mission de Yehudit Friedman fut la première dans laquelle une amazone du Mossad figurait dans une équipe avec une position et des responsabilités égales à celles des hommes. Ainsi s'ouvrait un nouveau chapitre de l'histoire des services secrets israéliens qui vit des femmes devenir des guerrières de première ligne.

✧

En accueillant Yehudit, Isser sauta les amabilités habituelles et lui dit, triomphant :

— On l'a eu !

— On a eu qui ? répondit-elle, troublée.

Il leva la tête, surpris :

— Vous ne savez donc pas pourquoi vous êtes ici ?

— Non. On m'a dit que je serais avisée à mon arrivée.

Isser rit de bon cœur :

— Je vais vous expliquer.

✧

Yehudit fut sidérée d'entendre de la bouche du ramsad en personne en quoi consistait la mission à laquelle elle participait. Jamais elle n'aurait imaginé faire partie d'une opération qui étonnerait le monde.

En quittant Israël, elle ignorait le but de son voyage.

— Ils m'ont dit, écrirait-elle plus tard, qu'Isser Harel avait demandé que je sois envoyée en Amérique du Sud pour une opération qu'il commanderait lui-même. Au Mossad, on ne pose pas de questions. Quand j'ai appris qu'Isser voulait que je vienne, j'ai seulement demandé quand je devrais partir.

À présent, au café *Las Violetas,* elle comprenait qu'en raison des retards de ses vols elle avait raté toute la fièvre de la nuit précédente, quand Eichmann avait été enlevé et conduit à la cache. Elle aurait dû être présente, se dit-elle. Isser lui révéla ce qu'elle devrait faire. La cache était une grande villa sur la route de l'aéroport. Le criminel nazi était gardé dans une des chambres, transformée en cellule. En principe, la maison aurait dû servir une nuit ou deux, jusqu'à ce qu'un avion israélien vienne embarquer le prisonnier. Pour des raisons techniques, cependant, l'arrivée de l'avion avait été retardée de dix jours.

Dans l'intervalle, les agents du Mossad avaient été contraints de rester dans la villa. Pour détourner les soupçons des voisins et des passants, Isser avait conçu une mise en scène : la villa serait louée par un couple de vacanciers, qui passeraient une grande partie de leurs journées sur la pelouse à boire des verres et à lire des journaux et des magazines. Le « mari » serait l'agent chevronné Mio Meidad et la « femme », Yehudit Friedman. Elle devrait en outre s'occuper des soins quotidiens à apporter au prisonnier : rasage, préparation des repas, etc.

Une fois le briefing terminé, Isser enjoignit à Yehudit de monter à bord d'une voiture en attente, qui la conduisit à la villa.

✧

Une demi-heure plus tard, Yehudit arrivait sur place. Le chauffeur n'avait pas soufflé mot de tout le trajet.

L'agréable villa moderne était entourée d'un jardin manucuré. Le garde israélien qui l'attendait la fit entrer. En pénétrant dans le salon, passablement nerveuse, elle découvrit une dizaine d'hommes. Elle n'en reconnut d'abord aucun, puis aperçut un ami, Peter Malkin. Elle ignorait encore que c'était lui qui, la nuit précédente, avait neutralisé Eichmann devant chez lui avant de le traîner avec l'aide de Rafi Eitan dans une voiture en attente.

— Peter ! s'exclama-t-elle en se précipitant vers lui, je sais tout. C'est merveilleux, je suis si reconnaissante de pouvoir apporter mon aide !

Elle lut la surprise et la déception dans le regard des autres hommes, sous pression et contrariés. En attendant l'avion, ils allaient devoir rester sur place pendant dix jours, constituant des proies faciles pour la police et les

organisations nazies de Buenos Aires lancées à la recherche d'Eichmann dans toutes les directions. Le moral au plus bas, ils furent néanmoins rassérénés par la présence d'une femme.

— Les esprits s'étaient échauffés, écrirait Malkin, à l'annonce de l'arrivée imminente de l'agente féminine. Nous savions tous à quel point une femme bien choisie pourrait modifier l'alchimie d'une équipe et rendre soudainement plus vivables les opérations les plus pénibles.

Ils avaient entendu dire que la femme en question était une guerrière intrépide et pleine d'esprit. Certains s'attendaient à voir apparaître une Mata Hari mystérieuse et irrésistible. L'un d'eux, Ouzi, s'était même pour la première fois de sa vie affublé d'une veste et d'une cravate. Puis la porte s'ouvrit, et Yehudit entra.

— Ça doit être l'idée d'une blague que se fait le vieux, murmura Ouzi en ôtant sa cravate.

Pour sa part, Malkin écrirait : « Yehudit n'était sans doute pas la plus séduisante des agentes israéliennes, avec ses yeux marron rendus globuleux par d'épais verres de lunettes et ses attitudes maladroites. »

— Nous attendions une beauté stupéfiante, une Mata Hari, dit Reuven, un autre guerrier. Et nous vîmes apparaître une femme potelée, ni grande ni jolie, avec des lunettes à monture dorée […]. Nous ne l'aurions jamais regardée dans la rue.

Une Mata Hari, vraiment ?

✧

Séduisante ou non, Yehudit s'intégra vite dans l'équipe. Ils devaient passer dix jours ensemble reclus avant le vol pour Israël. Comme le lui avait demandé Isser, chaque jour elle allait au jardin se prélasser, boire, lire aux côtés de son « mari ». Elle préparait aussi les repas d'Eichmann, les goûtait avant de les lui servir et lui donnait les pilules prescrites par le médecin de l'équipe. Elle refusait en revanche catégoriquement de faire sa vaisselle.

Au matin du premier jour, elle porta au prisonnier son petit-déjeuner sur un plateau – un œuf dur avec des crackers –, et Malkin le lui fit manger.

— Elle restait là, écrit Malkin, à me regarder donner à manger à Eichmann comme on nourrit un enfant*. En le regardant, elle pensait aux

millions de personnes gazées, fusillées, torturées, brûlées vives sur les ordres de cet homme. Elle ne parvenait pas à comprendre comment un Juif pouvait nourrir une telle créature.

Le repas terminé, elle dit :

— Je ne peux pas toucher à ses assiettes. L'idée même de les laver me remplit de peur et de dégoût.

Isser lui avait aussi demandé de raser le prisonnier, ce qu'elle avait fait à plusieurs reprises afin d'aider Malkin dans ses tâches quotidiennes. Mais en appliquant la lame tranchante sur son visage, elle sentit plus d'une fois l'envie de la lui enfoncer dans la gorge et de liquider la créature « monstrueuse ».

— Chaque jour, dirait-elle plus tard, je devais mobiliser toute ma volonté pour retenir ma main.

Elle considérait Eichmann comme un monstre qui devait être abattu sans merci. Or quand elle se trouvait face à lui et entendait sa voix, elle découvrait un homme méprisable et soumis, pour lequel elle ressentait de la répulsion, mais pas le moindre désir de vengeance.

— Le pire, pensait-elle, était son insignifiance. Cet homme qui avait massacré des millions de Juifs, nous aurions voulu qu'il soit Genghis Khan, Attila le Hun, un monstre, et c'était un zéro, un moins que rien.

Ultérieurement, elle écrivit :

> Toutes les personnes impliquées dans l'opération s'attendaient, peu ou prou, à rencontrer Satan en personne. Il nous semblait que seule une créature horrifique avait pu, juste en signant de son nom, envoyer des dizaines de milliers de Juifs à la mort […]. Après tout, il n'est pas si facile de rencontrer un émissaire de Satan sur cette Terre. Nous espérions quelque chose de terrible, de formidable dans sa malfaisance, et ce que nous trouvions était un commis lugubre et rampant, qui ne comprenait même pas la signification historique de ses actes et ne cessait de répéter : « Je n'ai fait que suivre les ordres » ; « Je n'étais qu'un petit rouage » ; « Je n'ai jamais touché personne de mes propres mains »…

C'est ainsi que Yehudit vécut ce qui ressemblait à un cauchemar sans fin. Elle remplissait au mieux ses fonctions, à l'exception d'un problème. Pieuse, elle ne pouvait toucher aux repas de l'équipe. Elle se nourrissait d'œufs durs et de pain rassis et buvait du Coca-Cola. Un des hommes la prit en pitié. Il redoutait que, faute de manger casher, elle ne finisse par se laisser mourir. Il se rendit en ville, dénicha une épicerie casher et lui ramena

à manger. Mais ses efforts se révélèrent vains, car les assiettes et les appareils ménagers n'étaient pas casher…

Une fois les dix jours écoulés, l'appareil de la compagnie israélienne El Al finit par arriver. Isser et son équipe firent passer clandestinement à bord de l'avion un Eichmann drogué et habillé en personnel navigant. Yehudit resta sur place avec un autre guerrier afin de nettoyer et d'effacer toute trace de l'enlèvement. Elle, la première femme à avoir servi d'égal à égal aux côtés des guerriers, effectua son retour au pays sur un vol commercial régulier.

✧

Peu avant le début du procès d'Eichmann, Yehudit croisa une très jeune femme dans le bureau de Malka Braverman. La femme rousse, qui sortait en fait du bureau du ramsad, fit un salut nonchalant à Malka. Le froncement de sourcils de Yehudit n'échappa pas à la secrétaire d'Isser.

— Oh, c'est la jeune fille, dit Malka en souriant.

— Quelle jeune fille ?

Malka lui raconta toute l'histoire.

Depuis l'arrivée d'Eichmann, celui-ci était soumis à des interrogatoires musclés en prison. Les rapports quotidiens de ses dépositions étaient enregistrés, tapés à la machine, traduits en hébreu et envoyés à Isser. Le ramsad, qui les recevait chaque matin, remarqua des commentaires et annotations dans les marges. Les conversations d'Eichmann avec son avocat fraîchement arrivé d'Allemagne, le docteur Robert Servatius, étaient également transcrites et traduites, et les mystérieuses notes marginales y figuraient aussi. Isser avait été très impressionné par ces notes et par l'esprit ingénieux qui les avait produites.

— Qui a écrit ça ? demanda-t-il à Malka.

— Oh, mais c'est la jeune fille. Elle parle allemand.

— Amenez-la-moi, dit-il.

Ils la firent venir. Âgée de vingt-deux ans, grande et mince, les cheveux roux coupés court et les yeux bleus, elle avait vraiment l'air d'une adolescente. Elle s'appelait Aliza Magen.

— Vous connaissez l'allemand ? lui demanda-t-il.

Aliza venait d’une famille juive berlinoise. En 1933, peu après la prise du pouvoir par les nazis en Allemagne, son père, avocat, avait été informé qu’il ne serait plus autorisé à plaider devant une cour allemande. Le compte était bon. La famille immigra en Palestine et s’installa à Jérusalem. C’est là qu’Aliza était née, et l’allemand était la langue de sa mère. Après son service militaire, elle rejoignit le Mossad, où elle s’intégra facilement. Une de ses activités consistait à traduire les rapports d’interrogatoire d’Eichmann, auxquels elle ajoutait ses commentaires.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Isser.

Elle répondit froidement :

— En traduisant, il me vient des réflexions.

Au commencement du procès d’Eichmann, Isser demanda qu’elle vienne chaque jour à son bureau. Elle continua d’exprimer ses opinions et d’analyser les propos du docteur Robert Servatius lors des audiences.

— Isser s’intéressait énormément au procès, se souviendrait-elle des années après. Il avait compris que je percevais non seulement ce qui apparaissait à la surface, mais aussi ce qu’il y avait en dessous.

Yehudit et Aliza se rencontrèrent. Elles se revirent bien souvent au cours des années suivantes. Yehudit assista au procès d’Eichmann, mais pas à titre officiel. Elle s’asseyait dans la salle d’audience, comme des centaines d’autres Israéliens. Eichmann fut condamné à mort et exécuté. Mais Isser n’oublia pas les deux femmes, Yehudit et Aliza, et les mit à contribution dans certaines missions parmi les plus complexes du Mossad, comme celle du « Tiger Cub », en 1962.

✧

À cette époque, une seule question résonnait dans toute la société israélienne : « Où est Yossele ? » L’enfant de huit ans, né d’Ida et d’Alter Schumacher, avait été enlevé par son grand-père, Nachman Shtarkes, un religieux fanatique craignant que les parents du garçon ne le coupent de ses racines spirituelles. Il avait apparemment fait sortir l’enfant du pays pour le placer dans une communauté ultraorthodoxe quelque part en Europe.

Les parents de Yossele se tournèrent vers la police, la Knesset et la Cour suprême. Sans résultat. Même l’arrestation et l’emprisonnement du grand-père ne donnèrent rien. Le rapt de Yossele secoua toute la communauté

séculière israélienne et déclencha une confrontation explosive entre Juifs laïques et ultraorthodoxes.

C'est alors que Ben Gourion appela Isser Harel et lui demanda :

— Pouvez-vous retrouver l'enfant ?

Isser opina et lança aussitôt l'opération « Tiger Cub ». Le Mossad, conçu et entraîné pour se battre contre des ennemis d'Israël, devrait cette fois pénétrer dans le monde clos des Juifs hassidiques européens. Isser établit un avant-poste à Paris, d'où il envoyait ses agents dans des *yeshivot* et des synagogues hassidiques éparpillées aux quatre coins de l'Europe. Ces guerriers, habitués à effectuer les missions les plus dangereuses au péril de leur vie, se voyaient affublés de tenues orthodoxes et adoptaient des attitudes religieuses afin de tenter de pénétrer l'univers fanatique des Juifs ultrareligieux. Dans la plupart des cas, ils furent démasqués, ridiculisés, attaqués, et même les plans les plus sophistiqués échouèrent misérablement.

Yehudit Friedman ne fut pas démasquée. Elle qui avait jusque-là tenu des rôles de femmes modernes, libérales, changea une nouvelle fois d'identité pour se mettre dans la peau d'une ultraorthodoxe solitaire et misérable, à la recherche d'un mari dans une communauté hassidique européenne. Étant elle-même orthodoxe, elle n'était pas étrangère aux règles et aux mœurs hassidiques, et pouvait s'y fondre facilement. Isser, qui souhaitait obtenir un accès à la communauté ultra-fermée et méfiante de Satmar, à Anvers, lui confia la mission. À ses yeux, Yehudit possédait deux atouts clés pour la réussir : sa religiosité et sa parfaite connaissance du flamand.

Quand Yehudit frappa à la porte du rabbin qui dirigeait la communauté Satmar, elle portait une perruque et une longue robe informe. Elle se présenta comme une femme seule à la recherche d'un mari. Il l'invita à rester chez lui. Elle accepta, en dépit du risque : une partie de sa famille était originaire d'Anvers et quelqu'un pourrait l'identifier. Elle resta plusieurs mois dans la famille du rabbin, s'exprimant dans un yiddish approximatif et masquant sa maîtrise de la langue flamande. Persuadée que ses hôtes savaient où se trouvait Yossele, elle insista pour rester avec eux aussi longtemps que nécessaire. Assise dans la cuisine, elle prétendait étudier la Torah, mais écoutait en réalité les conversations du rabbin avec sa famille.

Elle les entendait souvent parler d'elle : comment va-t-elle s'y prendre pour trouver un parti, elle qui n'est pas de première jeunesse, et avec son apparence, la pauvre ? Elle discernait aussi dans ces conversations des allusions voilées au garçon disparu. Au bout du compte, elle finit par capter des morceaux de phrases qui livraient la clé du mystère : l'histoire d'une femme qui avait pris l'enfant à sa charge, l'avait déguisé en fille et l'avait emmené en Amérique. Yehudit s'empressa d'envoyer un message à Isser :

— Le garçon est aux États-Unis.

✧

Ce qu'ignorait Yehudit était qu'au même moment, Aliza Magen se trouvait près de Paris, à Chantilly, où elle partageait la chambre de la mystérieuse femme.

Quel étrange parcours ! Un soir de juin 1962, Malka avait appelé Aliza pour lui dire :

— Vous partez en France.

La jeune femme n'avait aucune idée de la nature de sa mission.

— À Tel-Aviv, se rappellerait-elle ultérieurement, ils m'ont collé un passeport dans la main et m'ont dit : « Vous partez maintenant ! »

Le commandant d'Aliza lui avait confié qu'il s'agissait d'une situation d'urgence sans même l'informer de ce qu'elle était censée faire. Arrivée en France, elle fut conduite dans une cache à Chantilly.

Là, elle rencontra des officiers supérieurs du Mossad et Isser en personne. Ils la conduisirent dans une chambre gardée par des guerriers du Mossad. À l'intérieur, elle rencontra une femme juive pieuse qui se présenta à elle sous le nom de Ruth Ben-David.

— Elle est ultraorthodoxe, expliqua Isser à Aliza, et ne peut donc rester seule en présence d'un homme. Comme elle va être interrogée par plusieurs hommes, votre présence sera indispensable pendant tout le temps que cela durera.

Pendant que Yehudit espionnait dans sa cuisine d'Anvers, les gens d'Isser avaient repéré la trace de la mystérieuse femme qui avait fait passer l'enfant aux États-Unis. Les officiers du Mossad découvrirent une belle Française blonde au crâne rasé et aux yeux bleus qui avait appartenu à la

Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. Son nom était Madeleine Ferraille. Elle était chrétienne, mais avait établi des contacts étroits avec les communautés ultraorthodoxes de France et de Belgique et servi de courrier aux centres hassidiques. Après guerre, elle s'était convertie au judaïsme et, sous le nom de Ruth Ben-David, avait continué de travailler avec les ultraorthodoxes, transportant pour eux documents, argent et échantillons commerciaux.

Comme Flamenco, elle était passée maître dans l'art des changements d'identité. Un jour, habillée d'une longue tenue discrète, un turban couvrant ses cheveux, c'était la dévote Ruth Ben-David, et le lendemain Madeleine Ferraille, parfumée et irrésistible dans ses vêtements élégants, une parfaite Parisienne. Les officiers du Mossad comprirent vite qu'il serait très difficile de prendre en filature cette femme insaisissable. Elle se comportait comme un agent secret : pas d'adresse fixe, ni bureau, ni archives. Elle transportait tout dans son sac à main. Mais ils ne tardèrent pas à découvrir la faille dans son armure : une boîte postale. Des agents du Mossad réussirent à l'ouvrir et y découvrirent des petites annonces immobilières : Madeleine Ferraille vendait sa maison !

Pour entrer en contact avec elle, ils se présentèrent comme des hommes d'affaires allemands, et, le 21 juin, l'attirèrent dans la maison de Chantilly, « le domicile de leur avocat », pour signer l'acte de vente. Comprenant qu'elle avait été dupée et capturée par le Mossad, elle déclina son identité juive, et, en tant que fervente ultraorthodoxe, se fit servir de la nourriture casher, remettre des ouvrages religieux et assigner une camarade de chambre, Aliza Magen.

Les hommes d'Isser qui l'interrogeaient découvrirent qu'elle avait pris un bateau jusqu'à Haïfa, sur l'ordre de son rabbin. Là, elle avait falsifié son passeport et y avait fait ajouter Yossele sous un prénom féminin, Claudine. L'enfant, habillé en fille, avait été emmené en Europe, puis placé dans une *yeshiva* en tant que garçon. Quand les agents du Mossad avaient commencé à rôder autour des centres hassidiques, Ruth avait rhabillé Yossele en fille, et pris un vol avec lui pour les États-Unis.

Au cours d'une confrontation impressionnante, Isser réussit à faire parler Ruth Ben-David, qui finit par révéler l'adresse :

— Il se trouve dans la famille Gertner, 126, Pen Street, Brooklyn, New York. Ils l'appellent Yankele.

Avec l’aide du FBI, des diplomates israéliens à New York se ruèrent à Brooklyn, trouvèrent l’enfant et le reconduisirent en Israël, à la plus grande joie de sa famille et de la population séculière. La victoire d’Isser était totale. Vivement impressionné par les talents de Ruth Ben-David, il souhaita la recruter au Mossad, mais trop tard : Ruth était retournée à Jérusalem et avait épousé Amram Blau, qui, à l’âge de soixante-douze ans, dirigeait la secte fanatique « Neturei Karta ».

✧

Yehudit retourna en Israël. En dépit des racontars à Anvers, elle épousa, en cette même année 1962, son petit ami de vingt ans, Mordehaï Nissiyahu. On n’aurait pu imaginer union plus étrange : Mordehaï était un homme massif, séculier, militant de gauche, idéologue du parti travailliste. Yehudit semblait minuscule en sa compagnie. Elle était orthodoxe, calme et de droite, tout le contraire de son bouillant mari. Mordehaï était en outre un ami proche d’un des auteurs de ce livre, Michel Bar-Zohar, qui avait rencontré la silencieuse et solitaire Yehudit à de nombreuses reprises sans jamais soupçonner qu’elle était une des plus grandes amazones israéliennes.

Deux ans après son mariage, Yehudit donna naissance à un fils, Haïm. Elle poursuivit sa carrière au Mossad et participa à de nombreuses opérations à l’étranger, en Europe comme au Moyen-Orient. Au cours d’une de ses missions en Égypte, elle dut affronter une épreuve qui était le cauchemar de tout agent secret. À l’aéroport d’Alexandrie, elle fut reconnue par un Européen, qui l’avait fréquentée des années plus tôt. Il s’écria tout joyeux :

— Yehudit ! Que fais-tu ici ? Comment vas-tu ?

Ce fut une des rares fois où elle se sentit en danger. Elle savait que si son identité était révélée en territoire ennemi, elle était condamnée. Au début, elle ignora les cris de l’homme, mais comme celui-ci continuait de l’interpeller, elle lui fit face et, feignant la plus totale incompréhension, lui dit en anglais :

— Vous devez me prendre pour quelqu’un d’autre !

Avant même qu’il puisse répondre, elle avait fait demi-tour et s’était enfuie dans la direction opposée.

✧

Yehudit Friedman, à présent Yehudit Nissiyahu, voyagea au Moyen-Orient et dans le reste du monde, ici néerlandaise, là allemande, ailleurs belge, recruta et supervisa des agents, pénétra des cercles restreints du pouvoir. Son apparence ordinaire n'affectait en rien son activité, bien au contraire. Aux yeux du plus grand nombre, elle était juste une femme quelconque.

Le diplomate israélien Eliezer Palmor fit sa connaissance à Oslo, où elle était venue rendre visite à des guerriers du Mossad incarcérés dans une prison norvégienne, après l'échec d'une mission à Lillehammer*. Palmor s'attendait à rencontrer une maître espionne sensuelle et séduisante et en fut quitte pour une surprise quand elle lui ouvrit la porte de sa chambre d'hôtel :

— Devant moi se tenait une femme rondelette, rousse, pleine de taches de rousseur, qui avait perdu depuis longtemps la grâce de la jeunesse. Elle portait une sorte de robe grise informe et faisait penser à une ménagère qui se serait égarée dans un endroit où elle n'avait pas sa place.

Palmor, comme tant d'autres, ne devait pas tarder à mesurer l'intelligence et l'ingéniosité supérieures de Yehudit. Au cours de ses missions à l'étranger, elle se cloîtrait dès qu'elle le pouvait dans sa chambre d'hôtel pour lire les piles de livres qu'elle avait apportés, ou bien allait au musée ou à l'opéra. Quand le Mossad décida d'exécuter le criminel de guerre Herberts Cukurs à Montevideo, il échut à Yehudit de préparer les dossiers et les plans de la mission dans leurs moindres détails. Le principal guerrier du Mossad chargé de la diriger n'était autre que Mio Meidad, son « mari » de l'opération « Finale »…

Les supérieurs de Yehudit chantaient tous ses louanges, à l'image du futur ramsad Efraïm Halevy, qui déclara :

— Une organisation comme le Mossad peut compter dans ses rangs des gens sans envergure, voire médiocres. Mais elle doit aussi posséder des « îlots d'excellence » à même d'inspirer les autres. Il ne fait aucun doute que Yehudit occupait le cœur même d'un de ces îlots d'excellence.

Yehudit quitta le Mossad en 1976, à l'âge de cinquante et un ans. Elle reprit ses études de droit et décrocha un diplôme. Mais même à la retraite, elle continuait de se méfier des caméras comme de la peste.

— Si une seule photo de moi paraissait au mauvais endroit, confia-t-elle à sa nièce Ruthy Ben Haïm, quelqu'un pourrait mourir.

Elle refusa également les propositions répétées de la célèbre écrivaine israélienne Shoulamit Lapid d'écrire sa biographie. Yehudit exerça plusieurs métiers et fut active dans des formations politiques de droite.

Mais ce qui comptait pour elle comme la prunelle de ses yeux était son fils Haïm. Né en 1964, celui-ci devint un génie en mathématiques, qui, après l'obtention de son doctorat, poursuivit des études postdoctorales aux États-Unis. Mordehaï et Yehudit étaient extrêmement fiers de lui. Mais le destin devait s'acharner contre Yehudit Nissiyahu. En 1994, son mari fut atteint d'un cancer et hospitalisé. Alors qu'elle veillait à son chevet, Yehudit fut appelée en urgence par une infirmière qui lui annonça l'horrible nouvelle :

— Votre fils Haïm est mort.

Haïm effectuait une expédition dans le massif de l'Annapurna, au Népal, avec sa petite amie et un autre couple quand, après une journée d'ascension, il alla se coucher avec sa compagne. À son réveil, il lui demanda l'heure :

— Tu as encore une demi-heure, lui dit-elle, rendors-toi.

Il se tourna de l'autre côté, c'est alors qu'il fut pris de gargouillements. Quelques minutes plus tard, il était mort. Arrêt cardiaque, dirent les médecins. Ce fut un choc dévastateur pour Yehudit et Mordehaï. Yehudit chercha vainement refuge dans la nostalgie.

— Merci, mon Dieu, dit-elle lors des funérailles de son fils, de me l'avoir donné pendant quarante ans.

Et aux amis qui s'efforçaient de la consoler, elle confia :

— Vous m'êtes précieux, et je vous en suis très reconnaissante, mais rien ne peut combler le vide qui m'a envahie.

Mordehaï mourut trois ans plus tard, et elle resta seule. Elle fit construire une bibliothèque à Katmandou, la capitale du Népal, en mémoire de son fils adoré. Chaque année, à la même date, elle s'envolait pour l'Himalaya, louait un hélicoptère et survolait avec un pilote l'endroit où Haïm avait perdu la vie. La tragédie répandit une ombre sur ses dernières années. Elle tomba gravement malade et mourut en 2003.

Sa nièce Mira Davis livra au journaliste Uri Blau un aperçu de ses derniers moments :

— Elle priait pour que chaque année soit la dernière. Elle avait baissé les bras. Elle resta proche de la compagne de Haïm, étudia des langues étrangères et resta active. Mais elle était brisée intérieurement, et elle attendait…

---

* Menotté, Eichmann ne pouvait pas se servir de ses mains.

* Voir chapitre XIV.

9.
Isabelle Pedro

Seule au Caire en stilettos

APRÈS LE RETOUR DE YOSSELE, le 4 juillet 1962, le ramsad Isser Harel et le Mossad reçurent un merveilleux accueil. Isser fut congratulé par le pays entier, mais la fête ne dura guère. À peine quelques semaines plus tard, le 21 juillet, Nasser défilait avec ses missiles dans les rues du Caire, les scientifiques allemands en Égypte faisaient la une des journaux, et beaucoup d'Israéliens s'en prenaient au Mossad pour avoir négligé sa mission essentielle : tandis que des Allemands mettaient au point des armes apocalyptiques sur le sol égyptien, les meilleurs agents du Mossad, déguisés en rabbins, étaient partis à la recherche d'un enfant aux quatre coins de l'Europe. Le Mossad ? Était-ce bien son rôle ? Et où était passé Isser Harel ? Isser dépêcha immédiatement ses meilleurs officiers à son avant-poste parisien et alerta ses guerriers clandestins en Égypte*. Pour l'heure, le Mossad opérait dans une totale obscurité. Le ramsad devait à tout prix dénicher un scientifique allemand impliqué dans le projet égyptien pour l'interroger.

Quelques semaines plus tard, Aliza Magen apprit que le Mossad avait réussi à en recruter un. Otto Joklik travaillait en Égypte, mais il se trouvait en mission en Europe lorsqu'il fut approché par des officiers du Mossad.

Prenant peur, il refusa de parler. La direction israélienne décida d'avoir recours à Aliza.

— Il était effrayé, se souviendrait-elle. Le guerrier du Mossad qui était avec lui ne parvenait pas à le calmer. Ils m'ont demandée à Paris, je suis venue, et ils m'ont dit : « Vous devez le rencontrer. S'il voit une jeune femme – j'avais vingt-quatre ans à l'époque –, il se calmera. »

L'allemand était de surcroît sa langue maternelle. Elle se rendit donc à Salzbourg, en Autriche.

✧

La rencontre avec Joklik eut lieu dans une maison isolée, et elle réussit effectivement à établir le contact avec lui.

— Écoutez-moi, dit Aliza à ses collègues. Je crois pouvoir le convaincre de venir en Israël pour un débriefing.

— Quoi ?

Ils ne l'en croyaient pas capable. Elle leur affirma à nouveau qu'elle le conduirait en Israël, après quoi elle retourna voir Joklik.

— Venez avec moi. On va visiter Israël.

Il semblait terrifié par l'idée, mais Aliza continua de lui parler :

— Je vous accompagnerai et je resterai avec vous en permanence. Je vous garantis que vous serez en sécurité. Croyez-moi, vous n'avez rien à craindre.

Elle gagna sa confiance et ramena effectivement pour la première fois un scientifique allemand en Israël.

✧

Joklik, un ingénieur, confessa aux Israéliens tout ce qu'il savait.

— D'un coup, une porte s'ouvrait sur ce groupe qui opérait en Égypte et qui restait une énigme pour nous. Ce fut ma première victoire. Plus tard, j'en remporterais une autre.

Isser lança alors une violente campagne contre les scientifiques allemands*, mais il avait besoin de plus de renseignements, autrement dit de plus de guerriers en territoire égyptien.

✧

Octobre 1961, dix mois plus tôt. Belle comme une image, svelte, élégante, Isabelle Pedro était âgée de vingt-sept ans lorsqu'elle débarqua au port de Haïfa du paquebot israélien *Theodore Herzl*.

— Mon père nous conduisit jusqu'à la jetée, raconterait sa nièce Ruthy Aner, pour la conduire chez nous, en banlieue, à Kiryat Haïm. Petite à l'époque, je découvris une jeune femme comme je n'en avais jamais vu. Elle était différente, fascinante, sexy, belle. Elle avait au doigt une bague sertie d'une améthyste et aux poignets des bracelets d'or. Je n'oublierai jamais comment elle était habillée : une jupe plissée marron ornée de fils d'or, un chemisier en soie, des talons hauts. Elle était plutôt petite, mais ses stilettos la faisaient sembler grande. Et les langues qu'elle parlait : anglais, français, portugais, yiddish et tous les dialectes allemands en plus de la langue de son enfance, l'espagnol bien sûr. Elle était née à Montevideo, en Uruguay. À toutes ces langues, elle ajouta bientôt l'hébreu, qu'elle étudia dans une école spéciale du kibboutz Usha. Elle venait nous voir chaque week-end. À la fin de ses cours d'hébreu, elle s'installa à Givataïm, à proximité de Tel-Aviv.

Ruthy était impressionnée autant par l'étendue des connaissances d'Isabelle que par sa capacité à se lier aux gens.

— Dans la vie, on n'a besoin que de deux petits flacons, confia un jour Isabelle à sa petite nièce tout ouïe. L'un rempli de parfum, l'autre de poison. Il suffit de choisir lequel utiliser.

Isabelle, fille d'un producteur d'huile de lin uruguayen, avait fait des études d'architecture et d'art à l'université de Montevideo. Depuis son enfance, elle s'était activement impliquée dans le mouvement de jeunesse sioniste *Hebraica*. En 1953, à l'âge de dix-neuf ans, elle avait épousé un Juif du coin, mais le mariage avait échoué, et les époux s'étaient séparés au bout d'un an et demi. Isabelle avait dû attendre sept ans avant d'obtenir les papiers du divorce, après quoi elle avait aussitôt embarqué pour Israël avec un groupe de trente-cinq jeunes gens. Le navire espagnol les avait déposés à Gênes, en Italie, où un bateau israélien les attendait.

Isabelle avait le chic pour se faire des amis sans effort ; sa beauté se chargeait du reste. Pendant la traversée, elle avait rencontré un officier de marine espagnol, Juan Antonio, qui avait succombé à ses charmes. À bord,

ils s’étaient lancés dans de longues et agréables conversations. Antonio s’était livré à des avances romantiques, mais elle avait gardé ses distances et en était restée à une simple amitié.

— Quand notre groupe a débarqué à Gênes, dirait-elle au journaliste Shlomo Nakdimon, Antonio m’a donné l’adresse de sa famille, en Castille et m’a invitée à lui rendre visite. Comment aurais-je pu imaginer que cette rencontre informelle sur le pont d’un bateau en viendrait à servir la sécurité d’Israël ?

✧

En Israël, elle étudia l’architecture d’intérieur à la branche de Tel-Aviv du Technion, l’Institut de technologie de Haïfa. Ses parents, restés en Uruguay, la soutenaient financièrement. Architecte diplômée à Montevideo, elle avait besoin de ce cursus au Technion pour pouvoir exercer sur le territoire israélien. Une volée de soupirants s’était formée autour d’elle, mais elle ne s’en souciait guère.

Un an plus tard, Isabelle entrait dans un commissariat de police de Jaffa afin d’y rencontrer une inspectrice et lui faire part de faits troublants. Elle expliqua à la policière que deux jeunes inconnus avaient frappé à la porte de son appartement de Givataïm. Après un moment d’hésitation, elle avait ouvert.

— Ne craignez rien, lui avait dit l’un d’eux, nous venons vous proposer un emploi à l’étranger. Cela concerne la sécurité d’Israël.

Elle les avait laissés entrer, mais s’était entretenue avec eux dans le couloir. À son grand étonnement, ils savaient parfaitement qui elle était et pouvaient lui raconter l’histoire de sa vie dans ses moindres détails. Cela lui avait paru, à tout le moins, suspect.

— Qui vous envoie ?

Ignorant la question, ils s’étaient contentés de répéter que leurs supérieurs étaient persuadés qu’elle pourrait « jouer un rôle important à l’étranger pour assurer la sécurité de la nation ». Elle n’était pas convaincue, et ils ne lui demandèrent pas de réponse.

— Pensez-y, avait dit l’un des deux hommes avant de s’en aller. Nous reviendrons pour la réponse. Tout ce que nous vous avons dit est vrai.

Cette nuit-là, elle n’avait pu trouver le sommeil. Elle était en Israël depuis tout juste un an, immigrée, divorcée et sans enfant.

— Je n’avais que vingt-huit ans, raconterait-elle plus tard. Je soupçonnais ces hommes d’être impliqués dans la traite des femmes, la prostitution. Ils devaient se focaliser sur les jeunes et innocentes immigrées.

Isabelle Pedro demanda à la policière d’enquêter pour savoir si ses visiteurs étaient d’authentiques messagers des autorités gouvernementales.

Deux jours plus tard, l’inspectrice se présenta à sa porte.

— Vous n’avez rien à craindre. Ces gens sont bien ce qu’ils prétendent. Leur proposition est sérieuse. Ils souhaitent que vous travailliez pour Israël.

Le lendemain matin, les deux hommes revinrent la voir.

— Je veux voir vos supérieurs, les gens qui vous envoient. Je dois en savoir plus et bien comprendre pourquoi ils me veulent moi.

Les visiteurs l’invitèrent à un rendez-vous deux jours après, dans l’après-midi, au café *Vered*, dans le quartier animé de la rue Dizengoff, à Tel-Aviv.

Isabelle arriva en avance. Elle voulait examiner l’endroit et choisir un coin tranquille. Elle s’installa à une petite table à l’étage. Quelques minutes plus tard, un homme âgé, maigre et dégarni, s’assit en face d’elle. Elle commanda un jus d’orange, lui un thé. Il ne lui donna pas son nom. Elle ne saurait que plus tard qu’il s’agissait du ramsad Isser Harel.

Il lui demanda sans détour de rejoindre les services secrets israéliens.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle crûment.

Il sourit et répondit :

— Ce que nous savons de vous justifie notre proposition. Vous pouvez apporter une contribution décisive à la sécurité d’Israël.

Isabelle pesa le et pour le contre. Elle avait un métier formidable, la perspective d’une carrière fructueuse dans l’architecture. Elle espérait en outre effacer son erreur de Montevideo, se remarier, cette fois avec la bonne personne, et fonder une famille. D’un autre côté, elle était tentée par l’opportunité de jouer un rôle dans la lutte pour la survie d’Israël. Elle n’avait pas servi dans l’armée, mais pourrait peut-être encore faire quelque chose pour son pays. C’était un pari personnel considérable.

— Donnez-moi quelques jours, dit-elle après un long silence.

Moins de trois jours s’écoulèrent avant qu’elle donne son accord à l’offre du ramsad et rejoigne officiellement le Mossad.

✧

La vie d’Isabelle changea alors du tout au tout. Elle n’avait pas grand-chose en commun avec les autres femmes recrutées à l’époque par le Mossad. Dans la société israélienne plutôt égalitaire, les gens riches étaient des oiseaux rares. La jeune femme à la mode, élégante, habituée au haut standing et à des mœurs raffinées, n’y avait pas sa place. Pourtant, elle fut traitée et entraînée exactement comme les autres amazones.

Après une formation initiale, elle participa à des missions tests, dont la première consistait à s’approcher discrètement de la base militaire de Dora, au sud de la ville de Netanya, et de photographier ses bâtiments et installations. À peine avait-elle saisi son appareil photo Zeiss qu’elle sentit la lourde main d’un officier sur son épaule.

— Que faites-vous ici ? Avez-vous une autorisation ?

Elle répondit en français, prétendant ne pas parler l’hébreu. Elle sortit un carnet à dessin de son sac et tenta d’expliquer dans un langage gestuel qu’elle dessinait des paysages à partir de photos. L’officier ne lâcha pas prise et appela la sécurité. Deux policiers finirent par l’emmener au poste de Netanya, mais ils ne parvinrent pas davantage à la faire parler. Elle cacha sa peur et s’en tint à son rôle d’artiste innocente. Un fourgon de police arriva alors et la conduisit au siège de Jaffa. Dans la salle d’interrogatoire, elle fut assaillie de questions par deux inspecteurs en colère qui la menacèrent de procès, de prison, d’expulsion du pays. Elle leur répondit en français. Après des heures d’audition, elle fut finalement enfermée dans une cellule, puis relâchée sans explication.

Marchant dans la rue Bustros, à proximité des bureaux de la police, elle tomba brusquement sur un de ses instructeurs du Mossad :

— Ils vous ont attrapée ! C’est dommage.

Elle comprit à l’instant que tout ce qui s’était passé – la base militaire, son arrestation, son harcèlement – était une mise en scène, un exercice du Mossad visant à tester sa capacité à tenir sous la pression et les menaces.

— Si vous aviez été prise dans un pays ennemi, vous auriez pu finir en prison, voire pire.

Isabelle haussa les épaules :

— Seul le résultat compte. Je suis dehors, et c’est tout ce qui m’importe.

✧

Sa prochaine mission consistait à pénétrer dans la centrale électrique de Reading, au nord de Tel-Aviv, et de mémoriser les machines et les instruments qu’elle y observerait. La centrale, construite au milieu des années 1950, était pour l’essentiel souterraine, par crainte de bombardements aériens.

Tard dans la nuit, Isabelle se glissa furtivement dans l’enceinte, entra dans un passage peu profond du fleuve Yarkon et atteignit une grande canalisation qui déversait des flots bouillonnants issus du système de refroidissement de la centrale. La canalisation débouchait sur une vaste salle souterraine. Isabelle y découvrit deux immenses turbines, des tableaux de commande et une structure complexe de tuyaux et de conduits. Pour sortir, elle dut progresser dans de l’eau chaude jusqu’à la taille.

Après-coup, elle rédigea un rapport détaillé de ce qu’elle avait vu. Et son instructeur la complimenta pour sa faculté à se souvenir des détails.

✧

L’initiation suivante consistait en un séminaire privé dans un appartement de la rue Bugrashov, à Tel-Aviv, loué discrètement par le Mossad. Des officiers du service vinrent lui apprendre à analyser des photos aériennes, à lire des relevés topographiques, à repérer et à semer des filatures, à identifier diverses sortes d’armements, à se servir d’un émetteur en morse et à écrire à l’encre sympathique. Elle découvrit également les méthodes de « recrutement de sources », de recueil de renseignement, de mémorisation des documents et des cartes.

Elle passa quatre mois dans l’appartement, dont la propriétaire âgée lui offrait souvent du *gefilte fish*, du poisson farci, qui faisait sa fierté culinaire.

À la fin de sa formation, elle apprit qu’elle allait être envoyée en territoire ennemi. Le pays choisi était l’Égypte, où le français était encore parlé par une grande partie des élites et des instances dirigeantes. Elle apprécia le choix du pays à cause de la richesse de ses antiquités. Avant son

départ en mission, elle fut convoquée à un rendez-vous avec le ramsad dans un restaurant de Tel-Aviv proposant une cuisine juive familiale. Elle y avait déjà rencontré Isser à plusieurs reprises, mais quand elle s'assit à leur table habituelle, ce fut un autre homme qui la rejoignit.

✧

Isabelle avait entendu des rumeurs sur une grave crise ayant empoisonné les relations entre le ramsad et le Premier ministre. Une vive dispute avait opposé pour la première fois « Isser le petit » et Ben Gourion, le second reprochant au premier les tentatives d'assassinat de scientifiques allemands par des officiers du Mossad et remettant en question l'opinion d'Isser selon laquelle le gouvernement allemand aurait soutenu secrètement les activités de ces scientifiques contre Israël. Beaucoup d'officiers supérieurs du Mossad avaient remarqué qu'après le procès d'Eichmann, Isser Harel avait changé et semblait envahi par le soupçon et l'hostilité envers la nouvelle Allemagne. Après une confrontation orageuse dans le bureau du Premier ministre, il avait été contraint à la démission.

On désigna un nouveau ramsad, le général Meir Amit, chef du renseignement de Tsahal. Maigre, basané, vétéran de la guerre d'Indépendance, Amit était né à Tibériade d'un couple de Juifs ukrainiens arrivés en Israël en 1920. Militaire de carrière, il était plus jeune qu'Isser et ne comptait pas parmi ses plus grands admirateurs. En tant que commandant de l'Aman, il ne croyait pas que la présence des scientifiques allemands en Égypte constitue une menace mortelle pour l'existence d'Israël. Son appréciation de la situation était plus mesurée. Il estimait que les missiles en question étaient archaïques et imprécis. Il ne croyait pas davantage le rapport d'Isser selon lequel ces scientifiques avaient développé des « rayons de la mort » capables de détruire toute créature vivante. Golda Meir, alors ministre des Affaires étrangères, avait évoqué ces armements au cours d'une réunion de crise avec le président Kennedy. Mais celui-ci n'avait pas pris ses allégations au sérieux, les trouvant tout droit sorties d'un imaginaire de bande dessinée. L'avenir donnerait raison à Amit (et à Kennedy).

Quelques jours après leur rendez-vous, Amit rencontra Isabelle à la veille de son départ en mission. Il avait lu les rapports de ses instructeurs : « Elle possède une grande vivacité d'esprit, la capacité à trouver son

chemin dans les endroits les moins familiers et une aptitude certaine à interpréter les photos aériennes. » Il était venu la briefer sur l'opération. Mais leur conversation prit un tour tout différent quand Isabelle lui dit, avec une candeur désarmante :

— Je serais très honorée de porter le titre de guerrière du Mossad, mais je refuse de porter une arme et d'apprendre à m'en servir, et je ne participerai à aucun meurtre. Mes armes sont mes yeux, mes oreilles, ma mémoire, et bien sûr mon appareil photo.

Amit l'écouta en silence. Aucun des officiers du Mossad ou de l'Aman ne lui avait parlé avec autant de franchise. Mais il devait absolument ramener la discussion aux préoccupations pratiques de sa mission en Égypte :

— Nous avons besoin de renseignements sur les infrastructures, les mouvements de troupes, les bases militaires.

— Je sais. J'ai assisté à plusieurs briefings, et j'ai lu beaucoup de choses sur l'Égypte. Je suis aussi très impatiente de visiter mes sites archéologiques préférés…

Il lui sourit. Au moment de se séparer, il posa son regard sur le tricot moulant qui mettait en valeur sa silhouette voluptueuse.

— Ne le laissez pas à la maison, lui conseilla-t-il. Il vous va à ravir.

Sur le chemin du retour, elle se sentit comme sur un nuage. Son rêve se réalisait. D'ici à quelques jours, elle partirait pour une mission du Mossad en territoire ennemi. Elle était bien décidée à réussir et certaine de ne pas décevoir ses supérieurs. Elle croyait en ses capacités et à sa bonne étoile.

À la fin d'avril 1963, elle fut conduite à l'aéroport de Lydda par un officier du Mossad qui l'escorta jusqu'à la passerelle du vol El Al pour Paris. Quand l'avion décolla, elle se dit qu'un nouveau chapitre de sa vie venait de s'ouvrir. Elle était désormais livrée à elle-même, avec une nouvelle couverture, une autre identité, et que d'affreux périls la menaceraient partout où elle irait. Pourtant, elle ne ressentait aucune peur, juste l'impatience de l'attente.

Le lendemain matin de son arrivée à Paris, elle entra au café du luxueux hôtel *George V* et s'assit à une petite table. Quelques minutes plus tard, un homme d'âge moyen portant un costume gris la rejoignit. Petit, massif, le visage ridé garni de sourcils en bataille et d'une fine moustache, il se présenta :

— Je m’appelle Michael.

Il commandait l’unité opérationnelle « Hamifratz » du Mossad, chargée de l’infiltration des guerriers et agents dans les pays ennemis. Elle apprendrait plus tard que c’était lui qui avait été chargé des tentatives d’assassinat des scientifiques allemands sur ordre d’« Isser le petit ». Isabelle et « Michael » se rencontrèrent à plusieurs reprises dans différents cafés parisiens. Il lui posa des questions, s’enquit de sa situation personnelle et l’interrogea de façon insistante sur sa détermination à risquer sa vie et sur sa capacité à infiltrer les hautes sphères du gouvernement égyptien.

— Il semblait apprécier mes réponses, confierait-elle plus tard à la journaliste Dalia Mazori, du quotidien *Maariv*. À l’approche de mon départ pour l’Égypte, il m’a dit : « Vous pouvez y aller. Mes seuls conseils sont que vous fassiez comme bon vous semble, où bon vous semble et quand bon vous semble. » Il n’aurait pu me faire plus beau compliment. Je l’ai pris comme l’expression d’une totale confiance dans mon jugement et mon aptitude à accomplir ma mission.

Avec Michael, les réunions ne s’éternisaient pas. Pour des raisons de sécurité, il préférait de brefs rendez-vous dans des cafés et des restaurants et même, tard le soir, dans des bars et des boîtes de nuit.

— Il n’y a pas mieux pour les rencontres discrètes, avait-il l’habitude d’expliquer, suivant en cela à la lettre la méthode développée par Isser.

✧

Dans le cas présent, Michael avait modifié ses habitudes afin de passer plus de temps avec Isabelle. Il attachait une grande importance à la mission égyptienne, conduite qui plus est par une femme prête à sacrifier sa vie. Ancien combattant de la clandestinité, chef du parti d’extrême droite *Stern*, il avait lui-même passé une grande partie de sa vie, dans la Palestine mandataire, à se cacher de la police britannique, à se déguiser, à changer d’identité. Il avait fini par être appréhendé, et avait été envoyé en exil en Érythrée pendant des années. À présent, il souhaitait ardemment que la jeune femme fasse mieux que lui, et travaillait dur pour lui construire une couverture en acier.

La « légende » qu’il avait imaginée pour elle était celle d’une femme riche, artiste amateur, qui entretenait des relations de proximité avec des

figures glamours de la société parisienne. Il se focalisait sur des exilés russes, réfugiés en France après la révolution d'Octobre et connus sous le nom de « Russes blancs ». Un grand nombre d'entre eux se retrouvaient au *Café de la Paix,* qui borde la place de l'Opéra.

Isabelle se mit à passer du temps en compagnie de ces Russes et fut rapidement intégrée à leur société. Quand elle faisait son entrée, vêtue d'un magnifique manteau de fourrure immaculé qu'elle avait ramené de Montevideo, tous les regards se tournaient vers elle. Son élégance n'avait d'égale que sa beauté, et c'était exactement ce que souhaitait Michael. Si quelqu'un cherchait à enquêter à son sujet, de nombreux clients du *Café de la Paix* se souviendraient de la femme magnifique et de son manteau blanc…

Lors de ses rencontres avec Isabelle, Michael évoquait longuement le conflit israélo-égyptien et lui décrivait Gamal Abdel Nasser comme l'ennemi juré d'Israël. Il évoquait ses tentatives d'équiper ses armées en armements modernes dans l'objectif de rayer l'État juif de la carte.

— L'Égypte, lui dit-il un jour, revêt une importance capitale aux yeux d'Israël. Votre mission consiste à parcourir le pays en tous sens en vous concentrant sur les cibles militaires, à examiner les événements inhabituels, à vous mêler aux élites et à utiliser vos talents à votre guise.

Michael lui révéla en outre la décision qui avait été prise de conserver son nom et son passeport véritables afin de renforcer la crédibilité de sa couverture. Peu avant son départ, il apparut toutefois que son passeport lui faisait courir un danger mortel en raison des visas et tampons israéliens qu'il contenait. La laisser voyager en Égypte avec un tel document d'identité était hors de question.

Michael finit par trouver la solution : Isabelle renversa sur son passeport du vernis à ongles rouge qui en macula la plupart des pages. Elle prit le premier train pour Amsterdam, remit le passeport souillé au consul uruguayen, et se confondit en excuses. Le diplomate en émit un nouveau, avec lequel elle prit un vol pour Milan. Là, elle se rendit au consulat égyptien pour déposer une demande de visa longue durée en Égypte. Le consul lui demanda la raison de son voyage et de son séjour prolongé, et elle lui expliqua qu'elle souhaitait étudier l'archéologie égyptienne.

— Le consul, dirait-elle ultérieurement, semblait plus intéressé par mes jambes nues que par mes motivations, et ne me posa plus de questions.

Avant son départ pour l'Égypte, une dernière halte l'amena en Espagne, où elle rendit visite à l'officier de marine Jose Antonio, qui lui avait fait une cour assidue lors de la traversée de Montevideo à Gênes. Jose était absent, mais ses parents l'accueillirent chaleureusement à leur domicile castillan. Elle leur demanda si elle pouvait utiliser leur adresse pour faire suivre son courrier en Israël.

— J'expliquai que j'effectuais un tour du monde et que je ne souhaitais pas que ma famille sache où je me trouvais à chaque étape de mon périple. De cette façon, je pourrais lui faire parvenir des cartes postales et des lettres *via* cette adresse espagnole.

Ses hôtes acceptèrent volontiers. Isabelle les suspectait d'être des descendants de Marranes, ces Juifs d'Espagne et du Portugal convertis au christianisme depuis des siècles par crainte de l'Inquisition. Elle devina évidemment aussi qu'ils la considéraient comme une épouse potentielle pour leur fils. Ils se quittèrent dans les meilleurs termes, et elle s'envola pour l'Égypte.

✧

Isabelle atterrit enfin au Caire avec son passeport uruguayen. À l'officier d'immigration, elle expliqua qu'elle était architecte et peintre et qu'elle venait étudier les antiquités égyptiennes, après quoi elle monta dans un train en direction du centre-ville. Une touriste américaine assise à côté d'elle lui conseilla de descendre dans un hôtel sûr pour une femme seule, comme le *Hilton* ou le *Sémiramis*. Elle choisit le second, parce que, selon l'Américaine, toute la bonne société égyptienne s'y retrouvait.

À la réception, elle prit plusieurs guides touristiques et se focalisa immédiatement sur le *Zamalek Sporting Club*, destination de prédilection du gratin cairote. À sa première visite au club, elle constata qu'un grand nombre de clients étaient des étrangers, principalement allemands. L'un d'eux attira son attention : ses efforts pour obtenir des informations de la part des Allemands étaient particulièrement voyants et risqués. Isabelle le suspecta d'être un agent israélien. Elle était d'ailleurs certaine qu'en plus d'elle d'autres espions israéliens opéraient en Égypte. Peut-être en était-ce un.

Dès qu'elle le put, elle expédia un message au Mossad, dans lequel elle décrivait le comportement de cet homme et réclamait son rappel immédiat, s'il s'agissait effectivement d'un agent israélien. Bien vu. Il s'appelait Wolfgang Lotz et fut non pas rappelé, mais arrêté avec sa femme deux ans plus tard par les Égyptiens.

La tâche la plus urgente d'Isabelle était d'établir des contacts dans la capitale égyptienne. Au *Zamalek,* elle se lia avec plusieurs femmes de la haute société, qui l'invitèrent chez elles. Elle fit aussi la connaissance d'une jeune Italienne, qui lui présenta le consul de son pays, lequel, à son tour, l'introduisit auprès de plusieurs hauts fonctionnaires et officiers supérieurs. À la boutique d'antiquités *Ali Baba* du *Sémiramis*, elle rencontra un jeune archéologue, Mourad Ghali*, qui lui proposa de se joindre à lui lors de ses expéditions à travers le pays. Elle lui offrit pour sa part le livre d'un archéologue uruguayen décrivant l'Égypte ancienne et les pyramides.

Leur premier voyage les conduisit dans le Sud du pays. À côté des antiquités, Isabelle ne perdait rien des importants mouvements de troupes et d'armes lourdes en direction du Soudan, au sud. L'armée égyptienne utilisait des trains à cet effet et était en train de développer des lignes de chemin de fer à travers tout le pays à des fins similaires. L'excursion suivante avec Ghali, plus courte, les conduisit à Gizeh. Escaladant la grande pyramide, elle admira la complexité de sa structure.

— Était-elle l'œuvre des Israélites, se demanda-t-elle, à l'époque où ils étaient esclaves de Pharaon, il y a plus de quatre mille ans ?

Au retour, elle partit rejoindre son ami au bar du *Mina House.* Dans le hall, elle aperçut un célèbre journaliste de télévision, connu pour ses contacts haut placés avec les cercles gouvernementaux. Elle s'approcha de lui, se présenta, lui montra quelques-uns de ses dessins et lui parla de son vif intérêt pour l'archéologie égyptienne. Ils se revirent à plusieurs reprises, et il lui présenta un colonel des corps blindés, qui deviendrait une de ses sources involontaires sur les unités de chars de combat égyptiennes.

Isabelle s'acheta une voiture, et, lors d'un déplacement du Caire à Alexandrie, découvrit une grande base aérienne peuplée de dizaines de Tupolev 16, des bombardiers lourds de fabrication soviétique. Elle arrêta la voiture, compta le nombre d'appareils, mémorisa marques et caractéristiques, puis reprit sa route.

Au port d'Alexandrie, elle consigna les numéros et marques des bâtiments de la marine égyptienne.

— Je transmettais aux services secrets israéliens des rapports de renseignement sur toute une variété de sujets, confierait-elle à Dalia Mazori, principalement sur l'armée de l'air. J'avais constaté des mouvements d'armes et d'infanterie et n'avais pas aimé ça…

À Assouan, à l'extrême sud du pays, un immense barrage en construction sur le Nil était financé par l'Union soviétique. Isabelle savait qu'il constituerait une cible majeure des forces armées israéliennes.

— Je devais absolument mettre la main sur les plans du barrage, dirait-elle. C'était à mes yeux ma mission la plus importante. Plutôt que de l'attaquer avec des tanks, des avions et de l'artillerie, une bombe suffirait.

Elle obtint les dix plans au cours d'une sortie en bateau à proximité du site.

— Sur le pont, je m'étais liée d'amitié avec un officier, qui m'avait raconté en détail les étapes de sa construction.

Le projet de haut barrage sur le Nil lancé par Gamal Abdel Nasser en 1960 non loin d'un ancien barrage beaucoup plus modeste devait engloutir les temples d'Abou Simbel, qui avaient été taillés dans la roche sous le règne de Ramsès II. Il fallait donc les sauver, et un projet sans précédent fut conçu pour déplacer les gigantesques statues vers un nouvel emplacement plus élevé.

— Je m'étais présentée comme une architecte passionnée par l'archéologie. L'officier m'apporta un dossier contenant des plans complets de la construction, y compris de ses fondations dans les profondeurs du Nil.

Isabelle photographia la carte et les plans et envoya le tout dans une grande enveloppe adressée à la famille de Jose Antonio, en Espagne. De là, l'enveloppe voyagea comme prévu jusqu'à une boîte postale de Tel-Aviv. Elle considérerait toujours cette mission comme la plus importante de sa carrière.

Elle continua d'envoyer ses rapports dans d'innocentes lettres *via* l'Espagne. Elle possédait aussi un émetteur radio qu'elle avait réussi à faire passer en Égypte, mais elle réduisait ses messages au strict minimum, sachant bien que les transmissions électroniques pouvaient être interceptées par les moukhabarat égyptiens.

Pour l’heure, les tensions entre l’Égypte et Israël gagnaient en intensité. Isabelle Pedro sentait qu’un conflit majeur menaçait d’éclater, mais elle parvint à cacher ses émotions à ses amis égyptiens.

Elle opérait dans le pays depuis trois ans. Pendant cette longue période, elle était retournée trois fois en Israël, toujours *via* Paris. Pendant ces séjours, elle résidait chez des membres de sa famille, qui n’avaient pas la moindre idée de ce qu’elle faisait « en Europe ». Seulement un matin, alors qu’elle se maquillait, elle prit du mascara dans un petit flacon et dit à sa nièce Ruthy :

— Ça vient d’un marché du Caire.

Ruthy gloussa *in petto* :

— Encore une histoire d’Isabelle, pur fantasme.

Pendant un autre de ses séjours, Isabelle accompagna Ruthy à une conférence de l’école technique d’Atlit.

— J’ai appris le morse une fois, lui dit-elle.

À nouveau, Ruthy fut amusée.

— Bien sûr, pensa-t-elle, Isabelle connaît le morse…

La mission en Égypte devint plus dangereuse après l’exécution du grand espion du Mossad Élie Cohen à Damas et l’arrestation du couple Lotz au Caire.

— Je me savais en danger à tout moment, confesserait-elle bien plus tard, mais je n’avais pas peur. Le sentiment de terreur m’était inconnu.

Isabelle avait intégré la vie sociale cairote, elle fréquentait le casino et une myriade de boîtes de nuit et de restaurants, et mit gentiment un terme à la cour que lui faisait un journaliste local. Au début de 1965, elle accepta de jouer un petit rôle dans un film italo-égyptien sur la quête d’un ancien trésor. Pendant le tournage, elle fit la connaissance d’un producteur égyptien qui lui proposa de présenter, en français, une émission de télévision hebdomadaire sur l’art, centrée sur son expérience d’étrangère visitant l’Égypte. Elle se montra très flattée, mais refusa.

— J’aurais pu être reconnue, dirait-elle.

Après ses trois années en Égypte, elle demanda à être rappelée en Israël. Elle entama un long et épuisant débriefing au siège du Mossad. Ses supérieurs lui offrirent un emploi de contrôleur aérien à l’aéroport de

Lydda, mais elle refusa. Elle reprit sa profession d'architecte d'intérieur et y réussit.

Un jour, la boucle fut bouclée. Elle fut invitée à dessiner les plans d'agencement intérieur de la maison d'« Isser le petit » en personne, le ramsad qui l'avait recrutée des siècles auparavant.

— Sa femme m'a chaleureusement accueillie, et j'ai pu mettre leur maison sens dessus dessous. Isser venait, jetait un coup d'œil, disait que c'était bien et repartait. Il était très discret. Il n'a jamais évoqué l'Égypte. Il m'avait évidemment reconnue.

Finalement, elle épousa un ancien membre de l'Irgun clandestin et eut deux enfants.

— Le mariage, c'était à cause de sa mère, qui était tombée amoureuse de moi. Un jour, elle m'a attrapée et m'a dit : « Tu m'appartiens ! » Mon futur mari ne m'avait même pas encore rencontrée. Sa mère avait décidé à sa place.

À son mariage, Isabelle découvrit que plusieurs membres de sa famille et des amis de son époux étaient d'anciens officiers du Mossad. De nombreux vétérans des groupes de droite de l'Irgun et du groupe Stern faisaient aussi partie des invités. Parmi eux se trouvait le futur Premier ministre Menahem Begin. Un autre était son officier traitant parisien, « Michael », qui acheta aussi l'un de ses tableaux. Son nom véritable était Yitzhak Shamir, autre futur Premier ministre.

Et le resplendissant manteau de fourrure pend toujours dans la garde-robe d'Isabelle, à Tel-Aviv.

---

* Voir chapitre v.
* Voir chapitre v.
* Nom fictif.

10.
Nadine Frej

Une romance tragique

En 1963, Meir Amit, le nouveau ramsad, envoya Sami Moriah à Paris, en tant que chef du poste opérationnel avancé du Mossad. Sami comptait parmi les meilleurs guerriers des services secrets israéliens depuis leur création et avait participé à d'innombrables missions en territoire ennemi. L'une d'elles l'avait mis en contact avec Shula Cohen, à Beyrouth, au début des années 1950.

Mais à présent, à côté des opérations du Mossad à l'étranger, Sami fut chargé d'une autre, et pénible, mission.

✧

Nadine Frej* était née et avait grandi à Jaffa. Elle était la cadette d'une riche famille arabe qui n'avait pas fui Israël pendant la guerre d'Indépendance. Sa famille était chrétienne, et elle s'identifiait complètement avec l'aspiration nationale des Palestiniens et à leur lutte contre l'occupation sioniste haïe.

Nadine avait étudié dans une école catholique pour filles, où elle avait impressionné ses professeurs par son intelligence. Elle était de toute beauté,

grande, élancée, ses longs cheveux noirs tombant sur ses épaules et son visage impeccable dominé par une paire d'yeux noirs magnétiques. Elle avait seize ans le jour où elle fit la connaissance, chez elle, d'un jeune homme beau et mince. Son père fit les présentations :

— Voici Fouad, le nouveau professeur de notre école. Il va habiter avec nous quelque temps.

Nadine et Fouad échangèrent des amabilités, mais ne purent détacher leurs regards l'un de l'autre. Les jours suivants, elle fut profondément touchée par les manières du garçon, sa maîtrise de la langue arabe et les vastes connaissances qu'il déployait dans les conversations avec la famille.

Elle pouvait parler avec lui pendant des heures, au début en compagnie des siens, plus tard seule, en secret. Un grand amour germa entre eux, et ils décidèrent de se marier. Pour le plus grand plaisir de Nadine, son père donna sa bénédiction. Mais il y avait un problème : il était musulman, elle chrétienne ; comment allaient-ils se marier ? En fin de compte, après avoir échoué à obtenir de l'aide des chefs spirituels, son père opta pour un mariage civil.

En 1957, la famille Frej, incluant le jeune couple, émigra en France. Au début, le père rencontra de graves difficultés économiques, mais Fouad se montra d'une grande aide. Il confia à Nadine qu'il avait mis de côté une somme d'argent importante lorsqu'il s'occupait de transactions immobilières en Israël et qu'il pouvait donc apporter sa contribution à la famille. Même en France, Fouad réussit à conclure plusieurs affaires. Quelque temps plus tard, Fouad et Nadine décidèrent de déployer leurs ailes, de retourner au Moyen-Orient et de s'installer dans un pays arabe. Malheureusement, ils ne parvinrent pas à obtenir de visas longue durée pour la Syrie et l'Égypte et durent rester à Paris.

Nadine donna naissance à une petite fille, mais l'enfant mourut au bout de quelques mois. Nadine fut anéantie. Ils eurent un autre enfant, un petit garçon en bonne santé. Fouad se rendait souvent en Syrie pour de courts voyages d'affaires. Au bout d'un certain temps, il annonça à Nadine qu'il devrait passer plusieurs mois au Liban.

— Il est préférable que tu restes ici avec le bébé, lui dit-il.

Nadine ne se plaisait guère à Paris, une ville trop trépidante pour elle. Elle trouva de la consolation dans les bras de Nabil*, un jeune étudiant palestinien qui était devenu un ami de la famille après avoir rencontré le

couple lors d’une réunion d’émigrés arabes en France. Nabil affichait des opinions radicales sur le conflit israélo-arabe et ne croyait qu’en une lutte armée totale. Nadine, qui partageait ses idées, garda totalement secrète leur liaison. Mais peu de temps après, son amant décida de rompre avec elle, principalement par respect pour Fouad, qu’il admirait en tant qu’authentique patriote palestinien.

Fouad vécut seul à Beyrouth pendant deux ans avant de faire venir sa femme et son petit garçon. La famille enfin réunie, leur vie retourna à la normale, et Nadine tomba à nouveau enceinte. Puis, au cours d’une nuit sans sommeil, elle surprit son mari dans son bureau, penché sur un émetteur radio au beau milieu d’une transmission sans fil. Elle se figea sur le seuil. Fouad lui jeta un regard trahissant tout à la fois confusion, détresse et désespoir. Il finit par lâcher :

— Je suis juif, pas musulman ! Et je suis en mission ici pour les services secrets israéliens.

✧

Retour en arrière. À la fin de 1954, une formation ultrasecrète organisée par le Shabak, le service du contre-espionnage israélien, avait pour objet les *mistaarvim*, ces agents capables de se fondre dans la population arabe. À l’époque, les Arabes israéliens vivaient dans des villes et des villages soumis à une rude férule militaire. Chacun d’eux était étroitement contrôlé par un gouverneur militaire de Tsahal, et de sévères limitations étaient imposées aux voyages des Arabes dans le pays. Isser Harel n’en ressentait pas moins le besoin de disposer d’informations fiables sur les sentiments et projets qui mûrissaient dans la société arabe fermée.

Isser s’attendait à une guerre, à une nouvelle tentative des nations arabes de détruire Israël. Les paysans arabes, croyait-il, deviendraient une « cinquième colonne » qui viendrait en aide aux armées arabes. Il décida en conséquence d’infiltrer des agents secrets dans certains villages et quartiers arabes à travers tout le pays. Ces agents seraient des Juifs qui se feraient passer pour des Arabes, se comporteraient et parleraient comme eux et s’intégreraient dans leur société durant des années. De cette façon, ils pourraient obtenir des renseignements de première main sur leur état d’esprit et leurs projets.

Isser lança une longue et méticuleuse enquête pour identifier d'éventuels mistaarvim. Il nomma à la tête du projet Yaakov Caroz, chef adjoint du Mossad, et le maître espion Sami Moriah. Ceux-ci sélectionnèrent une dizaine de jeunes gens, pour la plupart des Juifs irakiens. Les recrues reçurent une formation dans un site secret à l'extérieur de Tel-Aviv qui avait servi d'académie aux officiers britanniques et plus tard de quartier général à Hassan Salameh, le chef des Arabes palestiniens pendant la guerre d'Indépendance d'Israël.

Les mistaarvim étudièrent les us et coutumes des Arabes israéliens, apprirent l'argot local, différent de celui qu'ils avaient ramené d'Irak. Ils durent suivre des formations approfondies sur la foi islamique, mémoriser des vers du Coran et s'habiller comme des villageois. Certains d'entre eux furent envoyés, sales et en haillons, dans les rues de villes juives, où ils furent arrêtés par la police, considérés comme des éléments « infiltrés » par les pays arabes voisins et jetés en prison. Relâchés après quelque temps, ils furent envoyés dans les villages qui leur avaient été assignés.

C'est de cette façon qu'Avner Porat* reçut sa formation, devint Fouad Ayad, fut envoyé à Jaffa et, en dépit d'instructions strictes, tomba amoureux de Nadine et l'épousa.

✧

Quand il confessa tout cela à sa femme, au cours de cette nuit terrible à Beyrouth, celle-ci fut pétrifiée. Le choc était terrible. En l'espace d'un instant, son monde s'était effondré. Au début, elle n'avait pas pu en croire un mot, mais son mari se tenait devant elle, brisé, désespéré, répétant sans arrêt :

— Je suis juif. J'ai été envoyé par les services secrets israéliens.

Nadine restait devant lui, pantelante, tremblante, incapable de prononcer un mot.

Plus tard dans la nuit, elle fut prise de fureur après le terrible choc qui l'avait submergée. Son mari, son amoureux, l'avait trahie non pas une fois, ni deux, mais à chaque instant de leur histoire, depuis que leurs regards s'étaient croisés dans la maison de ses parents à Jaffa. Elle fondit en larmes.

Quand elle recouvra ses esprits, Nadine l'accusa de l'avoir manipulée en se servant de son amour pour lui.

— Tu ne m’as pas épousée par amour, lui cria-t-elle, mais parce que tu voulais te servir de moi pour espionner !

Ses puissants sentiments nationalistes ne faisaient qu’ajouter à sa fureur. Elle qui soutenait la lutte des Palestiniens contre les sionistes se découvrait subitement mariée à l’un des plus redoutables agents de l’ennemi. L’orage qui faisait rage en elle lui fit croire un instant qu’elle perdait la raison. Fouad fit son possible pour réfuter ses accusations, pour la convaincre de la sincérité de son amour pour elle et pour leur fils, qui n’avait rien à voir avec sa mission. Bien au contraire même, puisque ses officiers traitants non seulement n’y étaient pour rien, mais désapprouvaient leur histoire.

— Je t’ai épousée par amour, voilà tout, lui dit-il. Tu es la femme de ma vie.

Nadine finit par se calmer, puis, dans un moment de confession mutuelle, elle lui révéla sa liaison à Paris avec Nabil. Ce fut à son tour d’écouter, assommé, ses paroles. Ils continuèrent à se disputer et à proférer des accusations jusqu’à l’aube.

Après cette horrible nuit, Nadine s’effondra et fit une fausse couche. Quand elle fut rétablie, elle dit à Fouad :

— Je veux que nous partions d’ici et que nous retournions à Paris.

Il refusa :

— Je ne suis pas venu ici de ma propre initiative. J’y ai été envoyé. Je ne peux pas décider de partir sur un coup de tête. Il y a un officier qui suit tout ce que je fais. Je ne peux pas déménager sans son autorisation.

Nadine était déchirée par un terrible dilemme, le quitter ou rester avec lui, sachant qu’il espionnait pour l’ennemi. Elle décida de rester. Elle ne pardonna jamais à son mari. Pourtant, après cette nuit, non seulement elle le protégea, mais elle lui apporta son aide. Elle n’espionna pas pour lui à Beyrouth, mais ne révéla pas aux autorités ses activités occultes (révélation qui l’aurait conduit directement à la potence). Quand il effectuait ses transmissions radio, elle verrouillait la porte d’entrée et n’autorisait personne à pénétrer chez elle.

✧

L’étrange situation dura six mois, jusqu’au retour à Paris. À ce stade, Fouad travaillait non plus pour le Shabak, mais pour le Mossad. À Paris,

Nabil reparut dans leur vie. L'ancien amant de Nadine était activement impliqué dans l'émergence d'une nouvelle organisation terroriste. La loyauté de Nadine fut une fois encore mise à l'épreuve. Elle devait choisir entre son soutien à la cause palestinienne – et ses liens avec Nabil –, et sa fidélité à un mari qui avait trahi sa confiance. À nouveau, elle choisit Fouad et ne divulgua jamais son identité véritable ni ses occupations à Nabil et à ses amis.

Une étroite relation s'instaura entre Fouad et le groupe extrémiste palestinien. Il loua à Bruxelles un appartement censé lui servir de bureau secondaire. En réalité, il avait été préparé au préalable par des officiers du Mossad pour un usage opérationnel, avec force micros et autres instruments dissimulés dans les murs. Fouad mit son local à la disposition de ses « amis palestiniens ». Toutes leurs rencontres, délibérations et décisions étaient dûment enregistrées et retransmises à la station du Mossad. Fouad fut chaudement félicité pour son succès.

Mais justement, cette réussite déclencha chez Nadine un nouvel examen de conscience. En tant qu'Arabe nationaliste, elle ne pouvait ignorer qu'elle entravait le combat de son peuple. Elle demanda le divorce à Fouad, qui refusa. Au bureau parisien du Mossad, Sami Moriah tenta de lui apporter son aide en faisant venir d'Israël le rabbin en chef de Tsahal, Shlomo Goren, afin de tenter de calmer les ardeurs de Nadine. La réussite sourit à Goren : non seulement il parvint à la convaincre de rester avec Fouad, mais il la persuada de se convertir au judaïsme. À la fin du procès de conversion, elle épousa à nouveau Fouad, cette fois selon la tradition juive…

✧

Au même moment, cependant, Sami Moriah commença à recevoir des rapports alarmants. Les écoutes des discussions entre Palestiniens indiquaient que ceux-ci commençaient à nourrir des soupçons à l'égard de Fouad. Certaines de ces rumeurs en faisaient un espion israélien. Sami et ses supérieurs décidèrent d'écourter le séjour de Fouad en Europe et le renvoyèrent en Israël avec sa famille. Durant l'été de 1966, ils firent voile pour Haïfa.

Nadine et son fils reçurent des noms hébreux et des papiers d'identité israéliens. Ils ignoraient que, deux ans auparavant, le ramsad et le chef du

Shabak avaient décidé de mettre fin au travail des mistaarvim. Il se trouvait qu'à l'exception des missions de Fouad, leurs efforts pendant plus de dix ans n'avaient rien produit de significatif. Ils avaient été sacrifiés pour rien et l'entière opération avait été une erreur. Les mistaarvim avaient vécu dans le mensonge afin d'obtenir des renseignements qui s'étaient révélés inutilisables.

Sami Moriah fut chargé de la tâche la plus pénible : convoquer à Paris les familles de ceux qui s'étaient mariés afin de révéler la vérité aux femmes arabes. Les réactions de celles-ci furent déchirantes. L'une d'elles s'évanouit, d'autres crièrent ou fondirent en larmes, et partirent se réfugier dans leur village natal. Une cour rabbinique secrète dirigée par le rabbin Shlomo Goren convertit deux d'entre elles. Les rabbins établirent en outre que même si leurs enfants étaient nés de mères non juives, ils seraient reconnus comme Juifs parce que les pères avaient été engagés dans des missions secrètes. Quelques familles retournèrent en Israël sous des identités juives, mais leurs fils ne furent pas incorporés dans Tsahal. L'un d'eux avait déclaré à sa mère, non sans cynisme :

— En cas de guerre, sur qui devrai-je tirer ? Les membres de ma famille israéliens ou arabes ?

Ces familles souffraient de graves crises d'identité, et, dans la quasi-totalité des cas, l'avenir de ces femmes et de ces enfants fut marqué par la gêne et le malheur. Les mistaarvim eux-mêmes se sentirent floués et affligés d'avoir perdu leur jeunesse dans un projet insensé. Mais le plus douloureux fut sans doute qu'il porta préjudice à la fois aux Juifs et aux Arabes. Les années passées par les mistaarvim à vivre une vie mensongère dans la société arabe, souvent dans une famille mixte, causèrent des dommages psychologiques irréparables à la fois aux hommes juifs, à leurs femmes arabes et à leurs enfants.

Ces coups douloureux s'abattirent également sur les familles de Fouad et de Nadine. Même après sa conversion et leur retour en Israël, la colère et la culpabilité de Nadine ne s'effacèrent pas. Elle continua à demander le divorce, et Fouad à le refuser. Au bout du compte, ils décidèrent de se séparer. Nadine s'inscrivit à l'université hébraïque et obtint un diplôme en sociologie. Elle finit par obtenir le divorce et retourna à Paris avec son fils. Le garçon, qui aurait préféré rester en Israël, dut se contenter des visites de son père dans la capitale française, lesquelles s'espacèrent avec le temps.

Fouad se remaria. En 1971, il eut une crise cardiaque et fut emmené d'urgence à l'hôpital, où il subit une opération à cœur ouvert. Quand des officiers du Mossad chargés de remettre à Nadine sa pension mensuelle l'informèrent de la maladie de son ex-mari, elle s'envola immédiatement pour Israël, s'installa dans sa chambre d'hôpital et le veilla jour et nuit pendant de longues semaines. Sa seconde épouse comprit et accepta l'étrange situation. Fouad s'en sortit, mais il succomba trois ans plus tard à un cancer.

Nadine, restée à Paris, finit par épouser un militant palestinien*.

---

* Nom fictif.

* Nom fictif.

* Nom fictif.

* Ce livre traite des amazones du Mossad. Nadine n'en faisait pas partie et en était peut-être même le contraire, mais sa vie avec un officier du Mossad, les souffrances et les tourments qu'elle avait endurés pour l'aide apportée à Fouad et à Israël l'ont rendue digne, de même que d'autres femmes de mistaarvim, d'un hommage et d'une reconnaissance dans notre histoire.

Partie III

MIKE HARARI ET SES DAMES

11.
Michael Harari

Prénom « Mike »

UN MATIN D'AVRIL, peu après leur atterrissage en Israël, Waltraud et Wolfgang Lotz furent invités à la résidence du président Zalman Shazar. Celui-ci souhaitait leur faire part de la gratitude d'Israël pour leurs actions en Égypte.

Le couple arriva à Jérusalem avec le ramsad Meir Amit, qui avait obtenu leur libération d'Égypte. Mais un autre homme pénétra dans le bureau de Shazar ce matin-là, qui faisait aussi partie du petit groupe. Son nom et sa photo étaient top-secret. C'était Michael, dit « Mike », Harari, le commandant adjoint du Césarée.

Né dans le quartier pittoresque de Neve Tzedek, à Tel-Aviv, Mike était considéré par ses pairs comme le guerrier clandestin suprême d'Israël. À l'âge de treize ans, il faisait déjà office de messager de la Haganah, après quoi il falsifia son certificat de naissance pour se vieillir de deux ans et rejoindre le Palmach, l'unité de choc de la Haganah. Il participa à des opérations parmi les plus spectaculaires de cette unité, y compris la libération du camp de réfugiés d'Atlit, où quantité d'immigrants étaient retenus prisonniers par les Britanniques. Il prit également part à la « nuit des Ponts », une mission symbolique pendant laquelle des bataillons du

Palmach dynamitèrent tous les ponts reliant la Palestine aux pays voisins. Mike fut arrêté et jeté en prison. Après sa libération, il s'embarqua pour l'Italie, d'où il fit passer des survivants de la Shoah en Palestine.

Après la création d'Israël, il servit dans plusieurs organisations secrètes, rejoignit le Mossad, et effectua des missions clandestines en France et en Éthiopie, avant d'atterrir au Césarée. Il y créa l'unité de commando du *Kidon*, chargée des missions les plus périlleuses, y compris des assassinats. En 1970, Mike fut placé à la tête du Césarée par le nouveau ramsad Zvi Zamir, un ancien camarade des jours du Palmach. Mince, les cheveux noirs, avec un large front carré dominant des yeux bruns malicieux, Mike était la figure dominante du Mossad. Il y était connu pour avoir enrôlé et promu au sein du Césarée des guerriers nés à l'étranger. Conjointement avec Zamir, il lança une réforme en profondeur des modes de recrutement du Mossad.

Zamir a confié aux auteurs de ce livre que lorsqu'il avait reçu les commandes du Mossad des mains de son prédécesseur, Meir Amit, le Césarée était composé de « gars super, qui ne parlaient que l'hébreu et le yiddish ». Ils décidèrent de faire appel à des gens qui n'avaient pas l'air israéliens, qui parlaient couramment des langues étrangères et qui étaient pour la plupart nés en Europe ou dans d'autres pays anglophones. Selon Zamir, ils pourraient opérer sous couverture dans des pays étrangers sans s'exposer.

Une des grandes réussites de Mike fut l'envoi de femmes au front pour des missions risquées en territoire ennemi. Mike avait perçu plus que quiconque avant lui le fantastique potentiel et les capacités spécifiques des femmes combattantes. Il recruta des femmes jeunes dans son département, passa des heures à discuter à cœur ouvert avec elles, instilla en elles la conviction que quelqu'un se souciait d'elles et les protégeait. Il avait pris l'habitude de leur dire qu'il annulerait une mission, fût-elle de la plus haute importance, s'il nourrissait le moindre soupçon que leur vie ou leur liberté puisse être mises en danger. Mike devint une sorte de figure paternelle pour toute une génération d'amazones, qui lui restèrent attachées pour le restant de leurs jours. Elles parlaient de lui avec autant d'affection que de respect. Ainsi put-il transformer toutes ces jeunes femmes, nées en Israël ou, pour la plupart, dans des pays étrangers, en d'éclatantes guerrières.

L'une d'elles, qui allait devenir la plus célèbre amazone du Mossad, était Sylvia Rafael.

12.
Sylvia Rafael (1)

La plus célèbre entre toutes

UN JOUR DE JANVIER 1974, le roi Hussein de Jordanie pénétra dans la salle à manger de son palais d'Amman et s'installa à la table du petit-déjeuner. Ses domestiques lui servirent un café noir serré et ses plats préférés. Il déplia le journal du matin et parcourut sa une, quand soudain il se figea.

Un cliché reproduisait le visage d'une femme qu'il ne connaissait que trop bien.

Elle lui avait rendu visite au palais à de nombreuses reprises et avait pris beaucoup de photos de lui et de sa famille. Un des enfants qu'elle n'avait eu de cesse de photographier était le petit Abdallah, futur monarque du pays.

C'était une photojournaliste, la photographe officieuse du palais, comme l'avait surnommée le personnel à cause de ses fréquentes visites à la résidence du roi.

Hussein la connaissait sous le nom de Patricia Roxburgh, une Canadienne installée à Paris. Mais dans le journal qu'il avait sous les yeux, elle était présentée comme Sylvia Rafael, une agente israélienne du Mossad.

Comment était-ce possible ? La charmante Patricia, une agente ennemie ?

Elle avait effectué son premier séjour en Jordanie à l'invitation officielle du propre gouvernement de Hussein ! Patricia, la chaleureuse, l'amicale Patricia, une espionne* ?

✧

Intelligente, jolie, très grande, ses yeux lumineux trahissant un caractère facétieux et un sens de l'humour aiguisé, Sylvia était née en 1937 à Graaff-Reinet, une petite ville proche du Cap, en Afrique du Sud. Elle avait deux frères. Son père était juif, et sa mère calviniste. Selon la loi religieuse hébraïque, elle n'était donc pas juive, puisque née d'une mère non juive. Pour compliquer encore son statut, son père était athée. Elle n'en reçut pas moins un douloureux rappel de l'antisémitisme le jour où elle vit une bande d'enfants pousser une fillette juive en larmes dans une brouette en criant :

— On t'emmène voir Hitler !

Sylvia fut tellement horrifiée que ses parents décidèrent de l'envoyer dans une pension prestigieuse pour jeunes filles à Port Elizabeth, où elle resta plusieurs années. À sa sortie de l'adolescence, elle était devenue une jeune fille vigoureuse, joyeuse, curieuse et pleine d'esprit – en sus d'une sioniste convaincue. Âgée de onze ans lors de la création d'Israël, elle s'était fait une idée profondément naïve de l'État juif, en réponse à l'événement antisémite qui l'avait tant choquée.

À seize ans, elle organisait déjà à Port Elizabeth la commémoration du cinquième anniversaire d'Israël. Elle mit sur pied un grand rassemblement de jeunes sionistes et récita d'une voix étranglée *The Silver Platter* (« Le plateau d'argent »), célèbre poème sur l'abnégation de la jeunesse israélienne lors des combats pour l'indépendance. Elle hissa en outre le drapeau national sur la maison de ses parents et leur parla d'émigrer en Israël. Elle avait aussi d'autres rêves d'avenir. Elle voulait devenir actrice, et ses condisciples la croisaient souvent dans les couloirs du pensionnat en train de débiter avec passion des tirades de Shakespeare. Par la suite, elle entreprit des études de littérature en Afrique du Sud et en Rhodésie. Elle s'adonnait également au dessin et à l'aquarelle.

Après son diplôme, elle parcourut l'Europe, indépendante et curieuse de tout, avant de s'installer en Angleterre. Elle y resta de longs mois, chercha du travail, mais n'en trouva pas dans le seul domaine qui l'intéressait, *barmaid…* Pendant tout ce temps, un nouveau rêve avait germé dans son cœur : se rendre en Israël et apporter sa contribution à la défense du pays. Elle venait de lire le nouveau livre de Leon Uris, *Exodus*, qui l'avait bouleversée.

À son retour en Afrique du Sud, Sylvia rencontra un jeune avocat prometteur, Avri Simon, fils d'une célèbre famille juive de Port Elizabeth. Il la demanda en mariage, et son père entrepreneur lança même la construction d'une maison de rêve pour le jeune couple. Mais Sylvia se rétracta :

— Pas maintenant, dit-elle à Avri. Je veux d'abord aller en Israël un an ou deux. Viens avec moi !

Il refusa. Finalement, elle s'envola seule, munie d'un appareil photo, cadeau de son père.

✧

Elle avait rêvé de prendre part à la lutte pour l'existence d'Israël, mais à son arrivée, à l'âge de vingt-deux ans, elle dut faire face à une réalité toute différente. D'abord, elle rejoignit comme volontaire le kibboutz Gan Shmuel. De là, elle fut envoyée travailler dans une usine de mise en conserve. David et Dorit, le jeune couple qui l'hébergeait, tombèrent vite d'accord qu'elle avait mieux à faire si elle voulait contribuer à l'idéal sioniste. Elle emménagea à Holon, dans la banlieue de Tel-Aviv, où elle fut embauchée comme professeur d'anglais dans le secondaire. Son nouvel emploi se révéla à son tour décevant. Était-ce là la terre d'Israël qu'elle voulait tant défendre ?

Elle n'abandonna pas pour autant et décida de rester. Elle envoya une lettre à Avri, en Afrique du Sud, pour lui annoncer la rupture de leurs fiançailles.

La percée vint d'une source inespérée. Elle avait loué à Tel-Aviv un appartement avec Hanna, une jeune femme qu'elle n'avait jamais rencontrée, qui était étudiante à l'université Bar-Ilan. Le petit ami de Hanna, Zvika, lui rendit visite à plusieurs reprises à l'appartement, où il

discuta à l'occasion avec Sylvia. Il ne lui révéla pas qu'il faisait partie des services secrets, encore moins qu'il servait comme instructeur à l'école des missions spéciales de l'unité 188 de Tsahal, laquelle était chargée de la formation des guerriers et de guerrières en territoire ennemi, tels Dafna et Shlomo Gal, Waltraud et Wolfgang Lotz ou encore Élie Cohen. L'unité fusionnerait bientôt avec le Césarée. L'« école » n'était rien d'autre qu'un appartement en désordre dans une vieille maison de la rue Allenby, à Tel-Aviv. Après avoir rencontré Sylvia plusieurs fois, Zvika alla trouver Motti Kfir, le chef de l'école :

— Il pourrait être utile que vous voyiez cette Sylvia Rafael. Je crois qu'elle ferait l'affaire.

C'est ainsi qu'une nuit d'octobre 1962, Sylvia reçut un appel téléphonique d'un homme qu'elle ne connaissait pas l'invitant à un rendez-vous, « pour lui offrir un emploi ». Le lendemain, Sylvia rencontrait Motti Kfir au café *Herly*.

Motti se montra particulièrement agréable et courtois. Il se présenta comme « Gadi », un employé d'une entreprise gouvernementale qui opérait en conjonction avec le ministère de la Défense. Elle mit son cœur à nu : elle voulait apporter sa contribution à l'État, mais Tsahal n'en voulait pas parce qu'elle était trop vieille – vingt-cinq ans ! Il est vrai qu'elle n'était pas juive suivant le canon religieux, mais elle se sentait profondément juive et était à la recherche d'un défi à relever en Israël.

Kfir l'assaillit de questions sur ses parents, les raisons de sa venue en Israël, son travail actuel, ses habitudes, ses amis… Il fut impressionné par sa sincérité et par son humour. Quand elle lui demandait, et lui redemandait, quel genre de travail il avait en tête, il évoquait chaque fois un emploi comportant de nombreux obstacles et voyages à l'étranger.

Il la regarda se lever et s'en aller. Les clients du café ne la quittaient pas des yeux tandis qu'elle s'éloignait.

— Peut-être est-elle un peu trop jolie, pensa-t-il. Le succès des guerrières du Mossad à l'étranger vient en partie du fait qu'elles n'attirent pas trop l'attention. D'un autre côté, elle pourrait se servir de son allure irrésistible pour parvenir à ses fins.

Lors de leur rendez-vous suivant, Kfir se montra plus précis. Il lui parla d'un poste au service du renseignement de Tsahal, et concéda que s'il s'agissait d'un travail passionnant, « il pouvait se révéler dangereux ». Il lui

donna ensuite un nom de code, « Ilana », mais l'avertit qu'elle devrait passer des tests, un examen psychologique, un contrôle de sécurité et une formation qui durerait plusieurs mois.

— Ça me va, dit-elle.

Kfir fit son rapport à ses supérieurs, et Ilana vint à une séance avec un psychologue. Elle lui décrivit ses rêves et ses peurs depuis sa plus lointaine enfance. Quand il lui demanda si elle avait eu d'autres peurs en grandissant, elle rit :

— Je craignais de rester vieille fille. Je n'ai pas eu de petit ami avant mes seize ans.

Le psychologue soumit un rapport détaillé au Mossad : « La responsabilité et la résolution de problèmes occupent une place centrale dans sa vie. Ses ressources l'incitent à ne pas reculer devant les situations imprévues, les changements, risques ou nouveautés inattendus, et plutôt même à les inviter dans sa vie. »

Sylvia entreprit d'autres examens, et les gens du Mossad se souviennent encore d'une phrase qu'elle avait dite au cours d'un de ses rendez-vous :

— Le mot impossible ne figure pas à mon lexique.

Elle passa pour finir le contrôle de sécurité avec brio. Le rapport d'évaluation final versé à son dossier personnel indiquait : « L'unité des Missions spéciales lui convient parfaitement. Elle montre bien des qualités : inclination à l'indépendance, ingéniosité de tous les instants, faculté à se lier aux autres, rapidité de mouvement… Elle est fière d'avoir trouvé une structure sur laquelle s'appuyer, à laquelle elle puisse s'identifier. »

Kfir l'invita à son bureau et lui serra la main :

— Vous en êtes !

✧

Elle resta sans voix. C'était le plus beau jour de sa vie. Elle décida de fêter l'événement, mais pas en allant boire des verres dans des soirées ou des restaurants. Aux premières heures du jour suivant, elle grimpa au sommet de Massada, près de la mer Morte.

La forteresse de Massada avait été l'ultime bastion de la rébellion juive contre l'occupation romaine de la Palestine, en 70 apr. J.-C. Quand elle fut

encerclée par les légions romaines, ses défenseurs se suicidèrent. Les soldats qui prirent d'assaut Massada trouvèrent les centaines de cadavres des combattants, de leurs femmes et de leurs enfants. Sylvia se sentait émotionnellement liée avec la poignée de guerriers qui s'étaient mis en tête de défier le puissant Empire romain. Le populaire slogan israélien « Massada ne tombera pas une nouvelle fois » convenait à son tempérament passionné et à son innocente rêverie de rejoindre les hommes et les femmes qui défendaient l'existence d'Israël.

La formation dispensée par le Mossad dans un appartement de la rue Dizengoff, à Tel-Aviv, était dirigée par un vétéran qui se faisait appeler « Oded », mais dont le nom véritable était Abraham Gehmer. Son père avait été assassiné par des terroristes arabes avant la création de l'État d'Israël. Abraham avait grandi au kibboutz Shiller, combattu dans un commando de parachutistes et servi dans le Shabak avant de rejoindre le Mossad. Bel homme mince et silencieux, il guida les pas de Sylvia sur les sentiers tortueux du monde des ombres : lecture de cartes et de photos aériennes, adoption de règles de conduite en situation incertaine, dissimulation d'explosifs dans des objets d'apparence anodine, maîtrise des transmissions radio, conduite de missions sous couverture en pays étranger.

Gehmer se tint également à ses côtés lorsqu'elle dut effectuer des exercices en extérieur : filer des suspects, repérer une surveillance et lui échapper, manipuler des armes, préparer des charges explosives. Il envoya Sylvia, dans le rôle d'une journaliste du *Daily Mirror* de Londres, interviewer la militante sioniste, féministe et socialiste Beba Idelson. Beba en fut enchantée.

Les exercices suivants se montrèrent plus difficiles. L'un d'eux consistait dans l'infiltration traditionnelle à l'intérieur de la centrale électrique de Reading, comme l'avaient fait avant elle Isabelle Pedro et d'autres amazones. Un autre exercice de routine consistait à pénétrer dans une base militaire, à une arrestation factice, à une nuit d'interrogatoires et à un emprisonnement dans une cellule obscure. Cette fois, Sylvia fut envoyée à la base Allenby de Jérusalem, où, après son arrestation et son interrogatoire musclés par des « policiers » brutaux, elle passa une nuit difficile, attachée et couchée à même le sol dans un cachot puant. Elle ne céda pas et s'en tint à sa couverture : une authentique touriste qui avait perdu son chemin.

Au matin, après avoir à nouveau tenté, en vain, de la faire craquer par des menaces et des accusations, les policiers renoncèrent et la conduisirent dans une autre pièce, où l'attendait Abraham Gehmer. Il la prit dans ses bras et lui dit :

— Je suis fier de vous.

Seulement alors comprit-elle que son arrestation et son cruel interrogatoire n'avaient été qu'un exercice conçu pour tester son comportement aux limites du désespoir.

L'exercice le plus exigeant fut cependant celui que Kfir et Gehmer avaient conçu spécialement pour Sylvia. Une nuit, ils l'envoyèrent dans un village jordanien de l'autre côté de la frontière. Elle était chargée de trouver comment permettre à un guerrier du Mossad d'atteindre, sans être repéré, un puits situé au centre de l'agglomération. Sylvia ignorait que l'endroit en question était en fait Kafr Kassem, un village arabe en territoire israélien. Sur la carte remise par Kfir et Gehmer à Sylvia, ils avaient effacé la frontière réelle et l'avaient déplacée plus à l'ouest. Sylvia franchit donc la frontière fictive, entra dans le village furtivement, accomplit sa mission et « revint en Israël ». Lors de son débriefing, elle admit qu'elle avait eu un peu peur, mais guère plus.

Sa formation était terminée. Elle échangea avec ses instructeurs des cadeaux de départ : des portraits de Kfir et de Gehmer qu'elle avait dessinés pour sa part ; un set d'aquarelles et un exemplaire du fameux poème de Rudyard Kipling « Si » (1895) pour la leur. Puis ils allèrent dîner tous trois dans un restaurant yéménite. Gehmer envoya un rapport officiel à ses supérieurs : « La candidate a démontré des traits de caractère exceptionnels. Très rigoureuse et extrêmement intelligente, elle possède en outre la capacité d'apprendre et d'absorber une grande quantité d'informations […]. [Elle] affiche une grande motivation et une identification absolue avec le peuple juif […]. Tous ses instructeurs chantent ses louanges. Elle a obtenu d'excellentes notes tout au long de sa période de formation et fait preuve d'esprit d'initiative et d'ingéniosité pour s'infiltrer dans des zones hautement sécurisées et mener à bien des missions d'investigation […]. Elle possède une capacité exceptionnelle pour s'adapter aux situations les plus difficiles […] et mener à bien ce qui lui est demandé de la meilleure des façons possibles. »

✧

Mike Harari observait à distance la couverture que sa nouvelle guerrière du Césarée était en train de mettre en place. En liaison avec les spécialistes du Mossad, il lui créa une « légende » de photographe professionnelle étrangère. Sylvia fut envoyée suivre des cours intensifs avec Paul Goldman, l'un des plus célèbres photographes de presse en Israël. Goldman avait documenté en quarante mille négatifs les dernières années du mandat britannique et les premières d'Israël. Il avait acquis une renommée mondiale en photographiant le Premier ministre Ben Gourion en maillot de bain en train de faire le poirier sur une plage de Tel-Aviv… Il initia Sylvia à l'art de la photographie et l'emmena à certains de ses reportages, dont un au domicile du Premier ministre. Elle lui servit d'assistante lorsqu'il captura « le vieil homme » sur pellicule. Ben Gourion lui-même lui parla et se montra intéressé par son expérience de « volontaire » en Israël.

— Si seulement il savait, pensa-t-elle.

À la fin de sa formation, Sylvia devait se rendre à l'étranger afin d'y installer sa couverture. Elle reçut un passeport canadien au nom de Patricia Roxburgh. Elle ignorait que cette Patricia n'était pas une invention, mais existait vraiment : c'était une jeune Canadienne grassouillette et ennuyeuse employée au service des successions d'un cabinet d'avocats de Montréal. Un jour, au cours d'une excursion aux chutes du Niagara, le petit ami juif de cette Canadienne l'avait serrée chaudement dans ses bras :

— Peux-tu me rendre un service ? lui avait-il demandé.

— N'importe quoi.

— Accepterais-tu de me prêter ton passeport pendant un an ou deux ? Israël en a besoin.

Comment aurait-elle pu refuser ?

Les spécialistes du Mossad avaient « repassé » le passeport en remplaçant la photo de Patricia par celle de Sylvia, qui devint donc M^lle^ Roxburgh, photographe de presse et peintre en herbe. Elle s'envola pour le Canada et loua un appartement sur l'île de Vancouver. Victoria, sa plus grande agglomération et la capitale de la Colombie britannique, était une ville charmante, fière de sa grande communauté artistique et de ses quartiers anciens, dont rues et bâtiments semblaient tout droit sortis du XIX^e^ siècle.

Sylvia s’adapta rapidement à sa vie dans la pittoresque Victoria. En jeune femme avisée, enjouée et sociable, elle se fit de nombreux amis et commença à photographier et à publier dans la presse locale. Au bout de six mois, quand sa couverture parut solide, elle prit un vol pour Paris, où elle loua un studio dans le centre. Pendant ce temps, un collaborateur anglais du Mossad entretenant des relations avec toute l’Europe activa ses contacts à Paris.

Un célèbre avocat se joignit à l’opération en appelant Louis Dalmas, un auteur, journaliste et présentateur radio qui possédait en outre une agence photo. Sur sa recommandation, Dalmas invita Patricia à passer le voir à son bureau. Il n’avait aucune idée de qui elle était vraiment et ne la suspecta à aucun moment d’être une amazone du Mossad. Mais il se montra très impressionné par son travail photographique et lui proposa du travail.

Quelques semaines plus tard, il offrait à Patricia sa première commande. Direction Djibouti.

✧

À son atterrissage à Djibouti, alors une colonie française dans la Corne de l’Afrique, l’avion d’Air France fut accueilli au son des tirs d’artillerie et à la lueur des incendies qui ravageaient la petite ville. Les rares passagers rassemblèrent leurs affaires et se précipitèrent dans deux bus délabrés escortés par des parachutistes français en voitures blindées.

Depuis sa fenêtre, Sylvia apercevait les cadavres étendus sur les bas-côtés, à côté des maisons en ruines et des voitures carbonisées. Elle commença à cliquer sur son appareil photo. Les coups de feu s’intensifiaient à mesure qu’ils approchaient de la ville. Des bandes d’Afars et d’Issas, les principales tribus de la minuscule Djibouti, erraient dans les rues et échangeaient des tirs d’armes automatiques, tandis que des parachutistes et des troupes de la Légion étrangère tentaient sans succès de les en empêcher. Des petits groupes de pillards s’en prenaient aux magasins ou tiraient sur les maisons des colons blancs. C’étaient les pires émeutes que la ville ait connues depuis des années.

Patricia descendit à l’hôtel *Miramar*. Des gardes en armes se tenaient à l’entrée. Elle fit monter ses bagages dans la chambre et se rua dehors malgré les mises en garde inquiètes des employés de l’hôtel. Ils

s’efforçaient de lui expliquer que les rues étaient hors de contrôle et que les émeutes spontanées pouvaient dégénérer en massacres de masse. Elle n’en fit qu’à sa tête.

Armée de ses seuls appareils, elle parcourut les rues de la ville pendant plusieurs jours et parvint, au milieu de scènes de combat, jusqu’à des quartiers dévastés et des bidonvilles misérables. Elle photographia des combattants des deux bords, des maisons éventrées, des familles pleurant leurs morts, des femmes et des enfants blessés, et envoya ses clichés à Paris par les avions de l’armée de l’air française. Elle était la seule photoreporter à couvrir les émeutes de Djibouti, si bien que ses photos furent reproduites dans les journaux et magazines du monde entier. Sa première mission pour l’agence Dalmas avait été un triomphe.

Peu après son retour en France, Sylvia reçut un appel de Louis Dalmas lui annonçant qu’il souhaitait organiser une exposition de ses photos de Djibouti à Paris. Le ministère de la Culture se disait prêt à sponsoriser l’événement.

— Nous lui donnerons pour titre : « Preuves vivantes de Djibouti, les photographies de Patricia Roxburgh. »

Elle hésita, ne tenant pas à s’exposer personnellement, mais finit par accepter. Le vernissage donna lieu à une réception somptueuse dans les salons du *Ritz*, place Vendôme. Les tirages couleur et noir et blanc étaient accrochés aux murs. Une foule triée sur le volet d’hommes d’affaires, de magnats des médias, de membres du gouvernement et de diplomates étrangers assistèrent à la soirée. Les costumes hors de prix côtoyaient les robes couture, tandis que des serveurs tout de blanc vêtus servaient champagne et petits-fours. Ravissante dans sa robe du soir noire, la reine du bal fut évidemment Patricia Roxburgh.

Tout en conversant et plaisantant avec les invités, Sylvia remarqua un élégant gentleman qui la suivait et semblait vouloir lui parler. Quand il finit par l’accoster, il se présenta comme l’ambassadeur de Jordanie en France. Au cours de leur conversation, elle ne lui cacha pas combien elle serait heureuse de pouvoir photographier les habitants et les paysages de ces terres arabes si exotiques.

— Accepteriez-vous de déjeuner avec moi ? lui demanda-t-il.

Quelques jours plus tard, quand ils se retrouvèrent au restaurant, une surprise l’attendait : l’ambassadeur était porteur d’une invitation officielle

de son gouvernement à visiter la Jordanie en tant qu'invitée de la Couronne.

Elle adora l'idée, Dalmas fut tout excité, et le Mossad donna son feu vert.

✧

Le voyage en Jordanie dura une semaine. Après un accueil chaleureux, elle parcourut le pays et prit ses photos. Tout semblait parfait, si ce n'est qu'un incident gâcha sa visite au camp de réfugiés d'Al-Wihdat.

Alors qu'elle était en train de prendre des photos, elle fut agressée par plusieurs jeunes armés de pistolets-mitrailleurs, qui la traitèrent d'espionne sioniste. C'étaient des terroristes palestiniens. Ils s'emparèrent de son appareil photo, ôtèrent la pellicule et envoyèrent un des leurs la développer. Elle leur tint tête avec fermeté et sang-froid. Tout compte fait, il s'avéra que les négatifs ne contenaient que des paysages et des portraits. Les Palestiniens se calmèrent, rendirent l'appareil et présentèrent leurs excuses.

Avant son retour en France, Sylvia fut invitée au palais royal, où elle prit des photos du roi Hussein et de sa famille. Ce fut la première de ses nombreuses visites dans le pays. Les fois suivantes, elle continua de photographier la famille royale et noua des liens d'amitié avec Hussein et son épouse.

Peu après son retour à Paris, Sylvia entendit deux coups brefs frappés à sa porte, suivis d'un silence puis de deux autres coups. Elle reconnut le code du Mossad et ouvrit la porte. Abraham Gehmer entra. C'était son nouvel officier traitant à Paris. Plus tard, d'autres coups. Motti Kfir, récemment nommé à la tête du quartier général opérationnel du Césarée en Europe, pénétra dans l'appartement à son tour.

— Vous partez demain, dit Abraham.

Elle prit le train de nuit pour Rome, où elle rencontra Mike Harari. Celui-ci lui présenta Shlomo Gal, un autre guerrier du Césarée. Belge de naissance, grand, le front barré d'une mèche rebelle et portant des lunettes, c'était un peintre de talent. Il avait passé quelques années dans les rangs de Tsahal avant de rejoindre le Mossad, avait été blessé au combat à plusieurs reprises et décoré pour actes de bravoure sur le champ de bataille.

Mike les briefa. Ils devaient jouer le rôle de jeunes mariés, tous deux artistes, en voyage de noces. Ils disposeraient d'une voiture, qu'ils

conduiraient à Naples avant de rejoindre la Libye en ferry. Des charges d'explosifs seraient dissimulées dans le véhicule par une équipe du Mossad. Une fois à Tripoli, Sylvia et son « mari » devraient se garer sur une place proche du domicile de la « cible », un membre important du gouvernement de Mouammar Kadhafi. La cible en question était un fidèle allié des terroristes palestiniens, dont il finançait les opérations et auxquels il fournissait armes et renseignement. C'était un homme dangereux qui devait être éliminé.

Quelques jours plus tard, on célébrait la fête nationale libyenne à Tripoli, et la cible était censée quitter son domicile sur la place. Mike chargea Sylvia et Shlomo de surveiller la maison depuis une position à proximité et d'activer les explosifs par télécommande au moment où l'homme sortirait de chez lui. Attentif au moindre détail, Mike remit des alliances aux époux.

Le lendemain matin, Sylvia et Shlomo enfilaient leurs alliances, réceptionnaient la voiture et prenaient la route pour Naples. C'est alors qu'un contretemps inattendu faillit tout faire avorter. Une fois parvenus au port campanien, ils découvrirent que tous les billets de ferry avaient été vendus. L'officier du Mossad censé les avoir achetés ne l'avait pas fait. Ils devaient monter à bord du bateau à tout prix, car la réussite de mission reposait sur leur arrivée à Tripoli plusieurs jours avant l'instant fatidique.

Shlomo et Sylvia eurent alors un aperçu de l'ingéniosité de Mike. Il se précipita vers la zone d'embarquement, glissa habilement une liasse de billets dans les mains de Giovanni, le responsable du chargement des véhicules et des passagers. La voiture, ses explosifs et ses deux guerriers du Mossad purent ainsi pénétrer en douceur dans le ventre du ferry.

✧

Arrivés à destination, ils prirent une chambre dans un hôtel et garèrent la voiture à l'emplacement prévu. Ils trouvèrent en outre un poste d'observation idéal, à proximité d'un café très fréquenté, qui offrait une vue dégagée sur la maison de la cible.

Il ne leur manquait plus que l'ordre du quartier général d'activer les explosifs. D'ici là, ils devraient attendre à l'hôtel. Sylvia se montra toutefois réticente. Elle craignait que le personnel ne commence à se poser

des questions sur ces deux étrangers qui passaient leurs journées dans leur chambre.

Elle descendit à la réception et demanda à des employés d'aller acheter du matériel de peinture : chevalets, toiles, couleurs, pinceaux, etc. Dès que les Libyens le leur rapportèrent, les époux installèrent les chevalets dans la chambre et se mirent à peindre la mosquée et les bâtiments qu'ils avaient sous les yeux. Des femmes de chambre et d'autres membres du personnel de service virent les tableaux, et, très vite, chacun à l'hôtel sut que les jeunes mariés en lune de miel étaient des artistes passionnés qui ne pouvaient s'empêcher de peindre les paysages exotiques de Tripoli.

Finalement, l'autorisation arriva de Paris. La fête nationale tombait le lendemain. Shlomo et Sylvia passèrent une mauvaise nuit, tendus, stressés, attendant avec impatience le lever du soleil. Le matin venu, ils se rendirent en hâte sur la place et découvrirent qu'elle était noire de monde, une foule festive de familles avec enfants et joyeux groupes d'adolescents. Près de la maison de la cible, des marchands ambulants avaient installé leurs étals et commençaient à vendre gâteaux, sandwiches, souvenirs et drapeaux. Shlomo envoya un message éclair à ses supérieurs indiquant que la mission pouvait être menée à bien, mais que de nombreux civils risqueraient d'être tués. La réponse arriva aussitôt : « Mère malade. Rentrer immédiatement ! » La mission était annulée.

Les deux guerriers montèrent dans leur voiture et, un peu plus tard, embarquèrent à bord du ferry, qui les ramena en Italie. Ils s'installèrent sur le pont supérieur, enlevèrent leurs alliances et les jetèrent dans l'océan. La lune de miel était terminée. Ils regagnèrent Paris dans le même train, mais pas dans le même compartiment.

Malgré l'annulation de sa mission, Sylvia était ravie.

— Je n'oublierai jamais, confierait-elle à ses supérieurs, que vous avez fait avorter une mission par souci des passants innocents.

✧

Au début des années 1960, le Mossad modifia peu à peu les objectifs de ses missions. D'une organisation de recueil de renseignement, elle se transforma en une unité de choc antiterroriste.

Le 1er janvier 1965, l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) créée par Yasser Arafat et ses acolytes lançait ses premières tentatives d'attentats depuis sa branche militaire, le Fatah, en Israël. Un commando venu de Jordanie essaya, sans y parvenir, de faire sauter des sites israéliens. Dans les mois et les années qui suivirent, l'activité du Fatah s'intensifia, résultant dans des attentats à la bombe et des meurtres.

Au cours d'une des toutes premières opérations antiterroristes du Mossad, Sylvia Rafael fut envoyée à Beyrouth. Selon le docteur Ronen Bergman, le ramsad avait convaincu le Premier ministre Levi Eshkol de la nécessité d'assassiner Yasser Arafat et plusieurs autres chefs du Fatah. Cela devait se faire en leur envoyant des lettres piégées contenant chacune la dose létale de 20 grammes d'explosifs. Les lettres devaient être postées de Beyrouth de façon à avoir l'air authentiques. Sur place, Sylvia colla elle-même les timbres sur les plis et les déposa à la Poste libanaise. Les lettres parvinrent à leurs destinataires, mais avec des résultats plus que décevants : certaines d'entre elles n'explosèrent pas, d'autres furent désamorcées par leurs cibles suspicieuses, et seules quelques rares d'entre elles furent légèrement blessées. L'opération fut annulée elle aussi.

À peine revenue à Paris, Sylvia replongea vite dans une intense succession de missions. Elle était parfois envoyée en reportage par Louis Dalmas, mais le plus souvent, elle était en mission pour le Mossad. De Paris, elle prenait des vols pour Damas, Bagdad, Amman et Le Caire, ou même l'Afrique du Nord. Protégée par l'identité de Patricia Roxburgh, elle recueillait du renseignement et participait à des actions violentes contre des groupes terroristes.

Sa couverture de photographe lui permettait de visiter des camps de terroristes palestiniens en Jordanie et au Liban. Elle n'était jamais inquiétée, même quand une alerte rouge était déclenchée dans certains pays arabes. À en croire certaines sources, elle se tenait sur le balcon d'un hôtel du Caire, le 5 juin 1967, lorsqu'elle vit les appareils de l'armée de l'air israélienne fondre sur l'aéroport international de la capitale égyptienne, déclenchant la guerre des Six-Jours.

En 1968, à son trente et unième anniversaire, Sylvia fut envoyée par Dalmas photographier la mise à l'eau d'un nouveau bateau sur la Seine. Le baptême s'acheva comme de coutume par une fête sur le pont du bateau. Se mêlant à la foule joyeuse, Sylvia découvrit qu'elle n'était pas la seule

photographe à couvrir l'événement. Sur le pont, elle fit la connaissance d'un beau jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus portant un appareil photo professionnel en bandoulière.

Il se présenta à elle comme Eric Strauss*, photographe à la célèbre agence Magnum. Elle remarqua son vif intérêt pour elle, et pas seulement en tant que concurrente. Quand le dîner fut servi, ils s'assirent à la même table. Il était intelligent, spirituel, et racontait ses histoires de voyages et d'escalades – son passetemps – avec humour. Il était plus jeune qu'elle, et elle l'appréciait. Beaucoup.

La part sombre de la vie de Sylvia venait de sa solitude. Elle avait besoin de chaleur humaine, d'amour, peut-être plus encore que les autres amazones. Ses lettres à sa famille en Afrique du Sud, dénuées de toute allusion à son activité véritable, débordaient de nostalgie et d'amour. Mais ces épanchements ne pouvaient dissiper son sentiment de solitude. Entre les missions qu'elle conduisait seule, sans amis ni famille, sans pouvoir partager avec quiconque ses expériences, même les plus innocentes, elle errait en ville, allait au cinéma, au concert ou au musée. Et voici, soudain, ce jeune homme.

À la fin de la soirée, Eric l'invita à dîner, mais elle refusa. Elle redoutait qu'il ne soit un agent ennemi déguisé cherchant à l'approcher. Elle prit son numéro de téléphone et promit de lui faire signe. Mais son premier geste fut d'appeler Gehmer, son officier traitant au Mossad. Elle lui dit qu'elle appréciait cet Eric Strauss et qu'elle souhaitait le revoir.

— Laissez-moi faire des vérifications, lui répondit Gehmer.

Le Mossad réprouvait les relations intimes entre ses guerriers et des étrangers. D'un autre côté, il ne voulait pas les priver des derniers vestiges d'une vie normale. Sylvia était une jeune femme au tempérament romantique. Ses officiers traitants estimaient que, pour peu que cet homme soit net, il ne devrait pas y avoir d'obstacle à ce qu'ils entretiennent une relation. Les experts du Mossad entrèrent immédiatement dans le vif du sujet. Une requête aux services de renseignement allemands produisit une fiche détaillée sur Eric Strauss. Une autre fiche leur fut fournie par Interpol, et des rapports leur arrivèrent aussi de collègues français. Les résultats de l'enquête ne souffraient aucun doute : Eric était bien qui il prétendait être et n'était engagé dans aucune activité ou relation suspecte.

Sylvia obtint le feu vert. Le soir même, elle appela Eric. Ils allèrent boire un verre, dînèrent, et, en guise de dessert, allèrent visiter l'appartement de célibataire d'Eric, visite qui se termina au matin. Sylvia le quitta en femme amoureuse. Elle se rappela sa relation avec Avri à Port Elizabeth et ne comprit qu'alors qu'elle n'avait été rien de plus qu'une amitié. Pour Eric, elle était tombée à la renverse, et la même chose était arrivée à son amoureux. Leur liaison se transforma en une histoire d'amour passionnée. Ils passèrent beaucoup de temps ensemble. À l'occasion, elle lui annonçait qu'elle était envoyée en reportage par Dalmas, mais sans lui révéler où ni pourquoi ni quand elle reviendrait. Eric s'habitua à ses voyages mystérieux. De toute façon, il n'avait pas le choix. De son côté, Sylvia souffrait tellement de devoir lui cacher ses véritables occupations qu'au bout de quelques mois elle alla trouver ses supérieurs avec une idée originale.

— Eric, leur annonça-t-elle, a récemment démissionné de Magnum. Il est à la recherche d'un travail différent, à la fois stimulant et passionnant. Pourquoi ne pas le recruter au Mossad ?

Ainsi, pensait-elle, la dernière barrière qui les séparait disparaîtrait.

Mike Harari hésita, mais finit par donner son accord.

Folle de joie, Sylvia se précipita chez Eric et lui dit :

— Je connais une société spécialisée dans la collecte de renseignement. Ils sont à la recherche d'agents qui puissent travailler pour elle en Europe et peut-être ailleurs. Ils sont liés à Israël. Cela t'intéresserait ?

Il demanda plus de détails, mais elle répondit qu'elle n'en savait rien. Eric accepta de rencontrer ces « collecteurs de renseignement ». Plusieurs officiers du Mossad vinrent le rencontrer à Paris pour l'interviewer, après quoi ils le firent venir en Israël et le logèrent dans un appartement de la rue Bloch, à Tel-Aviv. Ces discussions préliminaires se poursuivirent dans une cache, où il rencontra des experts du Mossad et un psychologue. Eric comprit vite qu'il était passé au crible en vue de son recrutement au Mossad. Il apprit également que sa petite amie, Patricia Roxburgh, était une guerrière du Mossad. Cette révélation dissipa ses doutes sur ses mystérieux voyages. Il accepta la proposition et, après de longs mois de formation, revint à Paris en guerrier du Césarée. Les relations entre les amants devinrent encore plus intimes dès qu'ils purent évoquer ouvertement leur travail.

Mais leur relation ne tarda pas à s'étioler. Les supérieurs d'Eric décidèrent de l'infiltrer pendant quelques années dans une capitale arabe en tant qu'agent. Au début, lui et Sylvia croyaient qu'ils pourraient maintenir leur liaison lors de ses visites à Paris. Il devint vite évident que ce n'était pas possible. Ils n'étaient pas autorisés à échanger lettres ou messages ni à se téléphoner. Les dates de leurs vacances ne correspondaient pas. Peu à peu, ils s'éloignèrent l'un de l'autre et leurs sentiments disparurent.

L'ironie veut que leur appartenance commune au Mossad entraînât la disparition de leur amour. Sylvia ne se pardonna jamais son initiative. Elle était trentenaire, et son rêve de fonder une famille semblait être devenu une mission impossible.

Peut-être est-ce à cause de cet échec qu'elle se comporta tellement différemment la deuxième fois qu'elle tomba amoureuse. Deux ans plus tard, elle rencontra en effet à Paris un jeune journaliste du *Times*. Il s'appelait Jon Swain et était âgé de vingt et un ans. Il eut l'impression qu'elle le « poursuivait » et voulait « s'assurer qu'elle était l'objet de son propre désir ». La beauté, la sagacité et le charme de Sylvia l'avaient emporté tout, et il tomba amoureux. Ils passèrent des nuits de passion dans son petit appartement parisien de la rive droite. Cette fois, elle n'en informa pas ses supérieurs. Leur liaison se développa sans que quiconque au Mossad en eût le moindre soupçon. Selon Jon, Sylvia se montrait tellement intéressée par la Libye qu'elle proposa qu'ils se rendent tous deux à Tripoli. Lui pourrait interviewer Kadhafi, et elle faire des photos. Il donna son accord, mais ne put obtenir de visa, ce qui mit un terme au projet.

Leur histoire dura de longs mois et se dissipa naturellement et pacifiquement avec le temps. Ce n'est qu'en 1973, quand la véritable identité de Patricia Roxburgh fut révélée* que Jon eut le choc de sa vie. Des années plus tard, il révéla avec candeur sa liaison avec Sylvia Rafael, « une meurtrière chevronnée » dans un article du *Sunday Times* : « Tel un enfant, j'étais tombé dans le piège à miel posé par la Mata Hari israélienne. » Après avoir décrit leur romance, il concluait l'article en écrivant : « Je me rappellerai toujours avec stupéfaction la façon dont je me suis frotté au monde des services secrets internationaux et suis tombé amoureux d'une ravissante jeune femme qui, en réalité, était une espionne qui tuait de sang-froid. »

✧

Le 5 septembre 1972, Sylvia se trouvait seule dans son appartement parisien quand un flash spécial à la télévision annonça qu'un attentat terroriste sanglant s'était produit à Munich, où les Jeux olympiques battaient leur plein. Les rapports mentionnaient l'organisation terroriste palestinienne Septembre noir. Selon les premières informations, les terroristes avaient fait irruption dans le village olympique et avaient tué et séquestré des athlètes israéliens.

Septembre noir était un nouveau groupe terroriste, créé par Yasser Arafat.

À cette époque, le Fatah traversait une crise sérieuse. Les terroristes du mouvement avaient été expulsés de Jordanie en septembre 1970, quand le roi Hussein avait senti qu'il commençait à perdre le contrôle de son royaume. Depuis la guerre des Six-Jours et la débâcle des armées arabes, les terroristes étaient devenus les seules forces à poursuivre le combat contre Israël. Leur popularité et leur attrait s'étaient considérablement développés, et beaucoup de jeunes Palestiniens avaient rejoint leurs rangs. Les membres du Fatah avaient fait de la Jordanie leur base principale, et ils se déplaçaient à travers le pays avec leurs armes en toute impunité. Ils étaient parvenus à prendre le contrôle non seulement des camps de réfugiés, mais de nombreux quartiers de la capitale, Amman, ainsi que de villes et de villages en bordure du Jourdain, qui faisait à présent office de frontière entre Israël et la Jordanie. Pour eux, l'autorité de Hussein n'existait plus. Ils étaient devenus les véritables maîtres du pays.

Le roi hésita longtemps sur les mesures à prendre. Son armée se montrait frustrée et rétive. Quand Hussein passa en revue son corps de blindés, il vit un soutien-gorge ondoyer comme un drapeau à l'antenne d'un char d'assaut.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna-t-il rageusement.

— Ça signifie que nous sommes devenus des femmes, répondit le chef de char. Vous ne nous laissez pas combattre.

Hussein se décida à récupérer son pays et lança son armée à l'assaut des bases terroristes et des camps de réfugiés. Le massacre fit des milliers de morts. Des terroristes furent abattus dans les rues, traqués et exécutés sans jugement, tandis que l'artillerie jordanienne pilonnait les camps sans merci.

Mais alors que les massacres se poursuivaient, la plupart des terroristes avaient réussi à s'enfuir en Syrie et au Liban. Les Palestiniens se rappelleraient ce mois de septembre 1970 comme d'un « Septembre noir ».

Yasser Arafat devint obsédé par la revanche, tout en s'efforçant de projeter l'image d'un homme pacifique, déterminé à trouver la solution au problème palestinien sans faire couler de sang. Il ne pouvait lancer le Fatah, auquel il restait identifié, dans de violentes opérations de représailles. Il décida donc de créer, au sein du Fatah, une nouvelle organisation terroriste ultrasecrète afin de pouvoir lancer des attaques sanglantes contre ses ennemis. Celle-ci nierait toute connexion avec le Fatah et serait ainsi libre de commettre des attentats à la bombe et des massacres, tandis qu'Arafat entrerait à l'Assemblée générale de l'ONU un rameau d'olivier à la main.

Il baptisa l'organisation Septembre noir et nomma à sa tête Abou Youssouf, un des principaux responsables du Fatah. En réalité, son véritable chef était un jeune commandant charismatique appelé Ali Hassan Salameh, baptisé par ses camarades « le Prince rouge ».

Les premières opérations de Septembre noir ciblèrent la Jordanie : sabotages, assassinat d'agents secrets, meurtre d'un ancien Premier ministre. Puis aux attaques contre la Jordanie succéda un attentat sanglant contre Israël.

✧

Sylvia, en larmes devant sa télévision, assista impuissante au déroulement de l'attentat de Septembre noir à Munich. Huit hommes armés portant des masques de ski s'étaient introduits dans des appartements de la délégation israélienne du village olympique. Ils avaient tué deux membres de l'équipe et retenu neuf autres en otages.

La police allemande arrivée sur les lieux semblait désemparée. Journalistes, photographes et équipes de télévision dépêchés du monde entier s'étaient agglutinés autour du village olympique, si bien que, pour la première fois dans l'histoire, le public put voir en direct une opération terroriste en cours d'exécution. Israël proposa d'envoyer les commandos antiterroristes spéciaux de Tsahal, mais l'Allemagne refusa.

— Merci, mais non, répondirent les Allemands. Nous contrôlons la situation et savons parfaitement ce que nous avons à faire.

Leur seule concession fut de permettre au ramsad Zvi Zamir de venir à Munich assister aux opérations de la police bavaroise pour neutraliser les terroristes. La police allemande tenta de piéger les terroristes par une ruse : leur offrir un passage sûr vers un pays arabe de leur choix s'ils libéraient les otages. Septembre noir accepta. Les terroristes et leurs prisonniers furent conduits à l'aéroport de Fürstenfeldbruck, où un avion était censé les attendre. Les terroristes comprirent immédiatement le stratagème, et une fusillade éclata. Pendant les échanges de tirs, des membres du commando exécutèrent tous les otages. Un policier fut également tué, ainsi que cinq des huit terroristes. Les trois survivants furent emprisonnés, puis libérés après le détournement d'un avion de la Lufthansa par un autre commando de Septembre noir.

Le ramsad Zvi Zamir retourna en Israël après avoir été témoin de l'épouvantable incompétence de la police allemande. Golda Meir, alors Première ministre, était dévastée.

— À nouveau, dit-elle, des Juifs menottés et ligotés sont assassinés sur le sol allemand.

Traumatisée, elle prit la décision de ne pas laisser impuni le massacre munichois. Mais comment ?

Quelques jours après la tragédie, Zvi Zamir et Aharon Yariv, le conseiller de la Première ministre en matière de terrorisme, vinrent la trouver. Ils l'avertirent que l'organisation palestinienne avait l'intention de lancer une guerre totale contre Israël et plusieurs pays occidentaux.

— Nous devons les arrêter, plaidèrent-ils, mais il est impossible de tuer ou de faire prisonnier tous les membres de Septembre noir. La seule façon de faire cesser les attaques est de débusquer leurs chefs et de les liquider.

Zamir et Yariv laissèrent aussi entendre que le massacre de Munich devrait être vengé.

— Nous avons les hommes, dirent-ils. Le Césarée est parfaitement capable d'assurer cette mission et de traquer les chefs. Écrasez la tête du serpent, et Septembre noir s'écroulera.

Golda hésitait à lancer une équipe de jeunes gens dans une telle campagne d'assassinats. Elle se mit à s'exprimer à voix basse, comme pour elle-même, évoqua la marche tragique du peuple juif, toujours persécuté, massacré, parla de la Shoah. Pour finir, elle releva la tête et dit :

— Envoyez-les !

Zamir appela Mike Harari, le nouveau patron du Césarée, pour lui annoncer qu'il commanderait l'opération, baptisée « Colère de Dieu ».

Golda estima nécessaire d'établir un contrôle civil des opérations. Elle ne pouvait se contenter de la promesse de Yariv et de Zamir que l'équipe du Césarée ne s'en prendrait qu'aux chefs terroristes et devait s'assurer qu'aucun innocent ne serait tué. Elle créa à cet effet un comité top-secret incluant, en plus d'elle, le ministre de la Défense Moshe Dayan et le vice-Premier ministre Yigal Allon. Tous trois formèrent le « Comité X », sorte de tribunal auquel devait être soumis pour approbation tout projet d'assassinat par l'équipe de « Colère de Dieu ».

Yariv et Zamir furent informés qu'ils devraient soumettre au trio les noms et dossiers de chaque cible visée. Mais qui serait assez responsable, assez réfléchi et assez informé pour préparer de tels dossiers ? Zamir trouva immédiatement la personne toute désignée pour le poste : Aliza Magen.

Aliza était restée très active au Mossad depuis la campagne contre les scientifiques allemands. Au début de 1965, elle avait préparé avec Yehudit Nissiyahu la mission du Mossad visant à localiser et assassiner le criminel de guerre nazi Herberts Cukurs à Montevideo. Elle avait ensuite accompli et commandé des missions à l'étranger. Pendant toutes ces années, elle était devenue une proche collaboratrice de Mike Harari, qu'elle tenait en haute estime. En 1972, elle fut la principale référente de l'opération « Colère de Dieu ». Avec son équipe, c'est donc elle qui prépara les dossiers des chefs terroristes à éliminer :

— Nous réunissions tout ce que nous recevions sur eux, confierait-elle, que ce soit de l'Aman, du Shabak ou d'autres sources. Après quoi nous déterminions ce que chacun d'eux avait fait pour mériter de figurer parmi nos clients.

Le premier de ces « clients » fut Abdel Wael Zwaiter. Pendant des semaines, l'équipe d'Aliza l'avait pris en filature et avait multiplié les recherches à son sujet, jusqu'à ce qu'elle obtienne la certitude qu'il était bien le commandant de Septembre noir à Rome.

Puis l'opération « Colère de Dieu » reçut son premier volontaire : Sylvia Rafael.

✧

Le lendemain de la tragédie de Munich, Sylvia se précipita auprès de « David », son nouvel officier traitant à Paris. Les horribles images de l'attaque terroriste la hantaient au point qu'elle se sentait misérable et désemparée.

Elle demanda à faire partie de toute mission ciblant les auteurs du massacre. David promit de transmettre sa requête à ses supérieurs, mais l'avertit que ce genre de décision était pris en fonction de considérations pragmatiques, non de demandes personnelles. Elle balaya ses réserves. Il ne l'avait jamais vue si agitée.

Pendant un mois, rien ne se passa. Sylvia rongeait son frein et attendait. Un soir du mois d'octobre, elle pénétra dans le hall de l'*Olympia*, boulevard des Capucines, arpenta le long couloir menant derrière la scène et photographia Yves Montand qui y donnait un concert devant un public enthousiaste. Elle se rua ensuite au bureau de Dalmas pour faire développer ses pellicules. Tout juste rentrée chez elle à minuit passé, elle entendit sonner le téléphone.

C'était David :

— Je suis au regret de vous annoncer que votre sœur a été victime d'un accident de voiture, lui dit-il en anglais. Elle se trouve dans un état grave. Nous pourrons lui rendre visite demain.

Elle saisit immédiatement le sens des formules codées. Une mission urgente allait être lancée, et elle devait en faire partie.

Le lendemain matin, elle passa voir David et, quelques heures plus tard, montait à bord du train de nuit pour Rome. Elle ne ferma pas l'œil de tout le voyage. À la gare centrale de la capitale italienne, un guerrier du Césarée l'attendait. Elle ne le connaissait pas, mais elle l'identifia grâce à la cravate bleue parsemée de petites étoiles blanches que David lui avait décrite. Il se présenta comme « Danny », et lui remit un sac dans lequel une caméra cachée avait été installée. Après avoir déposé ses bagages à l'hôtel où une chambre avait été réservée au nom de Patricia Roxburgh, elle rejoignit Danny, qui la conduisit dans une des rues les plus élégantes de Rome et lui indiqua un bâtiment de taille moyenne.

— C'est l'ambassade de Libye, lui dit-il. Elle emploie un certain Abdel Wael Zwaiter.

Danny décrivit Zwaiter à Sylvia et lui remit un dossier détaillé sur son compte. En se plongeant dans le dossier, Sylvia comprit que cet homme

personnifiait toute la duplicité de Septembre noir. À première vue, c'était un Palestinien réservé, maigrichon, végétarien et doux. Âgé de trente ans, il était né à Naplouse dans une famille d'enseignants et d'intellectuels et était lui-même diplômé des universités de Damas et de Bagdad en philosophie et en littérature arabe. Son père, Mouhammad, était un historien réputé et un excellent traducteur de Rousseau et de Voltaire. Sa tante Faiza était une des plus importantes intellectuelles de Naplouse.

Wael vivait à Rome depuis quatorze ans et travaillait comme traducteur à l'ambassade libyenne pour un maigre salaire mensuel de 100 livres libyennes. Dans la communauté arabe de Rome, le doux Zwaiter était considéré comme un pacifiste opposé à toute forme de violence, et certaines rumeurs prétendaient qu'il avait suggéré dans le passé aux Israéliens d'établir un État palestinien en Jordanie et sur la rive occidentale du Jourdain.

Ce que le public ignorait est que l'aimable Docteur Jekyll se métamorphosait secrètement en Mister Hyde, un terroriste assumé et cruel qui commandait la section romaine de Septembre noir. Peu de temps auparavant, deux beaux Palestiniens, agissant sur ordre de Zwaiter, avaient séduit des touristes anglaises en visite à Rome. Ils avaient convaincu les deux jeunes filles crédules de poursuivre leur voyage jusqu'en Israël. Les Casanova promirent de les rejoindre rapidement et leur demandèrent d'apporter des cadeaux à des membres de leur famille vivant sur la rive occidentale, dont un coûteux tourne-disque.

Les Anglaises ignoraient évidemment que leurs nouveaux petits amis les envoyaient à la mort. Le merveilleux cadeau était bourré d'explosifs et équipé d'un altimètre permettant de déclencher l'explosion au moment où l'appareil atteindrait son altitude de croisière. Les deux jeunes femmes enregistrèrent leurs bagages à l'aéroport et prirent un vol El Al pour Israël. Le mécanisme fonctionna, et la charge explosa dans la soute de l'avion. Après plusieurs tentatives d'attentats en vol sur des avions de la compagnie israélienne, les compartiments à bagage avaient toutefois été recouverts d'épais blindages, si bien que l'appareil à bord duquel se trouvaient les Anglaises résista au choc. L'avion atterrit en catastrophe, et les jeunes filles furent rapidement identifiées. Bien sûr, les Palestiniens avaient quitté l'Italie, mais leurs traces menaient à Wael Zwaiter. Interrogé par la police, celui-ci fut relâché. Les Italiens n'avaient rien trouvé. D'autres si.

Ce jour d'octobre où Zwaiter sortit de l'ambassade, il ne prêta pas attention au couple d'amoureux assis dans une voiture garée face à l'immeuble. La femme tenait un grand sac de curieuse façon. Patricia Roxburgh prenait des photos, comme d'habitude, si ce n'est que cette fois elles étaient destinées non à l'agence Dalmas, mais à Hadar-Dafna, l'immense forteresse du boulevard King Saul, à Tel-Aviv, qui abrite le quartier général du Mossad. Les jours suivants, Patricia et Danny prirent Zwaiter en filature. Ils découvrirent les noms et adresses de ses amis, ainsi que sa propre adresse, un modeste appartement de la place Annibaliano. Dans l'intervalle, d'autres guerriers étaient arrivés d'Israël et avaient loué une voiture ainsi que des appartements pouvant servir de cache.

Le 17 octobre, Sylvia et Danny suivirent Zwaiter après son départ de l'ambassade. La filature les conduisit au domicile d'une de ses amies, Janet von Braun, une femme d'une cinquantaine d'années qui lui avait préparé une légère collation. À 22 h 30, Zwaiter rentra chez lui après avoir acheté des petits pains, un journal et une bouteille de vin de figue à l'épicerie du quartier. Dans sa poche, il portait un exemplaire des *Mille et Une Nuits,* qu'il était en train de traduire en italien.

Un couple d'âge moyen le croisa. C'étaient des agents du Mossad chargés de s'assurer qu'il était bien leur homme. À l'intérieur de l'immeuble, près de l'ascenseur, deux étrangers l'attendaient. Ils le criblèrent de douze balles de Beretta calibre 22. Ce même soir, Sylvia montait dans le train de nuit pour Paris.

Maintenant que Zwaiter était mort, sa couverture n'avait plus d'objet. Un journal de Beyrouth publia sa nécrologie, signée de plusieurs organisations terroristes, pleurant Zwaiter comme « un de nos meilleurs combattants ». Mais il était loin d'être le seul loup déguisé en mouton.

Au début de décembre, la sonnerie du téléphone retentit dans l'appartement parisien du docteur Mahmoud Hamchari, un universitaire et historien de gauche d'origine palestinienne. Hamchari décrocha le combiné.

— Ici Patricia Roxburgh. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr.

Hamchari avait rencontré Patricia plusieurs années plus tôt au vernissage de son exposition de photos de Djibouti.

— Comment allez-vous ? Vous préparez quelque chose ?

— Absolument.

Elle lui décrivit avec passion le projet sur lequel elle travaillait, constitué essentiellement de portraits. Elle évoqua également ses voyages en Jordanie et les magnifiques clichés qu'elle en avait ramenés. Puis elle ajouta :

— J'aimerais vous interviewer.

— À quel sujet ?

— Votre travail universitaire et vos opinions politiques.

Il répondit qu'il avait déjà donné une interview à l'hebdomadaire parisien *Jeune Afrique*. Manifestement sur la défensive, il ajouta qu'il ne désirait plus être interviewé pour le moment. Depuis l'assassinat de Zwaiter à Rome, il prenait de strictes précautions. Dans la rue, il prenait garde à ne pas être suivi, quittait cafés et restaurants avant d'être servi et demandait souvent à ses voisins si des étrangers s'étaient renseignés sur lui.

— Votre interview à *Jeune Afrique* a été publiée l'an dernier, dit Patricia.

Elle continua de le presser, et il finit par céder. Ils tombèrent d'accord pour se rencontrer quelques jours plus tard, dans un café de son choix, non loin de son domicile de la rue d'Alésia. Sylvia raccrocha le téléphone. Elle savait qu'elle devait mobiliser Hamchari pendant au moins une heure. Elle savait aussi tout sur ce suave Palestinien, qui vivait depuis de nombreuses années avec sa femme française, Marie-Claude, et leur petite fille à Paris, où il était le représentant officiel de l'OLP d'Arafat. Il était de notoriété publique qu'il désavouait la violence et le terrorisme. Annie Franco, qui avait réalisé l'entretien pour *Jeune Afrique* un an plus tôt, avait écrit : « Il n'a d'activités que diplomatiques et informatives. Il n'a pas besoin de prendre de précautions, car il n'est pas dangereux. Les services secrets israéliens le savent parfaitement. »

À dire vrai, les services en question, et Sylvia Rafael en particulier, savaient quelques autres petites choses sur Hamchari. Franco ignorait que de jeunes Palestiniens lui rendaient fréquemment visite en fin d'après-midi chargés de lourdes valises. Et que la femme de ménage portugaise du représentant de l'OLP n'était pas autorisée à sortir de la cuisine pendant ces visites. Franco ignorait également que Hamchari avait participé au complot visant à assassiner David Ben Gourion au Danemark, en 1969, comme elle ignorait tout de son implication dans l'explosion, en 1970, d'un avion de ligne de Swissair à destination d'Israël, dans lequel quarante-sept personnes avaient perdu la vie. À présent, Hamchari était le numéro deux de

Septembre noir en Europe, et son domicile servait de cache d'armes pour les terroristes opérant sur le continent.

L'interview du docteur Hamchari par Sylvia dura environ une heure. Elle nota ses réponses avec application et prit quelques photos de lui. Au même moment, deux guerriers du Mossad pénétraient dans son appartement vide et commençaient à démonter son téléphone dans son bureau.

Le lendemain, 8 décembre, à 8 heures du matin, Marie-Claude Hamchari sortit de chez elle avec son enfant. Une demi-heure plus tard, une voiture vint se garer de l'autre côté de la rue. Deux hommes étaient assis à l'avant. Un troisième entra dans le bar voisin et commanda un café et des croissants. Il demanda la permission d'utiliser le téléphone du comptoir et composa un numéro qu'il connaissait par cœur.

— Allô ? répondit une voix d'homme.

— Docteur Hamchari ?

— Lui-même.

Dans le café, l'homme leva la main. Aussitôt que les hommes de la voiture virent le signal convenu, l'un d'eux appuya sur un bouton de la télécommande qu'il tenait à la main. Hamchari entendit un sifflement strident dans le combiné, et une explosion assourdissante s'ensuivit. Des explosifs avaient été placés sous le bureau. Hamchari s'évanouit, gravement blessé. Il mourut à l'hôpital quelques jours plus tard. Il eut le temps de murmurer à ses amis :

— C'est le Mossad. Personne d'autre n'aurait pu faire ça.

✧

Ces deux missions furent les premières de l'opération « Colère de Dieu ». Leur succédèrent des actions à Chypre, à Athènes, encore à Chypre, et encore à Paris… et Sylvia joua un rôle majeur dans chacune d'elles. L'un après l'autre, les terroristes de Septembre noir en Europe furent éliminés. Mais les chefs de l'organisation, et parmi eux le mystérieux Prince rouge, ne furent pas inquiétés, et pour une bonne raison : ils restaient en sécurité et bien protégés à Beyrouth, hors de portée du Mossad.

Vraiment ?

* Selon une autre version de cette histoire, le roi avait reçu l'information de ses services secrets, et non des médias, mais cela semble peu probable.

* Nom fictif.

* Voir chapitre XIV.

13.
Yael

Comme dans un scénario

LONDRES, NOVEMBRE 1972 :

— Que cherchez-vous au juste ? demanda Emily Jones*, une guide expérimentée du Victoria and Albert Museum. Devant elle se tenait Sharon Harris**, une mince et belle jeune femme qu'elle avait déjà vue à plusieurs reprises arpenter les salles du musée, comme si elle suivait quelque chose de précis.

— J'aimerais trouver l'histoire d'une femme, peut-être britannique, répondit Sharon avec un accent américain, ayant séjourné dans un pays lointain et qui y aurait été active… Une histoire pas trop connue.

— Dans quel but, si je puis me permettre ?

— Je suis scénariste, et je voudrais écrire sur une femme forte et audacieuse qui se serait envolée pour un pays exotique, le Moyen-Orient par exemple.

Le Moyen-Orient ? Peut-être Gertrude Bell, pensa Emily Jones, avant d'écarter l'idée. Bell, qui y avait voyagé au début du XX^e^ siècle, était considérée comme ayant contribué à la fondation de l'Irak moderne et y avait joué un rôle politique important. Mais elle avait déjà fait l'objet de nombreux livres, articles, études universitaires et films documentaires.

Jones avait aussi entendu parler d'un long-métrage en cours de production sur sa vie.

La guide eut une idée :

— Venez, dit-elle.

Elle conduisit Sharon dans une aile du musée fermée au public où étaient conservés les objets, manuscrits, documents et souvenirs personnels de personnages historiques. Dans une petite pièce, le long d'un mur, Sharon découvrit des armoires remplies de tiroirs étiquetés par sujet, date et nom. Jones en ouvrit quelques-uns, l'un après l'autre, contenant des boîtes remplies de textes d'autrefois de toute nature, journaux intimes, lettres, documents officiels, livres. Elle en remit plusieurs à Sharon. Mais après un bref coup d'œil, la jeune femme les lui rendit.

— Celle-ci pourrait peut-être vous intéresser, dit Jones en lui tendant une boîte étiquetée : « Lady Hester Stanhope. » D'un tiroir beaucoup plus grand, elle sortit plusieurs livres et une pile de feuillets jaunis écrits à la main.

Sharon parcourut les livres, trois volumes de mémoires de Lady Hester Stanhope dictés à son médecin personnel, le docteur Charles Louis Marion, et publiés en 1845. Elle commença à les parcourir et à lire les lettres manuscrites. Jones fut frappée par l'enthousiasme soudain de la jeune femme. Les livres et les lettres racontaient l'histoire extraordinaire d'une aristocrate britannique, nièce du Premier ministre William Pitt le Jeune, qui avait fui son despotique géniteur à la fin du XVIII^e^ siècle et avait été engagée par Pitt pour s'occuper de sa maison et lui servir de secrétaire personnelle. Après la mort de son oncle, elle était devenue célèbre à Londres, surtout pour quelques frasques sentimentales. Elle quitta ensuite l'Angleterre, s'embarqua pour le Moyen-Orient, eut de nombreuses aventures et atterrit au Liban, où elle demeura le restant de ses jours sous la protection de gardes druzes dévoués et de guerriers bédouins.

Les yeux de Sharon brillaient. C'était exactement le genre d'histoire qu'elle recherchait : la vie d'une lady, des intrigues à Londres, des histoires d'amour scandaleuses, des voyages téméraires dans des pays lointains, la mort dans un sombre château perdu dans la montagne… Elle demanda à Jones si elle pouvait revenir le lendemain pour poursuivre ses lectures. Jones donna son accord, et Sharon se mit à fréquenter quotidiennement le

Victoria and Albert Museum à la recherche du moindre détail sur la vie de la fascinante Lady Hester.

Trop heureuse de pouvoir aider, Jones ignorait que Sharon Harris n'était pas Sharon Harris et qu'elle n'était pas scénariste, mais une guerrière du Mossad appelée Yael (née Elaine) qui était en pleins préparatifs pour une mission secrète qui allait étonner le monde.

✧

Elaine n'avait aucun passé sioniste, pas plus que ses parents, qui ne montraient pas davantage d'intérêt pour leur religion juive. Née au Canada, elle avait grandi à Princeton, dans le New Jersey, où son père physicien était chercheur. La science était la seule chose qui comptât à ses yeux. Dans leur voisinage il n'y avait que trois familles juives. Chaque année en décembre, la famille faisait un arbre de Noël. Et la seule fois où Elaine fut confrontée à l'antisémitisme fut quand un enfant qui marchait derrière elle dans la rue lui cria :

— Va-t'en, sale Juive !

La fillette s'était retournée et avait dit :

— Je suis juive, mais pas sale.

La petite Elaine s'amusait des fréquentes erreurs du facteur, qui confondait le nom de son père avec celui d'Albert Einstein, et remettait régulièrement leur courrier – et *vice versa* – au physicien de renommée mondiale qui vivait et travaillait lui aussi à Princeton.

Elaine était la troisième fille de la maisonnée, « la plus jolie, mais pas la plus futée », comme elle le reconnaîtrait. Sa famille était chaleureuse et aimante, et elle grandit comme une enfant « gentille et innocente ». Mais derrière sa douceur, elle avait développé un solide sens de la justice qui la conduisait à toujours se ranger du côté des perdants, y compris des animaux. Elle écrivit des vers en hommage à la couleur violette, qu'elle jugeait sous-estimée :

> Le violet est ma couleur favorite.
> Importune et triste,
> Elle peine à trouver sa place dans la palette de la vie quotidienne.
> Je la considère comme une « opprimée »,
> Qui mérite attention, soin et respect…

Sa première révolte contre sa famille survint le jour où elle ramena à la maison une amie noire, bravant l'apartheid américain informel. Elle se mit à faire exprès de marcher sur les trottoirs réservés aux Noirs. Ses amis et sa famille se souviennent toutefois d'elle comme d'une enfant tranquille et introvertie, qui aimait les animaux et voulait devenir vétérinaire.

Sur l'insistance de son père, elle intégra une prestigieuse école d'infirmière, mais elle la quitta pour prendre une nouvelle direction : l'informatique. Après l'obtention de son diplôme, elle décrocha un poste de choix à Manhattan – salaire élevé, voiture de fonction, bel appartement. Et après une histoire d'amour orageuse, elle épousa Wayne, le fils d'une famille au sionisme farouche, sans toutefois aller jusqu'à l'émigration en Israël.

Son mariage se brisa au bout de cinq ans, et elle se sentit honteuse pour ce qu'elle considérait comme un échec. C'est alors qu'elle commença à chercher une nouvelle direction à sa vie. Un cousin israélien de son père, Zevulun, avait été envoyé aux États-Unis pour représenter l'industrie aéronautique israélienne. Les passionnantes discussions qu'Elaine avait eues avec lui firent germer en elle l'idée d'aller vivre en Israël quelque temps, d'y trouver du travail, d'apprendre l'hébreu. Elle ressentit presque aussitôt un profond attachement à l'État juif. N'était-ce pas l'*outsider* du monde, une petite nation entourée de vils ennemis qui s'étaient juré de l'anéantir ? Elle voulait l'aider. Mais comment ?

En 1967, quand éclata la guerre des Six-Jours, Elaine fit ses valises. Son père n'était pas d'accord, mais sa mère ne dit rien. Elle quitta son appartement, vendit ses meubles, et, selon ses propres termes, « fit entrer sa vie entière dans une petite valise ». À son arrivée en Israël, elle avait trente-deux ans et elle était prête pour sa nouvelle vie. Elle trouva du travail dans une entreprise d'informatique et loua un petit appartement dans une tour de Herzliya, une banlieue chic de Tel-Aviv. Elle s'acheta aussi une voiture de sport d'occasion. La belle jeune femme et son étincelante automobile vrombissante ne passèrent pas inaperçues dans les rues de Tel-Aviv.

Elaine se fit de nouveaux amis. Cependant, elle comprit vite qu'elle ne faisait pas vraiment partie de la société israélienne. Solitaire, mélancolique, elle ne voyait pas grand intérêt à sa façon de vivre. Pour elle qui voulait juste un peu de paix et de calme, Israël n'était pas vraiment la terre sereine de ses rêves. En 1968, elle pensa retourner aux États-Unis, mais la guerre

d’usure lancée peu après par les ennemis d’Israël et les attentats terroristes sanglants qui avaient endeuillé le pays firent naître en elle de profonds sentiments patriotiques, toutes choses qu’elle n’avait jusqu’alors jamais ressenties. Elle décida de donner une nouvelle chance à Israël.

Sa méconnaissance de l’hébreu faisait évidemment obstacle à sa volonté d’intégration. Elle s’inscrivit donc en cours du soir dans un *oulpan*, un des nombreux instituts d’apprentissage intensif de l’hébreu d’Israël. Si elle n’y apprit pas grand-chose, elle se lia d’amitié avec un des employés, Ian, qui lui révéla qu’il travaillait à mi-temps pour une branche des services secrets en charge de la sécurité des dirigeants politiques.

— J’ai aussi des contacts avec le Mossad, ajouta-t-il.

Au début, elle ne le crut pas tout à fait, pensant qu’il essayait de l’impressionner. Jusqu’alors elle ne s’était jamais intéressée au monde des ombres et aux opérations clandestines, mais les histoires de Ian finirent par la fasciner au point de devenir une sorte d’addiction.

Comme elle le confierait plus tard, elle avait compris qu’en faisant partie du Mossad, elle pourrait consacrer sa vie à la défense d’Israël :

— J’ai ressenti ce que je ne peux décrire autrement qu’un immense désir de rejoindre le Mossad. Cela avait fini par m’obséder : je n’aurais pas vraiment su dire pourquoi, mais c’est là que je voulais travailler. J’avais l’impression que ma vie entière n’avait attendu que ce moment-là.

Elaine n’avait jamais aimé les films d’espionnage et pensait qu’elle serait trop effrayée pour être une espionne. Elle n’en demanda pas moins à Ian de la présenter à ses amis. Quelques semaines plus tard, au début de 1971, elle reçut un coup de téléphone. La voix lui posa une question :

— Elaine ? Il paraît que vous voulez faire quelque chose pour Israël. Est-ce vrai ?

— Oui, dit-elle.

Ce simple mot allait changer sa vie.

✧

Quelques jours après, nouveau coup de téléphone :

— Pouvez-vous venir au café *Stern*, à Tel-Aviv ?

La voix lui donna une date, une heure et des instructions.

Au café *Stern*, elle fut accueillie par deux jeunes membres du Mossad, « Shlomo » et « Eitan ». Elle fit de son mieux pour les impressionner en portant un nouveau tailleur élégant et en arrivant dans sa voiture de sport. Mais cela ne fonctionna pas au mieux, du moins à ses yeux, car elle avait oublié où elle avait garé sa voiture, et dut demander aux officiers du Mossad de l'aider à la retrouver… Des années plus tard, elle put lire le rapport que Shlomo avait transmis à Mike Harari, le commandant du Césarée : « Une femme à la mode, très élégante, pas d'une beauté exceptionnelle, mais féminine et charmante, aisée (dans sa Volvo sport). J'hésite. D'un côté, elle correspond exactement à ce que nous cherchons ; mais quelque chose dans sa naïveté et sa totale motivation me fait douter. Ça semble trop beau pour être vrai. S'il vous plaît, voyez-la. »

Elaine rencontra Mike au vieux quartier général du Mossad, l'horrible « forteresse » du boulevard King Saul, à Tel-Aviv. C'était un après-midi de shabbat, et les couloirs du labyrinthe étaient déserts. Mike l'attendait dans une petite pièce grise. Elle ignorait tout de lui, mais apprécia sa chaleur, ses questions pertinentes et la profondeur de sa voix. Elle répondit comme elle put à ses questions, évoqua sa jeunesse heureuse dans une famille juive séculaire, son mariage qui avait tourné court, les raisons de sa venue en Israël. Mike continua de fureter.

— Pourquoi êtes-vous venue en Israël plutôt qu'en France, par exemple ? Comment vos parents l'ont-ils pris ? Qu'en ont pensé vos amis ? Qu'est-il advenu de vos rêves quand vous avez dû vous ajuster à la vie ici ?

— Le rêve a été à deux doigts de se briser, admit-elle.

Elaine expliqua qu'elle avait envisagé de retourner aux États-Unis, mais que la lutte d'Israël contre tous ses ennemis lui avait fait ressentir qu'elle aussi pourrait rejoindre l'« être-ensemble » qui caractérisait la société israélienne. Elle éprouvait un profond désir d'aider le pays, et alla jusqu'à déclarer qu'Israël se trouvait à présent dans une situation désespérée, comme un enfant qui aurait besoin d'elle. Pour autant, elle ne pouvait identifier aucun événement ou processus qui aurait allumé en elle l'irrésistible besoin de rejoindre le Mossad.

Mike resta silencieux un long moment. Il avait l'impression qu'Elaine était une femme innocente et naïve, et doutait de sa capacité à soutenir la pression d'une activité clandestine.

— J’avais compris que vous étiez une marginale, lui confierait-il des années plus tard, habituée à vivre seule, mais en manque d’un milieu chaleureux et attentionné, et je me suis demandé : sera-t-elle vraiment capable de devenir opérationnelle, seule, dans un environnement hostile ?

Il se demandait en outre si sa féminité, sa prestance et sa beauté, ses principaux atouts, n’étaient pas aussi ses faiblesses. Quant à son brusque besoin de rejoindre le Mossad, il ne faisait qu’éveiller ses soupçons.

— Les gens qui en veulent trop, disait-il souvent, me rendent méfiant.

Tandis que l’entretien se poursuivait, Mike ne parvenait pas à se décider. Ce qui fit pencher la balance fut le moment poignant où elle le regarda droit dans les yeux et lui dit :

— Je veux être utile à quelque chose, ou plutôt je veux faire quelque chose qui en vaille la peine. Je veux avoir de la valeur à vos yeux, je veux aider Israël.

Ce plaidoyer sincère toucha Mike. Elaine le quitta néanmoins avec un sentiment de malaise, persuadée que « ça ne marcherait jamais ». Pourtant, un mois plus tard, elle fut invitée par le ramsad en personne. Après la rencontre, Zamir hésita lui aussi. Cette jeune femme serait-elle capable de résister à la pression des opérations sous couverture dans un pays ennemi cruel ? Mais il finit par suivre l’avis de Mike, et accepta de la recruter. Elaine avait cessé d’exister. « Yael » était née.

✧

Quatre mois plus tard, Yael fut convoquée par le Mossad pour suivre une formation.

— Ils appellent cela une formation, se rappellerait-elle, mais j’étais la seule étudiante.

Yael passa des jours et des nuits à l’hôtel. Des agents du Mossad se succédaient dans sa chambre, où avaient lieu les cours, afin de l’instruire et de la briefer sur les différentes facettes de la guerre secrète :

— J’appris à reconnaître des tanks de différentes marques, à lire des cartes, etc.

Ils l’emmenèrent sur un champ de tir où elle fit la découverte des armes à feu. Elle fut également envoyée sur le « terrain ». Une fois, elle fut

chargée de convaincre un homme d'affaires qu'elle était une travailleuse sociale et de l'amener à lui faire don d'échantillons de ses produits. Elle effectua des exercices dans les rues de Tel-Aviv, tels que repérer des agents qui la suivaient, effacer ses traces ou changer d'apparence en quelques secondes. Il lui arrivait de recevoir des missions inattendues de la part de son instructeur Avraham :

— Vous voyez l'immeuble résidentiel de l'autre côté de la rue ? Je veux vous voir dans cinq minutes sur le balcon du troisième étage un verre d'eau à la main. C'est parti !

Rétrospectivement, elle considérerait sa formation comme le pire moment de sa vie. Mais elle resta déterminée à réussir – et à refuser l'échec. Elle était constamment sous pression. Une de ses missions fut le classique test du Césarée, que beaucoup d'amazones avaient subi avant elle : s'approcher d'un complexe de l'armée hautement sécurisé et le prendre en photo. Affectée à une enceinte militaire à Jérusalem même, elle fut arrêtée par la police, conduite à un commissariat et interrogée.

Comme dans les cas précédents, des équipes de policiers et de détectives se relayèrent pendant toute une longue nuit pour lui montrer les photos qu'elle avait prises, lui crier dessus, lui hurler leurs questions, l'aveugler à l'aide de lampes puissantes… Sous la pression, elle donna des réponses confuses, mais ne craqua pas. Elle eut pourtant l'impression d'avoir échoué. Pourquoi avait-elle été arrêtée ? Quelle erreur avait-elle commise qui eût pu attirer l'attention ?

À l'aube, elle fut finalement libérée. À son grand étonnement, ses instructeurs l'attendaient devant le commissariat. Ils lui expliquèrent que tout cela faisait partie de l'exercice afin de vérifier sa résistance à la pression.

— Vous avez réussi l'examen, lui dirent-ils.

Yael comprit tout à coup que la nuit au poste lui avait appris une nouvelle vérité : que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent et que, derrière toute réalité, il peut s'en trouver une autre, une vérité cachée.

— Ma naïveté et ma façon directe et simple de considérer les gens et les événements ont changé à jamais.

Dès lors, elle se donna tout entière à ses cours. À l'occasion, quelqu'un du Mossad lui lança :

— Pourquoi faites-vous tous ces efforts pour nous ?

Elle se sentit alors terriblement blessée. Elle était toujours considérée comme une étrangère, alors qu'elle voulait à tout prix qu'ils comprennent qu'elle faisait partie du groupe. Un de ses instructeurs lui avoua un jour son étonnement de constater qu'elle n'éprouvait aucune peur à se rendre en mission dans un pays ennemi. Elle en ressentait une en fait, différente et très profonde : la peur d'échouer. Elle restait néanmoins convaincue qu'elle allait devenir une guerrière du Césarée et que, si elle y parvenait, elle obtiendrait de grands succès. Elle voulait en outre prouver qu'une femme pouvait se montrer aussi capable qu'un homme. Ses instructeurs lui avaient promis que si elle réussissait sa formation, elle bénéficierait des mêmes préparations et missions que les hommes. À cette époque, Yael ignorait l'existence d'autres guerrières au Césarée, même si elle se doutait qu'elle ne devait pas être la seule.

Pendant les cours, qui durèrent des mois, elle n'eut aucune vie privée. De temps à autre, elle était autorisée à passer à son appartement pour quelques heures de sommeil. Elle croisait alors ses voisins dans le hall de l'immeuble et se demandait s'ils étaient si différents d'elle.

— Ils ne se doutent de rien, pensait-elle.

Une fois, dans le parking souterrain, elle vit un beau jeune homme en uniforme de parachutiste, avec des épaulettes d'officier et un béret rouge. Ils échangèrent de longs regards. Il lui plaisait. Le lendemain, ils se croisèrent à nouveau et échangèrent sourires et bonjours.

— Waouh ! pensa-t-elle, il vit dans mon immeuble ?

Une bouffée d'air venue de très loin lui fit ressentir le temps d'une seconde le désir de vivre une autre vie, semblable à celle de n'importe quelle femme de son âge. Une seconde plus tard, elle se reprenait. Elle termina sa formation. Des années après avoir pris sa retraite, Yael lut les évaluations de ses instructeurs : « Elle est sérieuse, très sincère, et directe dans les rapports qu'elle nous remet, qui n'éludent jamais ses échecs. Courageuse, audacieuse, elle fait preuve d'une motivation extraordinaire et considère ses missions comme des services rendus à la nation. » Ils ajoutaient aussi : « Elle manque encore de confiance en elle. Mais sa détermination à exécuter les ordres est si grande qu'elle sera capable de mener à bien sa mission malgré les risques encourus. » Conclusion : « Elle serait parfaite en tant que numéro deux d'une autre guerrière. »

Ils estimaient qu'elle ne pourrait pas réussir une mission par elle-même et recommandaient qu'elle soit employée dans un rôle subalterne.

Mais Mike Harari écarta ce rapport :

— Il y a en elle beaucoup plus que ce que vous avez vu. Je veux qu'elle commence dès maintenant à servir en tant que guerrière du Césarée.

✧

En mai 1972, à l'âge de trente-six ans, Yael atterrit à Bruxelles. La capitale belge était devenue l'avant-poste secret du Mossad après que la nouvelle politique hostile du président de Gaulle eut forcé l'organisation à abandonner sa base parisienne.

Yael devait à présent installer sa couverture européenne. Elle loua un appartement, demanda une adresse postale, ouvrit un compte en banque et trouva un emploi dans une société d'informatique. Et bien qu'ayant fini ses cours, elle devait continuer à effectuer des missions d'entraînement, d'abord en Europe, puis dans des « pays cibles », autrement dit des États arabes hostiles. Un de ses premiers voyages la conduisit en Égypte, où elle fut heureuse de monter un cheval gris jusqu'aux pyramides.

Sa couverture était celle d'une universitaire effectuant des recherches sur les inscriptions et les documents sur les femmes dans l'Égypte ancienne. Elle circulait en fait sous plusieurs couvertures.

— J'avais beaucoup de passeports avec toutes sortes de noms de toutes sortes de pays. J'étais quelqu'un, et, en même temps, je n'étais personne.

À Bruxelles, elle rencontra son officier traitant, Shaoul, qui savait tout d'elle. Après avoir supervisé plusieurs missions de Yael, il écrivit dans un rapport à Mike Harari : « [Yael est] toujours très calme. Elle comprend les objectifs de chaque mission et utilise son expérience pour effectuer ses tâches. Elle affiche en permanence une confiance tranquille et rayonnante. […] Sa féminité, sa grâce, ses bonnes manières, son attitude modeste, sa discipline et sa haine des disputes pourraient être interprétées à tort comme une fragilité et une dépendance envers des ordres stricts. En réalité, elle utilise ces qualités pour avancer et accomplir ses missions. » Shaoul voyait juste : Yael apprit à utiliser sa fragilité et son apparente naïveté comme autant de moyens pour gagner la confiance des étrangers et les amener à vouloir aider et protéger cette femme délicieuse.

À Bruxelles, Yael continua de se concentrer sur ses seules opérations en évitant toute distraction ou obligation extérieure. Sa voisine était une vieille femme aveugle qu'elle aidait spontanément. Elles devinrent proches, mais Yael mit fin à leur relation. Elle eut une brève liaison avec le directeur de sa société d'informatique, Mark, à laquelle elle mit fin également, malgré la douleur. Elle était déterminée à éviter toute intimité susceptible de conduire à des questions personnelles sur son passé, ses amis, sa famille.

Lors d'une visite en Israël, elle trouva dans sa boîte aux lettres un mot d'un voisin qui avait vu des gens pénétrer dans son appartement en son absence et qui voulait la mettre en garde. Le mot était signé « Michael (le type en uniforme) ». Elle pensa à lui, le beau parachutiste qu'elle avait rencontré dans le parking. Mais elle se contenta de laisser un mot sur son pare-brise : « Tout va bien, merci, Yael. » Une fois encore, elle tourna la page. Lors de sa première mission au Liban, elle esquiva habilement la cour d'un jeune homme d'affaires français afin de rester concentrée sur sa mission de reconnaissance.

En septembre 1972, après son retour de Beyrouth, elle fut secouée d'apprendre le massacre des onze athlètes israéliens aux jeux Olympiques de Munich. En représailles, le Mossad commençait à préparer l'opération « Colère de Dieu ». Yael en ignorait tout et ne faisait pas partie de l'unité du Kidon qui conduirait les actions contre Septembre noir. Plus tard, elle fut informée par Shaoul que sa nouvelle mission prenait forme. Elle devrait retourner à Beyrouth, mais pas pour y passer quelques jours, comme les autres fois. Cette fois, elle devrait y rester plusieurs mois, la question étant de savoir quelle couverture elle emploierait. Après plusieurs jours d'intenses discussions, Shaoul et Yael tombèrent d'accord pour le rôle d'une écrivaine travaillant sur le scénario d'un film ou d'une série télévisée tirés d'une histoire vraie du passé libanais.

L'idée semblait parfaite, mais Yael n'était pas tranquille. Si elle aimait la lecture, elle ne se sentait pas très douée pour l'écriture. Finalement, elle se dit que bien que n'étant pas une écrivaine, elle pourrait au moins apprendre à endosser ce rôle comme tel. Elle s'envola pour Israël, où elle fut introduite par Mike à un ami écrivain, Shabtai Teveth. Celui-ci l'invita à venir à son cabinet de travail et lui montra son bureau, couvert de livres, de papiers et de stylos en délicieux désordre. Pages blanches dans un tiroir, brouillons dans un autre. Et, bien sûr, une robuste machine à écrire, remplie de feuilles partiellement imprimées et de papier carbone. À son retour à

Bruxelles, elle savait précisément à quoi ressemblerait son bureau à Beyrouth.

La nouvelle « scénariste » devait maintenant trouver un sujet. Ses recherches la conduisirent au Victoria and Albert Museum à Londres et à la vie aventureuse de Lady Hester Stanhope.

— Lady Hester, sa vie, son histoire me fascinaient, se souviendrait Yael. Je pouvais m'identifier sans peine à son époque. Sa personnalité et même ses contradictions m'enthousiasmaient. Féminine, passionnée, tentatrice, c'était une pionnière, une aventurière, totalement déterminée à réaliser ses rêves, mais aussi une femme agressive et faible, égocentrique et généreuse, qui vivait seule dans un pays étranger, loin de sa famille et de sa patrie.

Certains amis de Yael pensaient que son admiration pour Lady Hester révélait en fait beaucoup de ses propres aspirations.

Après avoir achevé la lecture de la correspondance de l'Anglaise, des documents d'archives à son sujet et des livres écrits sur elle, Yael écrivit le synopsis d'une série télévisée en treize épisodes. Avec l'aide de Shaoul, elle obtint un rendez-vous – à moins que quelqu'un d'autre n'ait tiré les ficelles ? – avec un producteur britannique réputé. Celui-ci se montra impressionné par son histoire et par son enthousiasme. En quittant son bureau, elle avait dans son sac un contrat signé pour l'écriture d'un scénario complet à partir de son ébauche, pour une série intitulée « La reine du désert ». Cette idée l'enthousiasma tellement, et tous les compliments qu'elle avait reçus pour son synopsis, qu'elle se prit à regretter que l'écriture du scénario ne soit rien de plus qu'une couverture.

Au moins cette couverture était-elle désormais à toute épreuve. Elle s'envola aussitôt pour Beyrouth. En arrivant pour la seconde fois dans la ville bouillonnante, elle éprouva un sentiment étrange. On lui avait présenté la capitale libanaise comme « le Paris du Moyen-Orient ». Ce n'était pas vraiment le cas. Beyrouth Ouest était devenu le bastion des terroristes palestiniens, qui contrôlaient de larges secteurs de la ville. Ils étaient armés et avaient envahi les quartiers civils voisins, où ils installaient leurs quartiers généraux, des entrepôts d'armes et des structures d'entraînement. Leurs milices armées formaient des barrages et contrôlaient l'identité des passants. Yasser Arafat, le chef de l'OLP, avait établi son état-major à Beyrouth. Septembre noir en avait fait de même pour son quartier général

clandestin, comme d'autres groupes terroristes de moindre importance, mais non moins fanatiques.

C'est là que Yael devait accomplir sa mission. Cependant, elle découvrit que Beyrouth Est, à majorité chrétienne, était une ville cosmopolite prospère, avec banques, quartiers d'affaires, boutiques de luxe, clubs privés et discothèques. Ce qui l'impressionnait le plus était la chaleur et la générosité des personnes qu'elle y rencontrait, qui allaient devenir des amis proches et, pour certains, des protecteurs.

✧

Avant de partir pour Beyrouth, elle avait été informée que son nom de code pour cette mission serait « Nilsen ». Romi Ben-Porat, le responsable du renseignement du Césarée, lui avait demandé de recueillir des informations sur trois hommes considérés comme « les cerveaux derrière le terrorisme palestinien » : Kamal Adouan, responsable des opérations en Israël et dans les territoires occupés, Kamal Nasser, chef et porte-parole de la branche politique du Fatah, et Mohammed Youssef al-Najjar (Abou Youssouf), commandant de Septembre noir. Les trois hommes vivaient dans un ensemble d'appartements de deux tours jumelles de la rue de Verdun. Yael devrait louer un appartement à proximité afin d'observer leurs allées et venues.

Avant son départ de Bruxelles, Mike Harari était venu la voir pour lui demander de collecter du renseignement en temps réel, de jour comme de nuit. Il lui avait dit :

— À la fin des fins, vous serez seule là-bas. Avec vos connaissances et votre expérience et avec votre personnalité, vous y arriverez en faisant les choses à votre façon. J'ai toute confiance en vous.

Yael passa ses premières nuits à Beyrouth à l'hôtel *Bristol,* puis arpenta la rue de Verdun à pied. Par chance, elle découvrit un appartement à louer juste en face des deux tours. Elle rencontra Fouad, le propriétaire, un homme sympathique d'âge mûr parlant un anglais correct. Il vivait lui-même dans l'immeuble avec ses sœurs. L'appartement à louer se trouvait au quatrième étage. Yael le visita : il était parfait. La fenêtre du salon donnait sur les balcons des trois chefs du Fatah : Adouan au deuxième étage, Nasser

au troisième du même immeuble et Youssouf au sixième de l'autre. Elle prit l'appartement.

Elle devait à présent adopter des allures de résidente parfaitement normale. Elle acheta une voiture et alla reconnaître les environs. Une épicerie fort pratique se trouvait au bas de la rue, et elle commença de s'y rendre. Elle se constitua une routine : écriture pendant l'essentiel de la journée, courses modiques, principalement pour la nourriture, lettres à « l'ami Émile » en Belgique. Dans cette correspondance d'apparence innocente, elle rapportait, en langage codé, tout ce qu'elle faisait et voyait.

Les gardes du Fatah à l'entrée des tours jumelles l'arrêtaient de temps à autre pour lui poser des questions, et elle répondait négligemment :

— J'habite là.

Et ils la laissaient tranquille. Elle trouva un salon de coiffure, dont elle devint une habituée, et déambula dans tout Beyrouth, qu'elle finit par bien connaître.

Yael prit aussi une carte à la Bibliothèque universitaire américaine, qui possédait des archives sur Lady Hester et ses séjours au Liban. Et ce fut en fait ce personnage sorti de l'histoire orageuse du XIX^e^ siècle qui lui donna sa meilleure introduction dans la société beyrouthine. Quand son propriétaire apprit qu'elle travaillait à un scénario sur « la reine du désert », il déborda d'enthousiasme. Il donna aussitôt une soirée de bienvenue pour sa nouvelle locataire, à laquelle il invita plusieurs intellectuels, notamment un écrivain libanais auteur d'un livre sur Lady Hester ! Yael avait ainsi un sujet de conversation inépuisable avec lui, et ils s'embarquèrent dans de longues discussions sur cette femme qu'ils admiraient tous les deux, son refus de porter le hidjab, son impudent voyage à Palmyre avec ses gardes du corps bédouins, les premières fouilles archéologiques qu'elle entreprit à Ashkelon, en Palestine, à la recherche d'un trésor et, au lieu d'or, les sculptures extraordinaires qu'elle mit au jour.

De retour chez elle, Yael déplaça son bureau juste sous la fenêtre donnant sur la rue de Verdun face aux tours jumelles. Elle pourrait de la sorte épier les deux immeubles à toute heure du jour et de la nuit.

✧

Le 7 avril 1973, deux mois après son arrivée, elle était en train de boire un verre au somptueux bar de l'hôtel *Intercontinental* quand elle aperçut, assis dans un coin, un jeune homme qui lui semblait vaguement familier. Elle s'approcha de lui :

— Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés au musée du Louvre, à Paris ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules :

— Je ne suis jamais allé à Paris.

C'était l'échange de phrases codées convenu. Le jeune homme, appelé Eviatar, était le guerrier du Césarée qui l'avait accompagnée lors de son précédent séjour au Liban. Elle était ravie d'apprendre qu'un autre agent israélien se tiendrait à ses côtés à Beyrouth. Ils allèrent dîner au restaurant, où elle lui transmit les informations qu'elle avait rassemblées jusque-là : à quelle heure les lumières des trois appartements s'allumaient, qui regardait par la fenêtre et quand, à quelles heures approximatives ils partaient et revenaient, quelles voitures ils conduisaient, combien de chauffeurs et de gardes du corps les accompagnaient, quelles visites ils recevaient, etc. Elle ajouta aussi des informations à caractère général sur l'hôtel *Bristol* voisin, les parkings dans le voisinage, la présence policière et d'autres détails.

En plus de ce rapport oral à Eviatar, elle en envoya un autre par courrier à son « cher Émile », à Bruxelles, en glissant des messages codés entre les lignes.

Elle rencontra une nouvelle fois Eviatar deux jours plus tard, le 9 avril 1973. Ils passèrent une merveilleuse soirée. Elle portait une élégante veste de sport et avait noué un carré de soie vert autour de son cou. Ils prirent des verres puis dînèrent au restaurant du toit-terrasse de l'hôtel *Le Phoenicia.* C'était une belle et douce soirée.

— Parlez-moi de Lady Esther, lui demanda Eviatar.

Yael plongea dans son histoire sensationnelle. À un certain point, il l'interrogea, comme en passant :

— Et vos voisins d'en face ?

— Ils sont à la maison tous les trois aujourd'hui.

— Parfait, dit-il. Rentrez chez vous, et éloignez-vous des fenêtres.

Quand il se retrouva seul, Eviatar envoya un message éclair à son contact du Mossad.

Yael ignorait que, par ses mots, elle venait de déclencher l’opération « Printemps de la jeunesse ».

✧

À cet instant précis, des vedettes lance-missiles de la marine israélienne approchaient des côtes libanaises. Des dizaines de parachutistes des unités d’élite, ainsi que des commandos du *Sayeret Matkal*, l’unité mythique de Tsahal, habillés en civil, se tenaient sur les ponts, attendant que les Zodiac rapides de l’armée viennent les prendre pour les déposer sur le rivage. Le premier à monter à bord des canots fut Ehoud Barak, commandant du Sayeret, son adjoint Amiram Levin et le sergent Loni Rafaéli, tous trois habillés en femmes et affublés de perruques, le visage maquillé. Barak portait une robe noire moulante, et ses bonnets de poitrine étaient remplis de grenades et de vieilles chaussettes. Tous attendaient un message de la plage qui donnerait, ou non, le feu vert pour toute l’opération. Celle-ci serait avortée si les trois chefs de Septembre noir n’étaient pas présents à leur domicile de la rue de Verdun.

Et le message d’Eviatar arriva : « Les oiseaux sont au nid. » Les Zodiac chargés de soldats accostèrent sur une plage déserte de la banlieue de Beyrouth. Tout avait commencé quelques mois plus tôt. Pendant que l’équipe du Kidon suivait le sentier de la guerre en Europe, assassinant un à un les chefs de Septembre noir à Rome, à Paris, à Athènes et ailleurs, Beyrouth était devenu le refuge des plus grands terroristes de la Planète. À moins de 200 kilomètres de Tel-Aviv, ils évoluaient en toute impunité, préparaient leurs prochains coups, se procuraient armes et explosifs, et lançaient leurs missions sanglantes. Israël ne pouvait continuer de tolérer leur immunité.

— Nous devons aller à Beyrouth pour tuer leurs chefs dans leur lit, avait dit un officier supérieur. Ils doivent apprendre que les longs bras d’Israël iront les cueillir où qu’ils se terrent.

Le chef d’état-major de Tsahal, le général David Elazar, caressait l’idée d’envoyer trois cents soldats d’élite à Beyrouth afin de se rendre maître d’un quartier central et d’assassiner tous les chefs de Septembre noir qui s’y trouvaient. Mais Ehud Barak, commandant du Sayeret et futur Premier ministre, l’en dissuada :

— Avec vos trois cents soldats, vous déclencheriez une guerre, dit-il. Laissez-moi faire. Treize hommes me suffiront.

Elazar accepta, mais élargit les objectifs de la mission. Tandis que Barak et ses hommes attaqueraient les domiciles des trois chefs de Septembre noir, un autre commando ferait sauter le quartier général du FPLP (Front populaire de libération de la Palestine). D'autres unités viseraient des cibles secondaires ou feraient diversion. Quantité de parachutistes en civil débarqueraient à Beyrouth, conduiraient et marcheraient dans ses rues bondées dans une opération d'une ambition et d'une audace sans précédents, et dont la réussite reposait tout entière sur des renseignements de première main.

Au cours d'une rencontre avec Mike Harari, Elazar insista sur les rapports en temps réel :

— La mission n'aura lieu, dit-il, que si nous sommes absolument certains que les trois chefs terroristes sont chez eux, faute de quoi je ne risquerai pas la vie de dizaines de soldats.

— Compte sur moi, répondit Mike.

L'exactitude du rapport de Yael était cruciale. Ce soir-là, en quittant Yael, Eviatar savait que, en un rien de temps, les commandos israéliens auraient mis pied à terre puis que, dans la rue de Verdun, l'enfer se déchaînerait. C'est pourquoi, après le dîner, il avait insisté pour qu'elle rentre directement chez elle et se tienne éloignée des fenêtres.

Si ce n'est que Yael ne rentra pas directement chez elle…

— Ce fut un grand moment pour moi, confierait-elle à la journaliste Amira Lam. J'étais détendue, de bonne humeur, tellement heureuse d'avoir rencontré quelqu'un du « bureau » et de m'être sentie chez moi. C'était une magnifique soirée, et je ne me suis crue responsable de rien sur le moment.

Elle avait vagabondé dans les rues de Beyrouth avec sa voiture avant de rentrer chez elle, procédé aux vérifications de sécurité habituelles afin de s'assurer que personne n'avait pénétré dans son appartement en son absence, puis jeté un coup d'œil aux tours jumelles, de l'autre côté de la rue. Les lumières étaient allumées chez les trois hommes. Son rapport était exact.

— Je me suis blottie dans le canapé de ma chambre et j'ai pensé à mes parents et à mon parcours de l'Amérique à Beyrouth. Je me suis dit que si

mes parents avaient su où je me trouvais à cet instant, ils n'auraient pas compris ce qui était arrivé à leur douce et innocente fille.

Entre-temps, les Zodiac avaient émergé de l'obscurité et foulé le sable de la plage beyrouthine. Devant eux, six voitures attendaient. Leurs chauffeurs étaient des guerriers du Mossad qui, arrivés quelques jours plus tôt avec de faux passeports, avaient loué les véhicules. Eviatar était l'un d'eux. Les combattants de Barak s'engouffrèrent dans trois voitures, qui prirent la direction de la rue de Verdun. Les parachutistes, sous le commandement du colonel Amnon Lipkine, s'entassèrent dans les trois autres, direction le quartier général du FPLP.

Yael alla se coucher, mais elle fut réveillée en sursaut par des coups de feu.

Elle rampa jusqu'à la fenêtre et risqua un œil :

— J'ai vu trois gros véhicules garés dans la rue. Le bruit des tirs s'est intensifié, il y a eu des cris, et les lumières se sont allumées dans les trois appartements. Au début, elle avait cru que les Palestiniens se tiraient dessus, puis elle avait entendu des cris en hébreu :

— Venez ! Par ici !

Comprenant qu'une opération israélienne se déroulait juste sous ses yeux, elle fit alors la connexion entre la scène qu'elle voyait de sa fenêtre et son rapport à Eviatar plus tôt dans la soirée, bien qu'elle n'eût pas été informée du raid. Elle se dit qu'elle pourrait être touchée par une balle perdue, puisque seule une rue étroite la séparait des fenêtres des terroristes. Tout se passa très vite. Des échanges de tirs firent rage devant chez elle, puis les coups de feu cessèrent. Les assaillants remontèrent à bord de leurs véhicules et s'échappèrent avant l'arrivée de la police locale et de l'armée. Au même moment, apprendrait-elle plus tard, les parachutistes israéliens avaient fait sauter l'immeuble du FPLP avant de disparaître.

Le brusque silence qui se fit dans la rue de Yael ne dura que quelques minutes. Après quoi, policiers et militaires envahirent les lieux. Des années plus tard, elle nouerait des liens d'amitié avec le général Levin, une des « femmes » de l'opération. Il lui confia qu'il savait que quelqu'un du voisinage avait fourni les renseignements nécessaires, mais qu'il ignorait de qui il s'agissait.

Quand les choses se calmèrent, Yael s'assit à son bureau et écrivit une lettre à son « tendre Émile », certaine qu'elle serait ouverte et lue par les

censeurs libanais :

> Mon cher Émile, écrivit-elle. Je suis encore sous le choc des événements de la nuit dernière. J'ai été réveillée au milieu de la nuit par le bruit d'une explosion. J'ai couru à la fenêtre et j'ai assisté à une bataille rangée dans la rue. C'était horrible. J'ai couru à l'autre fenêtre, où je pensais être protégée des balles perdues. Au bout de quelques heures, le calme est revenu, et je me suis endormie, ce qui me surprend beaucoup. À mon réveil, j'ai pensé que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Mais non, c'était bien la réalité. Ces affreux Israéliens étaient là. Je crois que je vais prendre des vacances et venir te retrouver à Pâques. Avec amour, Reeba, ta none au Liban.

Elle avait aussi glissé une phrase codée dans la lettre : « Ce fut un grand spectacle hier soir. Bravo ! »

— Sans elle, dit Mike Harari, rien de tout cela n'aurait été possible.

✧

L'opération « Printemps de la jeunesse » fit les gros titres de la presse mondiale. Les médias décrivirent en détail l'attaque des commandos israéliens au cœur même de Beyrouth. Le quartier général du FPLP avait été détruit, et de nombreux terroristes pris au piège à l'intérieur. Les trois chefs de Septembre noir avaient été liquidés. Les Israéliens étaient venus et avaient disparu, et tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux était les six voitures, bien garées à la plage de Beyrouth, les clés sur le contact.

Les guerriers du Mossad présents dans la capitale libanaise avaient reçu l'ordre de quitter la ville immédiatement. Tous sauf une : Yael. Elle reçut pour consigne de quitter son appartement sur-le-champ, de rester à l'hôtel pendant quelques jours, puis de s'envoler pour l'Europe. Alors qu'elle était en pleins préparatifs de départ, son propriétaire était intervenu. Il semblait inquiet de sa décision :

— N'allez pas à l'hôtel, lui dit-il. C'est trop dangereux. Les étrangers sont étroitement surveillés à présent, et une chasse à l'homme a été lancée pour traquer ceux qui ont aidé les Israéliens. Votre déménagement soudain pourrait faire naître des soupçons. Restez chez nous, nous vous protégerons.

Il proposa à Yael de s'installer avec ses sœurs. Elle hésita. D'un côté, les ordres étaient clairs. De l'autre, l'avertissement de Fouad était sensé. Elle décida de suivre son instinct, de rester et de reprendre peu à peu sa routine. Elle n'avait pas peur, en dépit de l'atmosphère tendue qui régnait à

Beyrouth et de la suspicion généralisée qui semblait s'être emparée de tout le monde.

— La plupart des magasins du quartier avaient fermé. Je me rappelle m'être habillée et avoir descendu les escaliers pour aller poster la lettre que j'avais écrite. De là, je m'étais rendue à la bibliothèque et au salon de coiffure. J'essayais de conserver ma routine habituelle. Je suis effrayée de n'avoir pas eu peur ! Peut-être était-ce dû au fait que j'étais une Américaine, que je n'avais pas grandi comme les Israéliens dans la crainte de la rue arabe et que je me croyais immunisée.

Au bout de cinq jours, elle confia à Fouad qu'elle ne se sentait plus en sécurité à Beyrouth et qu'elle souhaitait partir. Il la conduisit à l'aéroport et la quitta d'une bise sur la joue. Elle passa les contrôles de police sans difficulté et monta à bord d'un avion pour Bruxelles.

Pendant ce temps, Mike Harari était dans tous ses états. Lui et le ramsad avaient décidé de retarder le retour de Yael pour une raison simple : elle n'était pas « grillée », personne ne la soupçonnait, et elle pourrait donc mener d'autres missions en pays ennemi. Mais n'était-ce pas un pari trop risqué ? Aliza Magen, qui avait participé à la planification de « Printemps de la jeunesse », s'inquiétait vivement elle aussi d'avoir laissé l'amazone à l'arrière.

Le 15 avril, Yael atterrit enfin à Bruxelles. Un Mike Harari en liesse envoya au ramsad un télégramme « de toute urgence » annonçant le retour de « Nilsen » saine et sauve. Il griffonna « Félicitations ! » sur le télégramme et le signa. Harari et Zamir présentèrent Yael à Golda Meir afin de lui montrer à quoi ressemblait une amazone du Mossad.

— Elle n'a pas pu cacher sa stupeur quand je suis entrée dans la pièce, se rappellerait Yael, et elle a dit : « C'est cette petite fille qui a fait tout ça ? » Elle m'a fait asseoir à côté d'elle sur le sofa, puis, quand nous nous sommes quittées, elle m'a prise dans ses bras et m'a embrassée.

✧

Pour protéger sa couverture, mais aussi par amitié et par gratitude, Yael acheta à Londres quelques gravures que Fouad, son propriétaire, lui avait demandé de lui ramener en lui remettant même 8 livres sterling d'acompte. Ni lui ni aucune des autres personnes qu'elle avait rencontrées à Beyrouth

ne la suspectaient d'avoir joué un quelconque rôle dans « Printemps de la jeunesse ». Et quand, en 2015, son histoire fut partiellement rendue publique, elle regretta qu'ils aient pu en être choqués et en souffrir.

Peu après l'opération, le père de Yael arriva en Israël pour une brève visite. Elle ne lui souffla mot de ses activités, et il la quitta, toujours convaincu qu'elle travaillait dans une société d'informatique effectuant des recherches classifiées pour le ministère de la Défense. Les parents de Yael n'apprirent jamais la vérité sur la vie de leur fille. Elle les aimait, mais leur écrivait rarement, peut-être parce qu'elle s'était trouvé une vraie famille dans les rangs du Mossad.

À l'occasion d'une petite réunion de vétérans de « Printemps de la jeunesse », elle rencontra Michael, un homme de grande taille qui y avait participé en tant qu'officier du Sayeret. Il faisait partie de l'équipe qui avait pénétré dans les tours jumelles et tué les chefs terroristes. Alors qu'il s'apprêtait à quitter les lieux, il se tourna vers Yael et lui dit :

— J'ai l'impression que nous nous sommes déjà rencontrés, mais je ne me rappelle pas où.

— Au parking de l'immeuble où je vivais, dit-elle, dans les hauteurs de Herzliya.

Il était stupéfait :

— Vous êtes restée muette toute la soirée, vous ne m'avez rien dit, comme si vous ne me connaissiez pas !

— Nous ne nous connaissions pas. Peut-être à notre grand regret. Peut-être aurais-je dû me consacrer à resserrer nos liens, mais j'ai choisi une autre voie.

Après le départ de Michael, elle écrivit : « Si j'avais écrit le récit de ma vie, j'aurais pu m'imaginer que Michael était l'homme dont j'étais tombée amoureuse et qu'une histoire d'amour passionnée entre nous aurait donné naissance à une relation dont j'avais le plus grand besoin. »

Au bout du compte, elle tomba amoureuse d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle, rencontré à Bruxelles. Il s'appelait Peter. Elle évoqua son existence à Mike, qui était non seulement son commandant, mais une figure paternelle. Elle alla jusqu'à lui demander de dîner avec eux, ce qu'il accepta. Après-coup, quand elle demanda à son chef ce qu'il en avait pensé, il lui dit :

— Suivez votre cœur.

Mais cette histoire s’arrêta, elle aussi.

— J’y ai mis un terme rapidement. Comme d’habitude, me rapprochant puis m’éloignant de quelqu’un, et enterrant la douleur de la séparation au plus profond de mon cœur avant de retourner à mon unité.

Un petit livre d’Efrat Mass sur la mission de Yael au Liban fut publié en Israël. En plus de ses révélations, il renfermait une vérité beaucoup plus profonde. Pendant les quatorze années qui suivirent, la mission de Yael à Beyrouth apparaît comme la moins fascinante de toutes celles de sa carrière. Elle resta au Mossad et participa à des missions périlleuses dans les pays arabes entourant Israël. Elle servit en Syrie, en Égypte, encore au Liban sous une nouvelle couverture, mais aussi à Bagdad, où elle recueillit des renseignements qui aidèrent Israël, en 1981, à bombarder et à détruire le réacteur nucléaire de Saddam Hussein.

En une occasion, elle passa quatre ans dans un pays arabe, où elle accomplit des tâches incroyables. Elle fut promue et reçut le commandement de nombreuses missions, au cours desquelles soldats de Tsahal et des guerriers du Mossad durent obéir à ses ordres. Elle était tenace, exigeante, et accumulait les succès.

— Mais après quinze années de service, j’en ai eu assez. Pendant une mission dans une ville arabe, j’ai eu envie de crier en plein milieu de la rue :

— Je suis juive ! Une Juive !

Yael devint une des plus grandes amazones du Mossad, mais la plupart de ses missions restent classifiées à ce jour. Elle obtint une citation du commandant en chef de Tsahal, le général Rafael Eitan, après la destruction du réacteur irakien. Toutes ses autres citations et décorations restent secrètes.

— Si nous devions décorer Yael de toutes les médailles, distinctions et citations qu’elle a reçues, m’a dit un jour l’ancien ramsad Tamir Pardo, il n’y aurait pas assez de place sur sa poitrine.

✧

Yael quitta le Mossad à l’âge de cinquante ans. Elle se rendit à nouveau dans un *oulpan* pour perfectionner son hébreu, mais n’y apprit guère plus que précédemment. Mais une fois encore elle y rencontra un professeur,

Johnny, un chaleureux architecte sud-africain, et l'épousa. Au moins cette fois n'eut-elle pas à choisir entre son amour et son devoir.

Quelques années plus tard, elle tomba gravement malade, mais Johnny prit soin d'elle avec autant de dévouement que d'amour. Même en cette circonstance, admit-il, Yael garda jalousement ses secrets.

— Après des années de mariage, je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien…

Yael vit avec Johnny dans les environs de Tel-Aviv.

— Mon scénario sur Lady Hester n'a jamais été tourné, m'a-t-elle confié un soir. Quel dommage, il était très bon !

✧

Yael est morte en 2021, à l'âge de 85 ans, dans sa petite maison en Israël, veillée jusqu'à son dernier soupir par son dévoué Johnny.

---

* Nom fictif.
** Nom fictif.

14.
Sylvia Rafael (2)

Pilule amère à Lillehammer

SYLVIA NE CONNAISSAIT PAS YAEL et n'avait pas participé à l'opération « Printemps de la jeunesse ». Mais elle découvrit peu après que, pendant que les combattants du Sayeret faisaient irruption chez les trois chefs de Septembre noir, Ali Hassan Salameh, le pire, le plus dangereux et le plus fanatique des ennemis d'Israël, dormait paisiblement à seulement quelques centaines de mètres plus bas dans la rue, dans une cache du Fatah. Les soldats israéliens l'avaient raté. À dire vrai, ils ne s'étaient pas même mis à sa recherche, car ils ignoraient qu'il était à Beyrouth. Rusé et intelligent, il savait effacer ses traces, si bien que le Mossad n'avait aucune idée d'où il se terrait.

Salameh, jeune, beau et retors, était le fils du cheikh Hassan Salameh, le chef des milices palestiniennes pendant la guerre d'Indépendance israélienne de 1948. Admirateur de Hitler, le cheikh s'était réfugié en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Plus tard, il avait été parachuté en Palestine pour une mission secrète : instiller une révolte des Arabes palestiniens contre les Britanniques et empoisonner les puits de Tel-Aviv. La mission échoua, et les compagnons de Salameh furent tués ou faits prisonniers. Il réussit à s'échapper, mais trouva la mort durant la guerre. Au

cours de sa vie, il amassa une fortune considérable, qui permit à son fils Ali, élevé au Liban et en Europe, de mener le train de vie d'un riche play-boy hédoniste. Mais après la défaite des armées arabes en 1967, il s'était mué en un farouche patriote palestinien et avait rejoint le Fatah. En 1970, Arafat le nomma à la tête des opérations de Septembre noir. Les amis d'Ali l'avaient baptisé « le Prince rouge » – « Prince », parce qu'il était le fils du grand Salameh, et « rouge », en raison de son obsession pour le sang et le meurtre. Arafat en fit publiquement son successeur. Le Prince rouge était l'homme qui avait conçu et planifié l'attentat contre les athlètes israéliens à Munich.

L'un après l'autre, les chefs de Septembre noir avaient été liquidés. Il ne restait que lui, plus sanglant que jamais. À Khartoum, ses hommes avaient pris d'assaut une réception diplomatique, fait prisonnier l'ambassadeur américain et son adjoint, ainsi que l'ambassadeur belge par intérim et les avaient assassinés avec une rare sauvagerie. Ce n'était pas tolérable. Le comité X de Golda Meir donna le feu vert au Césarée. Il fallait retrouver Salameh et le tuer, à n'importe quel prix.

La traque du Prince rouge devint une obsession pour Mike Harari. Il envoya ses hommes à travers toute l'Europe, alerta les réseaux d'espionnage et les plus grands spécialistes du renseignement et appela ses contacts dans d'autres services secrets. Pendant trois mois, la traque de Salameh ne donna aucun résultat, à l'exception d'une vague rumeur le situant en Allemagne ou dans un pays scandinave en train de préparer une attaque majeure contre Israël. Selon cette même rumeur, il voulait venger « Printemps de la jeunesse » et le récent assassinat de Mohamed Boudia, le chef de Septembre noir en France. Mais cette information ne fut confirmée par aucune source fiable.

À la mi-juillet 1973, une lueur d'espoir apparut enfin. À Genève vivait un jeune Algérien appelé Kamal Benaman, identifié comme un messager de Septembre noir. Le 14 juillet 1973, il avait pris un vol pour Copenhague puis une correspondance pour Oslo et, après avoir passé la nuit à l'hôtel *Panorama*, il était monté à bord d'un train à destination de la station de sports d'hiver norvégienne de Lillehammer, nichée au cœur d'une chaîne de montagnes majestueuses. Située à moins de 200 kilomètres d'Oslo, elle devait accueillir les prochains jeux Olympiques d'hiver. Trois guerriers du Mossad, l'« Autrichien » Gustave Pistauer, le « Français » Jean-Luc Savanier et le « Suédois » Dan Art (de son vrai nom Dan Arbel), l'avaient suivi à Lillehammer.

Dès que le rapport des trois guerriers parvint au quartier général du Mossad, Mike Harari se lança dans une activité effrénée. Persuadé que Benaman avait fait le voyage au fin fond de la Norvège pour rencontrer Salameh, il avait à la hâte constitué une équipe opérationnelle, qui incluait des agents expérimentés et des novices. Né à Copenhague, Dan Arbel n'était pas un guerrier chevronné, mais il avait été inséré dans l'équipe parce qu'il parlait le danois et d'autres langues scandinaves. Il en allait de même d'une jeune femme, Marianne Gladnikoff, qui avait récemment émigré de Suède. Ingénieure en génie logiciel, elle était venue en Israël par engagement sioniste. Alors qu'elle venait de commencer sa formation au Mossad, on l'en avait extraite pour l'envoyer directement en Norvège, *via* Zürich, parce que le suédois qu'elle parlait était très proche du norvégien. La jeune femme blonde et rondelette voyageait sous son vrai nom et avec son authentique passeport suédois. Son voisin de siège était une photographe canadienne aux cheveux noirs qui se présenta à elle sous le nom de Patricia.

Parmi les vétérans qui avaient rejoint la petite unité spéciale figuraient les principaux membres de l'équipe de l'opération « Colère de Dieu », qui avait déjà été déployée en Europe. Sylvia Rafael et Abraham Gehmer en faisaient partie. Gehmer avait un passeport britannique au nom de Leslie Orbaum, un enseignant de Leeds, en Angleterre. Mike Harari arriva en Norvège avec un passeport français au nom d'Édouard Stanislas Lasker. Il fut suivi par le ramsad Zvi Zamir, qui voyageait avec un passeport israélien au nom de Tal Sarig. L'équipe se dispersa dans plusieurs hôtels et appartements qui avaient été réservés et loués par Dan Arbel. Arbel et ses camarades louèrent en outre des voitures à l'aéroport d'Oslo. Sylvia connaissait Arbel, qui avait voyagé avec elle en 1970 lors d'une mission de reconnaissance dans différents ports de pays arabes.

Dès le début, Sylvia sentit que quelque chose n'allait pas. Au cours des derniers mois, elle avait accumulé de l'expérience dans des missions du même genre. Elle demanda donc aux chefs de la mission quels étaient les plans et les voies de secours en cas d'urgence. Elle fut surprise de découvrir que rien n'avait été prévu. Elle s'en ouvrit à Abraham Gehmer, qui confirma ses inquiétudes.

Elle ne cachait pas davantage sa contrariété devant le comportement de l'équipe qui avait atterri à Lillehammer. En hiver, la station norvégienne attire une foule de touristes, mais en ces jours d'été, elle n'était rien de plus

qu’un bourg provincial somnolent. Or le 19 juillet, quinze guerriers du Mossad avaient débarqué en ville au volant de voitures de location. Ils communiquaient entre eux au moyen de talkies-walkies à peine dissimulés. L’équipe attirait l’attention sans nécessité.

— Et au fait, pensa Sylvia, où en est l’identification de la cible ? Le Prince rouge se cache-t-il vraiment dans cette petite ville ? Et si tel est le cas, où ?

Les guerriers du Mossad réussirent à pister Kamal Benaman, qui était descendu à l’hôtel *Regina* sous une fausse identité. Le lendemain, ils l’avaient suivi quand il avait quitté l’hôtel, vagabondé dans les ruelles, fait marche arrière, était entré dans des cafés pour en sortir par la porte de derrière et avait exécuté encore d’autres manœuvres qui avaient convaincu les Israéliens qu’il était un agent secret expérimenté essayant de semer une probable filature. La conclusion logique était qu’il s’efforçait de déjouer une possible surveillance avant de rencontrer Salameh.

En milieu de journée, Benaman fut repéré sur la véranda du café *Caroline* au moment où il s’asseyait sous un parasol coloré. Gustave Pistauer, Marianne Gladnikoff et un autre guerrier l’observaient depuis un banc de l’autre côté de la rue. Tout à coup, deux étrangers s’approchèrent de lui. L’un d’eux se retourna : c’était un Arabe ! Pistauer compara son visage avec une photo floue de Salameh qu’il tira discrètement de sa poche. Sur celle-ci, le Palestinien était glabre, alors que l’Arabe qui s’était approché de Benaman portait une moustache. Mais une moustache pouvait pousser ou être collée. Pendant un long moment, Pistauer alterna entre le visage de l’étranger et celui de la photographie. Celle-ci n’était pas de bonne qualité, assez floue et granuleuse. Mais c’était tout ce qu’il avait. Pour finir, Pistauer hocha la tête.

Assis dans une voiture garée à proximité, Mike Harari reçut le signal et envoya sur-le-champ un message à Zvi Zamir pour l’avertir que ses guerriers avaient identifié Salameh. À partir de là, les guerriers abandonnèrent Benaman pour concentrer tous leurs efforts sur le moustachu. Ils le suivirent quand il quitta le café, circula longtemps à vélo dans les rues de la ville, puis atteignit une banlieue pauvre laissée à l’abandon. Il passa la nuit dans un immeuble délabré. Le lendemain matin, il se rendit à vélo à la piscine municipale. Les Israéliens l’aperçurent

quelques minutes plus tard, assis au bord du bassin, en train de parler à un autre homme.

De quoi parlaient-ils ? Le commandant de l'équipe ordonna à Marianne de louer un maillot de bain, d'entrer dans la piscine et de s'approcher des deux hommes. Elle se dépêcha, choisit un bikini, plongea dans l'eau et nagea jusqu'à l'extrémité où les cibles étaient assises. Elle ne comprit pas leur conversation parce qu'ils communiquaient en français, une langue qu'elle ne parlait pas. Elle fit quelques longueurs, s'éloignant et se rapprochant d'eux. Avant de pénétrer dans la piscine, elle avait examiné la photo de Salameh, et elle scrutait à présent le visage du suspect.

Elle sortit de la piscine :

— Je ne pense pas que ce soit le même homme, dit-elle à son commandant. Les sourcils de l'homme de la photo sont différents, plus effilés. Je suis sûre que ce n'est pas Salameh.

— Vous ne savez pas, fut la réponse, vous ne comprenez pas.

Sylvia parvint à la même conclusion. En photographe avertie, elle ne pouvait accepter l'identification sur la simple comparaison avec une photo floue. Gehmer était d'accord avec elle, mais les commandants de la mission rejetèrent leurs réserves.

— La plupart de ceux qui l'ont vu estiment qu'il s'agit bien de Salameh, dirent-ils.

Mike Harari n'avait aucun doute lui non plus.

Sylvia se sentait mal à l'aise pour une autre raison. Aucun des rapports préparés par Romi, le sorcier du renseignement au Césarée, ne mentionnait que Salameh parlait français, alors que l'homme de la piscine le parlait couramment. Il y avait aussi cet autre point : était-il imaginable que Salameh, le chef de Septembre noir, sans doute conscient que le Mossad était à ses trousses, circule à bicyclette dans tout Lillehammer sans protection et sans essayer de se débarrasser d'une possible surveillance ? Et était-il vraisemblable qu'il séjourne dans une banlieue pauvre de Lillehammer ou qu'il aille se baigner dans la piscine municipale, où il était extrêmement vulnérable ?

Sylvia partagea ses interrogations avec ses supérieurs, mais elles furent une fois encore ignorées. Harari et Zamir étaient résolus à continuer la mission. Il semblait que le succès de la précédente, « Colère de Dieu », ait émoussé la rigueur avec laquelle ils vérifiaient et planifiaient leurs

opérations. Les commandants décidèrent enfin que le jour J serait le 21 juillet.

Ce soir de légère bruine, Salameh et une femme blonde enceinte entrèrent dans un cinéma du centre-ville pour voir le film *Quand les aigles attaquent*, avec Clint Eastwood et Richard Burton. Pendant la projection, un guerrier du Kidon s'assit à côté d'eux et les regarda partager un paquet de bonbons. À la fin du film, à 22 h 15, ils prirent un bus, que Marianne Gladnikoff suivit dans un des véhicules de location. Trois hommes la suivaient dans une voiture blanche, Jonathan Ingleby, Rolf Baehr (le chauffeur) et Gérard-Émile Lafond. C'était l'équipe de tueurs.

Quand Salameh et la femme descendirent du bus, dans la rue Storgten déserte, plusieurs véhicules s'arrêtèrent à leur hauteur. Ingleby et Lafond sautèrent de la voiture blanche, sortirent leur Beretta et firent feu à quatorze reprises sur Salameh. La femme derrière lui ne fut pas touchée. Ce fut l'affaire de quelques secondes. Les tueurs remontèrent dans leur voiture, qui démarra en trombe et disparut dans l'obscurité. Dans l'autre véhicule, Marianne entendit un message laconique :

— Ils l'ont eu !

Zvi Zamir et Mike Harari étaient aux anges. Le terroriste numéro un était mort.

— Vous avez fait du très bon travail, exulta Mike dans son talkie-walkie. Maintenant, tout le monde à la maison !

Des voitures de police et une ambulance arrivèrent sur place immédiatement, mais les assassins de Salameh n'étaient plus là. Ils avaient été les premiers à quitter la zone. Les trois guerriers qui avaient utilisé la voiture blanche la laissèrent dans les faubourgs de la ville. Cette même nuit, ils quittèrent Lillehammer à bord de deux véhicules de secours en compagnie de quatre autres guerriers. Le lendemain matin, ils embarquaient dans un avion à l'aéroport d'Oslo. Zvi Zamir et Mike Harari partirent eux aussi de Norvège en avion et en ferry. Ils laissèrent derrière eux quelques guerriers qui devaient s'occuper des appartements et des voitures de location. Ils étaient en outre chargés d'effacer toute trace de l'activité du Mossad à Oslo et à Lillehammer.

Tous ignoraient encore que, la veille au soir, les membres du Kidon n'étaient pas seuls dans la rue Storgten. À proximité de la scène, dans la dense végétation du parc municipal, deux jeunes amants qui se livraient à

de tendres ébats avaient entendu les coups de feu et remarqué qu'une des voitures des tireurs avait quitté les lieux à toute vitesse. Ils étaient parvenus à noter la couleur du véhicule, sa marque et son numéro d'immatriculation et l'avaient communiqué à la police. Selon un membre de l'équipe, Dan Arbel était retourné à la voiture blanche abandonnée, une Peugeot dans laquelle il avait laissé un paquet la veille, et l'avait conduite à Oslo. Ce faisant, il avait enfreint les ordres qu'il avait reçus de monter dans un train pour Oslo avec Gladnikoff et de quitter le pays.

Le lendemain, Arbel se présenta à l'agence Hertz de l'aéroport d'Oslo pour restituer la Peugeot blanche. Marianne Gladnikoff attendait dans la voiture. Soit une nouvelle négligence caractérisée. Au stade d'une évacuation, il était strictement interdit de restituer les véhicules de location utilisés, qui devaient être abandonnés. Ce fut une erreur fatale. À cet instant précis, la radio norvégienne diffusa un message de la police donnant la description de la voiture. Un Norvégien assis dans une voiture garée derrière Marianne et écoutant la radio leva les yeux et vit la voiture recherchée juste devant lui ! Il alerta aussitôt la police. Arbel et Gladnikoff furent cueillis sur place. Interrogés par l'équipe de Steiner Ravlo, l'inspecteur de police d'Oslo chargé de l'enquête, ils parlèrent immédiatement. Il apparut qu'Arbel était claustrophobe. Il raconta aux policiers qu'enfant, pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait dû rester caché pendant des mois dans une cave. Sitôt transporté dans une petite salle d'interrogatoire, il déclara aux policiers qu'il accepterait de coopérer pleinement à condition que la porte de la pièce reste ouverte…

Les policiers étaient sidérés. Ayant cru jusque-là que le meurtre de Lillehammer était lié à un trafic de drogue, ils venaient de découvrir qu'ils avaient mis au jour une affaire d'espionnage international.

— En 1973, déclarerait Ravlo, nous ne pouvions imaginer qu'une affaire de cette nature pourrait arriver en Norvège.

Gladnikoff et Arbel conduisirent la police à la cache où se trouvaient encore Sylvia Rafael et Abraham Gehmer, dans l'attente de leur départ du pays. Deux autres Israéliens, Michael Dorff et Zvi Steinberg, s'y trouvaient également. Sylvia, très agitée, ne parvenait pas à rester assise. Elle demanda à ses amis de s'en aller. Mais alors que ceux-ci sortaient de la maison, ils furent entourés de policiers. Les enquêteurs trouvèrent dans les papiers de Dan Arbel le numéro de téléphone d'Yigal Eyal, le responsable de la

sécurité de l’ambassade d’Israël. À son domicile, ils arrêtèrent deux autres guerriers du Mossad. Yigal Eyal fut déclaré *persona non grata* et expulsé de Norvège avec sa famille.

Sylvia s’accrocha à son identité canadienne de Patricia Roxburgh et donna aux enquêteurs une couverture pour le moins alambiquée. Elle aurait rencontré Leslie Orbaum (Abraham Gehmer), qu’elle connaissait, dans une rue de Zürich et accepté de l’accompagner en vacances à Oslo, où elle aurait fait la connaissance de Dan Arbel et de Marianne Gladnikoff, puis elle se serait brouillée avec Leslie, qui l’aurait quittée… Herald Romingen, son interrogateur, n’en crut pas un mot. Mais Arbel et Gladnikoff remplirent les blancs. Ils admirent être des agents du Mossad et livrèrent des détails, des noms et des adresses à Oslo, Paris et ailleurs, ainsi que des règles secrètes et des méthodes opérationnelles. Arbel révéla en outre le numéro de téléphone classifié de Mike Harari à Tel-Aviv et donna le nom véritable de Patricia Roxburgh, si bien que les enquêteurs s’adressèrent désormais à elle sous le nom de Sylvia Rafael.

Leurs dépositions portèrent un tort considérable au Mossad.

Le pire était pourtant à venir : au lendemain de leur arrestation, les guerriers apprirent qu’ils s’étaient trompés de cible.

✧

Le jeune homme qu’ils avaient tué cette nuit-là à Lillehammer n’était pas le Prince rouge, mais Ahmed Bouchiki, un Marocain qui travaillait comme serveur dans un restaurant de la ville et qui n’avait aucune espèce de lien avec Septembre noir. La femme qui l’accompagnait au cinéma cette nuit fatale était sa femme, enceinte, Torril. Les guerriers du Mossad avaient commis une erreur tragique et tué un innocent. Des années plus tard, en 1996, Israël, malgré son refus de reconnaître quelque culpabilité que ce soit, versa 400 000 dollars d’indemnités à la famille Bouchiki.

Aucun des officiers supérieurs du Mossad, y compris Harari et Zamir, ne fut mis en cause, sanctionné ou contraint à la démission. Aucune commission d’enquête ne fut instaurée pour faire la lumière sur la pire bavure de l’histoire du Mossad. On aurait pu s’attendre à ce que Zamir et Harari offrent leur démission, mais ce ne fut pas le cas. Zamir admit des années plus tard que la mission de Lillehammer avait échoué en raison d’un

« péché d’orgueil », après toutes les opérations réussies contre Septembre noir. Toujours est-il qu’après le fiasco norvégien Golda Meir ordonna l’arrêt des opérations « Colère de Dieu » où que ce soit dans le monde.

Les chefs du Mossad ne découvrirent que des mois plus tard combien ils avaient été proches de mettre la main sur Salameh. Pendant l’opération de Lillehammer, le Prince rouge se trouvait non loin de là, à Stockholm, la capitale suédoise.

— Quand ils ont tué Bouchiki, j’étais en Europe, déclara Salameh au journal libanais *As-Sayad*. Son visage et son corps étaient totalement différents des miens. J’ai été sauvé non par mon talent, mais par la médiocrité des services secrets israéliens.

✧

La presse mondiale rendit compte du meurtre de Lillehammer et de la capture des membres de l’équipe du Mossad. Toutes les tentatives israéliennes pour obtenir la libération des prisonniers échouèrent. Sylvia, Abraham Gehmer, Marianne Gladnikoff, Dan Arbel et un autre guerrier furent inculpés. Un procès se préparait.

Avant la révélation de la véritable identité de Sylvia, la police française avait demandé à son homologue norvégienne de la laisser interroger Patricia Roxburgh, suspectée d’avoir trempé dans les assassinats à Paris des chefs terroristes Mohamed Boudia et Basil al-Kubaisi, en avril et juin 1973. Les Norvégiens refusèrent, mais ils envoyèrent à Paris deux inspecteurs visiter l’appartement de Patricia sur les quais de la Seine. Celui-ci était vide, à l’exception d’une bouteille de Calvados et d’un exemplaire de l’édition du *Figaro* du 27 juin 1973, veille de l’assassinat de Boudia. Ils conclurent à une possible participation de Patricia à la mission, puis passèrent plusieurs semaines à Tel-Aviv avant de retourner en Norvège. Ils ne purent rassembler aucune preuve confirmant leur hypothèse.

Dans sa prison d’Oslo, Sylvia avait plus d’une raison d’en vouloir à ses camarades du Mossad : la préparation et l’exécution défaillantes de la mission ; l’intégration à l’équipe d’agents sans expérience tels Gladnikoff et Arbel ; l’identification négligente de Salameh. Elle se sentait en outre blessée d’avoir été abandonnée aux premiers stades de sa détention et de n’avoir reçu aucune visite. Quelques mois plus tard, elle évoqua sa détresse

dans une lettre à Abraham Gehmer : « Je n'arrête pas de tourner et de retourner dans ma tête ce qui s'est passé, et plus j'y pense, plus je suis convaincue que les malheureux événements de Lillehammer auraient pu être évités. Quelque chose en moi s'est brisé après tout cela […]. Mon désir de continuer à servir avec des gens que j'estimais au plus haut point s'est érodé. Tout à coup, j'ai commencé à voir sous un nouveau jour ces héros que je croyais d'une intégrité absolue. Quelle tristesse ! »

La lettre parvint apparemment jusqu'au boulevard King Saul, à Tel-Aviv, car elle reçut quelques jours après une lettre non signée du Mossad. Elle contenait un poème, également non signé, qui lui était dédié. Elle ne découvrit jamais lequel des chefs du Mossad le lui avait écrit :

Comme un immense aspirateur
Le Mossad avale
Une grande variété de gens
Dont seuls surnagent les meilleurs

Un spectre impressionnant de femmes
Un excellent assortiment d'hommes
Tous combattants clandestins de premier ordre
Et par-dessus tout loyaux jusqu'à la fin

Déterminés à réussir
À atteindre toutes leurs cibles
Ils sont d'habiles traqueurs
Même par la nuit la plus noire

Dans leurs rangs figurait une femme
Aussi belle qu'ingénieuse et sage
Qui n'avait qu'un seul défaut
Qui la distinguait entre tous

Elle voyait en chacun de nous
Une perfection sans faille
Et nous considérait comme étant
Les messagers de Dieu sur terre

S'il vous plaît, dites-lui bien fort
Que tous autant que nous sommes,
Aussi talentueux que nous soyons
Nous ne sommes après tout que des hommes

S'il vous plaît, expliquez-lui que nous ne descendons pas des Cieux
Que nous n'avons pas une seule trace d'ailes
Mais plutôt bien des défauts
Et que nous pouvons nous aussi nous tromper

✧

En plus de la déception, Sylvia souffrait de la solitude. Cette jeune femme qui avait tant besoin d'amour, d'amitié et de la compagnie des autres était confinée dans une cellule silencieuse de Norvège. Quand les conditions de sa détention s'améliorèrent un peu, elle croisa Marianne Gladnikoff dans la cour de la prison. Marianne était ravie de voir un visage familier, mais Sylvia lui tourna le dos et refusa de lui parler. Elle ne pouvait lui pardonner d'avoir craqué pendant son interrogatoire. Un autre coup s'abattit sur elle. Son père avait eu une crise cardiaque, et elle ne put ni se rendre à son chevet dans son hôpital sud-africain, ni lui parler pendant les quelques jours qui lui restaient à vivre. Elle allait toutefois avoir une heureuse surprise. Quelque temps après, elle fut appelée au bureau du directeur. À son grand émerveillement se tenaient devant elle sa mère et l'un de ses frères, Jonathan, qui avaient fait le voyage d'Afrique du Sud pour la voir. Seulement alors apprirent-ils ce qu'elle avait fait pendant toutes ces années et comprirent-ils la raison de ses silences, de ses voyages inexpliqués, de son refus de leur donner un numéro de téléphone ou une adresse. La rencontre avec eux fut si émouvante et aimante que lorsqu'elle regagna sa cellule, elle se sentit encore plus seule.

Son sentiment d'abandon et de frustration ne transparut cependant à aucun moment quand elle fut conduite au box des accusés pour passer en jugement. Elle ne prononça pas un seul mot sur ses liens avec le Mossad ni sur les nombreux secrets qui peuplaient l'histoire de sa vie. Avant l'ouverture du procès, la presse du monde entier fit assaut d'épithètes pour dépeindre Sylvia comme « une Mata Hari », « la tueuse du Mossad », etc. Mais quand, fière et droite, elle fit face aux juges d'Oslo, elle livra un plaidoyer d'une telle sincérité que toutes les personnes présentes dans la salle d'audience, le public comme les juges, en furent profondément marquées. Elle évoqua les horreurs de la Shoah qui avaient décimé le peuple juif, les meurtres d'Israéliens innocents par l'organisation terroriste, à l'image du massacre des jeux Olympiques de Munich. Elle insista sur le vœu le plus sacré d'Israël de vivre dans la paix et la sérénité comme n'importe quelle autre nation et déclara :

— Mais à mesure que la terreur s'intensifiait et que les autres pays restaient indifférents et inertes, nous, un groupe d'amis, avons décidé de ne plus continuer à nous contenir et nous nous sommes lancés à la poursuite

des chefs qui orchestraient les campagnes de terreur contre nous. Nous sommes venus à Lillehammer en suivant les traces de l'assassin multirécidiviste Ali Hassan Salameh. Notre but était de le liquider, lui et personne d'autre. En raison d'une erreur fatale, commise sans malice, un innocent a été tué.

Ses mots et sa prestance pleine de dignité touchèrent l'assistance. Après qu'elle eut livré ses dernières conclusions, la salle réagit par une salve d'applaudissements spontanés. Les juges avaient beau paraître aussi bouleversés que le public, la cour, bien entendu, ne pouvait accepter la version de Sylvia d'un groupe d'amis ne pouvant plus se retenir d'agir. Ils appuyèrent leur verdict sur la preuve irréfutable que la mission de Lillehammer avait été conduite par le Mossad.

Sylvia le savait, mais elle avait parlé de « ses amis » sur le conseil de son avocat, qui avait été discrètement engagé par le Mossad. Annæus Schjødt était un avocat norvégien de tout premier plan. Il défendit Sylvia avec passion, s'attacha sentimentalement à elle, et, peu à peu, un lien romantique les submergea l'un et l'autre, l'amazone du Mossad de trente-sept ans et le juriste de cinquantequatre ans, un homme marié, père de deux enfants. Cette histoire d'amour naissante fut une source de force pour Sylvia durant les heures dramatiques de son procès.

Le verdict se révéla relativement clément : Abraham Gehmer fut condamné à cinq ans et demi d'emprisonnement, de même que Sylvia. Marianne Gladnikoff et Dan Arbel bénéficièrent de peines plus légères. En dépit de sa situation, Sylvia ne perdit pas son sens de l'humour. Quand elle apprit que le procureur avait requis sept ans contre elle, ramenés finalement à cinq ans et demi par le juge, elle plaisanta :

— Jusqu'à présent, je croyais être une 007, mais je ne suis en réalité qu'une 005 et demie…

Après le verdict, la vie de Sylvia connut une embellie. Elle fut transférée à un pénitencier pour femmes, où elle bénéficia d'un petit appartement et de commodités élémentaires. Le diplomate israélien Eliezer Palmor lui rendit souvent visite. D'Israël arriva Yehudit Nissiyahu, cheffe du personnel du Mossad, qui noua avec la jeune amazone des relations à long terme. David, le frère cadet de Sylvia qui vivait en Israël, s'envola lui aussi pour Oslo afin de lui rendre visite. Sylvia fut autorisée à plusieurs reprises à se rendre dans

la capitale norvégienne non sans la présence discrète d'une escorte policière.

La veille de la Pâque juive de 1974, elle fut invitée, ainsi que les autres prisonniers du Mossad, au domicile de Palmor pour le repas traditionnel du *Séder*. Annæus Schjødt et son épouse en étaient les invités d'honneur. Pendant le dîner, leur fille de huit ans, Amy, découvrit un grand secret. En espionnant sous la table, elle découvrit qu'Annæus et Sylvia se tenaient la main ! Elle en parla à sa mère, et, de proche en proche, Palmor et ses contacts du Mossad furent mis au courant de la liaison secrète entre Sylvia et Annæus. Dans la lointaine Norvège, elle avait perdu la liberté, mais trouvé l'amour.

Une nouvelle sorte d'amour déferla bientôt sur Sylvia. Dès que son nom fut rendu public et que certains détails de ses missions furent divulgués, des myriades de lettres de sympathie et d'encouragement envoyées d'Israël et d'autres parties du monde inondèrent la prison. Les membres du kibboutz Ramat Hakovesh, où son frère travaillait comme volontaire, décidèrent de l'accueillir et de faire du kibboutz sa résidence après sa libération.

Les premiers libérés furent Marianne Gladnikoff et Dan Arbel. Un journaliste les appela « les héros tragiques » du fiasco de Lillehammer. Marianne ne put retourner au Mossad. Elle reprit son métier d'ingénieure en informatique, mais demeura solitaire et aigrie jusqu'à la fin de sa vie.

Après sa sortie de prison, Abraham Gehmer travailla un temps au quartier général du Mossad, mais il restait hanté par le passé. Il estimait qu'une commission d'enquête aurait dû se pencher sur l'incident de Lillehammer, mais personne ne l'écoutait. Il quitta le Mossad, changea son nom de famille en Eitan, et passa le restant de ses jours à cultiver des fleurs dans le village de Bitzaron.

Sylvia fut libérée au mois de mai 1975, au bout d'un an et dix mois. Annæus divorça de sa femme et l'épousa. Grillée en tant qu'agente secrète, Sylvia ne pouvait plus retourner au Mossad. Les heureux époux vécurent plus de vingt ans entre la Norvège, l'Afrique du Sud et Israël. Ils louèrent quelque temps un appartement à Tel-Aviv, mais passèrent de nombreux mois à Ramat Hakovesh, où ils travaillaient la terre, comme tous les autres membres du kibboutz. Sylvia était très heureuse, mais elle dut renoncer à son rêve d'avoir des enfants.

— C'était le prix à payer, confia-t-elle à son amie Sarah Rosenbaum.

Les organisations terroristes décidèrent de se venger en projetant d'assassiner Sylvia après sa libération. Ils échafaudèrent plusieurs projets d'attaque en Scandinavie et en Méditerranée, mais ne parvinrent pas à les réaliser. Sylvia et Annæus connurent des jours heureux ensemble, et elle recouvra sa bonne humeur. Même dans ses pires moments, alors que le cancer qu'elle avait contracté entrait en phase terminale et que son corps si svelte avait fondu en un rien de temps sous les assauts de la maladie, elle avait continué de plaisanter :

— J'ai jeûné toute ma vie pour ne pas prendre de poids ou pour en perdre, mais aujourd'hui, je n'ai plus aucun effort à faire.

Elle mourut en Afrique du Sud en 2005, neuf ans avant son mari. Avant de rendre son dernier souffle, elle demanda à être enterrée au kibboutz Ramat Hakovesh.

— Elle n'était pas une agente secrète, dit Mike Harari à ses funérailles, qui furent suivies par tous les chefs du Mossad. C'était l'impératrice d'une noble race, qui avait été choisie par le destin pour se comporter en guerrière dans de nombreux pays ennemis.

Sur sa pierre tombale, ses amis du kibboutz firent graver ces mots :

— J'ai aimé mon pays de toute mon âme. Et quand mon jour viendra, rendez-moi à sa terre.

15.
Danielle

Un amour d’espions

Moins de trois mois après le fiasco norvégien, l’Égypte et la Syrie lancèrent une offensive simultanée contre l’État juif. Le 6 octobre 1973, alors qu’Israël était paralysé par les fastes de la célébration de Yom Kippour, le Grand Pardon, les deux armées attaquèrent. Les Égyptiens traversèrent le canal de Suez et établirent une tête de pont dans la péninsule du Sinaï, après quoi ils s’emparèrent des forts israéliens le long du canal et tuèrent des centaines de soldats. L’armée syrienne s’empara de larges secteurs du plateau du Golan, et le commandant de sa colonne blindée s’écria d’extase dans son micro :

— Je vois le lac de Tibériade !

Certains dirigeants israéliens redoutaient une destruction totale de leur État. Golda Meir admit ultérieurement qu’elle avait songé au suicide. Le légendaire ministre de la Défense Moshe Dayan exprima ses craintes que le « Troisième Temple », comme on appelait parfois l’État d’Israël, ne se trouve au seuil de l’annihilation. Puis Tsahal, surpris et désorienté au début, se ressaisit et réussit à repousser l’attaque conjointe et à lancer des offensives meurtrières. À la fin de la guerre, les forces israéliennes avaient atteint des positions à 40 kilomètres de Damas et à 101 kilomètres du Caire.

La victoire se paya d’un coût élevé. Israël déplorait deux mille six cent cinquante-six vies perdues, et ses dirigeants redoutaient une nouvelle offensive ennemie.

Pendant la guerre, Israël avait eu désespérément besoin de renseignements frais et crédibles. Il en alla de même après. L’un des premiers guerriers envoyés dans la gueule du loup fut une jeune femme que nous appellerons Danielle.

✧

Paris, octobre 1973. En fin d’après-midi, ils entendirent frapper des coups à la porte selon un ordre établi à l’avance. Mike Harari se leva de son siège et ouvrit. Un homme râblé aux cheveux blonds pénétra dans la cache parisienne. Danielle le regarda sans lui porter grand intérêt. Elle était attirée par les grands aux cheveux noirs.

— Je vous présente Julio, dit Mike.

Il ajouta :

— Et voici Tamar.

Tamar était le nom code de Danielle au Mossad.

— Ravi de vous rencontrer, dit Julio.

Danielle reconnut un léger accent sud-américain.

Mike se tourna vers elle :

— Julio sera votre mari en Égypte.

Elle s’était préparée à cette situation. Quand elle avait été envoyée à Paris, aux premiers jours de la guerre du Kippour, elle avait été informée par le commandant du Césarée qu’elle devrait se rendre au Caire en tant que « femme » d’un guerrier qui était en mission en Égypte depuis longtemps. Son futur mari avait besoin de soutien et de renfort, et il était vital d’accroître ses performances en lui adjoignant une guerrière qui se fasse passer pour son épouse.

À Paris, Danielle reçut une préparation intensive et mémorisa la légende qui avait été concoctée pour elle. Elle savait qu’elle devrait partir le plus tôt possible car Israël redoutait de nouvelles attaques arabes dans le Sinaï et dans le Golan. Après sa première rencontre avec Julio dans la cache, elle le

retrouva pour un déjeuner et une longue conversation. Il évoqua sa vie et sa belle maison du quartier chic de Zamalek.

— J'ai été envoyé au Caire il y a deux ans, lui expliqua-t-il.

Il avait une solide couverture de directeur d'une entreprise étrangère.

Quelques jours plus tard, on leur remit leur faux certificat de mariage, et ils embarquèrent ensemble dans un avion pour Le Caire.

✧

C'était la première mission de Danielle. Née dans une agréable petite ville du Sud de la France, elle était allée à l'école avec deux mille autres jeunes filles.

— J'étais une enfant heureuse, dit-elle, la pitre de la classe.

Elle était douée, vive, décrochait les meilleures notes et était une vraie vedette dans sa petite troupe de théâtre. Depuis son enfance, Danielle, dont l'une des sœurs souffrait de lésions cérébrales, avait eu l'interdiction d'inviter qui que ce soit, de parler de la maladie de sa sœur ou de divulguer des affaires qui devaient rester secrètes. Après le divorce de ses parents, elle avait voulu émigrer en Israël, mais à cette époque l'âge de la majorité était à vingt et un ans, et la loi ne l'autorisait pas à prendre de décisions par elle-même.

Elle emménagea à Paris, étudia à la Sorbonne, prit part au mouvement de Mai 68 et manifesta dans les rues de Paris avec des centaines d'autres étudiantes pour l'indépendance et la liberté des femmes. Elle avait vingt et un ans quand l'éminent historien Saul Friedländer, professeur à l'université de Tel-Aviv et à l'UCLA de Los Angeles, vint donner une conférence à Paris.

Danielle s'approcha de lui :

— Quand pourrai-je émigrer en Israël ? demanda-t-elle. Maintenant ou après mon diplôme ?

— Pourquoi attendre ? lui répondit le professeur.

Elle partit sur-le-champ, s'établit à Jérusalem et s'inscrivit à la faculté de sciences politiques et de relations internationales de l'université hébraïque. À la résidence étudiante, elle se joignit à un groupe d'Anglo-Saxons et de Latino-Américains.

— Je gardais mes distances avec les Français, dirait-elle. La moitié d'entre eux étaient des extrémistes pro-palestiniens, et l'autre moitié des fanatiques d'extrême droite. Étant de gauche, il m'était impossible de m'intégrer à aucun de ces groupes.

L'espiègle jeune femme n'était pas encore consciente de la veine aventureuse de son caractère. Elle passa son permis moto et prit l'habitude de rouler à tombeau ouvert entre Jérusalem et Tel-Aviv sur une BMW vrombissante afin de rendre visite à sa famille. Elle emportait toujours avec elle deux casques, au cas où elle rencontrerait un auto-stoppeur à la sortie de la Ville éternelle. Mais avant de laisser monter l'heureux voyageur sur sa moto, elle l'avertissait :

— Montez derrière, tenez-vous aux poignées latérales, et ne me touchez pas. Je tiens à arriver en vie à Tel-Aviv.

C'était sa façon d'éviter les problèmes. Jusqu'au jour où elle reçut une lettre à sa résidence étudiante. Adressée par un certain « Bureau de coopération internationale », elle lui demandait d'appeler un numéro de téléphone pour convenir d'un rendez-vous à Tel-Aviv. Au début, elle crut à une plaisanterie, mais un étudiant de sa connaissance vérifia la lettre et lui dit :

— Regarde, elle porte le sceau officiel de l'État. C'est peut-être une affaire sérieuse.

À Tel-Aviv, elle alla voir sa mère, qui venait tout juste d'arriver de France, et partit en sa compagnie s'acheter une robe discrète et convenable pour son rendez-vous. L'homme qu'elle rencontra dans un petit bureau du siège du gouvernement l'assaillit de questions sur sa vie. Après une heure d'interrogatoire intensif, il lui demanda :

— Si je vous disais qu'il existe une tâche que nos pilotes, nos parachutistes, notre infanterie ne peuvent accomplir, mais que vous, vous pourriez faire, que diriez-vous ?

— Oui ! répondit-elle aussitôt.

Seulement plus tard elle demanda :

— Qu'attend-on de moi ?

— D'être nos yeux et nos oreilles en pays ennemi.

— Oui, répéta-t-elle.

Elle avait compris que le « Bureau de coopération internationale » était une couverture pour le Mossad. L'étranger lui fit signer plusieurs documents, coordonna leurs moyens de communication et demanda qu'elle coupe court à toute relation – ses amis, son petit ami, ses condisciples. Il lui demanda aussi d'abandonner ses études. Une des conditions de son admission était qu'elle ne se marie pas pendant les cinq prochaines années.

— Pourquoi m'ont-ils recrutée ? se demanda-t-elle, tout en devinant la réponse. Parce que je parle plusieurs langues, que je possède un passeport étranger, et que je suis suffisamment intelligente pour affronter des situations inattendues.

Elle attendait à présent sa convocation à la formation de guerrière du Mossad. Avant cela, cependant, elle fut invitée à une réunion à Tel-Aviv. Introduite dans une pièce où étaient assis tous les « grands chefs » du Mossad, elle fut assaillie de questions.

À la fin, l'un d'eux lui dit :

— Écoutez, vous êtes encore jeune. Reprenez vos études, et quand vous aurez votre diplôme en poche, revenez nous voir. Après votre service dans nos rangs, vous pourrez vous marier et fonder une famille.

— Pas question, répondit-elle. J'ai vingt-deux ans. Je dois encore faire trois ans d'études avant de rejoindre le Mossad. Si vous me demandez de ne pas me marier avant cinq ans, j'aurai donc trente ans : ce n'est pas un âge pour se marier.

La rencontre terminée, elle enfourcha sa moto et vola jusqu'à Jérusalem. Elle pensa que tout était fini, mais elle avait tort. Quelques mois plus tard, elle reçut un télégramme lui demandant de se présenter à une certaine adresse. Ainsi commença l'initiation de Danielle.

Elle apprécia les cours autant que la mission qui lui était confiée. Ses instructeurs la formèrent au métier de photoreporter. Elle fit la connaissance de Sylvia Rafael, qui était sur le point de mettre fin à ses activités à Paris. Elle était probablement censée la remplacer. Toutes deux nouèrent une chaleureuse amitié, Danielle voyant en Sylvia « comme une sœur aînée ». Elle fut envoyée interviewer la présidente de l'organisation internationale des femmes sionistes, la WIZO, pour le compte d'un « magazine belge ». Non seulement elle réussit à la faire parler, mais elle obtint qu'elle lui révèle sa recette du *cheesecake*. Quand elle apporta la recette à ses instructeurs, l'un d'eux s'exclama :

— Aujourd’hui, vous avez soutiré une recette à la directrice d’une organisation sioniste, demain ça pourrait être au tour de Jihane el-Sadate, la femme du président égyptien !

Danielle partit pour sa première mission avec Mike Harari. Ils prirent un vol pour une capitale européenne francophone, et elle fut chargée de louer un appartement en tant qu’étudiante de l’université locale. Ses tâches ne posaient pas de difficultés particulières, et elle put passer de longues heures en compagnie de Harari. Celui-ci semblait impressionné par ses connaissances et par son caractère.

En 1973, quand éclata la guerre du Kippour, on lui confia sa première mission en pays ennemi. Elle dit à sa mère qu’elle devait partir en Afrique pour le ministère des Affaires étrangères. Mais sa première mission secrète était inhabituelle : se faire passer pour la jeune épouse de Julio, au Caire. Dans l’avion qui les emmenait en Égypte, celui-ci lui dit :

— Tu vas découvrir mon bel appartement du Caire. J’ai fait préparer une chambre pour toi. Tu verras, elle est très agréable. Elle s’enflamma :

— Quoi ? Es-tu donc si puritain ? Où est la logique dans tout ça ? Tu ramènes ta jeune femme à la maison et tu l’installes dans une chambre à part ? Je suppose que tu dois avoir des domestiques. S’ils voient l’épouse du maître de maison coucher dans une autre chambre dès le jour de son arrivée, ils le signaleront immédiatement aux Moukhabarat. Je suis prête à être arrêtée et emprisonnée pour une erreur que j’aurais commise, mais pas à cause d’une telle sottise. Et puis j’ai fait Mai 68, alors…

La révolte étudiante avait été un mouvement permissif, et les jeunes femmes libérées avaient chanté les louanges de l’amour libre et brûlé leurs soutiens-gorge sur les campus et dans les rues de Paris.

— Ça ne me gênerait pas du tout de partager une chambre avec toi !

Il fut donc décidé que mari et femme dormiraient dans le même lit.

✧

Danielle se familiarisa vite avec les rues et monuments du Caire, les vestiges de son antique splendeur, les eaux troubles du Nil, mais aussi les installations militaires, les barrages routiers, les zones interdites, etc. La haine d’Israël était partout, sur les affiches, dans les journaux, à la radio et même dans les chansons, tous glorifiant la « victoire décisive » de l’Égypte

lors de la guerre d'Octobre. Danielle n'avait d'autre choix que de faire avec, et même de se joindre au chorus anti-israélien.

Julio voulait lui faire découvrir la nuit égyptienne. Dès le premier soir, il l'emmena à « Sahara City », une immense tente sous laquelle se succédaient concerts, chants arabes et spectacles de danse du ventre. Elle le vit battre la mesure sur ses cuisses au rythme de la musique et comprit qu'il était déjà profondément immergé dans l'ambiance cairote. Les jours suivants, il la présenta à ses amis – diplomates et hommes d'affaires étrangers, officiers supérieurs et hauts fonctionnaires égyptiens, célébrités mondaines qui n'aimaient rien tant que s'éterniser dans les boîtes de nuit les plus exclusives du Caire.

Julio avait l'habitude de monter à cheval en compagnie de ses amis. Danielle, dont l'équitation était le passe-temps favori en Israël, aurait désespérément voulu se joindre à eux, mais c'était absolument exclu, car elle avait connu en Israël de nombreux touristes étrangers qui avaient monté avec elle, parfois même pour des randonnées de plusieurs jours en Galilée. Mike craignait qu'elle ne soit identifiée par une de ces connaissances occasionnelles en visite au Caire, et que cela ne la conduise droit à la potence.

Elle comprit aussi progressivement pourquoi elle avait été envoyée avec tant d'empressement aux côtés de Julio. Celui-ci entretenait apparemment une liaison avec la fille d'un diplomate européen au Caire, et leur histoire d'amour avait atteint un stade dangereux. Julio avait reçu l'ordre de rompre, ce qu'il avait fait, mais la séparation imposée avait brisé l'homme et lui avait fait perdre ses esprits et son sang-froid. De plus, ses supérieurs s'étaient montrés mécontents de ses derniers rapports et avaient discerné dans son activité une lassitude, probablement causée par sa longue présence en Égypte et son style de vie dissipé. Danielle devait opérer avec lui, assumer seule les missions les plus complexes et apporter plus de stabilité et de régularité dans sa vie.

Plus facile à dire qu'à faire. Les amis de Julio ne comprenaient pas comment, tout à coup, l'histoire entre Julio et sa petite amie avait pu s'arrêter. Et voilà qu'il revenait de vacances en Europe avec une inconnue qu'il venait d'épouser ! Personne n'était au courant, et personne n'avait entendu parler d'une autre amie cachée quelque part en Europe. Encore moins d'une fiancée. Danielle avait l'impression que tous ces gens

scrutaient son ventre, supposant sans doute que Julio l'avait mise enceinte, ce qui l'aurait contraint à l'épouser – pour donner sens à l'énigme. Danielle décida de jouer le rôle de la bimbo naïve. Elle dit à tout le monde qu'elle retrouvait Julio lors de ses séjours en Europe et que lorsqu'il avait évoqué le mariage, elle avait aussitôt dit oui.

Quelques mois plus tard, elle fut convoquée à Paris pour faire le point sur son activité. Alors qu'elle évoquait le travail de Julio, Mike la coupa brutalement :

— J'ai envoyé une Tamar, et je récupère une Julietta*. Je peux savoir ce que fait Tamar ?

En réalité, Danielle avait pris les choses en main. Elle avait effectué des missions de collecte de renseignement ingénieuses, voyagé jusqu'à la ville de Suez, visité sur place le musée de la Guerre et examiné subrepticement les tanks et les véhicules de transport de troupes israéliens capturés pendant la guerre du Kippour. Cherchant à obtenir des informations sur les soldats israéliens disparus, elle avait demandé à l'un des gardiens de la prendre en photo à côté des chars. Pour la pose, elle s'était placée près des flancs des tanks, de sorte que leurs numéros de série soient bien visibles sur les photos. Elle avait frémi en apercevant des taches de sang séché à l'intérieur des blindés…

Au Caire, elle s'était rendue à plusieurs reprises avec sa petite automobile jusqu'aux complexes militaires afin de vérifier si l'Égypte se préparait à une nouvelle guerre. Elle s'était mise en quête de barrages routiers, de mouvements de troupes, de routes et de zones fermées. De nuit, elle s'était approchée des locaux de l'état-major de l'armée pour vérifier si les lumières restaient allumées tard dans la nuit. En roulant, elle devait prendre garde aux *bawabs*, les concierges du Caire, qui restaient assis au seuil des immeubles des journées entières et regardaient passer les véhicules. S'ils remarquaient que tous les jours, la même femme passait devant eux dans la même voiture, ils risquaient de devenir suspicieux et d'en référer aux autorités.

Quand même, ses activités communes avec Julio en tant que couple marié rendaient le travail beaucoup plus simple. Là où un homme marchant seul la nuit dans des endroits sensibles éveillerait les soupçons, un couple qui se promène bras dessus bras dessous ou assis dans une voiture semble plus naturel. Danielle et Julio furent parmi les premiers à utiliser la

« nouvelle route du désert » entre Le Caire et Alexandrie. Ils transmirent au pays un rapport sur les camps et installations militaires croisés en chemin. Une nuit qu'ils se rendaient dans une zone interdite, ils furent stoppés à un barrage.

— Où allez-vous ? leur demanda un policier.

Danielle sourit et mentionna une célèbre boîte de nuit.

— Et d'où venez-vous ?

Elle donna le nom d'une autre discothèque. Il la regarda, vaguement suspicieux :

— Pourquoi en êtes-vous partis ?

Elle le regarda d'un air naïf et innocent :

— C'était d'un ennui !

Le policier les laissa partir sans fouiller la voiture.

— S'il l'avait fait, se rappellerait Danielle, il aurait découvert beaucoup de choses qui n'auraient jamais dû s'y trouver…

Au Caire, Julio et Julietta vivaient ensemble, mais dès qu'ils partaient « en vacances » en Europe, leurs chemins se séparaient, et chacun allait de son côté. Craignant d'être reconnue dans les aéroports, elle portait constamment un chapeau à larges bords et de grandes lunettes de soleil, et ne réagissait pas lorsque quelqu'un lui adressait la parole en hébreu. En Israël, elle préférait rester enfermée chez elle, sauf une fois, où elle alla dîner chez Zvi Zamir et sa femme. Elle redoutait une rencontre de hasard avec d'anciens condisciples et de devoir leur mentir sur sa vie et son travail. Dans les bureaux du Mossad, une pile de lettres de sa mère l'attendait, auxquelles elle ne répondit évidemment que plus tard. Celle-ci ne comprit jamais pourquoi les réponses à ses lettres lui arrivaient si tard et de toutes sortes de capitales africaines.

✧

Quand Danielle retrouva Julio à l'aéroport, elle remarqua un changement spectaculaire dans son comportement.

— Tu m'as manqué, lui dit-il avec douceur.

Il ajouta qu'il avait sans cesse pensé à elle pendant leur séparation. Cela ne lui déplut pas. Elle s'était habituée à vivre avec lui et avait commencé à

l’apprécier. Leur vie commune, dans une atmosphère de tension, de solitude, de peur des dangers et leur mission partagée avaient renforcé leurs liens. Elle n’hésita pas un instant. Faisant les premiers pas, elle se tourna vers lui et lui dit sans détour :

— Nous vivons déjà ensemble, pourquoi ne pas aller jusqu’au bout ? Nous verrons bien ce qu’il en ressortira.

Et le sexe s’ajouta à leurs habitudes partagées. Très vite, la passion se leva en eux. Ils devinrent inséparables, et leur liaison se mua en un profond et ardent amour. Ils commencèrent à envisager de rester en couple après leur retour au pays, de se marier et de fonder une famille. Elle savait qu’il avait eu une petite amie, mais il l’avait quittée depuis longtemps. À présent, la seule chose à laquelle elle aspirait était de se marier avec lui et de passer le restant de ses jours à ses côtés.

Danielle retourna en Israël au bout d’un an et demi, un peu avant Julio. Et comme ils en étaient convenus, elle demanda à ses supérieurs l’autorisation de l’épouser. Cette autorisation était nécessaire, puisqu’ils avaient l’un comme l’autre l’intention de rester au Mossad. La réponse de Mike fut aussi catégorique que décevante :

— Pas question, dit-il.

Leur mariage fictif avait eu pour seul but de faciliter la mission du Caire, mais ils devaient y mettre fin. Furieuse, Danielle se révolta et commença à contester la décision à tous les niveaux possibles. Elle s’attendait à ce que Julio se joigne à son combat dès son arrivée. Sa déception lui brisa le cœur. Julio arriva, mais il refusa de se battre. Il ne se rangea pas à ses côtés et ne demanda pas la permission de l’épouser. En Égypte, ils s’étaient juré de vivre ensemble en Israël, mais il en différa l’échéance, arguant qu’ils devraient attendre l’arrivée de leurs cartons de déménagement, avant de trouver d’autres prétextes pour la retarder davantage.

Elle ne comprenait pas pourquoi. Elle l’aimait de tout son cœur, et il l’évitait. Elle finit par louer un appartement toute seule, et il disparut brusquement de sa vie. Il quitta le Mossad, tandis qu’elle en gravissait les échelons. Elle commença comme interprète français-hébreu, puis fut promue cheffe instructrice au Césarée, où elle parvint à vaincre la réticence des hommes à se voir dire quoi faire par une jolie jeune femme. N’étaient-ils pas des durs à cuire, tous ces anciens combattants des commandos d’élite

de Tsahal ? Pendant une longue période, elle fut assignée en Israël, par crainte d'être reconnue si elle était envoyée à l'étranger.

En fin de compte, la restriction fut annulée, et elle put renouer avec les opérations en tant qu'« assistante de combat », un rôle consistant à déployer les couvertures extérieures des agents en mission n'importe où dans le monde.

Au moment de la « convention des vétérans » du Mossad au Césarée, elle appela Julio :

— Nous devrions y être vus ensemble, dit-elle.

— Bien sûr. Je t'appellerai avant que ça commence et nous irons ensemble.

Il n'appela pas. Il ne vint pas. Elle alla seule à la convention, et Julio ne montra plus le bout de son nez. Au bout d'un certain temps, Danielle tomba amoureuse d'un autre homme, Rami*. La veille de leur mariage, Rami lui demanda :

— Imagine qu'aujourd'hui, ou demain, on sonne à la porte, tu ouvres, et tu tombes nez à nez avec Julio, un bouquet de fleurs à la main, disant : « Désolé, je me suis trompé. Marions-nous ! » Que ferais-tu ?

— Je l'épouserais sur-le-champ !

Sa réponse fut difficile à avaler pour Rami. Pourtant, il lui pardonna. Ils vécurent heureux pendant quarante-six ans et eurent des enfants et des petits-enfants. Et Julio ? Elle entendit dire qu'il avait épousé son ancienne petite amie et qu'ils avaient eu deux filles. Mais il ne put se faire à la vie hors du Mossad.

Comme Wolfgang Lotz avant lui, il ne pouvait pas vivre une vie normale. Il essaya sans succès plusieurs métiers l'un après l'autre, puis il divorça et retourna en Amérique du Sud, où il était né. À nouveau, il n'arriva à rien.

Il invita son ex-femme et leurs filles à une réunion de famille à Corfou, mais annula au dernier moment. Il touchait le fond de la solitude et du désespoir.

Des promeneurs découvrirent son corps sur une plage sud-américaine. Il avait reçu une balle dans la tempe. Sa main tenait toujours le revolver.

✧

Quand Danielle prit sa retraite du Mossad, elle reçut un cortège de louanges et de remerciements pour son « héroïsme » de toute une vie.

Elle prit l'initiative de rencontres avec d'ex-amazones à son domicile. Pour la première fois, elles purent se remémorer, révéler et partager des histoires qui, sans cela, n'auraient probablement jamais été racontées. Elle découvrit que beaucoup de ces « retraitées » étaient, comme elle, toujours soumises à des ordres stricts de non-divulgation de leurs identités et de leurs missions secrètes. Même quand les interdits étaient levés, elles restaient prisonnières de murs et de barrières invisibles, sans pouvoir s'ouvrir à quiconque ni se comporter avec naturel. Nulle part ailleurs que dans ces rencontres chez Danielle, ces amazones n'avaient la possibilité de parler librement et de passer quelques heures avec d'autres guerrières capables de comprendre leurs sentiments et leur répugnance à partager leurs souvenirs avec leurs amis et leur famille.

Aujourd'hui, Danielle vit dans une vaste maison entourée d'un jardin tropical, près de Tel-Aviv. De temps à autre, elle se produit sur une scène sous un pseudonyme, guitare en main, et chante des chansons et des tubes européens d'un lointain passé.

---

* Féminin de Julio.

* Nom fictif.

16.
Erika

Les deux femmes et le terroriste

APRÈS LE PROCÈS DE LILLEHAMMER, Yehudit Nissiyahu, désormais cheffe du personnel du Mossad, s'envola pour Oslo afin de rencontrer Sylvia Rafael en prison. Avant de repartir, elle demanda à Sylvia :

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour toi ?

— Une seule, répondit-elle : solder les comptes d'Ali Hassan Salameh. Comme je ne peux plus m'en charger, c'est à vous de jouer !

✧

— Georgina Rizk ! rugit le maître de cérémonie. Miss Univers 1971 !

L'annonce de la lauréate déclencha une salve d'applaudissements et d'acclamations dans le public qui remplissait la splendide salle de bal de l'hôtel Fontainebleau, à Miami Beach. Sur scène, un bouquet de jolies jeunes femmes se précipitèrent vers la lauréate qui se tenait au centre et l'étouffèrent presque d'étreintes et de baisers teintés d'envie. Le directeur du concours plaça sur la tête de Georgina une couronne étincelante. D'une beauté à couper le souffle, elle était élue la plus belle femme du monde.

Née d’un père libanais chrétien et d’une mère hongroise, Georgina n’avait que dix-huit ans lorsqu’elle s’était présentée au concours à Miami. Les candidates étaient venues du monde entier. Entre les différentes phases de la compétition, qui s’étalaient sur un mois, certaines de ces jeunes femmes devinrent des amies proches. Georgina se lia pour sa part avec la Miss Israël, Esther Orgad.

Quand deux diplomates libanais lui reprochèrent de « fraterniser avec l’ennemi », elle leur lança :

— C’est un concours de beauté, pas de politique… Le conflit est l’affaire des gouvernements, pas la mienne.

Après son élection, la nouvelle reine de l’univers effectua une tournée à travers les États-Unis au cours de laquelle elle rencontra plusieurs gouverneurs, parmi lesquels le futur président Jimmy Carter. Partout, elle déclamait la formule obligée selon laquelle elle allait « travailler à la paix dans le monde ». Après avoir reçu un accueil triomphal dans sa ville natale de Beyrouth, elle plongea dans une activité professionnelle trépidante – mannequinat, cinéma, télévision –, assortie de fréquents voyages à l’étranger. Elle n’était pas seulement belle, mais charmante, instruite et remarquablement intelligente. Beyrouth l’adorait. Son emploi du temps débordait d’événements prestigieux, réceptions, fêtes, apparitions publiques…

✧

Pendant que Georgina faisait monter la température à Beyrouth, une jeune femme de vingt-quatre ans arrivait en Israël et s’inscrivait à l’Université hébraïque de Jérusalem. Née en février 1948 à Holland Park, un quartier de l’Ouest de Londres, Erika Mary Chambers était la fille d’une riche famille juive. Sa mère, Luna Gross, était née en Tchécoslovaquie et avait fui en Angleterre à la veille de la Seconde Guerre mondiale. La plupart des membres de sa famille restés sur place avaient péri dans la Shoah. Pendant la guerre, Luna épousa Marcus Chambers. Leur fille, Erika, contracta de son père le virus de la course automobile. Marcus, très actif dans ce sport, avait à son actif une victoire aux Vingt-Quatre Heures du Mans. La famille d’Erika jouissait d’une excellente réputation et de relations haut placées. Son père avait été capitaine dans la Royal Navy, et

son frère aîné Nicolas, qui allait devenir un brillant avocat puis un juge londonien, fut promu par la reine à une distinction honorifique.

Quand les parents d'Erika se séparèrent, elle habita avec sa mère. Elle apprit d'elle d'horribles histoires sur la Shoah et la disparition des membres de sa famille. Malgré cela, elle devint une jeune femme agréable, curieuse et débordante de vie. Selon un journaliste, elle avait fait du baby-sitting pour le député travailliste Tony Benn pendant un certain temps, mais, ne goûtant guère la vie à Londres, elle s'installa à Southampton, où elle étudia la géographie à l'université locale. Des condisciples se rappelleraient ses courses à travers les rues de la ville dans sa Mini Cooper. Elle quitta ensuite l'Angleterre pour l'Australie et étudia l'hydrologie à l'université de Melbourne. Elle participa sur place à des courses automobiles comme compétitrice à part entière, en fière héritière de Marcus. Ne goûtant pas davantage Melbourne que Londres, elle s'installa finalement en Israël en juin 1972, espérant y terminer ses études à la faculté de géographie et décrocher un doctorat en hydrologie.

Peu après son arrivée, elle fut anéantie par l'annonce du massacre des athlètes israéliens à Munich. À l'époque, Shabtai Shavit, chef des opérations et futur ramsad du Mossad, était très impliqué dans le recrutement des nouveaux agents.

— On m'a parlé d'une jeune Anglaise qui a participé à des compétitions automobiles en Australie, confia-t-il à un ami. Une pilote de course ? Ça semble prometteur. Allons vérifier !

✧

Erika reçut une lettre officielle l'invitant à un rendez-vous au Bureau de coopération internationale. En femme avisée, elle devina immédiatement qu'il devait s'agir de « quelque chose de secret ». Elle s'y rendit de bon gré. Au « bureau », plusieurs hommes l'attendaient. Elle n'en connaissait aucun et ne pouvait savoir que le plus important d'entre eux n'était autre que Mike Harari.

Mike était sur le point de quitter le Mossad. On prétendait qu'il avait caressé l'idée de devenir le prochain ramsad, mais que le fiasco de Lillehammer avait anéanti ses espoirs. Pour l'heure, il continuait de piloter les missions du Césarée, essentiellement défensives face aux risques de

complots et d'attentats terroristes. Comme par le passé, il était constamment à la recherche de guerriers nés à l'étranger, et notamment de femmes.

Mike, accompagné d'un autre homme, psychologue de son état, assaillit Erika de questions sur sa vie, son identité, son passé et ses projets.

À un certain point, il lui demanda :

— Savez-vous ce que nous cherchons ?

— Oui, dit-elle.

— Dites-moi !

— Non, répondit la jeune femme.

— Pourquoi ?

— Parce que si je me trompe, j'aurai l'air d'une idiote.

— Mais non, dites-moi.

Tous les regards étaient braqués sur elle.

— Je crois, dit-elle lentement, que vous cherchez des gens pour les envoyer sous une fausse identité dans les pays arabes.

Le silence s'installa dans la pièce. Mike Harari la regarda longtemps, semblant réfléchir, avant de lui répondre :

— Vous avez raison.

Erika fut recrutée au Mossad.

Dès ce premier jour, elle fut destinée à devenir une guerrière spécialisée dans l'élimination de cibles au Césarée. En application des instructions du Mossad, elle coupa tout lien avec ses connaissances, quitta son domicile et suivit, seule, sa formation par des agents du Mossad. Petit à petit, Erika eut l'impression de se déconnecter de la vie extérieure, comme si elle était enveloppée d'un rideau de verre qui la séparait du reste du monde.

Pendant ses cours, elle apprit à bien connaître Mike Harari.

— Les guerriers et guerrières du Mossad sont comme mes enfants, lui dit-il un jour. Je veillerai toujours à ce qu'on ne touche pas à un seul de tes cheveux.

Erika fut ensuite envoyée en Angleterre pour renouveler son passeport, l'ancien portant des tampons d'entrée et de sortie en Israël. Ses supérieurs l'informèrent qu'elle garderait son nom et ses papiers d'identité véritables. Ils lui expliquèrent que cela présentait un certain risque, mais surtout un grand avantage :

— Votre nom ne sonne pas vraiment juif, mais plutôt catholique. Si vous êtes en danger dans un pays ennemi, vous pourrez toujours aller à l'ambassade britannique avec votre passeport et demander de l'aide.

Ils ne lui ordonnèrent pas moins de ne pas entrer en contact avec sa famille ou ses amis et de ne pas retourner en Angleterre. Ils formulèrent en outre une autre requête :

— Votre nez fait trop juif, lui fit remarquer l'un de ses instructeurs. Un peu de chirurgie esthétique sera sans doute nécessaire.

— Un nez juif ?

Dans la bouche d'un Gentil, de tels mots auraient paru une insulte antisémite. Mais elle ne le prit pas mal, et accepta. Elle sortit de l'opération avec un ravissant petit nez, « absolument gentil ». À partir de là, elle fut envoyée dans différents pays arabes où elle effectua des opérations et des missions sans difficulté.

— Je me suis sentie parfaitement à l'aise, dit-elle à un camarade du Mossad.

Plus le temps passait, plus Erika impressionnait ses commandants comme une femme forte, calme, méticuleuse, prête à accomplir n'importe quelle mission et à prendre des risques sans s'inquiéter outre mesure. Pendant ses voyages, elle gardait le contact avec ses officiers traitants en écoutant à certaines heures des émissions de radio sur les ondes courtes et en repérant et décodant « des groupes de cinq lettres » à l'aide des pages d'un livre à succès qu'elle transportait avec elle. Les messages cryptés étaient diffusés avec un code connu d'elle seule. Personne n'aurait pu deviner que son livre de chevet, *Anna Karénine* de Tolstoï, était sa machine de décodage, et qu'il lui suffisait de compter les pages.

Pendant la formation d'Erika, un avion de ligne d'Air France se rendant de Tel-Aviv à Paris fut détourné en vol par des terroristes et atterrit à l'aéroport d'Entebbe, en Ouganda. Des commandos d'élite du Sayeret, soutenus par des parachutistes, atterrirent à Entebbe au petit matin et, après une brève confrontation, tuèrent les terroristes et libérèrent les otages. Peu de temps après, Mike Harari fut honoré de la médaille du Renseignement. Erika apprit qu'avant la mission du commando, Mike s'était rendu à Entebbe en se faisant passer pour un homme d'affaires italien, afin de recueillir des informations importantes sur l'aéroport, les soldats ougandais qui le défendaient et le vieux terminal où étaient enfermés les otages. Il put

revenir en Israël à temps pour prendre le commandement d'une unité spéciale envoyée à Nairobi, au Kenya, pour accueillir les otages en provenance d'Entebbe à bord d'appareils Hercules. L'unité incluait un hôpital de campagne, des médecins et des infirmières, qui s'avérèrent finalement inutiles. L'avion de Tsahal n'eut qu'à être ravitaillé en carburant à l'aéroport kényan avant de regagner Israël.

Au cours de l'hiver de 1978, Mike informa Erika qu'une mission d'élimination à Beyrouth avait été préparée et qu'elle y prendrait part.

✧

Un soir, alors que Georgina dînait avec des amis dans la capitale libanaise, un étranger s'approcha de sa table. De taille moyenne, mais d'une corpulence athlétique, il était très beau et tout de noir vêtu. Il la regarda avec intensité, lui serra la main et se présenta :

— Je m'appelle Ali, dit-il, Ali Hassan Salameh.

Elle ignorait qui il était, mais il lui fit forte impression, avec son allure, son charme et ses récits de voyages autour de la Terre. À n'en pas douter, Ali était différent des jeunes Libanais qu'elle avait connus. C'était un homme du monde, un des *leaders* de la communauté palestinienne de Beyrouth, toujours entouré d'une ribambelle d'admirateurs et de gardes du corps. Le mystère entourant ses activités la ravissait. Elle voyait en lui un chef puissant, confiant, entièrement voué à son combat pour un idéal, la réalisation du rêve palestinien. Ce n'était ni son rêve ni son idéal à elle, mais elle était irrésistiblement attirée par cet homme.

Il tomba amoureux d'elle, et elle de lui, sans suspecter un seul instant qu'Ali était un loup déguisé en agneau et que ses mains étaient rouges du sang de centaines d'innocents qu'il avait répandu. Quand il la demanda en mariage, en 1975, elle accepta sur-le-champ, bien qu'elle ait su qu'il était déjà marié et qu'il avait eu un enfant de sa femme. Mais n'était-il pas musulman, et donc autorisé à avoir plus d'une épouse ? De plus, il lui avait affirmé qu'il avait coupé tout contact avec elle. Quoi qu'il en soit, ils décidèrent d'un commun accord de ne pas faire un grand mariage, mais de le célébrer plutôt dans l'intimité. Georgina était en blanc avec une fleur dans les cheveux et Ali, affichant son plus beau sourire, posa pour le photographe en train de couper le gâteau.

Elle ne pouvait savoir pour quelle autre raison Ali avait opté pour une noce discrète. Il se savait ciblé par le Mossad. Depuis les tueries commises en Europe et à Beyrouth, Septembre noir s'était effondré, et Salameh était bien conscient que sa mort refermerait le chapitre de son organisation dans les archives du Mossad. Après avoir épousé Georgina, il fut hanté par une sombre prémonition. Quand il rencontra son ami Shafiq al-Hout, responsable du Département de la propagande de l'OLP, il lui dit sans détour :

— Je sais que je vais mourir, soit assassiné, soit au combat.

Ali Salameh était non seulement la dernière cible dans la liste de « Colère de Dieu », mais la plus importante. Depuis le fiasco de Lillehammer, la campagne d'assassinats avait été stoppée, et les guerriers du Kidon ne traquaient plus les criminels terroristes. Mais malgré l'arrêt des opérations, Septembre noir avait subi un coup mortel et s'était complètement désintégré. La mission, après tout, avait remporté un succès plus important que prévu. Après « Printemps de la jeunesse », Septembre noir avait disparu comme par enchantement. Aharon Yariv, conseiller du Premier ministre en matière de lutte contre le terrorisme, admit des années plus tard qu'il ne s'attendait pas à ce que le meurtre de quelques chefs terroristes en Europe permette au Mossad d'éliminer Septembre noir. Pour autant, Israël avait toujours un compte à régler avec Ali Salameh, le plus cruel et déterminé de tous, compte qui avait été simplement gelé après Lillehammer, même si la guerre du Kippour, puis Entebbe et les accords de paix de Camp David avec l'Égypte semblaient l'avoir relégué au second plan.

Dans le même temps, Salameh avait vite grimpé dans la hiérarchie du Fatah. Yasser Arafat l'avait nommé commandant de la prestigieuse « Force 17 », qui assurait la sécurité personnelle des chefs de l'OLP. Arafat fit aussi de lui son conseiller personnel, et le Prince rouge l'accompagnait désormais dans ses voyages à Moscou et aux Nations unies. Un séjour à New York fut marqué par une confrontation orageuse entre Arafat et son proche ami Abou Iyad, qui observait avec envie l'ascension météorique de Salameh. À la veille du départ pour New York, il demanda à Arafat de choisir entre Salameh et lui. Arafat choisit Salameh et annonça publiquement sa décision qu'Ali lui succède un jour à la tête du Fatah.

Arafat n’était pas le seul à montrer de l’intérêt pour Salameh. La CIA elle aussi le considérait comme une personne à fort potentiel. Robert Ames, un responsable haut placé de l’agence américaine et certains de ses collègues établirent des liens étroits avec lui et le recrutèrent comme informateur et conseiller. Ils lui remirent d’importantes sommes d’argent et lui garantirent, ainsi qu’à ses hommes, une pleine immunité, pour autant qu’ils ne mèneraient pas d’opérations aux États-Unis ou contre des cibles américaines ailleurs dans le monde.

En 1977, Salameh fut même invité au quartier général de la CIA à Langley, en Virginie. Dans le livre de Kai Bird, *The Good Spy, The Life and Death of Robert Ames*, Ames raconte que la CIA avait proposé à Salameh et à Georgina de visiter les États-Unis : « Charles Waverly fut désigné pour accompagner le couple à La Nouvelle-Orléans, puis à Anaheim, en Californie, où se trouve Disneyland, et finalement à Hawaï. » Alan Wolfe, directeur des opérations de la CIA, prit un vol pour La Nouvelle-Orléans pour le rencontrer. Salameh fut couvert de cadeaux, y compris d’un étui pour son arme. Ames lui offrit en outre un attaché-case en cuir contenant un magnétophone caché. Waverly se rappellerait la passion d’Ali pour les huîtres, qui les croyait dotées de vertus aphrodisiaques : « Ma chambre d’hôtel était voisine de la leur, rapporte Waverly cité par Ames, et le soir je pouvais en entendre les résultats. »

On peine à trouver des raisons valables à l’aveuglement et à l’absurdité du comportement de la CIA. Elle voyait en Salameh un atout important pour le renseignement, même s’il avait conçu et commandé le massacre de diplomates occidentaux à Khartoum, incluant l’ambassadeur américain. Pour le Fatah, en revanche, l’attitude imprudente de la CIA était une aubaine. Yasser Arafat n’ignorait rien de l’idylle des espions américains avec Salameh, qu’il considérait comme un canal de communication secret avec le gouvernement des États-Unis. Ces relations étranges avec le terroriste palestinien le plus dangereux conduisirent à un grave conflit entre les services secrets américains et le Mossad, pour qui Salameh restait un dangereux criminel qui devait être éliminé. Les hauts dirigeants du Mossad assistaient, furieux et impuissants, au développement de relations chaleureuses entre Salameh et les Américains. Apparemment, la CIA mit le Palestinien en garde à plusieurs reprises contre les dangers que le Mossad faisait peser sur sa vie et envisagea même de lui fournir une voiture blindée pour le protéger.

Le 11 mars 1978, des terroristes de l'OLP débarquèrent sur une plage du kibboutz Maagan Michael, en Israël. Ils détournèrent un bus, massacrèrent trente-cinq passagers et blessèrent soixante et onze autres personnes. Cette attaque n'était que la plus récente de toute une série d'attentats terroristes contre Israël, et l'opinion publique en colère exigeait que soient châtiés les groupes terroristes qui faisaient leur retour sur le sentier de la guerre.

Près de six ans après le fiasco de Lillehammer, le Premier ministre Menahem Begin convoqua le ramsad Itzhak Hofi et lui ordonna de retrouver et de tuer le Prince rouge.

✧

Des guerriers du Mossad atterrirent à Beyrouth avec de faux papiers et retrouvèrent sans délai la trace de Salameh. Leurs rapports au boulevard King Saul, à Tel-Aviv, décrivaient sa routine quotidienne. Ils connaissaient les heures exactes auxquelles il quittait son appartement du quartier de Snoubra, à Beyrouth Ouest, et la composition de son escorte : un break Chevrolet avec deux gardes du corps, précédé d'un 4 x 4 Land Rover avec un autre groupe de quatre Palestiniens armés, et suivi par un pick-up Toyota avec d'autres gardes du corps armés d'une mitrailleuse lourde. Les guerriers du Mossad découvrirent en outre l'itinéraire de l'escorte motorisée de Salameh à travers les rues bondées de Beyrouth jusqu'au quartier général d'Arafat, où se trouvaient aussi les bureaux de « Force 17 ». Quand ils revinrent en Israël, les guerriers rapportèrent l'habitude du Prince rouge de retourner déjeuner chez lui avec Georgina. Ils recueillirent enfin des renseignements sur ses activités nocturnes.

Trois paragraphes du rapport attirèrent l'attention des commandants du Mossad : les fréquents rendez-vous de Salameh avec Bachir Gemayel, commandant en chef des Phalanges chrétiennes et proche allié d'Israël ; son habitude de rentrer déjeuner à la maison chaque jour et de se reposer avec Georgina, avant de retourner au quartier général ; et ses visites régulières à la salle de sport de l'hôtel *Continental,* à Beyrouth Ouest. Il s'entraînait au karaté, un art martial qu'il pratiquait depuis sa jeunesse en Allemagne.

Dror*, un des guerriers du Césarée, arriva à Beyrouth sous la couverture d'un homme d'affaires européen et il loua un appartement et un bureau. Il avait pour instruction de se rendre à la salle de sport, ce qu'il fit. Il nagea

dans la piscine, trima sur les machines, transpira au sauna, mais n'aperçut nulle part Salameh. Il changea ses horaires pour la fin d'après-midi et entra dans le sauna. Un des hommes qui y étaient assis vida un seau d'eau sur les braises, et la petite cabine se remplit de vapeur. Et quand la fumée se dissipa, le Prince rouge apparut, nu comme Adam !

Dror ignora Salameh, conformément aux ordres stricts de Mike Harari de ne pas chercher à entrer en contact avec lui. Mais c'est le contraire qui se produisit. Salameh engagea la conversation avec l'étranger qu'il avait vu s'entraîner dans la salle. Dror n'avait pas d'autre choix que de s'y rallier. La discussion mena à des résultats inattendus. Ils se revirent à plusieurs reprises. Salameh invita son nouvel ami chez lui et lui présenta sa ravissante Georgina. Salameh, entouré à longueur de journée par des terroristes de l'OLP, semblait apprécier le temps passé en compagnie d'un étranger appartenant à un autre monde et charriant avec lui un soupçon de vie différente.

Dror joua souvent au squash avec le Prince rouge à la salle et devint un habitué de la maison des Salameh. Durant ses visites, il remarqua que Salameh avait placé pour sa protection, en plus de l'arme de poing qui ne le quittait jamais, des Kalachnikov dans le salon, la chambre à coucher et même la salle de bains. Dror admettrait par la suite qu'il avait atteint un état schizophrénique. D'un côté il s'était lié d'amitié avec Salameh, qu'il appréciait, et de l'autre, il préparait son assassinat, le souvenir du massacre des onze athlètes à Munich n'ayant jamais quitté son esprit. Dror alla même jusqu'à écrire dans un rapport que, le jour de son anniversaire, Salameh lui avait offert un cadeau : un briquet Dupont en or. Après le dîner chez lui ce soir-là, il était allé avec Salameh, sa femme et la superbe sœur de celle-ci, Fellicina, dans une discothèque beyrouthine et avait dansé toute la nuit avec ces femmes magnifiques.

Malgré l'amitié qui s'était nouée entre les deux hommes, Dror n'oubliait pas sa mission. Le Mossad se demandait comment éliminer sa « cible ». Utiliser ses contacts avec Bachir Jemayel était hors de question, car une opération de ce genre se paierait en vies de chrétiens libanais et pourrait nuire aux relations particulières entre Israël et Jemayel. À cette époque, le Liban était déchiré par une guerre civile et les relations entre Jemayel et Salameh constituaient peut-être un canal de communication secret. Israël ne pouvait pas interférer avec elles.

Les efforts du Mossad se concentrèrent sur le sauna de la salle de sport, où Salameh avait l'habitude de se rendre nu et serein. L'endroit s'y prêtait d'autant plus que Dror était censé jouer un rôle majeur dans l'opération. Le plan consistait à déposer des explosifs sous le banc de bois du sauna et à les faire sauter quand Salameh y pénétrerait. Les préparatifs étaient achevés, mais il apparut que l'explosion coûterait la vie d'innocents. Le plan fut mis en veilleuse. Ne restait qu'une troisième possibilité. Georgina, la femme adorée de Salameh, serait sans le vouloir la cause de la mort du Prince rouge.

✧

En novembre 1978, Erika Chambers atterrit à l'aéroport de Beyrouth et passa les contrôles de police avec son authentique passeport britannique obtenu en 1975. Pendant sa formation « privée », elle avait visité plusieurs pays « cibles ». Elle avait aussi dû se créer une légende de bénévole dans l'action sociale qui s'était portée volontaire pour le Moyen-Orient. Elle avait effectué de nombreux séjours en Allemagne afin d'y implanter la couverture d'une Anglaise vivant à Francfort.

Elle avait passé les quatre années suivantes à déménager d'une ville allemande à une autre, laissant dans son sillage des adresses à Munich, à Francfort, à Wiesbaden, à Cologne, etc. De cette façon, toute tentative hostile de se renseigner sur elle était vouée à l'échec. Sa mère lui avait appris l'allemand dès son enfance, et elle le parlait avec aisance. Pendant ce temps, Mike Harari et David Shimron avaient créé, sous couverture à l'étranger, une fondation humanitaire britannique factice visant soi-disant à aider les hôpitaux palestiniens, en se concentrant surtout sur les enfants défavorisés. La fondation avait pris le nom de « Refuge des enfants de Tell-el-Zaatar ».

Tell-el-Zaatar était un camp de réfugiés palestiniens de la banlieue de Beyrouth. Le 12 août 1976, au plus fort de la guerre civile, les Phalanges chrétiennes avaient lancé un raid sur le camp et massacré plus de deux mille personnes, principalement des femmes et des vieillards. Les enfants survivants avaient été transportés dans un autre camp, au cœur de Beyrouth, où des bénévoles locaux et étrangers avaient pris soin d'eux. En tant que « bénévole de la fondation », Erika avait voyagé dans plusieurs pays arabes.

Elle avait commencé à se rendre à Beyrouth au début de 1978, mais elle ne s’y installa pour un long séjour qu’à partir de novembre.

✧

Avant son départ pour le Liban, Erika avait rencontré Mike Harari. Celui-ci l’avait avertie que le Mossad avait reçu des renseignements précis sur les allées et venues de la « cible » à Beyrouth.

— Nous devons commencer par trouver un appartement pouvant servir de base pour l’assassinat.

Il se tut et ajouta :

— Vous êtes chargée de tuer la cible.

Nouveau silence, puis :

— Qu’en pensez-vous ?

— Je ne sais pas. Je n’ai jamais tué personne. Je vous dirai plus tard ce que j’en pense. Pour l’heure, je me sens prête à le faire.

Elle ne ressentait aucune inhibition ni hésitation. Afin de mener à bien sa mission, elle décida de se considérer comme « un instrument aux mains de la justice ». À Beyrouth, elle rejoignit la branche locale – la plus importante – de la fondation Tell-el-Zaatar pour les enfants. Après sa journée de travail, elle se mettait en quête d’un appartement. Selon les ordres qu’elle avait reçus, celui-ci devrait se trouver à proximité du domicile de Salameh et posséder une vue dégagée sur celui-ci et ses environs. Le Mossad lui avait donné trois adresses à cet endroit. Elle ignorait que ceux-ci avaient été choisis par Dror, qui était aussi celui qui avait suggéré à Mike le plan d’assassinat. Erika écarta le premier logement de la liste, qui lui paraissait trop proche de chez Salameh. Le deuxième n’avait qu’une vue partielle sur son domicile, mais le troisième était parfait : situé au huitième étage d’un immeuble d’angle à l’intersection des rues de Verdun et Madame-Curie. Cette dernière, toujours animée, était la route empruntée systématiquement par le cortège de Salameh pour se rendre à son bureau comme pour rentrer chez lui. Elle passait pratiquement sous les fenêtres d’Erika.

Avant de meubler l’appartement, Erika embaucha deux hommes à tout faire pour enduire et repeindre son nouveau chez-soi. Palestiniens l’un et l’autre, ils lui montrèrent l’appartement de Salameh de l’autre côté de la rue.

— Vous voyez ? dirent-ils avec fierté. C’est là que vit Salameh, juste là !

Erika accrocha aux fenêtres des rideaux treillis, de façon à voir sans être vue. Après quoi, elle commença ses longues observations, assise près de la fenêtre et fumant cigarette sur cigarette. Elle fut vite baptisée « Pénélope » dans le quartier, une femme excentrique arpentant les rues en vêtements miteux, échevelée et portant des bols de nourriture pour les chats errants. Ses voisins prétendaient qu’elle en gardait aussi chez elle. Elle avait aussi pris l’habitude de s’asseoir face à la fenêtre de sa chambre pour peindre des vues de Beyrouth, ses mosquées, ses rues et la mer scintillante, toute proche. Elle n’hésitait pas à montrer ses tableaux aux personnes de son entourage, qui la félicitaient pour son talent par pure politesse, mais ils n’auraient jamais acheté une seule de ses croûtes.

Ils la considéraient en fait comme une femme esseulée, pauvre, voire misérable, qui trouvait un semblant de réconfort dans sa peinture, ses chats et les enfants de Tell-el-Zaatar. Cela convenait à Erika, qui s’habitua rapidement à ce genre de vie. Elle n’avait pas plus de vie sociale que d’engagement romantique. Quand on lui demanderait des années plus tard si elle avait eu des rendez-vous galants avec de jeunes Beyrouthins, elle répondit :

— Si vous me pardonnez l’expression, c’était des « coups » vite fait mais c’est tout. Je ne voulais aucune implication sentimentale.

Elle restait donc assise, seule, chez elle, un mois après l’autre, de nombreuses heures chaque jour, à fumer et à observer. Qui aurait pu deviner qu’elle s’intéressait non pas aux mosquées de Beyrouth ou à la mer si bleue, mais à un certain emplacement dans la rue qui bruissait sous ses fenêtres ? Elle notait scrupuleusement les heures et les minutes où Salameh faisait son apparition aux portes de chez lui, montait dans sa Chevrolet marron et se mettait en route. Son cortège de véhicules passait en fait sous ses fenêtres quatre fois par jour : le matin de la rue de Verdun à la rue Madame-Curie, puis en direction du sud, jusqu’au quartier général du Fatah, à midi dans le sens opposé, puis l’après-midi à nouveau vers le sud, et le soir en sens inverse.

Erika ne cessait de scruter la Chevrolet à l’aide de puissantes jumelles et discernait souvent les traits du visage de Salameh assis entre deux gardes du corps. Ses multiples allers-retours quotidiens étaient la preuve que les repas pris en commun avec la belle Georgina tranchaient avec les strictes mesures

de sécurité qu'il avait observées dans le passé. Il négligeait les règles d'or que tout guerrier clandestin doit suivre : ne jamais laisser se développer des habitudes routinières, ne jamais vivre trop longtemps à une même adresse et ne jamais suivre un même itinéraire plus d'une fois. Salameh sacrifiait chacun d'entre eux aux délices de passer de doux après-midi en compagnie de sa femme. Georgina était le talon d'Achille du Prince rouge.

Au début de janvier 1979, Erika revint en Israël afin de s'entraîner pour sa mission, et Mike put enfin lui révéler tous les détails de l'opération.

Le plan consistait à garer une voiture remplie d'explosifs le long de la route empruntée par le cortège de Salameh. La charge serait activée à distance à l'instant précis où la voiture de Salameh passerait devant le véhicule piégé. Cette tâche létale, mais délicate, serait remplie par Erika.

Des experts du Mossad avaient préparé un modèle pour son entraînement. Erika se tenait près d'une fenêtre, une télécommande à la main. Dès réception d'un signal, elle devait appuyer sur un bouton. L'opération avait été répétée précédemment avec des guerrières et des guerriers du Kidon, qui s'étaient entraînés à activer la charge au moment où une voiture passait devant un certain point. Pendant l'exercice, Mike Harari avait remarqué que les femmes se montraient plus précises que les hommes. C'est pourquoi il avait décidé de confier la tâche à Erika, en dépit des objections de certains.

Erika passa des heures face au modèle à répéter indéfiniment l'opération.

— Encore une fois, disait-elle à ses instructeurs. Je ne me sens pas tout à fait prête.

Les gens du Césarée admiraient sa minutie, tout en craignant qu'« en tant que femme » elle ne soit faible et vulnérable. Elle risquerait d'être perturbée par une explosion assourdissante et de perdre son jugement pendant quelques minutes, surtout dans les moments critiques suivant la déflagration. Ils l'emmenèrent donc à la base aérienne de Palmahim, au bord de la mer, afin de l'entraîner à faire exploser une grosse charge. Une fois le signal lancé – une soudaine émission de fumée blanche –, Erika appuya sur le bouton de la télécommande. Une énorme explosion fit trembler tout le quartier. Erika ne broncha pas le moins du monde. Les experts du Césarée durent admettre que cette femme n'avait pas été impressionnée par le fracas de l'explosion. Elle était prête. Le dernier briefing eut lieu en Allemagne. Erika reçut de Mike ses ordres ultimes. Elle

apprit par cœur les codes de communication à utiliser et retourna à Beyrouth.

Le 17 janvier 1979, un homme d'affaires britannique du nom de Peter Scriver arriva à l'aéroport Beyrouth par un vol Swissair en provenance de Zürich. Il se présenta au contrôle de police avec son passeport britannique numéro 260896 délivré à Londres le 15 octobre 1975.

— But de la visite ? demanda le fonctionnaire libanais.

— Pour affaires.

— Bienvenue au Liban* !

Scriver descendit à l'hôtel *Méditerranée* et loua le lendemain une Volkswagen Golf à l'agence LenaCar. À l'occasion d'un rendez-vous pré-arrangé dans la ville, il rencontra un autre étranger, un Canadien portant le passeport numéro DS104227 au nom de Ronald Kolberg, représentant de l'entreprise de coutellerie new-yorkaise Regent Sheffield. Kolberg descendit à l'hôtel *Royal Garden* et loua une Simca-Chrysler à LenaCar.

LenaCar était décidément une société très populaire à l'époque chez les agents secrets : le lendemain matin, Erika Chambers y louait une Datsun. L'excentrique Anglaise confia à la réceptionniste qu'elle avait les nerfs en pelote et qu'elle souhaitait aller se mettre au vert dans les montagnes voisines. La réceptionniste lui recommanda deux hôtels. Chambers la remercia avec effusion et promit de suivre ses recommandations. Mais en guise de montagne, elle gara la Datsun dans une petite rue et rentra chez elle. Elle ne rencontra jamais Dror.

Quelques jours plus tôt, celui-ci avait quitté le Liban pour la Jordanie. Il conduisit de nuit à travers le désert en direction du sud et s'arrêta près de la frontière israélienne. Là, il rencontra Shabtai Shavit et une équipe du Sayeret venue d'Israël avec 45 kilos de plastic. Les explosifs étaient dissimulés à l'intérieur d'un imposant fauteuil en bois. Les hommes du commando chargèrent promptement le fauteuil dans le véhicule de Dror, puis retraversèrent discrètement la frontière tandis que Dror faisait route vers le nord, traversant sans encombre les frontières syrienne puis libanaise pour atteindre finalement Beyrouth.

Kolberg et Scriver l'y attendaient. Dror leur remit le fauteuil et observa de loin Kolberg le démonter pour en extraire les explosifs et les camoufler dans des appuie-tête conducteur et passager en tout point identiques à ceux des Volkswagen. Kolberg, combattant légendaire de la brigade *Golani* de

Tsahal, remplaça les originaux par ceux contenant la charge. Il connecta ensuite celle-ci à un dispositif électronique pour déclencher l'explosion dès réception d'un signal télécommandé. Dror n'était pas autorisé à leur parler, mais il ne put s'en empêcher, et quand il passa devant Kolberg, il marmonna : « Faites-leur vivre l'enfer, *kiddos ! »* Alors qu'il s'en allait, les deux guerriers garèrent la Volkswagen rue Madame-Curie, face à la fenêtre d'Erika. Scriver changea ensuite la voiture de place à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il trouve l'emplacement idéal. Il monta au huitième étage et passa les trois nuits suivantes dans l'appartement d'Erika. Il observa en sa compagnie les allées et venues du cortège du Prince rouge dans la rue bourdonnante.

Le 22 janvier, Kolberg prit la route jusqu'à Junia, une ville chrétienne du littoral, où il descendit à l'hôtel *Montmartre.* Scriver quant à lui quitta Beyrouth par avion. Mike Harari, qui était venu au Liban pour superviser les derniers stades de la mission, quitta lui aussi le pays ce jour-là. Ce même 22 janvier, à 15 h 25, Ali Hassan Salameh quitta son domicile avec un invité venu déjeuner avec lui. En partant, il caressa le ventre de Georgina, enceinte de cinq mois.

— Ce sera une fille ! dit-il.

— Je veux un garçon, répondit-elle, un garçon qui te ressemble. Je veux un autre Ali.

— Moi, je rêve d'une fille aussi charmante que toi, dit Salameh.

Sur ce, il s'en alla en compagnie de son hôte, qui n'était autre qu'Abou Iyad, l'adjoint de Yasser Arafat.

Erika aperçut cet homme depuis sa fenêtre, mais elle ne le reconnut pas. Elle le vit se séparer de Salameh et continuer son chemin. Erika n'avait pas quitté des yeux l'immeuble d'en face depuis 10 heures du matin. Ce jour-là, une légère bruine avait assaini l'air, et la visibilité s'était améliorée. Erika attendit près de six heures avant le retour de Salameh. Djamil, son chauffeur, fit démarrer la voiture. Les gardes du corps grimpèrent dans la Land Rover et la Toyota, et les trois véhicules reprirent la route.

Erika tenait dans ses mains un modèle spécial de télécommande, un petit poste de radio qu'elle avait rapporté d'Israël. C'était une radio normale, sauf qu'en introduisant une pointe de métal dans un petit orifice situé sur le côté, elle devenait un système de déclenchement. Et quand on appuyait sur

le bouton rouge qui servait autrement à allumer ou à éteindre la radio, celui-ci devenait une puissante télécommande.

Et soudain, problème : un camion chargé de bonbonnes de gaz s'arrêta près de chez elle. Erika comprit qu'elle allait peut-être devoir arrêter la mission. Si la charge explosait alors que le camion était dans les environs, les bonbonnes exploseraient à leur tour et tueraient des centaines de personnes. Erika pria Dieu pour que le camion s'en aille. Et sa prière fut exaucée.

La dernière pensée d'Erika avant que la voiture de Salameh passe devant elle fut de déterminer comment faire face à la situation :

— Je dois tuer un homme, se dit-elle. Il s'agit d'une cible, un point c'est tout. Mes actions doivent être dénuées de haine ou de tout sentiment personnel.

Elle vit la Chevrolet approcher dans la rue. La circulation était réduite. Moins de 9 mètres séparaient à présent le break de Salameh de la Volkswagen piégée, coincée entre d'autres véhicules en stationnement, puis 5, 4, 3, 2. Elle plaqua son visage contre la vitre de la fenêtre et ouvrit grand la bouche pour se protéger de l'onde de choc. La Chevrolet passa devant les voitures en stationnement et avança doucement vers la Volkswagen. Erika appuya sur le bouton rouge.

Une gigantesque explosion ébranla la rue Madame-Curie. La Volkswagen se transforma en une boule de feu. La Chevrolet et le Land Rover, envahis par les flammes, explosèrent à leur tour. Le feu et la fumée se propagèrent à toutes les rues alentour. Des morceaux de métal des voitures en feu et des éclats de verre des maisons environnantes furent projetés dans les airs. Sur les trottoirs et la chaussée gisaient les corps de personnes mortes ou blessées. Quelques minutes plus tard, les sirènes des voitures de police et des ambulances assourdissaient les environs. De ce qu'il restait des morceaux déformés de la Chevrolet, les secours parvinrent à extraire trois corps : le chauffeur et les deux gardes du corps. Ali Salameh souffrait quant à lui d'une plaie ouverte à la tête, un morceau de fer lui ayant transpercé le cerveau. Une ambulance le transporta à l'hôpital universitaire américain.

La mission eut aussi un résultat malheureux et douloureux : quatre passants furent tués et dix-huit blessés. Tous étaient d'innocentes victimes de l'explosion. Parmi elles figurait une jeune femme qu'Erika avait croisée

à différentes reprises dans le quartier. Son visage et la douleur de sa famille ne cesseraient de la hanter.

Georgina sauta dans sa voiture de sport et se précipita à l'hôpital. Mais les efforts des médecins dans la salle d'opération se révélèrent sans effet. Les éclats reçus à la tête furent la cause de la mort de Salameh. En visite à Damas, Yasser Arafat éclata en sanglots en entendant la nouvelle. Il fut immédiatement exfiltré vers une cachette secrète. Son entourage redoutait qu'Israël n'ait l'intention d'éliminer tous les chefs du Fatah. Il ne sortit de sa cachette que plusieurs jours plus tard.

Erika se décoiffa, adopta une expression de peur et de désarroi, et dévala l'escalier. Elle devait quitter le pays, et sa fuite dépendait de ce qu'elle allait faire au cours des dix prochaines minutes. Elle surgit dans la rue envahie par la fumée, au milieu des blessés et des passants horrifiés, sous l'aspect d'une femme apeurée et totalement désorientée. Elle se précipita vers la Datsun qu'elle avait louée et la démarra. Elle devait rejoindre un point de rencontre convenu à l'avance, y prendre Kolberg et conduire jusqu'à Junia, au nord de Beyrouth. Entre-temps, le Mossad avait dépêché dans la région de Beyrouth un avion de liaison piloté par le guerrier vétéran Shlomo Gal. Parvenue au point de rencontre, Erika récupéra Kolberg, qui était équipé d'un petit talkie-walkie.

Pendant que son appareil tournait en cercle au-dessus de Beyrouth, Gal s'efforça sans succès d'établir une communication avec Erika, qu'il appelait « Michelle » afin de protéger son identité. Il l'appela à de nombreuses reprises, mais elle ne répondait pas. Et Kolberg ne captait pas ses appels. Au Mossad, la tension était palpable. Lors de son dernier briefing, Erika avait été informée qu'en cas de problème avec le processus d'extraction, elle devrait recourir au plan B : se rendre en taxi à l'appartement de Dror, situé à environ sept minutes de chez elle. Dror tenait un faux passeport à sa disposition ainsi qu'une perruque qui modifierait son apparence. Il devrait alors la conduire jusqu'à Damas, en la faisant passer pour sa femme, et l'aider à prendre un vol pour l'Europe.

Gal tenta encore d'entrer en contact avec elle depuis son avion, quand il entendit tout à coup la voix de Michelle. Tout allait bien, et elle faisait route pour Junia. La flotte de Tsahal fit savoir qu'elle était prête pour l'évacuation. Erika et Kolberg pouvaient se rendre à la plage. En approchant, Erika remarqua au large quelques têtes qui oscillaient dans les

vagues. C'étaient les commandos de la 13e flottille de la marine israélienne qui l'attendaient. Ils déployèrent immédiatement des Zodiac rapides qui emmenèrent Erika et Kolberg au large, où était mouillée une vedette lance-missiles. Un jeune combattant de la 13e flottille vit la jeune femme grimper à bord de la vedette et comprit qu'elle avait accompli quelque chose d'extraordinaire. C'était Yoav Galant, futur général et ministre du gouvernement de Benyamin Netanyahou.

Dès qu'elle fut à bord du lance-missiles, Erika sentit la tension se dissiper. Quelqu'un lui apporta un télégramme de félicitations de Mike Harari. Elle contempla les montagnes de Junia, le ciel étoilé et la Lune, et se dit :

— Quelle façon romantique d'achever une carrière !

Il était clair que ses jours de guerrière étaient derrière elle et qu'elle ne pourrait plus jamais fouler le sol d'un territoire arabe après cette mission. Dror avait quitté Beyrouth lui aussi. Sitôt après le départ d'Erika, il conduisit sa voiture jusqu'à Damas. Il trouverait étrange, des années plus tard, que la dangereuse et cruelle ville de Damas lui soit soudainement apparue comme un havre de paix.

Quand les forces de sécurité libanaises forcèrent les portes de l'appartement d'Erika, elles trouvèrent ses effets personnels, ses jumelles et son authentique passeport.

✧

Quatre mois plus tard, Georgina donna naissance à un fils, auquel elle donna le prénom de son père, Ali. Parvenus à l'âge adulte, lui et son demi-frère, que Salameh avait eu de sa première femme, refusèrent de prendre part à la lutte armée contre Israël et exprimèrent publiquement leur soutien à une solution pacifique. Le jeune Ali visita en outre Israël après les accords d'Oslo de 1994 et reçut un accueil chaleureux partout où il alla.

Anéantie, Georgina pleura cruellement son mari, mais finit par reprendre le cours de sa vie et se remaria. Des années plus tard, elle fit la connaissance au Caire de la journaliste israélienne Smadar Peri et partagea ses souvenirs avec elle.

Elle aida en outre, par l'intermédiaire de Smadar, Michel Bar-Zohar et Eitan Haber à écrire leur livre sur le Prince rouge*. Erika Mary Chambers

disparut de la surface de la Terre. Diverses rumeurs la localisèrent dans le Sud de la France, où elle aurait pris en gérance un petit hôtel. Les officiers du Mossad qui la connaissaient veillaient à garder secrète sa nouvelle identité.

Tout ce qu'Aliza Magen put dire à son sujet fut :

— Si vous la voyiez, vous ne pourriez jamais croire que c'était la guerrière qui avait appuyé sur le bouton. C'est une petite dame rondelette et charmante qui ressemblait à une gentille tante…

En 2019, quarante ans après la mission, Erika fit une apparition surprise à la télévision, le visage flouté, et répondit franchement aux questions du journaliste Allon Ben David au cours de son émission « Liste noire ». Elle évoqua ses actions et ses émotions au cours de ces jours lointains ainsi que l'instant fatal où elle avait appuyé sur le bouton rouge.

— Aujourd'hui, dit-elle, je mène une vie heureuse.

Georgina et Erika furent les deux femmes qui précipitèrent la chute du Prince rouge, l'une par son amour, l'autre par son courage.

Erika fut honorée de la médaille de la Bravoure par le Mossad. Un ancien ramsad déclara dans une interview au journal *Yediot Aharonot* : « Elle était restée à Beyrouth presque toute seule pendant de longs mois. Et c'était elle qui devait décider à quel moment appuyer sur le bouton et faire périr Salameh. »

✧

Mike Harari quitta le Mossad en 1980 et se lança dans les affaires, mais pas pour longtemps. Il revint au Mossad, puis le quitta à nouveau avant d'amorcer une nouvelle carrière d'envoyé officieux des services secrets israéliens en Amérique latine. Sa carrière atteignit son acmé quand il devint le conseiller personnel du dictateur de Panamá Manuel Noriega et exerça une grande influence dans le pays. Il était au courant des sombres affaires de Noriega en matière d'argent sale, de drogue et de violences, mais n'y était pas mêlé. À la demande du secrétaire d'État américain George Shultz, Mike servit d'intermédiaire entre Panamá et les États-Unis, mais sans succès. Quand le président George H. Bush décida d'envahir le pays, les deux hommes les plus recherchés par l'armée américaine furent Noriega et Harari. Le premier fut fait prisonnier et jugé, il mourut en prison. Mike

Harari parvint à s’échapper. Après une odyssée rocambolesque dans les méandres de l’Amérique du Sud, il revint en Israël et s’installa à Tel-Aviv, entouré de sa femme, de ses enfants et de ses petits-enfants.

Mais la retraite n’était pas faite pour lui. Il revint au Mossad pour la dernière fois en 2005 pour participer à l’une des missions les plus sophistiquées menées en Iran, et fut décoré par le grand ramsad Meir Dagan. À la mort de Mike Harari, en 2014, ses dames se souvinrent de lui avec émotion.

---

* Nom fictif.

* Quelques années plus tard, un Anglais appelé Peter Derbyshire se rendit dans les bureaux du journal *The Guardian* prétendant que son passeport lui avait été volé par des agents du Mossad et qu’il avait servi à établir la fausse identité de Peter Scriver.

* *The Quest for the Red Prince*, William Morrow, 1983.

Partie IV

EAUX CRISTALLINES, PLAGES INVIOLÉES… ET UN SECRET

17.
Yola, Gila et Ilana

Au paradis des plongeurs

YOLA

Quand le magnifique *Iemanja* fit son entrée dans le port d'Eilat, dans le golfe d'Aqaba, il suscita admiration et curiosité. Construit en teck dans un style classique, c'était le plus grand yacht d'Israël. Sur le pont, on distinguait ses propriétaires, Yolanta Reitman, dite « Yola », et ses associés. Yola, une femme aux cheveux blonds bouclés et aux yeux bleus, était née en Allemagne et elle avait à peine deux ans quand elle avait émigré en Israël avec ses parents.

Sa mère lui avait donné le nom d'une princesse légendaire, héroïne du dernier opéra de Tchaïkovski. À la maison, ses parents parlaient l'allemand, qui était devenu sa langue maternelle. Elle avait développé dès ses années de lycée une véritable passion pour la mer, rêvant du jour où elle pourrait voguer sur tous les océans du monde à bord de son propre bateau. Elle admirait les grands maîtres des mers portugais, tels Vasco de Gama ou Fernand de Magellan, qui avaient traversé les mers à bord de leurs absurdes coquilles de noix à la recherche de l'Eldorado.

Après son service militaire, Yola avait passé deux ans à étudier l'architecture à Paris, mais l'appel du large continuait d'exercer son

attraction. Apprenant qu'une famille néo-zélandaise vivant à Césarée vendait un yacht incroyable, elle avait hypothéqué son domicile du village de Kadima pour l'acheter.

À en croire la légende, elle l'avait baptisé *Iemanja* du nom de la déesse de la mer brésilienne protectrice des pêcheurs du Bahia.

À Eilat, Yola mit en place rapidement sa routine : transporter les touristes à Coral Island et sur les plages dorées du Sinaï. Entre ses expéditions maritimes, elle travaillait comme hôtesse de l'air à El Al et, à ses moments perdus, prenait des cours de plongée. Ruby Eviatar, son moniteur, s'absentait souvent pendant des semaines du club.

Si elle ne prêtait guère d'attention à l'homme et à ses voyages, lui s'intéressait beaucoup à elle. Un jour de 1982, il la présenta à son bel et suave ami Daniel Limor. Les deux hommes la bombardèrent de questions et la soumirent à une enquête de sécurité approfondie. Ils ne lui fournirent pas la raison de cet interrogatoire improvisé, mais elle devina beaucoup de choses.

Nombre de ses amis avaient fait partie des commandos de la 13e flottille et du Sayeret, et certains avaient rejoint le Shabak. Elle présuma que Ruby et Danny étaient proches du Mossad.

Elle ignorait, en revanche, que Daniel Limor était un guerrier du Mossad relevant du Bitzur, l'unité chargée de l'émigration en Israël des Juifs des pays arabes et musulmans ainsi que de la protection des institutions juives à travers le monde. Lors d'une de leurs rencontres, Danny lui demanda si elle aimerait se joindre à eux. Elle ne voulut pas savoir à quelle fin, si c'était dangereux, combien elle serait payée ni, question clé, où elle serait envoyée. Elle répondit juste :

— Oui.

Sa curiosité naturelle et sa veine aventureuse lui firent donner son accord sans rien savoir de sa mission. Elle avait compris qu'elle était recrutée pour la défense d'Israël, et la proposition s'accordait avec ses profonds sentiments sionistes.

— C'était pour le bien du pays, confierait-elle au journaliste Oren Nahari des années plus tard. Il était donc naturel que j'en sois.

Il y avait à sa prompte décision une autre raison, liée à sa jeunesse. Quand elle était en terminale, deux officiers de Tsahal étaient venus dans son lycée expliquer aux garçons dans quel corps d'armée ils pourraient

servir lors de leur incorporation. Elle s'était rebellée. Pourquoi seulement les garçons ? Et les filles ? À un âge précoce, elle s'était déjà attaquée au plafond de verre qui interdisait aux femmes d'accomplir des missions exactement comme les hommes. En disant « Oui » à Ruby et Danny, elle voyait une occasion de démontrer qu'une femme pouvait non seulement le faire, mais peut-être mieux qu'un homme.

Yola ignorait tout de la mission qu'ils avaient en tête. Juste avant un nouveau rendez-vous, feuilletant négligemment un vieux numéro du *National Geographic*, elle était tombée sur un article sur le Soudan. Et quand elle était entrée dans la pièce, elle avait laissé tomber nonchalamment le magazine ouvert sur la table et demandé, à moitié sérieuse :

— C'est là, n'est-ce pas ?

Sidérés, les deux hommes l'assaillirent de questions :

— Comment avez-vous deviné ? Qui vous l'a dit ? Comment l'information a-t-elle fuité jusqu'à vous ?

Ses explications n'y firent rien. Il lui fallut un temps et des efforts considérables pour les convaincre qu'elle l'avait deviné, et rien de plus. En effet, l'objectif était au Soudan.

Daniel Limor demanda à Yola de monter un site de plongée sur une plage soudanaise. Le Soudan, nation musulmane, était un des plus grands pays d'Afrique, et un ennemi juré d'Israël. Yola trouva la proposition étrange. Pourquoi n'avoir pas plutôt choisi un guerrier du Mossad expérimenté ? Et pourquoi une femme et non un homme ? Il apparut que Danny, considérant Yola comme la candidate idéale, avait dû batailler avec toute sa hiérarchie pour obtenir sa nomination. Mike Harari avait quitté le Mossad depuis deux ans, mais Danny Limor semblait, bien involontairement, avoir pris sa relève pour tenir le flambeau des amazones.

Efraïm Halevy, le chef du Bitzur à l'époque, s'opposait à l'idée de Limor. Envoyer une femme seule dans un pays ennemi ? Sans façon. La confrontation s'était enflammée et elle était remontée jusqu'au ramsad. Hofi donna son accord, mais dit à Halevy :

— Examinez-la !

Le successeur de Hofi, Nahum Admoni, adopterait la même position quand il deviendrait ramsad. Halevy rencontra Yola dans un café, et tous deux se lancèrent dans une longue conversation.

— Que savez-vous des activités clandestines ? demanda-t-il.

— Seulement ce que j'en lis dans les romans d'espionnage.

— Quels romans ?

— John Le Carré.

Le Carré sembla vaincre les réticences d'Halevy. Yola fut assignée à la mission, et, à partir de cet instant, recevrait pendant toutes ses années de service au Mossad l'indéfectible soutien du chef du Bitzur.

Yola fut envoyée suivre une formation intensive. En application des règles de cloisonnement du Mossad, les cours étaient divisés en petits groupes. Celui de Yola comprenait quatre hommes, à part elle. La formation incluait des exercices et des tests, à côté de longues sessions avec un psychologue et un psychiatre. Le premier fit passer à Yola de sales moments. Il admit qu'elle avait un grand potentiel, mais son sexe lui posait problème.

Elle se défendit :

— Pourquoi les hommes croient-ils toujours savoir ce qui est bon pour les femmes ? Où est le problème avec mon sexe ? Que mon fantasme ne soit pas de changer les couches d'un bébé ?

Pour finir, le psychologue rendit les armes et lui donna le feu vert. Seuls deux des cinq participants à la formation allèrent jusqu'au bout, dont Yola. Le processus de recrutement au Mossad était à présent terminé, et Yola put apprendre les secrets de sa mission. Quelques années plus tôt, peu après la nomination de Menahem Begin à la fonction de Premier ministre, celui-ci avait convoqué le ramsad Itzhak Hofi pour lui dire :

— Faites-moi venir les Juifs d'Éthiopie !

C'est ainsi que débuta une opération exceptionnelle du Mossad qui prit le nom de « Frères » *(Brothers).*

Hofi envoya son adjoint David Kimche à Addis-Abeba pour négocier un accord avec le chef d'État éthiopien Mengistu Hailé Mariam : Israël fournirait des armements à l'Éthiopie, et celle-ci permettrait l'émigration de ses Juifs en Israël. L'arrangement ne dura guère et fut annulé par Mengistu après que Moshe Dayan, le ministre des Affaires étrangères israélien, laissa fuiter des détails de l'accord. Des milliers de Juifs sur le point d'émigrer se retrouvèrent prisonniers de leur propre pays.

Le projet semblait condamné, quand le valeureux franc-tireur juif éthiopien Ferde Aklum rencontra l'émissaire du Mossad Daniel Limor (« Danny »). Les deux hommes conçurent un plan d'émigration alternatif. Les Juifs franchiraient illégalement la frontière du Soudan voisin, traverseraient le désert à pied, atteindraient les camps de réfugiés internationaux entourant la capitale Khartoum et, de là, rejoindraient Israël par un des nombreux moyens possibles.

L'exode des Éthiopiens commença.

Des milliers de Juifs quittèrent leur village, traversèrent la frontière et marchèrent jusqu'à Khartoum. Le désert était sans merci. La longue marche sous un soleil brûlant, au milieu des serpents et des scorpions, des animaux sauvages et des bandits armés, décima les convois d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense. Des centaines d'entre eux moururent en chemin, faisant de la marche une saga tragique sur le courage et l'ardent désir d'une communauté entière de gagner la Terre promise. Et quand les survivants atteignirent les camps de réfugiés, ce fut pour découvrir que la majeure partie de la route vers la Jérusalem tant convoitée était encore devant eux.

Les guerriers du Mossad arrivèrent secrètement à Khartoum et tentèrent de faire passer en Israël *via* l'Europe des groupes de Juifs porteurs de faux passeports. Mais les services secrets soudanais découvrirent le stratagème et interdirent les vols. Une autre solution était nécessaire de toute urgence. Les Juifs éthiopiens étaient traqués dans les camps de réfugiés, battus, poignardés, arrêtés, torturés. Certaines de leurs filles qui avaient été enlevées ne reparurent jamais. Il fallait agir.

Daniel Limor pensa à la mer Rouge. Son idée consistait à amener les Juifs jusqu'aux côtes soudanaises, et à les faire monter dans des canots pneumatiques pour les conduire à de gros bateaux qui mouillaient en haute mer. Ceux-ci gagneraient ensuite Eilat, le port méridional d'Israël. L'opération « Frères » faisait son retour.

Au Soudan, Danny se fit passer pour un anthropologue effectuant des recherches sur les coutumes des tribus éparpillées le long de la côte. Il se lança dans une aventure sans pareille en compagnie d'un des plus grands guerriers du Mossad, Jonathan Shefa. Le plan consistait à explorer les plages, à des centaines de kilomètres au nord-est de Khartoum, afin de trouver une baie d'où les Juifs éthiopiens pourraient appareiller et gagner Israël. À leur immense surprise, ils découvrirent une solution toute prête.

Près d'une splendide crique de la mer Rouge, Limor et Shefa tombèrent sur une station touristique abandonnée. L'endroit s'appelait Arous. Plus personne n'y vivait, à l'exception d'un garde appelé Abou Medina. Le doux vieillard assembla des branches, alluma un feu, moulut des graines de caféier à l'aide de pierres et fit un café à Limor et à Shefa. Puis il leur raconta l'histoire de la station. Le pittoresque village touristique avait été construit en bord de mer par des investisseurs italiens, mais ceux-ci avaient fait faillite et quitté le Soudan. Danny fit immédiatement part de sa trouvaille à Halevy. Le Mossad était de retour aux affaires.

Danny se métamorphosait à présent en homme d'affaires. Il fut épaulé en cela par le magnat suisse Nessim Gaon, Juif soudanais de naissance, qui monta pour lui une entreprise factice dans son pays d'adoption. Au titre de représentant de l'entreprise, Danny entra en contact avec le gouvernement soudanais, désormais propriétaire du site. Il demanda à pouvoir louer le lieu pendant trois ans afin d'y établir un « centre international de plongée ». Il proposa spontanément le prix de 320 000 dollars. Les Soudanais, trop heureux d'empocher sans effort des devises étrangères, approuvèrent le projet, et le centre de plongée d'Arous vit le jour.

Les bungalows du site pouvaient héberger une quarantaine de personnes. Des ouvriers des environs remirent en état, repeignirent et équipèrent les huttes. Des techniciens du Mossad arrivèrent, avec de faux passeports, munis d'équipements modernes, notamment des climatiseurs, dont les inscriptions en hébreu avaient été soigneusement effacées. Limor acheta un groupe électrogène. L'eau pouvait être amenée par conteneurs de sources situées à quatre heures de route. Les Israéliens trouvèrent dans le village une petite station de dessalinisation d'eau de mer, cadeau au Soudan de l'Arabie saoudite. Quand ils l'inspectèrent, les agents du Mossad découvrirent des inscriptions en hébreu. Elle avait été fabriquée en Israël !

Danny et ses camarades achetèrent des bateaux à moteur, des kayaks, des camions et un 4 x 4 Toyota. Des postes de communication radio furent aussi passés en contrebande jusqu'à Arous, dissimulés dans des bouteilles d'oxygène. Pour la bonne marche du village, les envoyés du Mossad embauchèrent dix-huit employés – des cuisiniers, des serveurs, un chauffeur, un technicien et des femmes de chambre érythréennes. Les moniteurs de plongée étaient des vétérans de la 13e flottille sous couverture anglo-saxonne. Et la cheffe du village, Yola Reitman, sous le nom d'Angela, était porteuse d'un passeport allemand.

L’ouverture du village fut médiatisée en Europe, et une agence de voyages suisse organisa des séjours de plongée. Le village était lancé. Il n’était pourtant pas facile de s’y rendre : il fallait prendre un vol commercial d’Europe à Khartoum, puis un vol local de la compagnie d’aviation soudanaise, que les Israéliens appelaient « Inchallah Airways » en raison de l’espoir *(Inchallah)* que le vol, même retardé d’une heure ou deux, voire d’un jour entier, finirait par décoller, jusqu’à Port Soudan, puis les véhicules d’Arous pour franchir les 70 kilomètres de routes cahoteuses et poussiéreuses qui séparaient le petit aéroport du village. Apparemment, cette *Via Dolorosa* rehaussait l’expérience des plongeurs d’un parfum d’aventure.

Quand enfin ils parvenaient à Arous, ils découvraient un petit coin de paradis. Car paradisiaque, le site l’était vraiment.

Yola arriva au village pendant les travaux de remise en état. Efraïm Halevy, qui prenait soin de sa sécurité, l’avait d’abord envoyée à Zürich, en Suisse, où elle avait attendu deux jours avant de s’envoler pour le Soudan avec son passeport allemand. Dès son arrivée à Arous, elle tomba amoureuse du village, de ses rangées de petites cases colorées à toits rouges, de ses passages voûtés et de sa vue imprenable sur l’océan. La beauté immaculée de la baie la touchait profondément. Alors qu’elle regardait la mer en début de soirée, elle vit « le rivage entier se mettre à bouger » ! Il s’avéra que des dizaines de milliers de crustacés rampaient sur le sable en rangs serrés, donnant l’impression que la plage elle-même s’avançait dans la mer…

Yola prit vite les choses en main. Elle planifia les horaires de plongée, établit des règles de travail pour les locaux, prépara des menus pour le restaurant en jonglant avec les ravitaillements limités en provenance de la ville, acheta une glacière, fit des yaourts à partir de lait en poudre, prit soin d’obtenir un approvisionnement ininterrompu de poissons pêchés sur place et surtout instaura d’étroites relations avec les habitants de la région. Elle acheta en outre de grandes quantités de carburant, les besoins du village s’élevant à un baril par jour. Pour couronner le tout, elle s’employa à protéger les femmes de chambre des hommes soudanais de leur équipe.

Et bien sûr, elle se préparait à sa fonction occulte : aider à mener à bien les missions qui s’effectueraient une fois par mois.

L’opération reçut le nom de code « Havre de paix » *(Home Haven).* Jonathan Shefa, *alias* « Prosper », recruta certains de ses anciens camarades du Mossad, tels Emmanuel Allon, *alias* « Julian », et d’autres. Le journaliste Gadi Sukenik, ancien commando de la 13e flottille, se joignit aussi à l’équipe. Quelques jours avant une mission, les guerriers arrivaient d’Israël, s’installaient dans le village et, un beau soir, montaient dans les camions en disant aux employés locaux qu’ils allaient rencontrer des infirmières de la Croix-Rouge suédoise dans une ville voisine. En réalité, ils conduisaient en direction de Khartoum, à 500 kilomètres de là, jusqu’au lieu de rendez-vous convenu à l’avance à l’extérieur de la capitale, faisaient monter dans les véhicules des centaines de Juifs éthiopiens – jusqu’à deux ou trois cents à la fois – et effectuaient le chemin de retour non pas jusqu’à Arous même, mais jusqu’à Marsa Fijab, une crique isolée au nord du village. Ces expéditions duraient plusieurs jours. Le convoi ne se déplaçait que de nuit, et par des nuits sans lune. Dans la journée, les véhicules et leur cargaison humaine restaient dérobés à la vue dans un oued quelconque et reprenaient la route à la tombée du jour.

À l’époque, le Soudan était ravagé par une guerre civile, et l’armée avait placé des barrages sur les grands axes routiers. Danny savait comment soudoyer les soldats avec des cartouches de cigarettes et du pain blanc pour se frayer un passage. Les véhicules étaient alors autorisés à passer, et ils poursuivaient leur itinéraire pour atteindre la crique au beau milieu de la nuit.

Sur la plage, des commandos de la 13e flottille attendaient. Ils avaient accosté dans des bateaux Bertram « Hirondelle », repéré le récif corallien et éclairé la plage. Les missions se déroulaient toujours un vendredi, jour de repos des musulmans, qui voyait la vigilance des locaux s’amenuiser. La veille au soir, ceux employés à Arous, assemblés comme d’habitude autour d’un feu, voyaient soudain Yola et ses amis courir aux bateaux et prendre la mer dans la nuit. Ils avaient pris l’habitude que ces « fous » d’étrangers aillent plonger en pleine nuit.

Ils ne pouvaient deviner qu’il s’agissait non de plongée, mais de navigation jusqu’à la crique où la mission devait se dérouler. Quand les véhicules arrivaient, les guerriers transféraient délicatement les Éthiopiens dans les « Hirondelles », qui les amenaient au navire de Tsahal *Bat Galim,* qui les attendait au large. La plupart des Éthiopiens n’avaient jamais vu la mer, et certains d’entre eux essayaient d’en boire l’eau. À bord du *Bat*

Galim, une chaleureuse bienvenue et un repas chaud les attendaient. Une fois à Eilat, la quasi-totalité des combattants du Mossad et de la 13e flottille quittaient le Soudan, et Yola restait seule au village en compagnie de deux guerriers.

Pendant les « périodes d'attente » entre les missions, Yola adoptait une stricte routine quotidienne : sport (jogging et natation), lecture et même cours d'astrophysique par correspondance dispensés par l'établissement britannique The Open University. Tous les deux ou trois mois, elle regagnait Israël pour deux semaines de congé.

Le centre de plongée connut vite un grand succès, et Arous devint le terrain de jeu de la haute société de Khartoum. Pendant les vacances, diplomates, officiers, hauts fonctionnaires et tout le Gotha de la capitale s'y pressaient, sans compter les plongeurs venus d'Europe. Le soir, les hôtes se retrouvaient souvent pour danser, et de riches Saoudiens se livraient à la chasse au faucon dans le désert. La femme de l'ambassadeur égyptien couvrit Yola d'éloges pour le service irréprochable. L'attaché militaire français révéla sans le vouloir à Yola et aux guerriers du Mossad des secrets bien gardés sur l'armée soudanaise et dissipa leur inquiétude que les bâtiments de Tsahal ne soient repérés par des moyens électroniques :

— Le Soudan ne dispose pas de radars de surveillance navale, déclara-t-il.

Yola noua des contacts étroits avec les hauts fonctionnaires locaux. Le gouverneur de Port Soudan dispensa le village de la paperasserie et des tracasseries administratives, et fut dûment rémunéré pour cela en séjours gratuits à Arous pour lui et pour son personnel. Le chef de la police accorda des permis de circuler à tous les véhicules du village, et reçut en échange des bouteilles de whisky que Yola faisait passer clandestinement pour lui en dépit des lois soudanaises prohibant strictement l'alcool.

Un général soudanais qui était tombé amoureux de Yola mit à sa disposition l'unique unité de décompression du pays. En contrepartie, les moniteurs de plongée d'Arous formeraient les commandos de marine soudanais, dont la formation avait été interrompue par manque de fonds. Voilà comment les plongeurs de la 13e flottille d'Israël en vinrent à entraîner les forces spéciales soudanaises… Le général offrit en outre à Yola un poste de communication radio spécial lui permettant de faire venir son

hélicoptère privé en cas d'urgence. Chaque jeudi, Yola faisait porter au général des homards frais pêchés dans la baie.

Yola devint aussi bien connue des tribus locales, qui sollicitaient fréquemment son intervention pour servir d'intermédiaire dans les conflits entre clans. Elle reçut le titre de *mudira kabira*, ou « grand capitaine ». Certains l'appelaient Golda, à cause de ses boucles d'or, d'autres « la Dame de fer », en référence à la Première ministre anglaise Margaret Thatcher. Malgré la promesse faite à Efraïm Halevy, elle conduisait elle-même le 4 x 4 d'Arous dans tous les recoins de l'immense territoire entourant le village. Sûre d'elle et sans peur, elle se sentait chez elle dans les immensités sauvages du désert soudanais.

— Vous devez dissimuler votre identité, dirait-elle un jour au journaliste Ishaï Hollander. Vous êtes en danger, l'adrénaline vous inonde. Le contexte et le fait que vous soyez absolument seule ajoutent un soupçon de mystère à votre expérience.

Elle prit l'habitude de voyager en compagnie des Bédouins de la tribu des Hadandawa, qui n'en crurent pas leurs yeux quand ils virent une femme blanche conduire toute seule dans le désert.

— Mon nom était déjà célèbre, dirait-elle sans fausse modestie. Et à Port Soudan j'étais une attraction. Je m'en suis servi.

Yola entretenait d'excellentes relations avec tout le monde. Pourtant, les autorités soudanaises nourrissaient des soupçons à son égard et à celui de ses amis. Ils ignoraient ce que les responsables du village faisaient exactement, mais ils les suspectaient de contrebande. Plusieurs bandes de passeurs opéraient dans la région, en étroite relation avec leurs *alter ego* en Arabie saoudite, de l'autre côté du Golfe. Yola elle-même fut arrêtée une fois, mais vite relâchée après un bref interrogatoire.

Le propriétaire d'un manoir perché sur une colline dominant la baie était probablement impliqué lui aussi dans une affaire de contrebande. Yola se lia d'amitié avec lui et le fournit en petits pains frais de la boulangerie du village. Sa maison était un poste d'observation idéal de la zone de la baie. Les petits pains portèrent leurs fruits. Un soir, l'homme avertit Yola d'une descente imminente de l'armée soudanaise au village. Yola et les guerriers du Mossad enterrèrent aussitôt les équipements compromettants dans des cachettes préétablies et enfermèrent les bouteilles d'alcool dans un tonneau qu'ils immergèrent dans la baie.

À l’aube, en effet, une escouade de soldats lourdement armés firent irruption à Arous, commandés par un jeune officier qui ordonna la fouille du village. Celle-ci commença par la chambre de Yola, qui invita cordialement l’officier à y pénétrer et à vérifier les lieux par lui-même. L’officier fut embarrassé de se retrouver seul dans une pièce avec une femme et, pis encore, une Européenne ! Yola le calma en entamant une conversation agréable qui se termina par un échange d’amabilités et par la promesse de l’officier de revenir au village, cette fois comme hôte.

Le véritable incident eut lieu peu après. Pendant une des missions, alors que les Éthiopiens étaient transférés dans le navire, un Zodiac avec quatre guerriers du Mossad à son bord s’échoua sur le récif. Mais avant même qu’on ait pu dégager le canot pneumatique, une unité de l’armée soudanaise apparut subitement sur la plage. Les soldats, armés de Kalachnikov, pointèrent leurs armes sur les étrangers, et l’un d’eux s’apprêta à tirer sur les officiers du Mossad. Daniel Limor, qui commandait l’opération, reprit ses esprits, il se jeta sur le soldat et écarta son arme sur le côté.

Puis il hurla, en anglais, au commandant soudanais :

— Avez-vous donc perdu la tête ? Vous comptez vraiment tirer sur des touristes ? Vous ne voyez pas qu’on fait de la plongée ici ? Nous faisons venir des touristes du monde entier pour leur montrer la beauté du Soudan, et vous voulez leur tirer dessus ? Quel est l’imbécile qui vous a nommé officier ?

Danny menaça de déposer plainte à Khartoum contre le commandant de l’escouade. L’officier soudanais, qui comprenait l’anglais, fut assommé. Il présenta ses excuses, expliqua qu’il pensait que les gens du bateau étaient des contrebandiers. Il ordonna à ses hommes de quitter l’endroit. Et l’incident fut clos sans autre forme de procès.

De façon ironique, la seule fois où le secret d’Arous fut compromis, ce fut quand le jeune Henry Gold arriva au village. Gold était un bénévole juif canadien qui travaillait dans des camps de réfugiés. Épuisé, il avait décidé de prendre deux jours de congé et d’aller nager, plonger et bronzer sur une plage. Il n’avait pas la moindre idée des activités secrètes d’Arous. Pourtant, peu après son arrivée, il eut le sentiment que quelque chose de bizarre émanait de cet endroit. Comme s’il était dirigé par des… agents du Mossad.

L’équipe lui semblait étrange :

— Leur accent était curieux, pas naturel. À dîner, ils nous servaient une salade coupée très finement. J'ai voyagé un peu partout à travers le monde, mais il n'y a qu'un seul endroit où j'ai mangé une salade comme ça : en Israël. Gold avait été volontaire dans un kibboutz où on servait une salade découpée de cette façon au petit-déjeuner. Les Israéliens l'appelaient « la salade arabe ». Le lendemain matin, il alla directement voir le moniteur de plongée et lui demanda en hébreu :

— Qu'est-ce que vous fabriquez tous ici ?

Surpris, le moniteur s'effondra sur une chaise. Finalement, il demanda à Gold, également en hébreu :

— Qui êtes-vous ?

Le secret était éventé, mais pas pour très longtemps. Appelé d'urgence au village, Daniel Limor eut une conversation avec Gold et le convainquit, par toutes sortes d'arguments, de garder l'histoire pour lui.

Du jour où elle avait foulé le sol du Soudan, Yola, la fille d'Israël, était devenue une femme d'affaires allemande.

— J'oubliais qui j'étais. J'oubliais mes amis. Je jouais mon rôle. Si vous m'aviez demandé à l'époque qui j'étais – j'étais assurément la fille du centre de plongée d'Arous.

Elle n'était pas pour autant préparée au défi qui surgit tout à coup. Un jour, deux ingénieurs allemands qui travaillaient dans une carrière soudanaise arrivèrent à Arous. Ils se réjouissaient de faire la connaissance d'une âme sœur, une jeune femme venue d'Allemagne, comme eux. L'un d'eux, attiré par Yola, la suivait partout. Il ne manquait pas une occasion d'engager avec elle de longues conversations, de revivre de vieux souvenirs de l'Allemagne, ou même de chanter des comptines avec elle. Elle ne fit pas d'erreur et expliqua leur différence d'accents par leur lieu de naissance : lui au nord de l'Allemagne, elle au sud.

À mesure que se multipliaient les incidents avec la police et l'armée soudanaises ainsi que leurs soupçons, les chefs du Mossad commencèrent à imaginer d'autres moyens de poursuivre l'opération « Frères ». Yola ne craignait pas d'être démasquée et se disait prête à toute éventualité, même si son plan d'évasion n'était pas le meilleur possible.

Ses officiers traitants en Israël lui avaient dit :

— Si le secret du village est éventé, grimpez dans un Zodiac et gagnez la haute mer. Surtout, prenez avec vous un « Rina* ».

Yola ferait plus tard ce commentaire :

— J'étais censée espérer que nos hélicoptères me trouveraient avant les Soudanais.

En attendant, elle aimait sa vie au Soudan :

— Si j'ai pu rester au Soudan si longtemps, c'est grâce à ma capacité de détachement. Même avant Arous, quand je voyageais à l'étranger, je ne ressentais pas le besoin d'appeler à la maison.

Quand elle séjournait en Israël pour de brèves vacances, elle éprouvait un sentiment étrange, et perdait vite patience quand elle voyait ses amis. Elle ne se souvenait plus des gens qu'elle rencontrait. Ses amis ignoraient où elle était partie, et le seul indice sur ses allées et venues était le beau bronzage qu'elle en rapportait. Certains de ces amis répandirent la rumeur qu'elle avait trouvé un riche amoureux, qui l'emmenait naviguer sur des océans lointains. Son père inquiet l'avait cherchée aux quatre coins du monde en pensant qu'elle avait quitté le pays.

Après trois années passées à diriger le village, Yola rentra en Israël. Ce chapitre de sa vie se referma, et elle ne resta pas au Mossad. Elle retourna à la compagnie d'aviation El Al, où elle fut promue cheffe du personnel navigant commercial. Elle réalisa en outre un vieux rêve : celui de piloter jusqu'en Israël un bateau d'amis à elle mouillé à l'autre bout du monde. Elle étudia la physique et la biochimie et s'installa à nouveau à Kadima, avec un petit ami, une fille adoptive, trois chiens et six chats.

✧

GILA

— Je m'appelle Gila Waxman. J'étais étudiante en informatique au Technion, l'Institut de technologie d'Israël, à Haïfa. Dans la rangée juste devant moi était assis un beau garçon de grande taille. De temps en temps, il disparaissait une semaine ou deux et revenait heureux, détendu, souriant, avec un superbe bronzage. Au cœur de l'hiver, alors qu'orages et pluies se déchaînaient à l'extérieur, il avait des coups de soleil ! Je ne le supportais pas. J'ai pris un crayon de papier, l'ai taillé en pointe, puis je me suis penchée vers lui et je lui ai appuyé le crayon sur la jugulaire en disant : « Je

ne sais pas comment tu fais pour avoir un tel bronzage, mais je veux le même. » Il m'a souri.

Yariv Gershoni, le garçon à la peau bronzée, avait peut-être été effrayé par le crayon de Gila, ou peut-être pas. Quoi qu'il en soit, tous deux eurent une longue conversation. Ancien pilote de chasse, il amena deux amis à lui qui la soumirent à une avalanche de questions. Après quoi Gila fut invitée à une « formation sur des questions de sécurité ». Elle ignorait qu'elle était organisée par le Mossad. Elle se tenait à l'hôtel *Mandarin* de Herzliya, près de Tel-Aviv, et comptait, en plus d'elle, neuf garçons. Quand ceux-ci la découvrirent, ils la toisèrent avec incrédulité. Qu'est-ce qu'une femme venait faire là ?

Elle s'imagina que les cours étaient organisés par l'armée. Des rumeurs lui étaient parvenues aux oreilles que des experts de Tsahal entraînaient l'armée du Tchad, en Afrique. Peut-être était-ce de ce pays que Yariv avait rapporté son bronzage ? Et peut-être qu'elle y serait envoyée, elle aussi ? Le mystère l'attirait.

— Quand j'étais jeune, dirait-elle, j'adorais le suspense, les romans policiers, Agatha Christie, etc. Mes amis disaient qu'au cinéma je gâchais le suspense des films, car dès la deuxième scène je savais qui avait fait le coup. J'aime résoudre les mystères, j'aime en faire partie, d'accord ?

Née en Pologne, Gila avait émigré en Israël avec ses parents à l'âge de quatre ans. Puis la famille était partie vivre en Australie, où elle fut scolarisée dans une école religieuse juive, car son père voulait qu'elle acquière un minimum de judaïsme. Elle était la seule fille séculaire de sa classe.

Plus tard, elle adhéra à un mouvement de jeunesse sioniste de gauche, retourna en Israël en 1970, fit son service militaire et entreprit des études de biochimie. Son oncle Selman Waksman, ayant découvert la streptomycine, était lauréat du prix Nobel. Elle rêvait de ramener un second Nobel dans la famille, mais, au bout de deux ans d'études, elle en eut assez des souris et avoua « préférer les êtres humains ».

Elle apprit donc l'informatique au Technion, où elle fit la rencontre de Yariv Gershoni.

La formation à l'hôtel *Mandarin* s'étala sur plusieurs mois. Elle apprit beaucoup de choses sur la guerre secrète, les opérations, le signal, le morse, le maniement des armes, le service des « boîtes aux lettres mortes », etc.

Seuls deux des élèves obtinrent leur diplôme, dont elle. Son instructeur l'informa qu'elle était admise au Mossad.

Yariv l'emmena au Césarée, où d'autres hommes la questionnèrent sans relâche. Ils cherchaient surtout à savoir si elle serait capable de travailler seule et d'affronter l'imprévu, sachant que personne ne pourrait lui venir en aide. Les réponses de Gila semblèrent les satisfaire, et c'est alors qu'elle comprit qu'elle était sur le point de devenir une amazone du Mossad. Un autre homme la briefa sur la gestion d'un village de vacances.

Elle comprit qu'elle allait être envoyée s'occuper d'un village de type « Club Med » à l'autre bout du monde. Elle se rendit d'abord dans un club de loisir de Herzliya, puis fut introduite auprès d'un spécialiste « qui lui apprit à gérer un village de vacances ». Quelques jours plus tard, elle fut envoyée à Londres pour apprendre les ficelles des métiers de l'hôtellerie. Pourquoi Londres ? On lui dit que « le cousin d'un guerrier » y possédait un hôtel.

— Ce n'était pas à proprement parler un hôtel, mais un motel, dirait-elle, tout proche de la célèbre maison d'arrêt de Brixton.

Les gardiens de la prison avaient l'habitude de prendre des verres au motel après leur travail.

— J'ai appris non pas à diriger un hôtel, mais à servir de la bière. À part descendre des bières, le passe-temps favori des gardiens était de me parler mal et de me pincer les fesses. Au bout de trois jours, je suis rentrée en Israël.

Au bout du compte, elle fut informée qu'elle allait partir au Soudan. Gila prit un avion pour Khartoum avec un passeport étranger. En vol, elle eut à affronter un problème inattendu. Quelques années plus tôt, elle s'était portée volontaire pour le kibboutz Mishmar Hasharon, où elle était restée plusieurs mois. Elle y avait rencontré une charmante jeune Suisse, volontaire elle aussi, et elles étaient devenues inséparables. Les années passèrent, et voilà que, dans l'avion sur lequel elle avait embarqué à Genève, se trouvait l'amie suisse, assise côté couloir ! Que faire ? Et si la jeune femme la reconnaissait ? Gila se rendait sous une fausse identité, avec un faux nom, dans un pays ennemi. Elle tremblait à l'idée d'être démasquée et arrêtée.

Le long vol se transforma en cauchemar pour Gila, qui avait choisi de se cacher de son amie. C'était pratiquement mission impossible, car la jeune

Suissesse était assise du côté du couloir menant aux toilettes… Mais la chance sourit à Gila, et elle put sortir de l'appareil sans que son amie la remarque.

Yariv l'attendait à Arous. Il la présenta à Yola, et une magnifique amitié naquit entre les deux femmes. Gila passa trois semaines avec elle, et apprit tout ce qu'elle devait savoir pour diriger le village. Au Soudan, Gila reçut le nom de « Janet ». Au début, elle remplaçait Yola en son absence, jusqu'au jour où Yola partit pour de bon. Gila devint alors à son tour la *mudira kabira*.

Elle s'habitua vite à la vie au centre de plongée.

— Il fallait faire preuve d'ingéniosité et de maîtrise de soi. Seule, livrée à vous-même, vous deviez vous frayer un chemin dans une absence totale de connaissances.

Des pépins inattendus pouvaient survenir à tout moment. L'un des moniteurs de plongée, qui se faisait passer pour un Anglo-Saxon, parlait anglais avec un accent épouvantable. Un hôte néo-zélandais s'en alarma et alla trouver Gila :

— Ce type n'a pas du tout l'accent anglais.

— Et vous, répliqua-t-elle, vous avez l'accent néo-zélandais ?

Il se calma.

Une crise plus sérieuse éclata en 1984 quand le gouvernement soudanais décida d'appliquer la loi coranique, ou *charia*, à tout le territoire. De nombreux pays européens imposèrent aussitôt au Soudan de lourdes sanctions et réduisirent leurs exportations de pétrole. Arous achetait chaque mois environ trente barils de carburant à Agip, le principal fournisseur du pays. Lorsque le nombre de barils disponibles au village descendait sous la barre des quinze, Gila envoyait Ali, le chauffeur, à Port Soudan charger trente autres barils sur son camion. Mais un jour, Ali revint de la ville portuaire à vide en disant :

— *Mudira*, zéro fuel aujourd'hui, pas donné.

Elle sortit de sa case en trombe et se précipita à Port Soudan. Là, elle pénétra dans les bureaux de la compagnie et patienta dans la salle d'attente du directeur.

Un Arabe était assis à côté d'elle.

— Vous êtes ? demanda-t-il.

— *Mudira*, d'Arous. Et vous ?

— Je suis le commandant du camp d'entraînement du Fatah au Soudan.

C'était un véritable ennemi. Il formait des terroristes du Fatah à attaquer Israël !

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

— J'ai besoin de deux barils de fioul par semaine pour éclairer les entraînements nocturnes.

Il entra dans le bureau du directeur et en sortit ravi.

— Ils ont autorisé un baril par semaine ! déclara-t-il en exultant.

— Un baril par semaine ! rumina sombrement Gila. Il m'en faut trente par mois !

Elle entra à son tour dans le bureau du directeur, mais avant qu'elle ait pu prononcer un seul mot, l'homme soupira :

— Comme je les hais, ces Palestiniens !

L'humeur de Gila s'améliora. Apercevant sur le bureau du directeur une photo de sa famille, elle le questionna à son sujet. Elle lui demanda aussi s'il était déjà venu à Arous.

— Non, dit-il.

Elle lui transmit aussitôt une invitation à venir passer un séjour au village avec les siens aux frais du centre. Une agréable conversation s'ensuivit et, à la fin du rendez-vous, elle sortit du bureau, fière de l'engagement du directeur de lui fournir tout le carburant dont elle aurait besoin, aussi longtemps qu'elle le voudrait.

À chaque instant, Gila était consciente de sa double vie à Arous. Le site était un « paradis des plongeurs », un des plus beaux endroits de la Planète. Plongeurs et touristes y accouraient du monde entier, « la nourriture et les boissons étaient délicieuses, et le niveau d'excellence du village approchait les deux étoiles au Michelin ». Mais, dans le même temps, l'opération « Frères » battait son plein, comme si elle se déroulait ailleurs, dans un monde parallèle.

Pendant les deux années qu'elle passa à Arous, Gila fut très fière de sa mission, consistant à rapatrier une tribu juive sur la terre de ses ancêtres.

— La situation avait quelque chose d'extraordinaire. Au moment même où nous passions du bon temps au village, à boire et à danser avec nos

hôtes, derrière le site, un convoi de camions transportait des Juifs jusqu'à la plage où les attendaient des bateaux en route pour la Terre promise.

Elle apprit à surmonter crises et dangers, en ne comptant que sur elle-même, et élabora des solutions créatives à des situations impossibles.

Elle dut affronter des raids soudains de l'armée saoudienne à Arous, des guerriers du Mossad récalcitrants qui remettaient en question son autorité ou qui ne parvenaient pas à adopter un comportement d'étrangers, un resserrement du filet des soupçons et des mesures draconiennes du nouveau gouvernement fondamentaliste.

Une nuit, le camion du village tomba en panne sur la route, et Gila reçut une alerte catastrophée du Mossad :

— Préparez-vous, ils arrivent !

Elle prit sur-le-champ toutes les mesures nécessaires, puis appela un plongeur arrivé récemment d'Israël. Il était effrayé.

— Ce soir, vous dormirez dans ma chambre, dit-elle.

La chambre possédait deux lits. Vers trois heures du matin, elle entendit des bruits sourds frappés à sa porte. En regardant à l'œilleton, elle vit un uniforme. Le plongeur grimaça dans son lit. Elle défit les boutons de son pyjama, dévoilant son décolleté, ébouriffa ses cheveux et ouvrit. Devant elle, embarrassé, l'officier soudanais détourna le regard.

— Je suis là avec un camion rempli de soldats, dit-il d'un ton bourru en évitant de la regarder.

— Que voulez-vous ?

— Nous sommes à court d'essence. Pouvez-vous nous aider ?

— Et comment ! pensa-t-elle.

Elle remit de l'essence à l'officier et fit préparer un merveilleux petit-déjeuner pour lui et ses soldats.

— Nous sommes devenus de bons amis, écrivit-elle en conclusion de son rapport.

À son retour en Israël au bout de deux ans, Gila décida de rester au Mossad. Au cours de ses missions, elle adorait changer d'identité et jouer toutes sortes de rôles.

— Si vous vouliez que je sois Janet, j'étais Janet, dit-elle sur un ton taquin à un journaliste de télévision. Si vous vouliez que je sois Sara, je

devenais Sara en cinq minutes. C'étaient mes scènes dans le théâtre du monde.

✧

ILANA

Le monde onirique d'Arous s'évanouit en quelques minutes, quand Ilana Peretzman, la troisième *mudira*, monta dans le 4 x 4 pour la dernière fois.

Un an plus tôt, elle étudiait encore l'archéologie marine et la biologie à l'université de Haïfa. C'était une plongeuse certifiée, passionnée par l'océan et par le monde du silence qui se déployait sous les vagues. Un jour, un condisciple s'était approché d'elle et lui avait dit sans détour :

— Aimeriez-vous rejoindre les rangs du Mossad ?

Elle avait hésité.

— Ça semble intéressant, avait-elle dit pour finir. Mais en quoi est-ce que ça consiste au juste ?

— En d'excellentes choses, sourit-il. Sauver des Juifs.

Quelques mois plus tard, après une formation éclair, Ilana atterrissait au Soudan. Yola la rencontra à Arous et l'initia à l'art de diriger un village de vacances. Au moment où elle prit ses fonctions, le voyage des Juifs éthiopiens jusqu'en Terre promise se faisait non plus par la mer, mais par les airs. La formule originale consistant à conduire les Juifs sur la côte et de là par navire en Israël était devenue trop dangereuse. Des milliers de Juifs étaient passés en Israël grâce à l'opération « Havre de paix ». Mais en raison des soupçons croissants des autorités, il fut décidé de poursuivre le rapatriement des Éthiopiens par avion. Des appareils « Rhinos* » commencèrent à se poser sur des pistes improvisées au milieu du désert. Les camions du Mossad acheminaient les Juifs éthiopiens jusqu'aux zones d'atterrissage. Les « Rhinos » avalaient dans leurs entrailles des centaines de Juifs et décollaient aussitôt. Les pistes étaient régulièrement repérées par les Soudanais, obligeant les avions à se poser ailleurs.

Dans l'intervalle, Efraïm Halevy avait quitté le département du Bitzur, où il avait été remplacé par le talentueux officier du Mossad Aharon Scherf. Celui-ci ordonna non seulement la poursuite des opérations, mais le doublement des capacités de transfert des Juifs éthiopiens du Soudan. Certaines nuits, deux ou trois « Rhinos » israéliens atterrissaient

simultanément en divers lieux et décollaient avec des centaines de Juifs à leur bord. Pas une fois l'armée soudanaise ne parvint à abattre ou à capturer un seul appareil de Tsahal. Le commandant du pont aérien secret était Yariv Gershoni. Il parcourait le désert pour trouver des zones permettant aux lourds cargos « Rhino » de Tsahal de se poser et de repartir. Arous devint le poste avancé de l'opération, les activités navales furent arrêtées.

Ilana resta moins longtemps à Arous que Yola et Gila, mais elle se trouvait encore au village quand un coup d'État renversa le gouvernement de Khartoum. Des factions fanatiques et radicales accédèrent au pouvoir, et le Mossad décida d'évacuer Arous précipitamment. Ilana et trois guerriers emballèrent le matériel sensible, le chargèrent dans un pick-up et dans un 4 x 4, et avertirent l'équipe de locaux qu'ils partaient en excursion et seraient de retour dans l'après-midi. Au moment où ils s'apprêtaient à quitter le village, un couple de vacanciers y arriva. Ilana leur montra gracieusement leur chambre et les commodités, puis s'en alla. Le petit convoi se rendit à la zone d'atterrissage, où, à 8 heures du soir, un Rhino se posa. Les deux véhicules pénétrèrent dans son ventre, et l'appareil décolla en quelques minutes.

Ce fut la fin d'Arous. Les dirigeants ne comprirent que plus tard que l'abandon du centre de plongée avait été une grave erreur. Il aurait pu continuer de fonctionner, parallèlement aux vols qui non seulement se poursuivirent, mais augmentèrent au cours des mois suivants.

En revanche, l'évasion de Khartoum de deux autres guerriers du Mossad n'était pas une erreur : ils étaient recherchés par l'armée soudanaise. Ils quittèrent leur cache et se ruèrent vers l'ambassade américaine. À l'entrée du complexe, ils murmurèrent le mot de passe secret qui leur avait été remis précédemment par la CIA. Les Américains les dissimulèrent dans deux grandes caisses et leur firent quitter le Soudan en tant que « valise diplomatique ».

✧

De retour au pays, Ilana suivit sa propre voie, très éloignée de l'aventure clandestine. Gila resta au Mossad et participa pendant des années à quantité d'opérations à l'étranger, bien qu'elle se soit mariée et ait fondé une famille.

— J’ai continué de participer à des missions sous couverture alors que j’étais enceinte de sept mois, se rappelle-t-elle.

Par moments, son identité d’emprunt prenait le dessus. Arous avait grandi en elle, avec sa beauté, l’océan, le désert, le ciel étoilé, la plongée dans les eaux cristallines… En dépit des risques, du danger et des crises, sa vie à Arous, ce petit paradis, conservait tout d’un rêve. Elle se rappelait souvent cette soirée embaumée où elle avait marché sur la place immaculée en compagnie de « Tony », un guerrier du Mossad.

— Tony, dit-elle, qui aimes-tu le plus ? Le Tony d’Arous ou le David d’Israël ?

— Et toi ?

— Ni lui ni moi ne pouvions répondre à la question, diraitelle longtemps après. Que préférions-nous ? Qui nous étions au Soudan ou qui nous étions en Israël ?

Yola avait elle aussi aimé sa vie au Soudan. Plus le temps passait, plus elle se remémorait ses jours d’Arous.

— J’aurais pu rester là-bas, confessa-t-elle, et y passer le restant de mes jours. Je suis cette femme qui était là, la vraie Yola. Je faisais partie de l’histoire. J’ai appris ce que signifiait franchir des obstacles, trouver des solutions ingénieuses, me pousser aux limites de moi-même. Et bien sûr, apporter ma contribution à mon pays.

Danny Limor résuma cette contribution en neuf mots :

— Sans Yola, rien de tout cela ne serait arrivé.

---

* Système de communication par satellite permettant d’envoyer un message d’alerte à une antenne du Mossad en Israël.

* Pour « Rhinocéros », en hébreu *Karnaf*, nom donné par l’armée israélienne à ses appareils C-130 Hercules.

Partie V

ALIZA MAGEN ET SES AMIES

18.
Aliza, Liron, Sigal et Rina

La petite fille qui a brisé le plafond de verre

AVEC LE TEMPS, ALIZA MAGEN sentit qu'elle devrait assumer un poste à responsabilités. En 1975, elle alla trouver Itzhak Hofi, le nouveau ramsad. À demi sérieux, celui-ci lui dit :

— Écoutez, je viens juste d'être vacciné contre la grippe, et je ne me sens pas très bien. Vous aurez ce que vous voudrez.

Elle demanda à être nommée cheffe d'une branche majeure du Mossad en Europe occidentale et opérant aussi en Allemagne. Elle le fut. Deux ans plus tard, elle transféra la responsabilité de ce poste à son amie Linda Avrahami et fut nommée cheffe adjointe de l'avant-poste en Europe du *Tzomet*, le département chargé de la gestion des agents. Peu après, elle en devint la directrice. C'était une position élevée qu'encore une fois, Aliza fut la première femme à occuper.

Certains critiquèrent ce choix, faisant valoir que l'essentiel de son travail serait de recruter des agents arabes et que, dans les sociétés arabes, toujours selon eux, les hommes n'accepteraient pas de recevoir leurs ordres ou leurs instructions d'une femme. Mais Aliza surmonta la difficulté. Dans ses nouvelles fonctions, elle recruta des agents en Europe et dans les pays

arabes et devint une habituée, sous divers pseudonymes, des capitales arabes.

Chez un ami, elle rencontra un charmant guide touristique, Avraham Halevi. Elle l'épousa après qu'un ami du Mossad eut informé celui-ci de ses activités, sans aller jusqu'à lui révéler ses fonctions exactes. Avraham adapta son mode de vie. Pendant les séjours de sa femme en Europe, il s'arrangeait pour trouver du travail dans un autre pays européen. Ils passaient alors leurs week-ends ensemble, après quoi chacun repartait de son côté. Avraham mourut en 2011.

Après le Tzomet, Aliza passa une « année merveilleuse » au National Security College, avant d'être nommée directrice des Ressources humaines du Mossad. Elle promut à ce titre bon nombre de femmes à des postes à responsabilité. En 1990, elle parvint à la conclusion qu'elle avait épuisé toute possibilité de promotion au Mossad et que le temps de la retraite avait sonné. Mais lorsqu'elle alla voir le ramsad Shabtai Shavit, celui-ci lui fit une proposition qu'elle ne pouvait refuser, diriger le département de la coopération opérationnelle et ainsi accéder à un rang qu'aucune femme n'avait atteint auparavant, celui de vice-ramsad, la position la plus élevée après celle de ramsad.

Très rares étaient ceux qui, parmi les meilleurs guerriers, auraient pu rêver d'un pareil statut, sans compter bien sûr qu'elle était la première femme – et la seule encore à ce jour – à l'obtenir. Elle et ses collègues considéraient sa promotion comme tout à fait naturelle, et non comme une tentative de « briser le plafond de verre ».

Dans ses nouvelles fonctions, Aliza prenait grand soin des femmes du Mossad. Un jour qu'elle reçut la visite de Mirla Gal, l'une de ses plus brillantes jeunes guerrières, la première question qu'elle lui posa fut :

— Comment pensez-vous arriver à commander une bande de machos ?

Mirla hocha la tête :

— Je ne vois pas où est le problème.

Quelque temps après, alors qu'Aliza était sur le point de promouvoir Mirla à la tête d'un département, elle lui posa la même question et reçut la même réponse. Mirla se débrouilla parfaitement et s'éleva à un poste de direction au sein de l'organisation.

Aliza demeura vice-ramsad sous deux directeurs supplémentaires, Danny Yatom et Efraïm Halevy. Elle participa à un nombre incalculable

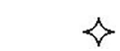
d’opérations, y compris la fameuse mission « Kaniuk » ayant abouti à la capture de Mordehaï Vanunu, l’« espion atomique* ». Quand elle prit sa retraite, elle avait derrière elle trente-neuf ans de service. Comme Sylvia Rafael, Yael, Erika, Rina et les autres, elle avait renoncé au rêve d’une vie de famille normale. Elle l’admit plus tard sans fard :

— À mon époque, très peu de femmes occupaient des postes haut placés dans la hiérarchie, non que le Mossad les en eût empêchées, bien au contraire, mais parce que les femmes n’acceptaient pas les contraintes imposées par la fonction. Le Mossad était toujours à la recherche de femmes, sachant que celles-ci pouvaient accéder à des endroits inaccessibles aux hommes. Le manque de femmes était une conséquence de leur volonté de fonder une famille et d’avoir des enfants.

Pendant sa retraite, Aliza se consacra corps et âme à la famille et aux enfants de sa nièce, ainsi qu’à un nouveau passe-temps qui la passionnait : le golf. Longtemps après son départ, beaucoup de dirigeants du Mossad continuaient d’évoquer son incroyable talent pour le travail du renseignement. Elle comprenait de surcroît les sentiments conflictuels des guerriers et des guerrières qui partaient en mission à l’étranger, souvent dans des capitales fascinantes, descendaient dans des hôtels cinq étoiles, portaient des vêtements hors de prix et fixaient leurs rendez-vous dans des restaurants gastronomiques. Elle évoquait volontiers l’envers de la médaille, quand ils rentraient à la maison, débordant d’adrénaline, et devaient renouer avec leur mode de vie modeste et leur terne et frustrante vie quotidienne.

Ilan Mizrahi, qui deviendrait lui aussi un jour vice-ramsad, se rappellerait ce qu’Aliza lui avait dit en une occasion, alors qu’il revenait d’une mission réussie en Europe, bouffi d’orgueil et d’excitation :

— « Ilan », quand vous rentrez d’une mission à l’étranger, voilà ce que vous devez faire. Allez dans votre salle de bains, regardez-vous dans la glace, et dites-vous : « Je m’appelle Ilan, je viens de Givataïm*. »



Aliza ne cachait pas sa fierté d’aider les femmes à grimper les échelons du Mossad. Elle forma et dirigea en outre une jeune génération d’amazones

à qui elle permit d'obtenir des résultats étonnants au Tzomet, au Keshet et au Césarée.

Un soir, le téléphone sonna au domicile des Baghdadi, dans une capitale arabe ennemie. Nihal Baghdadi** décrocha le combiné. À l'autre bout de la ligne, une femme au fort accent anglais, Claudia***, dit qu'elle cherchait à joindre Nihal depuis l'Europe parce qu'elle organisait une conférence internationale et s'apprêtait à lancer une revue féministe. Nihal lui demanda de lui envoyer par e-mail les détails sur le magazine et son contenu.

— Vous arrive-t-il de voyager en Europe ? demanda Claudia.

— De temps à autre.

— Formidable ! Nous pourrons peut-être nous rencontrer ? Nihal lui donna son adresse de messagerie et acheva la conversation. Fervente féministe, mariée, mère de trois enfants et célèbre femme du monde, elle participait aux activités de l'université de sa ville, et était de surcroît très proche du gouvernement de son pays. Elle rentrait tout juste d'un symposium international.

Dans les semaines qui suivirent, Claudia et Nihal échangèrent des messages, eurent de longues conversations téléphoniques et devinrent assez proches. Elles se rencontrèrent en septembre de cette même année à l'occasion d'un voyage de Nihal à un salon du livre en Europe, où Claudia vint la trouver. Leurs liens amicaux se resserrèrent encore, et Nihal révéla à Claudia qu'elle avait un amant à Damas. Elle ignorait évidemment que Claudia n'était pas Claudia, mais « Sigal », une espionne du Mossad, et que leur connexion était sa première mission dans ses nouvelles fonctions.

Sigal était une femme au profil assez original : jolie, vive et sûre d'elle, elle était née et avait grandi dans une ferme.

— Je sais conduire une voiture à cheval et un tracteur en marche arrière, se vantait-elle auprès de ses amis.

Elle avait passé des années dans un mouvement de jeunesse et, après son service militaire à l'Aman, avait reçu un appel téléphonique du Mossad lui proposant un emploi de secrétaire, qu'elle avait refusé. Elle avait repris ses études et obtenu des licences en psychologie et en philosophie. Deux ans plus tard, le Mossad lui avait fait une nouvelle proposition, qu'elle avait à nouveau refusée.

— Je suis en train de rédiger ma thèse de doctorat, dit-elle.

— Vous avez un an pour la terminer et nous rejoindre, lui répondit le recruteur.

Sa thèse achevée, elle était entrée au Mossad.

La formation opérationnelle de base était exigeante. Dans le même temps, elle avait reçu une proposition pour suivre un cursus postdoctoral à l'étranger qu'elle avait accepté de bon cœur, certaine qu'elle échouerait au Mossad. Pourtant, à sa grande surprise, elle avait réussi.

Peu après, Shabtai Shavit était devenu ramsad.

— Pourquoi ne formerions-nous pas des femmes à devenir *katsa* ? demanda-t-il à ses assistants. *Katsa* était l'abréviation d'« agent de renseignement ». Comme précédemment, les experts lui avaient expliqué que cela ne marcherait pas, que les *katsa* devaient travailler avec des agents musulmans, que ceux-ci refuseraient d'être pris en main par des femmes, etc. Mais Shavit était têtu. Sigal atterrit dans une formation *HUMINT (Human Intelligence*[*]*)*, et devint la première femme katsa de l'histoire du Mossad.

Après sa prise de contact avec Nihal, elle participa à plusieurs missions difficiles. En Europe, elle intercepta un spécialiste du nucléaire irakien représentant Saddam Hussein à l'AIEA. Elle avait fière allure, et il lui fit une cour assidue. Elle gagna sa confiance lorsqu'elle remarqua qu'il portait une rose en plastique à la boutonnière. Elle se rendit chez un fleuriste et, dès leur rencontre suivante, épingla une rose véritable à la sienne. Après leur premier dîner ensemble, il tenta de forcer la porte de sa chambre, mais elle le renvoya au lobby de l'hôtel, où elle le « sécha » pendant une demi-heure.

— Ces gens se lâchent dès qu'ils atterrissent en Europe, dirait-elle à un ami.

Mais elle réussit en fin de compte à le recruter lui aussi.

Un de ses « objectifs » était un autre scientifique du Moyen-Orient, lui aussi envoyé assister aux débats de l'AIEA. Elle révisa ses fiches ; et quand elle tomba sur lui « par hasard » dans un hall de la conférence, elle mentionna le nom d'un de ses anciens professeurs d'université qui avait dit le plus grand bien de lui. Il était aux anges. Elle se présenta comme une Européenne fascinée par la recherche atomique, et l'invita plusieurs fois à dîner. Il devint pour elle une grande source de renseignement, et, à la fin de la conférence, elle lui remit une enveloppe pleine d'argent en guise

d’« honoraires de consultant ». Bien que mal à l’aise et humilié, il prit l’argent. Ce fut le début d’une solide amitié. Ils se revirent à plusieurs reprises. Il continua à divulguer de précieuses informations et elle, à lui apporter des cadeaux pour ses enfants, du parfum pour sa femme et des enveloppes d’argent. Il croyait avoir affaire à une Européenne travaillant dans le renseignement.

Mais quelques jours avant leur rendez-vous suivant, il lui envoya un message d’annulation et rompit brutalement tout contact avec elle. Une investigation secrète révéla qu’une scientifique avait été arrêtée par les services secrets iraniens une fois qu’ils eurent découvert qu’elle travaillait pour un autre service du renseignement étranger. L’ami de Sigal prit peur et décida d’abandonner les jeux dangereux.

✧

La plus grande réussite de Sigal fut la mission dite « des officiels ». Une délégation de haut rang d’un pays ennemi du Moyen-Orient arriva dans une capitale européenne. Sigal, qui rentrait tout juste d’une mission à l’étranger, fut envoyée en urgence. Elle descendit au même hôtel que les membres de la délégation musulmane. Assise dans le hall de l’hôtel, elle vit leurs visages et les mémorisa.

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, elle choisit une table proche des officiels musulmans, se servit des yaourts et tenta sans succès d’engager la conversation avec eux. Jour après jour, à ce même petit-déjeuner, elle recommença, toujours sans succès. Sa mission semblait vouée à l’échec.

Une nuit qu’elle se trouvait dans sa chambre, elle entendit des cris de femme, apparemment d’un des étages du dessous. Selon les règles du Mossad, elle n’était pas autorisée à sortir de sa chambre pour ne pas risquer de se retrouver mêlée avec les autorités officielles ou la police. Cette fois, pourtant, elle décida de sortir. Dans le couloir, elle croisa un des musulmans qui occupait la chambre voisine de la sienne.

— Je serais curieuse de savoir ce qui s’est passé, dit-elle.

L’un et l’autre descendirent à pied. À l’un des étages inférieurs, près des escaliers, ils virent une femme entièrement nue en train de crier et de se lamenter. Plusieurs hommes l’entourèrent et lui proposèrent des serviettes pour se couvrir. Sigal l’aborda, mais la femme continua de crier. À la fin,

voyant que Sigal tentait de l'apaiser par des signes de la main, elle se laissa conduire dans sa chambre.

Une fois rhabillée, elle se mit à parler, toujours en pleurant. Elle confessa qu'elle était une prostituée polonaise et qu'un client lui avait volé tout ce qu'elle possédait – voiture, papiers, documents, argent. Sigal la calma, puis se hâta d'aller demander aux employés de la réception de lui venir en aide et d'appeler la police. Puis elle quitta l'hôtel pour ne pas être confrontée aux policiers.

Elle informa de l'incident son supérieur au Mossad, qui la sermonna. Mais quand elle regagna l'hôtel, tôt le matin, le réceptionniste la remercia chaleureusement de son aide. Il l'informa que l'hôtel, en reconnaissance de ce qu'elle avait fait, lui offrirait tous ses petits-déjeuners.

Quand elle pénétra dans la salle à manger, les officiels musulmans, qui l'avaient jusque-là ignorée, se levèrent pour l'applaudir et l'inonder de compliments. Ils lui demandèrent poliment qui elle était, et elle leur répondit qu'elle était une femme d'affaires européenne.

— Et vous ? demanda-t-elle.

Ils lui donnèrent le nom d'un pays du Moyen-Orient.

— Fascinant ! dit-elle.

Elle ajouta qu'elle avait toujours été intéressée par leur région, et ils décidèrent de la retrouver le soir même dans le hall pour lui parler de leur pays. Le soir venu, elle se maquilla, se glissa dans une petite robe noire vraiment très courte, et descendit à leur rencontre. Certains s'assirent à côté d'elle, et l'un d'eux l'assaillit de questions, comme dans un interrogatoire de police :

— Qui êtes-vous ? Où habitez-vous ? Que faites-vous ici ? Quelle est votre profession ? Que pensez-vous du conflit israélo-arabe ?

Il devait être l'officier de sécurité du groupe. Sigal parvint à sortir indemne du tir de barrage. L'homme et plusieurs de ses amis se levèrent et s'en allèrent, la laissant seule avec deux de leurs collègues. Ils eurent ensemble une agréable conversation, et Sigal fut invitée dans leur chambre, où, lui dirent-ils, ils avaient des douceurs apportées de chez eux. Elle déclina poliment.

Dans les jours qui suivirent, elle les retrouva fréquemment. Au début, ils ne comprirent pas qu'ils participaient involontairement à un processus de

recrutement par des services secrets pour devenir des informateurs d'une agente du Mossad. La connexion avec un des hauts fonctionnaires musulmans, amorcée par la « nuit de la prostituée polonaise », dura très longtemps et se révéla extrêmement fructueuse.

✧

Pendant ses missions, Sigal découvrit qu'il pouvait arriver qu'une amitié véritable finisse par émerger de ses liens tortueux avec des « cibles » en pays ennemis.

— Dans le rapport final d'une de mes missions, j'ai évoqué une relation spéciale extrêmement chaleureuse que j'avais pu créer avec la famille d'un agent. Certains de mes supérieurs estimaient que j'avais franchi les limites, mais le ramsad Meir Dagan, lui, apprécia.

Sigal était consciente du prix à payer dans sa vie personnelle. Elle s'était mariée aux premiers stades de son engagement au Mossad, et, depuis lors, n'avait cessé de voyager aux quatre coins du monde, manquant presque chaque fois les anniversaires de leurs trois enfants. Ce n'est que des années plus tard, après son départ en retraite, que les plus âgés de ses enfants entraperçurent un pan de son passé secret. L'aîné se dit extrêmement fier de sa mère lorsqu'il apprit la vraie raison de ses fréquentes absences.

Sigal, comme nombre de ses camarades, menait une double vie, en Israël et à l'étranger, et elle aimait ça. Elle était parfaitement consciente de l'importance de ses missions et savait qu'elles contribuaient à la sécurité d'Israël.

— Quand j'aurai quatre-vingt-dix ans, confia-t-elle à un ami, je pourrai me dire que je fais partie d'un petit groupe de gens qui ont accompli de grandes choses. On écrit des livres sur nous !

Après son départ du Mossad, Sigal reprit le chemin des études universitaires afin d'atteindre un nouvel objectif : enseigner dans un quartier pauvre et déshérité. De temps à autre, elle est rappelée pour un « service de réserve » par le Mossad et envoyée en mission à l'étranger.

Cela pose parfois problème :

— Comment expliquer à mon professeur arabe à l'université que je pars quelques jours en mission pour le Mossad ?

✧

Quand des femmes se mirent à peupler les équipes opérationnelles, elles durent encore franchir bien des obstacles, dont les principaux étaient d'ordre psychologique : les commandants et les guerriers avaient peine à les croire capables d'accomplir les mêmes tâches, dangereuses et complexes, qu'eux. Peu à peu, ils découvrirent toutefois qu'elles possédaient non seulement les mêmes qualités de sang-froid et de courage, mais aussi les capacités techniques, les talents d'acteur et les connaissances et les dons d'improvisation nécessaires. De surcroît, elles étaient dépourvues de l'orgueil machiste qui mettait parfois les missions en péril.

L'amazone Orna Sandler découvrit au cours d'une mission que les femmes avaient tendance à mieux percevoir les minuscules détails que les hommes. Elle avait été envoyée avec son équipe observer un bureau de l'OLP dans une ville européenne et suivre l'arrivée de certains messagers attendus. Un couple arriva, en effet, en bus, elle, belle Américaine, dans une élégante robe longue, lui, jeune homme barbu, qui s'arrêta un instant pour allumer une pipe courbe. Tous les deux pénétrèrent dans les bureaux de l'OLP et y restèrent un long moment.

Selon le rapport d'une source, l'homme et la femme devaient se rendre à l'aéroport sitôt après leur rendez-vous. L'équipe de Sandler s'éparpilla dans l'aérogare en attendant leur arrivée, mais ils ne vinrent pas. Le seul couple à approcher d'un des comptoirs était composé d'une femme laide et négligée et d'un vieillard. Les membres de l'équipe crurent qu'ils avaient échoué. Ils étaient sur le point de quitter les lieux quand Orna vit le vieil homme fouiller dans sa poche et en sortir une pipe recourbée…

Orna n'ignorait pas qu'un autre obstacle à l'emploi de femmes par le Mossad était celui du physique. Dans les années 1950, une femme souhaitant avoir des enfants y regardait à deux fois avant de rejoindre les services secrets israéliens. À cette époque, elles devaient promettre, on l'a vu, de ne pas se marier ni d'avoir d'enfants pendant un certain temps. Les vétérans du Mossad se souviennent encore du cas de deux amies, Mirla Gal et Tzipi Livni, qui avaient réussi haut la main la formation opérationnelle du Mossad et commencé d'effectuer des missions d'importance secondaire. Mais Livni avait refusé de promettre de renoncer à la maternité et démissionné, et Gal refusé pour sa part de signer des papiers stipulant

qu’elle n’aurait pas d’enfant. Malgré cette quasi-rébellion, elle se maria, eut deux enfants et devint une des meilleures amazones du Mossad*.

Cette mesure draconienne ne dura guère, et, à dater des années 1970, les seules amazones à ne pas avoir d’enfant furent les femmes qui tenaient à dédier leur vie aux services. Orna Sandler, à l’image de Liron, de Sigal et de beaucoup d’autres amazones de sa génération, donna naissance à deux filles, tout en restant une agente très active.

La vie au Mossad n’en prélevait pas moins son tribut. L’adresse principale d’Orna était à Paris, mais sa couverture en faisait l’employée d’une entreprise néerlandaise, et elle avait en outre un appartement à Bruxelles. Tous les lundis, elle quittait son domicile parisien, prenait un train pour Amsterdam, pour ne rentrer chez elle que le week-end. Son mari s’occupait de leurs deux filles. Mais celles-ci souffraient de l’absence de leur mère. Pendant un certain temps, elles pensèrent qu’elle avait une double vie et qu’elle passait les jours de semaine en compagnie de son amant. Les récriminations de ses enfants et la lettre déchirante qu’elle reçut de l’une d’elles la firent fondre en larmes dans le train. Elle décida alors de retourner en Israël et de mener une vie normale. Comme d’autres amazones, elle fut ensuite employée par le Mossad dans la recherche, la formation et la planification.

Rina* fut une autre de ces amazones qui s’interdirent de se marier pendant des années. D’une très grande beauté, elle était célèbre pour son courage, son calme et son inventivité. Elle parlait six langues et était une actrice née.

— Ta beauté n’est-elle pas un obstacle à ton activité sous couverture ? lui demanda un ami conscient qu’elle attirait tous les regards partout où elle allait.

— Toutes les femmes peuvent contrôler leur beauté. Si elle le souhaite, la plus belle des femmes peut se transformer en souris.

Rina se maria très tard, mais elle n’eut jamais une vie de famille normale. Son empreinte se retrouve dans quantité de missions réussies du Keshet. Un de ses rares échecs fut la traque du criminel nazi Josef Mengele, surnommé par ses victimes des camps de concentration « l’Ange de la mort ». En compagnie du vétéran Danny**, elle suivit le fils Mengele, Rolf, qui semblait conserver des liens secrets avec son père. Rina et Danny dissimulèrent un dispositif d’écoute sous le secrétaire de Rolf à son bureau

de Fribourg. Mais le jeune homme déménagea à Berlin peu de temps après. Ils l'y suivirent et, à nouveau, installèrent des micros sous son bureau, en espérant que son père l'appellerait le 16 mars, jour de leur anniversaire commun. Mais rien ne se passa, et la mission se révéla stérile. Ils ne découvrirent que longtemps après que, tandis qu'ils suivaient Rolf à la trace, son père était mort d'une attaque en nageant sur une plage de São Paulo, au Brésil.

Ram Ben-Barak, ancien vice-ramsad, se souvient d'une mission de Rina dans une capitale européenne :

— Nous avions pénétré dans des locaux où nous ramassions tout un matériau de renseignement de première importance quand nous entendîmes des pas. J'avais besoin de quelques secondes supplémentaires pour terminer mon travail. Stressé, je me suis mis à transpirer à grosses gouttes. Rina m'a calmé et m'a même tendu un mouchoir afin d'effacer toute trace de sueur de mon visage. Elle m'a alors dit tout bas, avec beaucoup de calme et de confiance : « Tout va bien, continuez, vous allez y arriver ! » Un tel sang-froid est essentiel dans des missions de ce genre. J'ai pu continuer mon travail, et la mission a réussi.

D'une prudence extrême, Rina ne fut jamais capturée. Elle prétendait que la pire ennemie des guerriers du Mossad était, quel que soit l'emplacement de la cible, « la vieille femme du troisième étage » :

— Ce genre de femme a du mal à dormir. C'est pourquoi elle passe ses nuits à la fenêtre à surveiller la rue, attentive à la moindre modification de la scène nocturne. C'est elle qui remarque les personnes douteuses qui se déplacent en bas de chez elle et qui appelle la police.

Cela s'est réellement produit en plusieurs occasions. Rina n'avait de cesse de prévenir les jeunes guerriers qui se lançaient dans leurs missions :

— Prenez garde à la grand-mère du troisième étage !

Rina grimpa les échelons, atteignit la position de cheffe de département et fut considérée par ses pairs comme la « grande dame » du service. Elle se retira avec le rang de générale. Avec d'autres vétérans, elle se consacra ensuite entièrement à un travail de bénévolat au sein de la communauté juive éthiopienne.

— J'ai aimé mes missions, dirait-elle à propos de ses années au Mossad, et j'ai fait quelque chose pour le pays. C'est une grande satisfaction pour moi.

✧

Avec le temps, toutes les restrictions imposées à la vie de famille des femmes furent levées, et celles-ci purent fonder des familles et élever des enfants. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : ces toutes dernières années, entre quarante pour cent et la moitié des guerriers des unités opérationnelles sont des guerrières. Elles participent à toutes les missions, y compris l'assassinat de chefs terroristes et d'experts ennemis participant au développement d'armes destinées à être utilisées contre Israël.

Dans une célèbre mission attribuée au Mossad, un chef du Hamas appelé Mahmoud al-Mabhouh fut tué à Dubaï. Il était l'intermédiaire entre le Hamas, à Gaza, et les Gardiens de la révolution, en Iran. Plusieurs amazones avaient participé à la mission dans la capitale émiratie qui s'était achevée par la mort de Mabhouh.

Ce n'était toutefois pas la première fois que le Mossad tentait de le tuer. Quelques mois avant cette opération, une équipe du Césarée était arrivée à Dubaï et l'avait pisté jusqu'à son hôtel. Pendant qu'il prenait son petit-déjeuner dans la salle de restaurant, une serveuse était passée devant sa table. C'était en fait une guerrière du Mossad. Elle avait feint de trébucher, et le plateau qu'elle portait était tombé au sol, déversant son contenu tout autour. Mabhouh s'était tournée vers elle et avait regardé la vaisselle brisée à ses pieds. À ce moment précis, un guerrier du Césarée était passé à proximité dans son dos et avait vidé un petit sachet de poison dans son café.

Le poison était censé tuer Mabhouh en quelques heures. Il avait bu le café et perdu connaissance. Il resta alité plusieurs jours, mais resta en vie et reprit ses funestes activités.

Ces missions d'assassinat ne constituaient qu'une petite partie des opérations du Mossad. Le ramsad Tamir Pardo soutient qu'elles ne représentent pas plus d'un pour cent de toutes les missions, qui se comptent en milliers chaque année.

— Le Mossad n'est pas une organisation de tueurs, fait-il remarquer.

La participation à des missions dangereuses à l'étranger induisait souvent des unions romantiques entre les hommes et les femmes qui y prenaient part, dont certaines ont abouti à des mariages et à la fondation de familles. À l'époque où il était jeune guerrier, Ilan Mizrahi partait presque chaque semaine dans une île voisine pour commander une mission

permanente d’agents locaux. Un jour, les agents de l’immigration de l’île lui ont demandé :

— Que faites-vous ici exactement ? Pourquoi venez-vous si souvent ?

Il avait marmonné une vague réponse. Mais il rapporta la conversation à ses supérieurs après son retour, et ils trouvèrent une solution originale au problème :

— Nous t’adjoindrons une amazone lors de tes prochains séjours. Votre couverture sera que vous êtes tous deux mariés de votre côté, que vous avez une liaison, et que vous prenez l’avion chaque week-end pour vous retrouver.

Ilan fut « apparié » avec Michal, une charmante amazone et la fille de Yaakov Caroz, un ancien vice-ramsad. Leurs voyages en commun firent naître une véritable histoire d’amour, qui se termina par un mariage.

✧

Quand Aliza fut sur le départ du Mossad, de hauts dirigeants de l’organisation commencèrent à se préoccuper de sa succession, et peut-être plus encore. Ils remarquèrent les performances d’une jeune amazone, Liron, au cours d’une de ses premières missions en tant que guerrière du Keshet. Son but était d’obtenir les clés du domicile d’un Français solitaire du nom de Jacques Tournon, qui entretenait des relations suspectes avec des extrémistes islamiques. Toutes les tentatives pour accéder à son domicile par la frontière avaient échoué. La mission de Liron et d’une autre amazone était de mettre la main sur les clés de la maison et d’en rapporter des photos et les plans intérieurs.

Pendant une nuit d’hiver orageuse de 1994, deux jeunes femmes charmantes, mais très perturbées, frappent à la porte de la maison isolée de Tournon. Dans un français approximatif, elles se présentent comme des touristes dont la voiture était restée immobilisée sur la route en contrebas à cause d’un pneu à plat. Elles ignoraient comment changer la roue :

— Pourriez-vous nous aider ?

Tournon hésite, puis finit par accepter. Il quitte la maison, ferme la porte à clé et suit les deux femmes jusqu’à la route. Depuis son téléphone mobile, il appelle un ami habitant à proximité et lui demande de venir l’aider.

Les deux hommes avaient commencé à sortir la roue de secours quand une des deux femmes se tourne vers eux, semblant mal à l'aise :

— Je dois aller aux toilettes, dit-elle. Pourriez-vous…

Tournon lui remet les clés de chez lui et lui explique en détail où se trouvent les toilettes. Elle remonte le chemin, ouvre la porte et, dès qu'elle est seule à l'intérieur, sort de son sac à main un dispositif miniature pour dupliquer les clés. Elle photographie l'intérieur. Tout en courant d'une pièce à l'autre et en cliquant sur son appareil photo, elle prie intérieurement pour que Tournon ne surgisse pas.

Elle entendit des pas au loin et la voix assourdie de Tournon dire à son ami :

— Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ? Combien de temps ça va durer ?

Elle entend également l'autre homme, non moins énervé. Liron se crut perdue. Mais son amie inventa une bonne raison, reliée au corps féminin, et Liron gagna ainsi de précieuses minutes. Elle parvint à finir sa tâche, à tourner la clé dans la serrure et à courir les rejoindre. Entre-temps, la voiture avait été réparée, et après des remerciements à profusion, les deux femmes reprirent la route. La mission était un succès. Quelques jours plus tard, une autre équipe utilisa la clé et les photos pour pénétrer *incognito* dans la maison de Tournon.

Ce fut le véritable baptême du feu de Liron.

✧

Âgée de vingt ans, elle avait déjà servi dans la fameuse unité 8 200 de Tsahal. À la formation initiale du Mossad, elle était la plus jeune. Les cours lui parurent d'une extrême difficulté, et il y eut un moment où elle pensa abandonner. Elle avait préparé du café à la kitchenette du complexe et s'était lancée dans une discussion intérieure animée avec elle-même :

— Je ne savais pas quoi faire. « Tu veux abandonner ? », me disais-je. « Parfait. » Et aussitôt je me raisonnais : « Liron, qu'est-ce que c'est que cette décision d'arrêter ? Si tout le monde abandonne, qui va défendre l'État ? Ne sommes-nous pas tous ici par choix, et pour notre foi sioniste ? »

Elle resta, et réussit le test. Après neuf mois de cours, une « cérémonie d'affectations » fut organisée. Elle entendit le nom d'un de ceux qui avaient

réussi la formation, et son affectation : « Keshet ! »

— Le Keshet ? se dit-elle. Ouh, ça fait peur ! Dieu merci, ce n'est pas moi.

Un quart d'heure après, elle entendit son nom, « Liron », et son assignation : « Keshet ! »

Après la mission « Les clés du Français », elle sentit l'adrénaline couler dans ses veines.

— L'adrénaline de l'exaltation, dirait-elle ultérieurement pour décrire ses sentiments pendant sa mission périlleuse à l'étranger. Il y a vraiment des moments de peur, où l'on se dit qu'on va peut-être se faire prendre. Mais la peur est comme l'« adrénaline d'un défi », une capacité soudaine à réussir l'impossible. Au plus fort de l'opération, je me suis subitement arrêtée et j'ai regardé la mission comme vue d'en haut. Je me demande souvent quelles sont les qualités d'une bonne guerrière du Mossad. Charme personnel, équilibre, sang-froid, bien sûr, mais aussi goût de l'aventure. Sans cet état d'esprit, je ne me serais jamais retrouvée là.

C'est ainsi que commença et se poursuivit au Keshet, mission après mission, sa vie impressionnante, faite de vols incessants pour des pays lointains, de passeports étrangers, d'hôtels, de travail en équipe, de responsabilités assumées, de définition d'objectifs et de changements soudains pour s'adapter au terrain… Elle apprit à vivre entre deux mondes, le monde réel en Israël et celui créé autour de la mission en cours.

— Avant d'atterrir dans un pays étranger, je commence par prendre possession de ma nouvelle identité. Chaque jour, je me réveille dans une chambre d'hôtel en me demandant ce que je fais là. Il nous arrive d'enchaîner deux ou trois missions à l'étranger à la suite, et je me lève parfois sans pouvoir me rappeler où je me trouve…

Durant un de ses vols, une hôtesse est venue la voir, radieuse, et lui a tendu une coupe de champagne en disant :

— Félicitations !

— De quoi ? a-t-elle demandé, surprise. Elle avait oublié que c'était le jour de son anniversaire.

Le Keshet montait chaque mois des dizaines de missions. Une de ses préférées se déroula dans une grande capitale européenne où les guerriers et guerrières du Mossad, parfaitement synchronisés, se retrouvèrent

« coincés » et bloquèrent six intersections différentes avec leurs véhicules pendant une minute, permettant à leurs collègues de pénétrer dans des bureaux irakiens stratégiques sans risquer d'être repérés par des voitures de police patrouillant dans les environs.

Elle se souvient aussi des moments de crise. Lors d'une mission en équipe en Europe cherchant à établir un contact avec une « cible » importante, ils découvrirent subitement que les services secrets locaux tentaient eux aussi de contacter cette personne, au même endroit et au même moment qu'eux. Comprenant que la présence de guerriers du Keshet à proximité de la cible risquerait de déboucher sur des heurts avec les équipes locales et sur la capture des guerriers, les Israéliens s'enfuirent et quittèrent le pays précipitamment.

✧

Une des missions les plus importantes de Liron se passa dans une capitale africaine. Elle y fut dépêchée avec un guerrier après l'arrivée d'une importante délégation arabe d'un pays ennemi. Les deux guerriers atterrirent à l'aéroport sans rien savoir de l'endroit, excepté qu'il s'agissait d'un pays musulman. Ils ignoraient à quel hôtel descendre, combien d'argent emporter, comment répondre aux questions des policiers à l'aéroport :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui vous amène ici ?

À l'hôtel et dans la rue, ils furent assaillis d'autres questions :

— Où allez-vous ? Pourquoi ? Qui devez-vous rencontrer ?

Deux voyageurs blancs dans un pays africain attiraient naturellement l'attention. Les populations locales savaient tout d'eux, où ils se trouvaient à chaque instant, ce qu'ils faisaient, où ils étaient descendus. Les jours passaient, et ils ne progressaient pas d'un pouce. À tout moment, la délégation arabe pouvait quitter le pays. Et ils n'avaient toujours pas établi le moindre contact…

Liron prit les choses en main. Quand elle apprit que la délégation arabe résidait dans un certain hôtel, elle s'y rendit et demanda à voir une chambre à un étage élevé. Le réceptionniste la conduisit à la chambre. Au moment où ils y pénétraient, la porte voisine s'ouvrit, et un membre de la délégation

arabe en sortit. Liron loua la chambre sur-le-champ en dépit des ordres stricts interdisant à une amazone de résider seule à proximité d'une cible.

C'était ce qu'il fallait faire. Elle et son partenaire du Mossad se rencontrèrent, comme par hasard, dans le hall de l'hôtel, où ils conçurent un plan pour accéder aux documents de la délégation. Pour la réussite de la mission, Liron devait rester seule à l'hôtel pendant trois semaines, tandis que le personnel de l'hôtel la surveillait, que les hôtes locaux et étrangers essayaient de l'entraîner avec eux et que la police suivait ses moindres faits et gestes.

La nuit, à tout le moins, elle était seule avec ses « cibles ». Un soir, tandis qu'elle attendait dans le hall, une fête endiablée fut donnée autour d'elle. Les membres de la délégation et de nombreux locaux dansèrent sous ses yeux, criant à pleins poumons :

— *Allahou Akbar* ! Allah est grand ! L'islam vaincra !

Chaque jour, elle passait devant une prison décrépite et ne pouvait s'empêcher de penser :

— Si jamais j'entre ici, je n'en sortirai plus.

Au bout du compte, elle réussit à établir les bonnes connexions avec les membres de la délégation. Elle et une équipe du Mossad fraîchement arrivée pénétrèrent dans leurs chambres et obtinrent tout ce dont ils avaient besoin.

La mission impressionna à juste titre ses supérieurs. Mais dans les semaines qui suivirent, elle fit des cauchemars au cours desquels elle devait fuir pour sauver sa peau, poursuivie par des cibles vengeresses. Elle n'en aimait pas moins son travail, persuadée que les meilleurs, les esprits les plus brillants, servaient au Mossad. Et elle adorait fréquenter les discothèques le vendredi soir à Tel-Aviv avec d'autres amazones sans que personne se doute de leur véritable travail au « ministère de la Défense ».

Au cours de ses missions, Liron apprit qu'une guerrière belle et intelligente possède un avantage sur un guerrier. Et que la façon de penser d'une femme est également différente.

— Dans la mesure où les femmes ont moins de force physique que les hommes, elles se reposent davantage sur leur puissance mentale. La façon de penser d'une femme ajoutée à la force d'un homme produisent une combinaison extraordinaire, dont seul le ciel ordonne la limite.

✧

La voix à l’autre bout de l’appareil, au plus profond de la nuit, charriait une note d’urgence :

— Liron, pars tout de suite à l’aéroport !

Quelques heures plus tard, elle atterrissait dans une ville européenne où l’on parlait allemand. Elle avait été briefée avant le décollage et savait que le succès ou l’échec de la mission dépendrait de ses actions dans l’heure suivante ou peu s’en fallait. Après le passage de l’immigration, elle se rua à la récupération des bagages et aperçut sa cible qui attendait près d’un des tapis roulants. C’était à elle de jouer.

À cette époque, le Mossad était sur la piste d’un général égyptien qui voyageait souvent dans un pays asiatique hostile. Qu’allait-il y faire ? Tous les efforts des services secrets israéliens pour découvrir la réponse avaient échoué jusque-là. Ils ne réussissaient pas même à jeter le moindre coup d’œil aux documents qu’il transportait dans son attaché-case. Un jour de 2017, une source flasha un court message au quartier général du Mossad : sur son chemin de retour au Caire, le général ferait escale en Europe et passerait la nuit dans un hôtel de l’aéroport.

L’équipe du Mossad s’envola pour la ville en question et s’éparpilla dans l’aéroport. Ses commandants estimaient qu’une fois que le général serait descendu à l’hôtel et aurait pénétré dans sa chambre, les guerriers n’auraient plus aucun moyen d’approcher de son attaché-case et que la mission serait avortée. Ils devaient donc établir un contact avec lui avant son entrée à l’hôtel. C’était une question de minutes, et tout l’espoir résidait en Liron.

Quand le général égyptien sortit du terminal, en route pour l’hôtel adjacent, il aperçut une jolie femme qui marchait dans la même direction que lui en pleurant. Il s’adressa à elle courtoisement pour lui demander s’il pouvait lui être d’une aide quelconque. Elle secoua la tête :

— Non !

Entre deux accès de pleurs, elle parvint à dire que son petit ami venait de la quitter après des années de vie commune. Elle avait atterri depuis peu pour le retrouver, mais il lui avait dit qu’il ne voulait plus jamais la revoir.

— C’est fini ! lui avait-il dit.

Elle était désormais seule et désespérée.

Le bon général voulut aider la pauvre femme, d'autant plus qu'elle était sublime. Quand il apprit qu'ils descendaient dans le même hôtel, il lui suggéra de le retrouver au bar de l'hôtel, de boire un verre avec lui et se calmer. Elle hésita, mais finit par accepter.

Ils se retrouvèrent au bar, et commandèrent un verre et une collation. Pendant ce temps, des guerriers pénétraient dans la chambre du général, où ils trouvèrent ses documents, photographièrent leur contenu et disparurent. Une heure plus tard, la jeune femme avait retrouvé son calme, et le général était retourné dans sa chambre, ignorant qu'on s'y était introduit en son absence.

À Tel-Aviv, le Mossad, examinant les photos, découvrit que le général trempait dans des activités illégales dans le pays asiatique impliqué dans le projet de fabrication d'armements interdits. Une puissance occidentale l'ayant découvert, elle le bloqua, et le projet fut abandonné.

✧

Liron prit part à cent quarante-six missions. Elle fut la première femme à être nommée, à l'âge de vingt-neuf ans, cheffe d'une équipe opérationnelle. À son premier rendez-vous de prise de fonction, les représentants des services de renseignement de Tsahal, de l'unité 8 200 et d'autres départements furent déconcertés par la présence de cette jeune femme et eurent peine à croire qu'elle commandait une équipe. Mais les chefs du Mossad la défendirent.

— Au Mossad, j'ai flambé comme un météore, dirait-elle. J'ai bénéficié tout du long d'un fantastique soutien. Je n'ai jamais demandé à être promue et j'ai profité de chaque moment.

Le chef du département, Avi, et tous les ramsad – Shabtai Shavit, Daniel Yatom, Efraïm Halevy, Meir Dagan, Tamir Pardo –, ainsi que le vice-ramsad Ram Ben-Barak et le futur ramsad Yossi Cohen lui apportèrent un soutien total, et tous assistèrent à son mariage. Le Premier ministre Olmert ne voulait pas l'exposer par sa présence, mais son appel téléphonique de *mazeltov* arriva jusqu'au salon de coiffure où elle se préparait pour la cérémonie.

Liron se maria à l'âge de trente-trois ans. Quoique admise en troisième cycle à Harvard, elle préféra rester en Israël. Après un congé maternité, elle

reprit ses études quand le ramsad Meir Dagan l'appela pour lui confier la section opérationnelle du département technologique du Mossad (SIGINT). Elle ne put refuser : c'était un travail « fantastique » ! Trois ans après, elle était promue à un grade équivalent à celui de général de brigade dans l'armée de terre.

Dans l'intervalle, elle avait donné naissance à trois enfants. Neuf ans après son mariage, elle démissionna du Mossad. Ce fut une grande déception pour beaucoup de ses collègues, qui avaient vu en elle la candidate idéale pour devenir la première ramsad.

---

* Voir chapitre XIX.

* Banlieue populaire de Tel-Aviv.

** Nom fictif.

*** Nom fictif.

* En français ROHUM (renseignement d'origine humaine).

* Livni s'engagerait plus tard en politique et deviendrait vice-Première ministre dans le gouvernement d'Ehoud Olmert.

* Nom fictif.

** Nom fictif.

19.
Cindy

Un piège à miel sans miel

LONDRES, SEPTEMBRE 1986. Il l'aperçut à Leicester Square dans la foule de touristes qui inondait Londres en ce mois de septembre ensoleillé. Elle se tenait devant un kiosque à journaux, jolie, élancée, blonde. Elle lui faisait un peu penser à Farrah Fawcett, la star de la série télévisée *Drôles de dames*.

— Elle est incroyablement belle ! pensa-t-il.

Il la regarda fixement pendant un long moment. Quand elle se retourna, leurs regards se croisèrent. Elle lui sourit, un peu embarrassée, et il lui sourit en retour. Elle ignorait que cet échange de regards lui apporterait de grands succès – et détruirait sa vie.

En première intention, il se retourna pour partir.

— Elle ne m'a pas même regardé, pensa-t-il.

Il était sinistre, maigre et chauve. Mais il s'arrêta, rassembla tout son courage et opéra un demi-tour. Il lui adressa la parole, poliment, et elle lui répondit par un sourire. Il lui demanda son nom.

— Cindy, dit-elle.

Pressée de questions, elle lui confia qu'elle était esthéticienne et qu'elle venait de Philadelphie. C'était ses premières vacances en Europe. Elle accepta de prendre une boisson gazeuse avec lui dans un café voisin. La discussion fut agréable et détendue, mais il se montra soupçonneux :

— Vous êtes du Mossad ? demanda-t-il.

— Non, pas du tout, c'est quoi ?

Sans attendre la réponse, elle ajouta :

— Comment vous appelez-vous ?

— George.

C'était le nom qu'il avait utilisé à l'hôtel.

Elle lui adressa un regard amusé :

— Allez, gloussa-t-elle, vous n'êtes pas George !

En lui disant cela, elle n'ignorait rien de lui.

✧

Elle savait qu'il s'appelait Mordehaï Vanunu. Elle avait même sa photo dans son sac à main. Elle savait en outre qu'il était recherché par le Mossad et que l'ordre avait été donné de le capturer à n'importe quel prix. Elle ne s'appelait pas « Cindy », mais Cheryl Hanin-Bentov, et c'était une amazone du Césarée. Elle avait été envoyée précipitamment à Londres avec d'autres guerriers dès que leurs commandants avaient appris que Vanunu s'y trouvait.

Cheryl était née en Floride. Son père, Stanley Hanin, avait fait fortune dans les pneus de voiture. Elle avait grandi à Orlando avant d'émigrer en Israël en 1977, après le divorce de ses parents. Lors de son service militaire, elle avait rencontré son futur mari, l'officier de renseignement Ofer Bentov. Ils s'étaient mariés en 1985 et installés à Netanya, une ville côtière au nord de Tel-Aviv.

Avant son mariage, elle avait été convoquée pour un entretien au Mossad. Talentueuse et dotée d'un QI impressionnant, elle avait l'anglais pour langue maternelle et était extrêmement motivée. Autant de raisons pour que le Mossad s'intéresse à elle. Mike Harari, de retour au Mossad pour un temps, ne joua qu'un rôle marginal dans son recrutement. Elle fut envoyée suivre une formation de deux ans, passa les examens haut la main

et fut acceptée au Césarée. L'enlèvement de Mordehaï Vanunu, baptisé l'opération « Kaniuk », fut sa première mission.

Avant de s'envoler pour Londres et de rejoindre ses camarades du Césarée, Cindy fut briefée sur l'homme qu'ils devaient localiser et kidnapper. Vanunu, citoyen israélien, avait travaillé comme technicien à la centrale nucléaire de Dimona dans le désert du Néguev, le site le plus secret et le mieux protégé d'Israël. Depuis les années 1960, gouvernements étrangers, espions et journalistes du monde entier tentaient d'en percer le secret. Des rumeurs tenaces prétendaient qu'Israël utilisait la centrale pour produire des armes nucléaires.

En septembre 1986, le Mossad apprit qu'une grave brèche de sécurité s'était produite. Vanunu, un ancien technicien de Dimona, avait quitté Israël avec une série de photographies révélant les sombres secrets du complexe nucléaire. Après avoir passé quelque temps en Australie, où il s'était converti au christianisme, Vanunu s'était envolé pour Londres avec ses photos. Le *Sunday Times* l'avait appâté en lui promettant une avance de 100 000 dollars, de hauts pourcentages sur les droits à venir de cession à d'autres médias à travers le monde, peut-être aussi à des producteurs hollywoodiens pour une adaptation au cinéma avec Robert de Niro dans son rôle… Le ramsad Nahum Admoni fut chargé par le Premier ministre de ramener Vanunu en Israël quoi qu'il en coûte. L'ancien technicien s'apprêtait à trahir son pays pour de l'argent.

Cindy comprenait l'importance de la mission, d'autant que c'était le vice-ramsad Shabtai Shavit qui la supervisait. Shavit fit de Benny Zeevi, le chef du Césarée, le commandant opérationnel de « Kaniuk ». Zeevi était une légende au Mossad. Il avait participé à de nombreuses missions à risque, en particulier aux assassinats de « Colère de Dieu » en Europe. Cindy se joignit aux unités de recherche qui s'étaient dispersées dans la capitale anglaise pour localiser Vanunu.

L'une d'elles s'était fait passer pour une équipe de télévision filmant une manifestation des imprimeurs du *Sunday Times*, qui étaient alors en grève. Au bout de deux jours, ils virent Vanunu pénétrer dans l'immeuble du journal et le photographièrent. D'autres unités appliquèrent la méthode dite du « peigne » conçue par le célèbre Zvi Malkin, le guerrier qui avait capturé Eichmann. Ils passèrent donc au peigne fin les secteurs que leur cible était censée fréquenter et étaient donc déjà en place avant son arrivée éventuelle.

Même s’il prenait des mesures pour brouiller les pistes, il serait dans l’impossibilité d’identifier l’équipe qui l’attendait. En cette journée radieuse du 24 septembre 1986, Cindy avait rejoint l’équipe à Leicester Square. Elle avait pour consigne non pas d’établir un contact avec lui, mais de le prendre en filature. Le problème est qu’il l’avait vue, qu’elle lui avait plu, et qu’il avait commencé à lui parler. De là, toute la donne en fut changée, et la mission entière suivit une voie diamétralement opposée à celle qui avait été prévue. Cindy devait de surcroît y tenir un rôle pour lequel elle n’avait pas été préparée.

Depuis leur rencontre, Vanunu ne pouvait plus se passer d’elle. Solitaire et morose, il était clairement en manque de compagnie et d’affection féminine, et Cindy lui apparut comme un don du ciel. Ils prirent un café ensemble, arpentèrent les rues de Soho et s’arrêtèrent à nouveau dans un café. Il s’ouvrit peu à peu et se mit à parler de lui. Il lui révéla son nom, lui dit qu’il était israélien et qu’il était venu à Londres pour conclure un marché avec le *Sunday Times* au sujet de Dimona.

Elle savait que l’homme était un traître qui vendait des secrets d’une importance vitale sur son pays bien-aimé, mais elle savait aussi comment dissimuler le dégoût qu’il lui inspirait. Elle se comporta comme si elle n’avait pas la moindre idée de ce dont il lui parlait, et prétendit entendre le mot « Dimona » pour la première fois de sa vie. Elle lui conseilla toutefois de s’envoler pour les ÉtatsUnis et d’offrir ses documents à un journal américain. Elle ajouta qu’elle connaissait de bons avocats susceptibles de l’aider. Il refusa et s’en tint à son fabuleux accord avec le *Sunday Times*. Pour autant, il lui apparut stressé et nerveux. Il l’escorta jusqu’à son hôtel, mais ne la quitta pas avant qu’elle lui promette de le revoir le lendemain.

Une fois seule, Cindy se hâta d’envoyer un rapport à ses supérieurs, déclenchant chez eux une flambée d’enthousiasme. Les chefs de la mission décidèrent aussitôt de changer de plan en s’adaptant aux fantastiques perspectives ouvertes par le contact direct entre Cindy et Vanunu. Grâce à Cindy, ils avaient découvert le talon d’Achille de leur cible : la solitude et le manque de relation intime avec une femme. Il leur apparut de surcroît que la direction du *Sunday Times* avait certes compris la volonté de Vanunu de protéger sa sécurité personnelle, mais pas pris la mesure de son autre besoin. Wendy Robins, une journaliste de l’hebdomadaire, interrogea Vanunu pendant des heures et comprit ce après quoi il courait :

— Il avait désespérément besoin d'amour, de l'amour d'une femme, dirait-elle plus tard. Et il fit la rencontre de Cindy. Si j'avais gardé un contact étroit avec lui, peut-être n'aurait-il pas eu besoin de remplir ce vide.

Une fois que les officiers du Mossad l'eurent compris, ils chargèrent Cindy de développer leur liaison et l'encouragèrent à établir des rapports intimes avec lui. La voie semblait ouverte désormais pour sa capture. Mais les choses n'étaient pas aussi simples. Le Mossad ne disposait que d'une marge de manœuvre limitée en Angleterre, et pour cause. Quelques mois plus tôt, la police allemande avait découvert dans une cabine téléphonique de Francfort une mallette contenant huit faux passeports britanniques. La mallette en question portait une étiquette au nom d'un employé de l'ambassade israélienne.

L'événement avait soulevé une vague d'indignation à Londres, et le Mossad avait dû promettre de ne lancer aucune autre action susceptible de nuire à la souveraineté britannique. De surcroît, le Premier ministre Shimon Peres connaissait bien la « Dame de fer », la Première ministre Margaret Thatcher, et ne voulait pas avoir de problèmes avec elle. Après consultation avec le Premier ministre israélien, le ramsad Admoni ordonna à ses hommes de trouver un autre moyen de faire sortir Vanunu d'Angleterre et, entre-temps, d'encourager son idylle avec Cindy.

De fait, pendant les six jours suivants, Vanunu passa l'essentiel de son temps en compagnie de Cindy. Ces jours, confia-t-il plus tard, furent les plus heureux de sa vie. Cindy et « Mordy », comme elle l'appelait, flânaient dans les parcs de Londres main dans la main. Ils s'enlaçaient, s'embrassaient et recommençaient. Ils allèrent au cinéma voir *Hannah et ses sœurs*, de Woody Allen, ainsi que *Witness*, avec Harrison Ford. Ils assistèrent à une représentation de la comédie musicale *42*e *Rue*, et Cindy le traîna même au musée. Il lui parla de ses opinions de gauche, de ses origines marocaines, qui étaient selon lui les raisons pour lesquelles il avait été refusé à l'Académie de l'air et licencié de la centrale de Dimona.

En revanche, il ne lui souffla mot de l'instabilité et du manque de confiance qui collaient à lui comme une ombre. Il ne lui dit pas non plus que, des années auparavant, il avait été religieux, orthodoxe, et militant d'extrême droite, avant de passer à l'extrême gauche et d'entamer des études pour devenir ingénieur, puis économiste, puis philosophe, et finalement d'abandonner l'Université. Il s'était alors mué en militant de

gauche vociférant, ce qui ne l'empêcha pas d'être admis à l'institut no 2, le saint des saints de la centrale de Dimona, au milieu de cent cinquante autres techniciens, lesquels étaient les seuls, parmi les quelque deux mille sept cents employés de la centrale, à connaître la vérité sur les armes nucléaires israéliennes. Il réussit à introduire, à l'insu du personnel de sécurité, un appareil photo au cœur de la centrale, puis utilisa les pauses déjeuner, quand les laboratoires se vidaient, pour prendre des clichés des sous-sols de la structure.

En 1985, Vanunu fut renvoyé après neuf ans passés à Dimona. Il ne révéla pas à Cindy que son licenciement n'avait rien eu à voir avec ses activités politiques, mais s'inscrivait dans un plan de coupes budgétaires. Grâce à ses généreuses indemnités de départ, il parcourut le monde, Grèce, Russie, Thaïlande, Népal… Au Népal, il manqua se convertir au bouddhisme, mais il finit par changer d'avis en Australie et opta plutôt pour le christianisme. Pendant tout ce temps, il transportait dans son sac à dos les photos des entrailles de Dimona. C'est un ami colombien, Oscar Guerrero, qui l'avait convaincu de les vendre à un journal après avoir entendu parler du trésor qu'il gardait dans son humble logement. Les journaux australiens ne crurent pas un mot à son histoire et rejetèrent sa proposition, mais Guerrero finit par accrocher le *Times* de Londres. Depuis son arrivée dans la capitale britannique, Vanunu terrifié, était obsédé par la crainte que le Mossad ne soit à ses trousses.

Il ignorait que c'était sa proposition aux journaux australiens qui avait mis la puce à l'oreille des Israéliens. Des journalistes de Sydney avaient contacté l'ambassade d'Israël afin de vérifier la crédibilité de Vanunu. L'ambassade avait à son tour contacté Jérusalem, et l'information était remontée jusqu'au « club des Premiers ministres », formé par Shimon Peres, Yitzhak Rabin et Yitzhak Shamir. Ils furent abasourdis d'apprendre qu'une terrible négligence des agents de sécurité de la centrale avait permis à un technicien de prendre en photo ses laboratoires les plus secrets puis de quitter le pays avec ses pellicules sensationnelles. Ils tombèrent tous d'accord, la publication des clichés risquait de résulter en une colossale pression internationale sur Israël pour qu'il stoppe immédiatement ses dangereuses activités à Dimona. Sur ordre du Premier ministre, le Mossad avait envoyé une équipe en Australie, mais trop tard. Vanunu se trouvait déjà à Londres en négociation avec le *Sunday Times*. Et c'est là qu'il fut désormais traqué par les guerriers du Mossad.

✧

Pour l’heure, Vanunu se vantait auprès de Cindy du formidable accord qu’il avait obtenu du journal dominical, sans toutefois lui cacher qu’il se sentait frustré par les progrès trop lents à ses yeux des discussions avec les responsables de la publication. Ceux-ci n’avaient eu de cesse, en effet, de retarder la sortie de son histoire et de le harceler d’interminables sessions de questions sur ses moindres détails.

— Je n’en peux plus, lui dit-il, de la façon dont ils me traitent.

Outre la vantardise et la frustration, Cindy remarqua de fortes tensions dans son comportement. Il admit qu’il était extrêmement stressé avant la conclusion de l’accord avec le *Times*.

— Il n’y a pas une minute à perdre, lui dit-il. Le Mossad israélien pourrait me retrouver à n’importe quel moment. Elle lui parla tendrement et réussit à le calmer.

Leurs conversations étaient agréables, mais ce qui excitait vraiment Vanunu était leurs baisers. Il ne pouvait s’empêcher d’enlacer et d’embrasser la femme blonde. Elle s’y pliait, mais au fond d’elle-même, elle ne ressentait que colère et répulsion. Elle n’était pas venue à Londres pour ça ! Les embrassades et les câlins de Vanunu la dégoûtaient mentalement et physiquement. Elle était mariée, patriote, et on lui ordonnait à présent de jouer un rôle qu’elle avait en horreur. En guerrière disciplinée, elle obéit toutefois aux ordres de son supérieur de maintenir et même de développer sa relation avec Vanunu. L’opération « Kaniuk » était désormais entièrement concentrée sur le lien romantique entre Vanunu et Cindy.

Mais les baisers ne suffisaient plus à Vanunu. Il voulait plus, il voulait coucher avec elle. Cindy refusa catégoriquement. Elle lui dit qu’il lui était impossible de l’inviter à son hôtel, parce qu’elle partageait sa chambre avec une autre fille. Elle refusa aussi d’aller dans sa chambre d’hôtel à lui.

— Tu es tendu et irritable, lui répétait-elle, ajoutant quelques mots qui lui avaient été soufflés par ses supérieurs. Ça ne peut pas marcher. Pas à Londres en tout cas.

Quand son insistance se faisait plus pressante, elle ajoutait un autre argument qu’elle avait longuement répété :

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi à Rome ? Ma sœur y possède un appartement qu’elle n’occupe pas le week-end. Nous pourrions y prendre

du bon temps, et tu oublierais tous tes problèmes.

Elle ajoutait qu'elle aussi voulait être avec lui. Au début, il hésita. Mais elle se montra si déterminée d'aller à Rome qu'elle finit par lui acheter un billet en classe affaires.

Et il tomba dans le panneau.

S'il avait été un peu plus sérieux, il aurait tout de suite compris qu'il était tombé dans un « piège à miel », le terme utilisé par les services secrets pour décrire la séduction d'une cible par une femme. Il aurait analysé froidement ce qui était en train de lui arriver : il avait rencontré une fille dans la rue, elle avait été immédiatement séduite, et elle était prête à l'emmener en Italie, juste pour coucher avec lui et en payant son billet d'avion. Elle ne voulait pas le faire à Londres, mais, à Rome, ce serait différent…

N'importe quel homme un tant soit peu sensé aurait trouvé suspecte l'histoire de Cindy. Mais les psychologues du Mossad savaient exactement ce que voulait Vanunu. Ils estimaient qu'il serait ensorcelé par les doux baisers et par les promesses aguicheuses d'une femme si exceptionnelle et attirante.

Mais Vanunu n'était pas un homme raisonnable, à la différence de Peter Hounam, du *Sunday Times*, qui sentit que quelque chose n'allait pas dès qu'il entendit parler de Cindy. Il tenta de convaincre Vanunu de cesser de la voir, mais celui-ci était tombé amoureux, et rien au monde n'aurait pu lui faire changer d'état d'esprit. Un jour, Vanunu demanda à Hounam de le conduire au café où il avait rendez-vous avec elle. Le journaliste put ainsi avoir un aperçu furtif de la jeune femme. Quand Vanunu lui confia qu'il allait s'absenter pour quelques jours, Hounam tenta à nouveau de l'en dissuader, en vain. Il conseillait à l'Israélien de ne pas quitter l'Angleterre. Il était toutefois loin de s'imaginer que Vanunu ne s'envolerait pour Rome que dans le but de coucher avec Cindy.

Rome avait été choisi par le Mossad comme l'endroit idéal pour kidnapper la cible. Les relations entre le Mossad et les services secrets italiens, le SISMI, étaient excellentes. Le ramsad Nahum Admoni et l'amiral italien Fulvio Martini étaient amis. Compte tenu du désordre traditionnel régnant en Italie, il semblait évident que le SISMI ne serait jamais en mesure d'apporter la preuve que Vanunu avait été kidnappé dans la péninsule transalpine.

Le 30 septembre 1986, Cindy et Mordy embarquèrent sur le vol British Airways 504 pour Rome. Ils atterrirent à l'aéroport Leonard-de-Vinci à 21 heures. Un charmant Italien les attendait avec un grand bouquet de fleurs et les conduisit à la capitale dans une voiture de luxe. Ils roulèrent en direction de l'appartement de la sœur de Cindy sans cesser de s'étreindre et de s'embrasser. Vanunu, aux anges, approchait du septième ciel. Pouvant à peine se contenir, il lui tardait d'atteindre la couche promise !

La voiture s'arrêta près d'une petite maison dans un quartier tranquille des environs de Rome. La jeune femme qui leur ouvrit était une autre amazone du Mossad jouant à la sœur de Cindy. Vanunu entra le premier. Mais la porte se referma subitement derrière lui, et deux hommes l'assaillirent, dont un blond. Ils le frappèrent durement et le jetèrent au sol, où ils le ligotèrent, tandis que la femme lui plongeait une aiguille dans le bras. Il perdit connaissance.

Inconscient, Vanunu fut aussitôt transféré dans un van commercial faisant route pour le nord du pays. Le van roula pendant plusieurs heures. Les kidnappeurs de Vanunu, les deux hommes et la jeune femme, étaient assis à côté de lui. La femme était médecin et veillait sur la sédation de Vanunu. Dès qu'il se réveillait, elle lui faisait une nouvelle injection.

Cindy disparut. En conformité avec ses ordres, elle quitta l'Italie sur-le-champ et retourna en Israël. Vanunu ne la revit jamais. Le van l'emmena au port de La Spezia, non loin de Gênes. Ses ravisseurs l'attachèrent à une civière et le transférèrent sur un hors-bord jusqu'en haute mer, où l'attendait un navire souvent utilisé par le Mossad pour des missions spéciales. Selon un témoin oculaire, deux hommes et une femme avaient conduit un homme inconscient à bord d'un bateau. Les membres de l'équipage avaient reçu l'ordre de regagner leurs quartiers et de n'en pas bouger. Certains d'entre eux virent cependant les étrangers déposer une civière dans la cabine du commandant et refermer la porte derrière eux. Le navire mit immédiatement le cap pour Israël.

Vanunu passa la traversée enfermé dans la minuscule cabine. Il s'inquiétait d'elle et se demandait ce qui lui était arrivé. Il ne pouvait croire qu'elle ait fait partie de l'équipe de ravisseurs. Et il demandait de ses nouvelles sans arrêt.

Cindy était déjà en Israël. Le 6 octobre 1986, alors que Vanunu était toujours en chemin pour Israël, elle apprit que le *Sunday Times* avait

commencé à publier la série fondée sur ses révélations. Les articles, illustrés de dessins et de photographies, révélaient que les précédentes estimations de l'arsenal nucléaire israélien étaient erronées. Des experts du monde entier jugèrent qu'Israël devait posséder entre dix et vingt bombes atomiques primitives. Quoi qu'il en soit, les informations révélées par Vanunu apportaient la preuve qu'Israël était devenu une puissance nucléaire et avait produit jusque-là entre cent cinquante et deux cents armes de pointe. Vanunu s'effraya de ses propres révélations, craignant d'être assassiné par les Israéliens. Il s'inquiétait en outre pour Cindy.

Personne ne songeait à tuer Vanunu. Il fut reconnu coupable d'espionnage et de trahison et condamné à dix-huit ans de prison, dont onze en isolement. Pour Israël, c'était un traître qui avait vendu les secrets les plus vitaux de son pays pour de l'argent. À l'étranger, en revanche, il n'était pas considéré comme tel. Des associations à son nom germèrent en Europe et en Amérique et le vénérèrent comme un brave combattant de la paix, un martyr qui avait risqué sa vie pour arrêter le projet atomique israélien. Il n'était à l'évidence rien de tout cela et n'avait pas même mesuré l'importance des photographies qu'il avait transportées pendant près d'un an dans son sac à dos, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'elles pourraient le rendre riche.

Et Cindy ? Même de nombreuses années après sa sortie de prison Vanunu était toujours obsédé par elle. Dans la première interview qu'il donna onze ans après sa libération, il déclara :

— Elle ne travaillait pas pour le Mossad, mais pour la CIA. J'ai vu les photos d'elle qui ont été publiées. Ce n'était pas la vraie Cindy. Cindy était une Américaine de vingt-six ans, originaire de Philadelphie. J'ai passé une semaine avec elle, je la connais bien. Je l'avais rencontrée dans la rue, à Londres. J'avais engagé la conversation avec elle. Nous avions beaucoup parlé. Je n'étais pas tombé amoureux d'elle. Au tout début, je lui avais dit qu'elle était une agente du Mossad, et puis j'ai oublié. Elle n'était pas la seule à avoir essayé de me faire tomber. Vous n'imaginez pas combien de filles du Mossad je rencontrais à tous les coins de rue.

— Quand avez-vous compris que l'affaire avec Cindy était un piège ?

— Seulement quand les agents du Mossad me sont tombés dessus à Rome. Mais même alors, j'étais persuadé qu'elle aussi était une victime.

Après trois jours passés à bord du bateau qui me ramenait en Israël, j'étais parvenu à la conclusion qu'elle faisait partie du plan.

À elle seule, Cindy avait amené Vanunu à Rome et l'avait remis à Israël. Ce fut un immense succès pour la jeune femme. Et pour autant, ces mêmes moments signèrent la fin de sa carrière au Mossad.

Il apparut qu'en raison de l'urgence de la situation, le Mossad n'avait pas eu le temps de lui préparer une couverture à toute épreuve. Elle avait dû utiliser le nom de sa sœur, Cindy Hanin, sur son passeport, ce qui aida des journalistes britanniques et américains à découvrir sa véritable identité, Cheryl Bentov, née Hanin. La presse étrangère publia également des dessins la représentant, d'après les descriptions données par Peter Hounam, qui l'avait vue en une occasion, et d'autres sources londoniennes. Cheryl, une amazone du Mossad pétrie de talent, dut renoncer à ses rêves de continuer de servir dans les rangs du Mossad.

Une fois que la presse étrangère eut découvert la véritable identité de Cindy, deux journalistes frappèrent à la porte de Cheryl, à Netanya. Ils lui posèrent des questions sur l'enlèvement, et son exposition au grand jour la blessa profondément. Des journaux du monde entier publièrent une photo d'elle prise sans son accord. Ils la présentaient comme une « séductrice », une espionne chargée d'appâter Vanunu par des moyens sexuels. En Israël aussi, plusieurs articles parurent sur cette fille envoyée à Londres pour séduire Vanunu avec ses allures sexy, ses promesses et son attitude. Certains d'entre eux la décrivirent même en termes crus et humiliants. Rien de tout cela n'était vrai. Cheryl avait encouragé la cour que lui faisait Vanunu sur ordre de ses supérieurs et en dépit de ses sentiments. Elle avait offert au Mossad une grande victoire, mais l'image qui restait collée à elle la blessait terriblement. De surcroît, elle était « grillée » comme guerrière et ne pouvait plus poursuivre sa carrière au Mossad.

Elle quitta Israël avec sa famille et retourna à Orlando. Elle s'installa dans une agréable maison proche d'un parcours de golf et lança une agence immobilière. Avant la libération de prison de Vanunu, elle se mit en alerte totale, de peur que ses supporters ne lui veuillent du mal, à elle ou à sa famille. Elle ne quitta pas son domicile pendant un certain temps et se mit en congé de son entreprise.

— Pour moi, l'histoire de Vanunu est un trou noir, dit Cheryl à un ami. Je voudrais l'effacer de ma vie et oublier l'homme entièrement.

Elle mit des années à surmonter la « proximité physique » qu'il lui avait été demandé d'établir avec Vanunu à Londres. Au plus fort de sa mission, ses supérieurs lui avaient intimé de l'étreindre et de l'embrasser de façon répétée, afin de maintenir « leur affaire ». Elle en garda une douloureuse cicatrice à l'âme. Ses efforts incessants pour coucher avec elle la bouleversèrent non moins profondément.

Au bout de quelque temps, elle décida de réclamer des dommages et intérêts au Mossad. Dans sa requête, elle affirmait n'avoir jamais été informée auparavant qu'elle devrait séduire Vanunu par des moyens physiques. Elle décrivait en détail tous les cas où elle avait dû, pendant leurs rencontres à Londres, établir un contact physique avec lui jusqu'à ce que tous les préparatifs pour son enlèvement soient prêts. Elle décrivait aussi les efforts de Vanunu pour coucher avec elle et tous les subterfuges qu'elle avait dû imaginer pour l'en empêcher.

Après un examen approfondi, les requêtes de Cindy furent acceptées par le Mossad, et elle reçut une importante somme d'argent. Comme nous le confia l'un des anciens ramsad :

— Sa demande était pleinement justifiée. La mission lui avait causé traumatisme et détresse. Je l'ai rencontrée plusieurs fois après l'opération. À chacun de nos rendez-vous, elle évoquait l'enlèvement et la douleur qu'elle ressentait depuis. Je suis persuadé qu'elle pensait qu'un grand tort lui avait été fait parce qu'elle avait été induite en erreur sur le rôle de séductrice qu'on attendait d'elle. C'est pourquoi j'ai donné mon accord pour lui accorder la compensation qu'elle méritait.

Aliza Magen approuva elle aussi le règlement.

— Elle était horrifiée, dit un de ses amis proches, par les journalistes qui entraient chez elle pour l'interroger sur l'enlèvement. Elle ne pouvait pas dormir de la nuit tant elle redoutait d'être attaquée. C'était devenu si pénible qu'elle s'est sentie obligée de quitter Netanya et de retourner à Orlando. Depuis toute cette affaire, elle n'aspire qu'à une chose : retrouver une vie ordinaire et tranquille.

20.
Linda

Le jour où le ramsad a pleuré

Les amazones du Mossad venaient des quatre coins du monde : Sylvia Rafael d'Afrique du Sud, Waltraud et Yola d'Allemagne, Yolande et Marcelle d'Égypte, Shula Cohen d'Argentine, Isabelle Pedro d'Uruguay, Aliza Magen et Ilana d'Israël, Marianne Gladnikoff de Suède, Erika Chambers d'Angleterre, Gila de Pologne *via* l'Australie, Danielle de France, « Flamenco » des Pays-Bas, Yael du Canada, Cindy des États-Unis et Linda Avrahami de l'enfer de la Shoah.

✧

Auschwitz, avril 2018.

— Quand je n'étais encore qu'un bébé, dit Linda, ma mère m'a enveloppée de haillons et jetée par-dessus le mur du ghetto.

Le public se figea. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit que cette belle femme aux yeux bleus, qui avait passé toute sa vie d'adulte au Mossad, ait fait l'expérience des horreurs de la Shoah. Une vingtaine d'officiers de haut rang du Mossad avaient fait le voyage en compagnie d'un groupe trié sur le volet d'autres officiers de Tsahal et du Shabak. Le groupe du Mossad était

emmené par le ramsad Yossi Cohen, et la délégation tout entière par le président israélien en personne, Reuven Rivlin.

Avant de pénétrer dans le camp proprement dit, le groupe du Mossad se réunit dans un bâtiment voisin, et leur guide suggéra que chacun raconte à ses camarades un peu de son histoire. Certains évoquèrent leur jeunesse dans un kibboutz ou un *mochav*, d'autres leur service militaire dans un commando d'élite de Tsahal, d'autres encore leur participation à de rares missions du Mossad déjà déclassifiées. Quand arriva le tour de Linda, elle aurait pu décrire son passage au département opérationnel de Tsahal puis au Mossad, où elle avait commencé sa carrière comme agente de terrain et avait opéré sous couverture à l'étranger de 1965 à 1971. Deux de ses trois enfants étaient nés à l'étranger. En raison de sa grande expérience, elle avait été la première femme à recevoir un « bureau » dans un pays européen avant son retour en Israël et était devenue cheffe adjointe puis cheffe d'une division du Tzomet, et enfin cheffe d'une branche européenne du Mossad au cours des années 1982-1986. Cette même position avait été occupée auparavant par sa très chère amie Aliza Magen. Linda avait épousé David Avrahami, dont elle avait eu trois enfants. Après une année d'études classifiées au National Security College, elle avait rejoint le département opérationnel du Mossad.

Devant ses camarades, ce jour-là, à Auschwitz, elle pensa à son enfance, non loin du camp de la mort. Elle hésita d'abord, car elle n'avait jamais évoqué ce chapitre de son passé. Était-ce l'endroit, l'événement ? En tout cas, elle ouvrit le sceau de cet épisode de sa vie.

Pendant des années, dit-elle, elle n'avait rien su de sa famille. Elle ne découvrit que bien plus tard que, lors du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, sa famille s'était réfugiée dans la zone d'occupation soviétique de la Pologne. Peu après, son père fortuné fut arrêté par les Soviétiques, il disparut pour toujours. Sa jeune mère était enceinte d'elle. À sa naissance, en 1940, celle-ci fut saisie d'un besoin irrépressible de retrouver sa famille et retourna en zone d'occupation allemande, où elle vivait toujours. Toute l'opération s'était révélée extrêmement compliquée. Il avait fallu faire des faux papiers, payer des pots-de-vin à des passeurs, à des employés, à des officiers. Mais ce n'est que lorsqu'elle se retrouva piégée dans le ghetto de Varsovie avec son nouveau-né qu'elle comprit l'horrible erreur qu'elle avait commise. Les nazis commencèrent à envoyer les Juifs dans les camps d'extermination, alors elle comprit que sa mort était proche

et qu’elle devait sauver la vie de la petite fille. Elle possédait un trésor secret : un diamant. Elle réussit à établir un contact avec un jeune Polonais qui vivait à l’extérieur du ghetto et passa un marché avec lui : il sauverait le bébé et l’élèverait en échange du diamant. Au jour, à l’heure et à l’endroit prévus, en un coin reculé et désert du ghetto, elle emmaillota l’enfant, une couche de haillons après l’autre jusqu’à ce qu’il devienne un gros et lourd paquet, glissa le diamant à l’intérieur et jeta le tout par-dessus du mur. De l’autre côté, le Polonais Yanek* attendait. Il attrapa le paquet et disparut.

Quelques jours plus tard, sa mère fut effectivement envoyée à la mort. Le jeune Yanek conduisit l’enfant à un couple âgé, probablement ses grands-parents, qui l’élevèrent. C’étaient des gens pauvres et amers qui géraient et entretenaient des logements sociaux pour nécessiteux dans une banlieue reculée de Varsovie. Ils vivaient dans un petit appartement misérable du grand ensemble. Ils donnèrent à la petite fille un nouveau nom, Stefa Kosmolova, et la vieille femme broda son nom et son adresse sur la blouse que l’enfant portait tous les jours. Elle avait deux mois à son arrivée chez le couple et vécut chez eux jusqu’à ses quatre ans. Sa prime enfance fut triste, dure, sans amour. Elle se souvenait vaguement de « choses désagréables » que le vieil homme lui faisait subir.

Un jour, alors que le vieux couple était occupé, elle s’enfuit. Elle courut à travers les rues non pavées jusqu’à la grand-route où une foule nombreuse marchait vers une destination inconnue. Le vieux couple la poursuivit pour la ramener, mais elle se mêla à la foule. Elle vit tout à coup une main se tendre vers elle. Une vieille femme sympathique la prit avec elle, et elles marchèrent main dans la main. Que se passa-t-il ensuite ? Elle ne se le rappelait plus. Ses souvenirs suivants la projetaient beaucoup plus loin dans le temps, à l’orphelinat de Raba, une ville voisine de Cracovie, à plus de 300 kilomètres de la maison dont elle s’était échappée. Elle ne put jamais se rappeler comment ni quand elle avait pu couvrir une telle distance et refaire surface à l’orphelinat.

Elle y resta quelque temps, jusqu’au jour où elle fut convoquée dans le bureau du directeur. Celui-ci était entouré de deux hommes, l’un grand et maigre, l’autre bien en chair et souriant.

— Avec qui préférez-vous partir ? lui demanda le directeur.

Elle les dévisagea tous les deux et choisit l’homme bien en chair, qui semblait plus gentil. Il l’emmena à Cracovie, dans une maison faisant face à

une église, où l’attendait sa femme.

Ce couple, sans enfant, l’adopta. Elle les appela mère et père, et reçut pour nouveau nom Krisha Markovski. Fervents catholiques, ils fréquentaient l’église, où elle mémorisa toutes les prières et apprit à se signer et à allumer des cierges. Elle reçut aussi un cadeau qu’elle vénérait : une chaîne en or avec un pendentif représentant Jésus sur la croix.

Les Markovski la traitèrent convenablement, à une réserve près : ils la battaient tous les jours.

— Chez les Polonais de cette époque, éduquer les enfants consistait à les frapper, confierait Linda à une amie.

Après toutes les vicissitudes qu’elle avait endurées, il n’était pas étonnant qu’elle mouille son lit. Ce qui l’était moins est que ça lui donnait droit chaque matin à une volée de coups. Deux ans plus tard, alors que la guerre était finie, une femme étrange frappa à la porte de chez eux. Elle était jolie et bien habillée. Linda-Stefa-Krisha reçut l’ordre de se tenir éloignée d’elle, mais quand la femme l’aperçut elle fondit en larmes et s’écria :

— C’est notre fille !

La fillette de six ans apprit plus tard que la jolie dame était juive et qu’elle s’appelait Sarah Bernstein*. Elle demanda que l’enfant lui soit remise, affirmant qu’elle faisait partie de sa famille. Les Markovski refusèrent.

— Elle est à nous, dirent-ils. Nous l’avons adoptée légalement.

La confrontation atterrit au tribunal, où les juges donnèrent raison au couple Markovski, car il n’y avait pas la moindre preuve que l’enfant était juive. Mais la famille Bernstein ne renonça pas et fit appel. Une longue et coûteuse enquête localisa l’orphelinat où la fillette avait été élevée. Le nom et l’adresse brodés sur sa blouse guidèrent Bernstein jusqu’au domicile du vieux couple qui l’avait hébergée. Lors du nouveau procès, le juge statua différemment. Il couvrit les Markovski de compliments sur la façon dont ils traitaient l’enfant, mais fit valoir qu’ils avaient dépassé la cinquantaine et que si la fillette restait avec eux, elle deviendrait vite à nouveau orpheline. À l’inverse, les Bernstein étaient des trentenaires qui feraient des parents aimants pendant encore de longues années. Et c’est ainsi que la petite quitta finalement Cracovie avec ses nouveaux parents et prit le train pour Varsovie, sa nouvelle maison et sa nouvelle famille.

Le couple Bernstein emmena l'enfant dans une agréable maison cernée d'un jardin. Ils lui dirent qu'ils étaient ses vrais père et mère. Chez eux, elle rencontra une fille plus grande qu'elle, âgée d'environ huit ans.

— C'est ta sœur, dit Sarah Bernstein.

Au bout d'un moment, Krisha reçut un nouveau nom, Linda. Elle ôta le pendentif de Jésus de sa chaîne et cessa de prier. Peu à peu, elle fit l'acquisition de son identité juive. Ses parents la gâtaient, lui offraient chaleur et amour, mais elle sentait que quelque chose « n'allait pas ». Un jour, en pénétrant dans la cuisine, elle vit une photo d'elle sur la table. En la retournant, elle découvrit une inscription : « La fille de Marisha et Yaffim. »

— Vraiment ? pensa-t-elle. Mais qui sont Marisha et Yaffim ?

À cette époque, beaucoup de gens revenaient en Pologne après avoir survécu à la guerre en Russie ou ailleurs, et la radio diffusait quotidiennement des vœux de bienvenue ou des messages à des parents perdus de vue. Ce jour-là, le couple Bernstein était assis dans le jardin.

Linda courut vers eux et dit :

— La radio vient d'annoncer que Marisha et Yaffim recherchent leur fille Linda.

Les Bernstein se figèrent sur place. Ils ne dirent pas un mot. Mais quand elle regagna la maison, elle entendit sa « mère » murmurer à son mari :

— Elle sait.

Elle n'apprit toutefois la vérité que lorsqu'elle émigra en Israël avec sa famille en 1950. Elle avait dix ans. Le couple lui révéla alors qu'ils étaient en fait son oncle et sa tante, et que Sarah Bernstein était la sœur de sa mère. Elle découvrait enfin sa véritable identité. Mais sa vie au sein de la famille Bernstein n'en était pas moins pleine d'amour et d'attentions. Leur fille aînée resta d'ailleurs sa « sœur » pour le restant de ses jours.

— Pour moi, dirait Linda plus tard, Israël était le paradis.

Tout ce qui l'entourait lui paraissait parfait : sa maison, les gens, les enfants à l'école qui se montraient gentils et amicaux à son égard. Certains resteraient des amis pour la vie. Le seul « problème » était son nom. Quand sa maîtresse entendit son nom, Linda, elle ne cacha pas son mécontentement :

— Ce n'est pas un nom hébreu !

Et l'enfant reçut le prénom de sa grand-mère, Shoulamit.

La *Via Dolorosa* que Linda avait endurée jusqu'à son arrivée en Israël suscita chez elle un profond et irrésistible désir de faire tout ce qui était en son pouvoir pour assurer la sécurité d'Israël.

De ses années de service dans les rangs de Tsahal puis du Mossad, elle dirait :

— Quelque part, au plus profond de mon cœur, est gravée une grande douleur pour ma mère restée seule dans le ghetto avec son terrible dilemme. Et dans le même temps, je ressens une profonde gratitude pour sa détermination à m'avoir donné la vie. Et quant à mon travail au Mossad, j'avais enfin trouvé ce après quoi je courais depuis mon passage à Tsahal. Je suis fière d'appartenir au Mossad.

✧

Linda conclut son histoire.

Beaucoup plus tard, alors qu'ils embarquaient dans un avion qui les ramenait en Israël, Yossi Cohen s'assit à côté d'elle et lui dit :

— J'ai raconté ton histoire au président Rivlin. Ça l'a beaucoup ému.

Ce que Linda ne lui dit pas, c'est qu'à Auschwitz, quand elle avait clos son récit, levant les yeux, à son grand étonnement, elle avait vu l'endurci et coriace ramsad Yossi Cohen essuyer une larme.

---

* Nom fictif.

* Nom fictif.

21.
Dina et Sammy

Une nuit à Téhéran

TÉHÉRAN, 2018, une histoire parmi tant d'autres.

Cette nuit-là, Sammy et Dina[*], deux jeunes guerriers du Mossad, se mirent en route pour une mission extrêmement dangereuse à Téhéran. Ils sortirent d'une voiture dans les faubourgs de la ville et arpentèrent les rues sombres de Shurabad, un des quartiers les plus négligés de la capitale iranienne.

Ce n'était pas la première fois que Dina était envoyée dans le secteur. Elle lança un regard à Sammy, qui avait l'air d'un Iranien avec sa courte barbe et sa chemise sans col. Il portait une veste élimée et un jean délavé. Dina était impeccablement vêtue d'amples vêtements noirs et d'un tchador. Elle parlait plusieurs langues, y compris le persan. Ils avaient mémorisé une explication logique à leur présence dans ce quartier, au cas où ils seraient interrogés par la police. En réalité, Dina avait visité Shurabad à de nombreuses reprises, chaque fois avec quelqu'un d'autre, habillée différemment et portant différents papiers d'identité. Une fois, en pleine journée, elle avait photographié le secteur avec un appareil caché dans son sac, en se focalisant surtout sur un bâtiment jaune, surveillé par un garde

unique. La nuit venue, elle y était revenue, bien habillée et portant un nouveau tchador.

Cette fois, c'était autre chose. Minuit approchait. Les employés des ateliers et des entrepôts industriels des environs étaient partis depuis longtemps. Les rues étaient désertes, les passants y étaient rares dans l'obscurité. Dina jeta un coup d'œil au guerrier qui marchait derrière elle. Elle se fiait à lui, savait qu'il lui faisait tout autant confiance, et se sentait en sécurité quand ils opéraient ensemble. Ils avaient déjà été appariés dans plusieurs missions en pays ennemi.

Comme lors de chaque mission dans ce quartier, Dina sentait la tension monter. À tout moment, pouvait surgir un peloton de *pasdaran*, une équipe de Gardiens de la vertu ou peut-être même une patrouille de nuit de la police ou de l'armée. Elle sentait qu'un terrible danger planait au-dessus de leurs têtes et que la moindre erreur pourrait se terminer d'une seule façon : la pendaison en public du haut d'une grue en plein cœur de la ville.

Elle se souvenait de la première fois où elle avait vu la structure que ses amis appelaient « l'entrepôt », un immeuble délabré aux murs sales, dont la peinture jaune avait passé depuis longtemps. Son toit était légèrement bombé, et sa porte faite de tôle ondulée. À sa droite, un parking mal ombragé pouvait contenir tout au plus deux véhicules. En été, le gardien avait l'habitude de venir s'y protéger de la chaleur torride. Elle ignorait ce que renfermaient ces murs. Mais chaque fois qu'elle rentrait de ses tournées ici et remettait ses clichés à son supérieur, elle devait tout noter : les portes du bâtiment sont-elles ouvertes ? y a-t-il des gens qui entrent et qui sortent ? et si oui, quand ? chargent-ils et déchargent-ils des équipements dans et hors de véhicules garés à l'extérieur ? combien de gardes sont disposés sur le site en permanence ? des soldats ou des policiers patrouillent-ils dans le quartier ?

Même si elle était déjà venue à Shurabad, la mission était cette fois unique. Son supérieur lui avait expliqué qu'elle devrait photographier « l'entrepôt » et ses environs avec l'appareil photo et la caméra dissimulés dans son sac. Dina portait en outre un appareil sophistiqué permettant de transmettre les photos et les films en temps réel au poste de commandement du quartier général du Mossad.

— Il est très important de photographier également l'entrée du bâtiment et ses environs, et d'envoyer le film aussitôt au quartier général, lui avaient

dit ses supérieurs.

Une maison abandonnée au coin de la rue semblait de nature à répondre à leur objectif. Dina et Sammy l'avaient découverte lors d'une mission précédente. La maison était cernée d'une clôture et offrait une vue à la fois sur les bâtiments situés des deux côtés de la rue et sur l'entrepôt jaune.

Les deux guerriers savaient exactement quoi faire. Ils s'étaient entraînés sur une maquette fabriquée dans leur cache et n'avaient donc plus qu'à photographier, et à transmettre, sans être repérés. Dina savait qu'elle n'était pas la seule à avoir sillonné l'endroit. Ces derniers mois – certains disaient ces dernières années –, plusieurs guerriers du Mossad étaient venus repérer l'entrepôt et ses alentours. Dina avait été informée que d'autres guerriers avaient filmé le transport de caisses, de grands sacs et de lourds équipements dans le bâtiment en question. Ils s'étaient concentrés sur les allées et venues et avaient établi des emplois du temps détaillés des patrouilles de police à proximité. Surtout, ils avaient noté les heures de départ nocturne et de retour matinal des gardiens. Ils savaient donc pendant combien d'heures de la nuit l'endroit était totalement désert.

Pourtant, jamais les supérieurs de Dina ne lui avaient révélé ce qu'il y avait de si spécial dans le bâtiment jaune. Jamais non plus ne le leur avait-elle demandé. Dans une opération aussi complexe, le cloisonnement était crucial. Pour autant, elle avait compris que l'entrepôt, avec sa façade miteuse, recelait quelque chose de la plus grande importance.

— Apparemment, se dit-elle, son aspect délabré cache des réalités top-secrètes, peut-être des armes nucléaires ou du matériel de recherche atomique. Sinon, pourquoi le Mossad risquerait-il les vies de quelques-uns de ses meilleurs guerriers dans une mission si longue et si complexe, en plein cœur d'un cruel pays ennemi ?

Pour l'heure, les deux guerriers passaient devant la structure jaune, en chemin vers la maison du coin de la rue. Ici et là, de vieux camions étaient garés dans la rue, certains pour la nuit, d'autres abandonnés par leurs propriétaires après avoir rendu l'âme. Dina était tendue et anxieuse. Si une patrouille de police apparaissait subitement et lui faisait ouvrir son sac, seul Dieu tout-puissant pourrait la sauver. Pour elle, amazone du Mossad, c'était l'endroit le plus dangereux sur Terre. Une véritable guerre faisait rage entre l'Iran, son armée, ses *pasdaran* et ses fanatiques ayatollahs, et Israël et son Mossad au pouvoir étendu. Jusque-là, celui-ci avait le dessus, et ses

guerriers pénétraient en Iran, menaient à bien leurs missions risquées et quittaient le pays *incognito*. Mais que se passerait-il demain ?

Dina et Sammy atteignirent le mur d'enceinte de la maison abandonnée. Par des mouvements rapides et experts, Dina sortit le matériel de prise de vue. Après avoir effectué de longues études d'ingénieur, elle appréciait de travailler avec des équipements électroniques numériques. Son cœur battait dans sa poitrine comme un marteau-piqueur, mais ses mains restaient fermes. Ils finirent leur travail sans délai et s'éloignèrent en empruntant les ruelles et les contre-allées. La voiture les attendait au carrefour, comme convenu. L'adrénaline coulait dans les veines de Dina, et le goût du succès l'enivrait. Ils étaient entrés dans la gueule du lion et ils avaient survécu. Le chauffeur du Mossad qui les avait attendus leur adressa un bref sourire et démarra. Ils n'échangèrent pas un mot pendant tout le trajet. À leur arrivée, une vague d'excitation déferla sur la cache téhéranaise du Mossad quand les guerriers regardèrent les photos et les films.

Au quartier général de Tel-Aviv, l'officier supérieur de l'organisation regardait lui aussi, le souffle coupé, les images d'une rue vide et les gros plans sur l'entrepôt verrouillé, un grand cadenas accroché au portail extérieur. On ne voyait ni gardien, ni patrouille de police, ni piéton. Des rapports de reconnaissance précédents indiquaient que, dans la journée, une voiture de police était apparue à l'occasion dans la rue et que, dans la soirée, le gardien était rentré chez lui et que personne n'avait jamais déverrouillé le portail avant le lever du soleil.

✧

Les opérations du Mossad en Iran, centrées sur les capacités nucléaires du pays, avaient commencé dès 2003, quand un analyste israélien avait découvert Natanz sur une image satellite. Natanz était un immense complexe construit dans une région isolée, à 315 kilomètres de Téhéran. Il avait été construit dans le plus grand secret pour devenir la principale centrale nucléaire iranienne. Étape par étape, les espions du Mossad avaient compris que le projet nucléaire avait démarré dix-sept ans plus tôt. Dans un modeste bureau de Dubaï, des émissaires iraniens avaient signé un accord top-secret avec le Pakistan. À l'époque, ce pays était déjà devenu une puissance nucléaire, grâce à la contribution du docteur en physique Abdoul Qadeer Khan*.

Le bon docteur Khan avait travaillé en Europe dans l'entreprise Eurenco, spécialisée dans la construction de centrifugeuses, et saisi la première occasion pour y dérober les plans de fabrication de centrifugeuses de dernière génération, positionnées en rangées dites « cascades ». Grâce à cela, il fut en mesure de produire de l'uranium suffisamment enrichi pour construire des bombes atomiques. Le cupide scientifique partagea son invention avec la Corée du Nord, la Libye et l'Iran, en échange de fabuleuses sommes d'argent.

L'accord de Dubaï permit au docteur Khan d'apporter au projet nucléaire iranien les centrifugeuses, l'uranium, le savoirfaire et les experts qui lui faisaient défaut. Ce projet n'était pas cantonné en un seul endroit, mais éparpillé dans des sites secondaires à Téhéran, Natanz, Qom, Ispahan, Fordo et plusieurs autres à travers le pays. Les chefs du projet avaient tiré les leçons du bombardement par Israël, en 1981, du réacteur nucléaire *Osirak* de Saddam Hussein à l'extérieur de Bagdad. Afin d'éviter l'éradication du projet tout entier par un seul bombardement, les Iraniens avaient construit des centrales secrètes dans différents sites très éloignés les uns des autres. Les experts s'activaient ici pour activer les centrifugeuses, là pour développer des ogives nucléaires, ailleurs encore pour produire un missile capable de transporter la charge jusqu'à sa cible, etc. Des laboratoires triés sur le volet à l'université de Téhéran et dans d'autres institutions académiques permettaient à un groupe de scientifiques de conduire des recherches avancées en lien avec l'atome.

Le projet iranien ne fut découvert par le Mossad que dix-sept ans après son lancement. C'était un échec cuisant pour Israël. Mais même après la révélation de l'existence de Natanz et de ses secrets, le Mossad n'était pas parvenu à convaincre les États-Unis que l'Iran avait lancé une activité nucléaire secrète. Les images satellites, les rapports écrits et les mémorandums, aussi bien que des témoignages de maîtres espions israéliens, avaient été rejetés en bloc par la CIA et considérés comme « des manœuvres israéliennes visant à impliquer les États-Unis dans un conflit dangereux avec l'Iran ». Les Américains ne changèrent d'avis qu'après la survenue d'un événement spectaculaire dans une émission de télévision en direct. Au beau milieu d'une interview d'une chaîne publique pakistanaise, le docteur Khan fondit en larmes et confessa qu'il avait vendu des centrifugeuses et les savoir-faire associés aux nations de l'« axe du Mal »,

notamment à l'Iran. Cette fois, Washington accepta de coopérer avec Israël pour faire obstacle au projet iranien.

Le Mossad s'alarmait à juste titre des ambitions nucléaires de l'Iran. Les ayatollahs ne rataient jamais une occasion de rappeler leur intension d'effacer Israël de la surface de la Terre. La haine aveugle du régime iranien ne connaissait aucune limite, et Israël redoutait, s'il parvenait à produire des armements atomiques, qu'il n'hésite pas à les utiliser contre l'État juif. Le général Meir Dagan, qui avait été nommé ramsad par son ami Ariel Sharon en septembre 2002, consacra à la bataille contre le projet iranien l'essentiel des forces du Mossad. Il savait que son organisation ne pourrait à elle seule empêcher l'achèvement du projet, et qu'elle ne pourrait pas non plus retarder considérablement l'entreprise iranienne. Aussi, il ne ménagea pour cela ni les efforts, ni le temps, ni les moyens.

Les guerriers du Mossad pénétrèrent en Iran, et, aidés par la CIA américaine et par le MI-6 britannique, lancèrent leurs opérations contre le projet iranien. Des avions militaires iraniens transportant des scientifiques et des officiers supérieurs dans des vols intérieurs s'écrasèrent mystérieusement. Des incendies éclatèrent dans des laboratoires de recherche atomique. Des lignes complètes de centrifugeuses, ou cascades, explosèrent après avoir été assemblées avec des composants défectueux fournis à l'Iran par des entreprises israéliennes fantômes. Certaines sources étrangères ont prétendu que l'explosion, sur sa rampe de lancement, d'un missile iranien à moyenne portée *Shahab* du type destiné à transporter la charge nucléaire létale jusqu'en Israël était également due au Mossad. Des virus furtifs tels que *Stars* furent implantés par des ingénieurs israéliens et américains dans le système informatique du projet iranien et le paralysèrent pendant plusieurs mois. Un autre virus, *Stuxnet*, infecta le système numérique de contrôle-commande de la centrale de Natanz. Des scientifiques et des officiers supérieurs, comme le général Ali Reza Asgari, ancien vice-ministre de la Défense iranien, disparurent subitement ou firent défection pour passer à l'Ouest avec l'aide d'Israël. D'autres scientifiques, qui avaient joué un rôle majeur dans le projet, furent assassinés dans les rues de Téhéran.

Les résultats furent impressionnants. Le projet iranien était mal en point. Dagan, auditionné par la Commission de la défense et des affaires étrangères de la Knesset, déclara d'un ton pince-sans-rire :

— Le projet nucléaire iranien est retardé en raison de difficultés techniques.

Les missions du Mossad telles que rapportées dans la presse internationale détonnaient avec les commentaires cyniques des médias israéliens. Quand Dagan avait été nommé ramsad, il avait été moqué :

— Dagan qui ? avait raillé un commentateur populaire.

Puis, les gros titres changèrent du tout au tout. « L'homme qui a restauré l'honneur du Mossad », se réjouirent les journaux après quelques missions réussies des guerriers de Dagan en Iran.

Même *Al-Ahram*, le principal quotidien égyptien, d'ordinaire très hostile à Israël, ne put rester indifférent. En janvier 2010, il publia un article du célèbre chroniqueur Ashraf Abou al-Haul, intitulé « Le Superman de l'État d'Israël » : « Sans Dagan, le projet nucléaire iranien aurait abouti depuis longtemps […]. Au cours des sept dernières années, le ramsad israélien lui a asséné de terribles coups […]. Le Mossad est responsable de plusieurs missions audacieuses au Moyen-Orient […]. Tout cela a fait de Dagan le Superman de l'État d'Israël […]. Les Iraniens savent qu'il est le commanditaire de l'assassinat de l'ingénieur nucléaire Massoud Ali Mohammadi. »

Mohammadi fut tué dans l'explosion de sa voiture devant chez lui, à Téhéran, le 12 janvier 2010, à 7 h 50 du matin. Le président iranien Ahmadinejad déclara qu'il avait été éliminé par le Mossad. Mohammadi était loin d'être le seul.

✧

Le 29 novembre 2010, à 7 h 45 du matin, le docteur Majid Shahriari, quarante-cinq ans, figure majeure du projet nucléaire iranien et expert de l'enrichissement de l'uranium, se trouvait dans sa voiture, en route pour son laboratoire du Nord-Ouest de Téhéran, sa femme assise à côté de lui, quand une moto apparut derrière lui. Ses deux passagers étaient vêtus de noir, et leur visage dissimulé par des casques équipés de visières en plastique opaque. Quand ils passèrent à hauteur de la voiture de Shahriari, le passager de la moto tendit la main vers l'arrière du véhicule et y colla une mine-ventouse magnétique. Shahriari ne se rendit apparemment compte de rien. La moto accéléra et disparut. Moins d'une minute plus tard, la charge

explosa et la voiture fut transformée en une épave fumante. Les policiers découvrirent dans les débris carbonisés le corps de Shahriari. Sa femme, sérieusement blessée, survécut.

La moto traversa en trombe les rues de la ville, empruntant les allées latérales, puis réapparaissant sur les boulevards bouchés. Le conducteur ne quittait pas des yeux son rétroviseur pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Une fois dans les faubourgs, il tourna dans une rue sale et déserte jusqu'à une place poussiéreuse. La voiture de secours attendait, moteur en marche. Les deux motards montèrent à son bord. Un autre homme répandit de l'essence sur la moto et y mit le feu. Le chauffeur de la voiture, qui avait observé les deux agents dans le rétroviseur, sursauta quand il vit le passager de la moto, celui qui avait collé la bombe sur la voiture de Shahriari, enlever son casque : une masse de longs cheveux noirs tombèrent sur ses épaules. C'était une femme, une agente du Mossad !

Le jour même, les deux motards quittaient l'Iran. Comme eux, un autre couple d'officiers du Mossad s'envola dans l'après-midi. Ils avaient attaqué, de façon similaire, la voiture d'un autre spécialiste du nucléaire, le docteur Fereydoun Abassi Davani. Comme Shahriari, il était membre du bureau de l'association des spécialistes du nucléaire. L'attaque du Mossad sur sa voiture eut lieu dans la rue Atashi, au sud de Téhéran, mais elle échoua. Abassi fut grièvement blessé, mais il survécut. Dans un article commentant l'explosion, le *Sunday Times* de Londres révéla que, trois ans plus tôt, des guerriers du Mossad avaient empoisonné le professeur de quarante-quatre ans Ardeshir Hosseinpour, qui travaillait dans une installation secrète à Ispahan. Il dirigeait une équipe de techniciens, en combinaisons blanches et masques faciaux à toute épreuve, chargés de transformer l'uranium brut en gaz. Ce gaz était ensuite introduit dans des centrifugeuses afin d'être enrichi à des niveaux dangereux. Les causes de la mort mystérieuse de Hosseinpour ne furent jamais établies de façon officielle.

Pour la plupart, les opérations du Mossad en Iran ne cherchaient pas à nuire aux civils. Les assassinats de scientifiques avaient deux objectifs : interrompre leurs funestes recherches et les effrayer, ainsi que leurs familles. Ils se révélèrent de fait très efficaces pour répandre la démoralisation en leur sein. La motocycliste qui avait tué Shahriari n'était pas la seule femme à participer à des missions dangereuses en Iran. D'autres femmes arrivèrent à Téhéran sous toutes sortes de déguisements et

menèrent à bien des opérations d’espionnage, de surveillance, d’écoute et d’intrusion secrète dans des installations étatiques afin de recueillir des renseignements ou d’installer des dispositifs d’enregistrement électroniques.

— Les femmes du Mossad, nous confierait un des ramsad, représentent près de la moitié de nos employés. Les amazones prennent part à des missions en Iran, en Syrie et dans n’importe quel autre pays ennemi selon nos besoins. Elles participent non seulement à l’exécution des missions, mais aussi à leur préparation, à leur activation et à leur coordination.

✧

À un certain moment, quand les Iraniens furent sur le point d’obtenir suffisamment d’uranium enrichi pour assembler des armes nucléaires, Israël envisagea de bombarder toutes les bases du projet d’un bout à l’autre du pays au cours d’un raid massif de l’armée de l’air. Finalement, après les objections principalement de Tsahal, le plan fut abandonné. Le Premier ministre Netanyahou ne ménagea pas ses efforts pour alerter l’opinion publique mondiale sur les dangers d’un Iran nucléarisé et mobiliser les chefs d’État de la Planète afin de stopper le projet.

Il n’y réussit qu’en partie. S’il exerça une influence indiscutable sur les dirigeants de la Planète, ceux-ci refusèrent toutefois d’adopter des mesures radicales, telles qu’exiger que l’Iran démantèle ses centrales nucléaires. Ils préféraient signer avec l’État iranien un accord sur dix ans qui ne faisait que retarder son projet nucléaire.

— Pas avec moi ! déclara le président Obama.

Autrement dit, l’Iran ne deviendrait en aucun cas une puissance nucléaire sous sa présidence.

Et après ?

Un accord fut signé à Vienne le 14 juillet 2016 entre l’Iran et les membres du Conseil de sécurité des Nations unies. Peu après, l’AIEA déclara que l’Iran acceptait de ne pas enrichir d’uranium au-delà d’une certaine teneur. Les sanctions furent levées, et les agents américains et britanniques firent leurs bagages et quittèrent le pays. Israël restait seul contre l’Iran, comme après la découverte de son projet nucléaire, tout en ne croyant pas un instant que son ennemi juré avait abandonné son rêve. Il

refusait en outre d’accepter « le grand mensonge » des dirigeants iraniens que leur pays n’avait jamais développé d’arsenal atomique ni n’en avait eu l’intention. Pour réfuter ce mensonge aux yeux du monde, Israël avait besoin de preuves tangibles.

Et c’est ainsi que prit naissance l’opération du Mossad pour récupérer les archives nucléaires iraniennes.

✧

Avant la signature de l’accord avec les grandes puissances, l’Iran avait accumulé d’immenses quantités d’archives sur son projet. Ses chefs étaient bien résolus à les garder secrètes pour au moins deux raisons : d’abord parce qu’elles pourraient prouver que leurs déclarations selon lesquelles les Iraniens « n’avaient jamais tenté de développer d’armements atomiques » étaient mensongères ; ensuite parce qu’elles contenaient des plans, formules et schémas directeurs qu’ils seraient susceptibles d’utiliser dès que les dix ans du moratoire établi par l’accord seraient dépassés.

Mais où pouvaient-ils bien dissimuler ces archives ? Il semblait évident qu’elles n’avaient pas pu être enterrées dans les sous-sols des bâtiments officiels ou des universités. Elles n’avaient pas pu l’être non plus dans une base de l’armée, puisque toutes les installations militaires étaient sous surveillance des observateurs de l’ONU. En fin de compte, les chefs du projet nucléaire choisirent une troisième option : enfouir les archives dans un bâtiment à l’abandon quelque part dans un quartier miteux, au milieu de structures délabrées, d’ateliers et de garages sinistres, sans aucune sécurité, que personne ne pourrait soupçonner d’abriter quelque chose d’une quelconque valeur.

Personne sauf… des agents du Mossad. Selon la presse étrangère, seuls cinq membres du gouvernement iranien savaient dans quel immeuble les archives se trouvaient. Le Mossad, probablement au moyen de dispositifs électroniques et d’observations d’agents sur le terrain, le découvrit. Des informateurs disposant de bonnes sources révélèrent que les documents étaient stockés dans trente-deux coffres-forts en acier inviolables. Le Mossad ne tarda pas à découvrir lesquels exactement renfermaient les pièces les plus importantes.

Dès sa nomination au poste de ramsad, Yossi Cohen concentra ses efforts sur une mission audacieuse, presque impossible : s'emparer des archives nucléaires. Cela deviendrait une opération gigantesque, la plus grande et la plus complexe de l'histoire du Mossad. Les préparatifs durèrent près de deux ans et impliquèrent une centaine de guerriers, d'amazones et d'agents. Cette mission refermait aussi la boucle de l'histoire personnelle du ramsad. Selon le docteur Ronen Bergman, un jeune *katsa* avait apporté au Mossad des années plus tôt les plans des premières centrifugeuses construites par les Iraniens. Son nom de code était « Alan » et son vrai nom, Yossi Cohen.

Ainsi naquit la mission de Dina et de Sammy. L'opération connut plusieurs étapes. D'abord, trouver l'adresse. Ensuite, examiner la sécurité des environs : heures de présence des gardiens et des patrouilles de police, cadenas des portes. Puis, à l'intérieur, localiser les coffres, identifier leur type et fabriquer des brûleurs capables de produire des flammes à 2000 degrés pour percer les blindages, et, à l'extérieur, préparer les véhicules et les itinéraires pour faire franchir aux archives une ou plusieurs frontières iraniennes. Enfin, acheter ou louer des caches et des parkings indétectables le long des axes permettant de quitter le pays, où les camions contenant les archives pourraient se camoufler s'ils n'étaient pas en mesure de rejoindre la frontière à temps. Les officiers du Mossad préparèrent tout cela jusque dans les moindres détails. Ils établirent en outre des voies d'évacuation pour la multitude des guerriers et agents impliqués une fois leur mission terminée.

La date choisie pour la mission fut le 31 janvier 2018.

✧

Mais la météo, elle aussi, eut son mot à dire.

Dans la nuit du 27 janvier, quatre jours avant la mission, l'Iran fut balayé par une violente tempête de neige, qui s'abattit sur une grande partie du pays, et Téhéran fut enseveli sous la neige. Les routes furent bloquées, les aéroports, les écoles et les administrations fermés. Des milliers de conducteurs furent coincés par le blizzard, et l'électricité et l'eau coupées. Des jeunes gens grimpèrent à l'assaut des chutes d'eau gelées, et de lourdes congères recouvrirent trottoirs et véhicules. Téhéran était habitué aux hivers rigoureux, mais de telles quantités de neige étaient extrêmement rares. Ce

n’est que dans la soirée que la vie retrouvait un semblant de normalité une fois les rues dégagées dans certaines parties de la ville.

Dans la nuit du 28 janvier, Dina et Sammy retournèrent à Shurabad. Leur mission avait été retardée de vingt-quatre heures à cause de la tempête, mais, cette nuit-là, le blizzard s’était éloigné. Ils devaient y aller. Elle enfila une longue robe noire, un vieux manteau en peau de mouton et un tchador. Sammy portait un pardessus noir effiloché. La voiture les déposa à la périphérie du quartier.

Dina se souvint de la première fois qu’elle avait vu le bâtiment jaune décrépit. Une ancienne amazone lui avait dit qu’elle avait participé une fois, des années auparavant, à une mission vaguement similaire. Elle avait été envoyée prendre en photo un modeste atelier qui produisait des horloges électriques, appelé Kalaye Electric Company. Après l’opération, il était apparu que c’était l’usine secrète où les Iraniens avaient construit leurs premières centrifugeuses. Après avoir rassemblé des preuves tangibles, le Mossad avait alerté l’AIEA à Vienne. Mais le temps que les observateurs étrangers soient autorisés à entrer en Iran, qu’ils aient obtenu la permission de visiter l’atelier, et que les Iraniens aient « perdu les clés » et retardé l’ouverture des portes d’encore un jour ou deux, les honorables experts de l’AIEA avaient trouvé un bâtiment vide aux murs récemment repeints en blanc…

✧

Après sa première visite à Shurabad, Dina y était revenue à plusieurs reprises. Cette fois, elle et Sammy avaient pour mission de photographier l’endroit pour la dernière fois avant l’opération. Le supérieur de Dina lui avait dit que, en plus de prendre des photos, elle devrait effacer toute trace de surveillance du bâtiment jaune par le Mossad.

Elle marchait à côté de Sammy dans la rue déserte plongée dans l’obscurité. Un vent glacial continuait de souffler dans les arrière-cours. La neige fondait, et les rues étaient criblées de grandes flaques sombres. Les arbres battus par le vent et les immeubles désolés répandaient alentour leurs ombres inquiétantes. Il faisait très froid. Ils dépassèrent l’entrepôt jaune, qui, comme toujours, paraissait désert, atteignirent le coin du bâtiment et la maison vide qui leur servait de point d’observation. Quelque temps plus

tard, Dina et Sammy prirent leurs photos et rangèrent tous les dispositifs qu'ils avaient installés sur place. Sur le chemin du retour, ils pataugèrent entre les flaques jusqu'au lieu de rendez-vous, à quelques rues de là. La voiture les attendait. Mission accomplie.

En raison d'un strict cloisonnement, Dina ne découvrirait que plusieurs jours plus tard l'importance de ses missions.

✧

L'intervention commença à 22 h 30, après le départ des derniers travailleurs et des gardiens. Les guerriers et les agents du Mossad s'approchèrent discrètement du bâtiment de toutes les directions. D'après l'ordre du ramsad, ils disposaient de six heures et vingtneuf minutes pour accomplir leur tâche. Ils devaient avoir quitté les lieux à 5 heures du matin, soit deux heures avant l'arrivée des gardiens et le début des rondes des voitures de police.

Tout se déroula comme prévu. Les guerriers neutralisèrent le système d'alarme, enfoncèrent la porte extérieure ainsi qu'une porte intérieure blindée, localisèrent les coffres renfermant les documents importants et les ouvrirent au moyen de puissants chalumeaux. Les ordres de Yossi Cohen étaient clairs :

— Emparez-vous de tous les plans et documents.

D'une manière générale, les guerriers du Mossad avaient l'habitude de photographier ou de copier les documents puis de les remettre en place afin de tromper l'ennemi. Cette fois, cependant, la décision d'emporter les archives avait été prise à dessein. De cette façon, les Iraniens ne pourraient plus prétendre que les documents avaient été forgés par Israël. Les ordres de Cohen étaient de s'emparer de tout ce que contenaient les principaux coffres, de l'entasser dans des conteneurs et d'emporter l'ensemble.

Le ramsad et son état-major observaient les opérations sur les immenses écrans de la cellule de crise. Tout ce qui se passait au sein de l'entrepôt était retransmis en direct par les guerriers. Subitement, un message inattendu arriva au siège du Mossad : les agents avaient découvert dans les coffres une grande quantité de disques compacts. Que devaient-ils en faire ? Les commandants de la mission posèrent la question, et Cohen répondit :

— Prenez-les tous !

À ce stade, il ne pouvait savoir que les CD contenaient des trésors d'informations, de mémos, de vidéos et de plans sur le projet iranien. En quelques heures, l'équipe du Mossad prit des centaines de dossiers, renfermant quelque cinquante mille pages, ainsi que cent quatre-vingt-trois CD contenant cinquante-cinq mille autres fichiers électroniques. Le matériel, pesant environ une demi-tonne, fut empaqueté et chargé à bord de camions. Selon divers rapports, les camions réussirent à franchir la frontière iranienne avec leur précieux chargement puis furent transportés par bateau en Israël.

L'effraction ne fut découverte qu'à 7 heures du matin, quand les gardiens arrivèrent à l'entrepôt. Certains prétendirent que le blizzard avait été d'une grande aide tant le chaos et les coupures de courant dus au mauvais temps ralentirent les efforts des Iraniens pour tendre un filet à travers le pays. Tous les participants à la mission du Mossad – et ils furent nombreux – purent quitter l'Iran sans être inquiétés.

En Israël, l'opération fut maintenue secrète tant que les traducteurs et experts travailleraient à analyser le matériel. Le « grand mensonge » des Iraniens fut mis au jour presque aussitôt. Le projet d'armements nucléaires avait démarré par un autre projet, baptisé « Amad ». Celui-ci avait été arrêté en 2003, et les Iraniens avaient présenté des indices tangibles de ce fait devant les organisations internationales. Ce qu'ils avaient omis de préciser était qu'ils avaient lancé, immédiatement après l'arrêt d'« Amad », un nouveau projet, appelé « Spand », avec les mêmes matériels, les mêmes personnes et les mêmes objectifs. L'opération du Mossad à Shurabad apportait la preuve que l'Iran avait poursuivi son projet nucléaire au cours des années suivantes.

En mars 2018, le Premier ministre Netanyahou et le ramsad Cohen s'envolèrent pour Washington, où ils rencontrèrent le secrétaire à la Défense James Mattis, le secrétaire d'État Rex Tillerson et le conseiller à la Sécurité nationale Raymond McMaster. Netanyahou eut en outre un entretien avec le président Donald Trump. Les Israéliens présentèrent aux Américains leurs principales découvertes dans les archives. Peu après, ils leur transmirent des copies de la totalité du contenu des documents et des CD. On a prétendu que la découverte extraordinaire avait conduit le président Trump à prendre la décision de se retirer de l'accord iranien le 8 mai 2018.

L’Iran garda un silence complet sur le vol de ses archives. Le 30 avril, Netanyahou fit une apparition devant les médias pour décrire la mission et présenter les projets et les plans détaillés découverts dans l’entrepôt jaune. Alors même que les gouvernements du monde entier étaient encore sous le choc des révélations et de l’authenticité des documents, le vice-ministre des Affaires étrangères iranien déclara :

— L’apparition de Netanyahou n’était qu’une mise en scène puérile et ridicule destinée à influencer la décision de Trump sur l’accord à la veille de la date butoir du 12 mai.

Dans son discours, Netanyahou avait déclaré :

— Nous avons découvert des documents, présentations, plans d’assemblage, photos, vidéos, etc., compromettants apportant les preuves que l’Iran avait continué secrètement à développer des armes nucléaires et menti à ce sujet au monde entier et à l’Agence internationale de l’énergie atomique.

L’opération prouvait de surcroît que le Mossad de Yossi Cohen, avec ses guerriers et ses guerrières, avait réussi sa mission impossible, un exploit sans précédent dans l’histoire mondiale de l’espionnage. Les prouesses des James Bond et consorts, que des millions de spectateurs considéraient comme les symboles mêmes de l’action secrète, faisaient pâle figure en comparaison de l’opération de Téhéran.

Dina et ses amis avaient pris des risques considérables pour mener à bien une mission difficile et dangereuse. L’histoire de Dina n’en était pourtant qu’une parmi de tant d’autres. À la veille du jour de l’Indépendance, la fête nationale israélienne, le prix de la Sécurité d’Israël fut attribué à l’équipe du Mossad qui s’était introduite dans les archives nucléaires iraniennes. Quelques guerriers et guerrières furent choisis pour recevoir le prix des mains du président Rivlin, à Jérusalem.

Selon des sources étrangères, les missions du Mossad en Iran se poursuivirent en 2020. Des centres de recherche et de production de centrifugeuses explosèrent, des structures et laboratoires stratégiques partirent en fumée, et les médias du monde entier insistèrent sur le fait que la guerre menée par Israël contre la bombe atomique iranienne redoublait d’intensité.

Le 27 novembre 2020, Mohsen Fakhrizadeh, le chef du projet nucléaire iranien, fut assassiné de façon mystérieuse par de parfaits inconnus.

* Noms fictifs.

* Abdoul Qadeer Khan, né 1936 en Inde, mort en octobre 2021 au Pakistan, connu comme le père de la bombe atomique pakistanaise.

Épilogue

LE 1er JUILLET 2019, LE RAMSAD YOSSI COHEN DÉCLARA :

> Des hommes et des femmes issus de tous les segments de la société israélienne servent au Mossad. Nous agissons de façon délibérée afin d'élargir les cercles sociaux d'où viennent les officiers qui grossissent nos rangs. Notre diversité fait notre force. Cette logique opérationnelle est également porteuse de valeurs morales. Des femmes servent au Mossad depuis sa création, dans chaque fonction et dans chaque profession. Nous avons besoin d'elles, aujourd'hui plus que jamais, à tous les postes et à tous les échelons. Nous avons besoin d'elles aux plus hautes instances de commandement. Ces dernières années, nous avons agi de façon délibérée et en profondeur pour promouvoir plus de femmes aux fonctions d'encadrement et de direction. Aujourd'hui, des femmes occupent déjà des postes de commandement de tout premier plan au Mossad, et j'espère qu'à l'avenir nous verrons une femme à sa tête. Au fil des années, toute notre expérience nous a confirmé que les équipes mixtes d'hommes et de femmes accomplissaient beaucoup mieux leurs tâches compliquées. Plus de quarante pour cent des employés du Mossad et vingt-six pour cent des commandants sont des femmes. C'est déjà un pourcentage très élevé dans une organisation de sécurité opérationnelle, mais nous nous efforçons toujours de l'améliorer.

Le Mossad prit en outre l'initiative de faire porter ses efforts pour permettre aux femmes de se marier et d'avoir des enfants tout en menant à bien leurs missions. À cet effet, quand une femme est recrutée par le Mossad, ses officiers traitants s'entretiennent également avec son mari. Est-il prêt à accepter une vie de famille où sa femme devra s'absenter du foyer ? Est-il d'accord pour s'occuper des enfants en son absence ? Pour le Mossad, il n'existe aucune différence entre la vie d'un tel couple et celle d'un médecin ou d'une infirmière qui doivent s'absenter jour et nuit pour exercer leur métier.

Quant aux arguments opposés au recrutement de jeunes femmes parce qu'elles tombent enceintes et ont des enfants, le ramsad a déclaré à un ami :

— Combien dure un congé maternité ? Six mois ? Disons même neuf mois dans certains cas ? Et combien dure un congé pour études à l'Université, où nous envoyons des guerriers du Mossad décrocher un diplôme ? Au moins un an et demi, voire deux ans. Alors où est le problème si une guerrière veut avoir un enfant ?

En 2019, les femmes représentaient quarante-sept pour cent des nouvelles recrues du Mossad et près de trente pour cent des commandants d'unités. Et dans une formation particulièrement difficile tenue à l'automne de 2019, les lauréats furent deux hommes et cinq femmes.

Publicité récente du Mossad : *Recherchons femmes puissantes.*
Peu importe votre passé. Ce qui nous importe, c'est qui vous êtes devenue.

ANNEXES

Glossaire

Aman : direction du renseignement militaire israélien.

Bat-levaya : escorte féminine d'un agent du Mossad jouant le rôle de sa femme ou de sa petite amie.

Bitzur (« fortification ») : unité du Mossad en charge de la protection et de l'émigration en Israël de communautés juives du monde entier.

Césarée : branche opérationnelle du Mossad.

Gonen : unité d'autodéfense spéciale des Juifs d'Afrique du Nord.

Haganah : organisation paramilitaire juive de Palestine fondée sous la domination britannique.

Hanoukka : désigne la fête de la Dédicace, ou des Lumières, qui se célèbre pendant huit jours.

Hashomer Hatzaïr : mouvement de jeunesse sioniste de gauche.

Houppa : dais traditionnel utilisé lors de la cérémonie juive du mariage.

Irgun (« organisation ») : organisation paramilitaire juive de la Palestine mandataire fondée en 1931.

Katsa : agent de renseignement du Mossad.

Keshet : département du Mossad chargé d'opérations de renseignement sophistiquées à l'étranger.

Kibboutz (« assemblée ») : exploitation agricole collective.

Kidon (« baïonnette ») : unité du Césarée chargée des missions les plus périlleuses, y compris les assassinats.

Lohemet : combattante, guerrière.

Mistaarvim : unité spéciale des services secrets capable de se fondre dans la population arabe.

Mochav (« installation, village ») : communauté agricole coopérative d'obédience socialiste.

Mudira kabira : « grand capitaine ».

Moukhabarat : service de la sécurité intérieure dans les pays arabes ; également informateurs travaillant pour ces services.

Palmach : organisation paramilitaire juive de Palestine active de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à l'indépendance d'Israël.

Ramsad : abréviation de *Rosh ha-Mossad*, directeur des services secrets israéliens.

Sayeret matkal : unité d'élite de l'état-major de l'armée israélienne.

Shabak : service du contre-espionnage israélien.

Shai : à l'époque du Mandat britannique sur la Palestine, service du renseignement et de contre-espionnage de la Haganah, embryon du futur Mossad.

Shaldag (« martin-pêcheur ») : unité de commando d'élite de l'armée de l'air israélienne.

Stern : groupe d'action clandestin sioniste, aussi appelé *Lehi*, créé dans la Palestine mandataire en 1940.

Tsahal : abréviation de *Tsva Haganah Le-Israel*, armée de défense d'Israël.

Tzomet (« carrefour ») : département du Mossad chargé du recrutement et de la gestion des agents.

Yeshiva : (pl. *yeshivot*) : centre d'étude de la Torah et du Talmud.

Sigles et acronymes

AIEA (Agence internationale de l’énergie atomique).

CIA (Central Intelligence Agency).

FPLP (Front populaire de libération de la Palestine).

HUMINT (Human Intelligence) ; en français ROHUM (renseignement d’origine humaine).

IICC (Israel Intelligence Heritage and Commemoration Center).

IDF (Israel Defense Forces), autre nom de Tsahal.

JTA (Jewish Telegraphic Agency).

MI-6 (Military Intelligence, section 6), services secrets britanniques.

PIWP (Palestine Information with Provenance).

OLP (Organisation de libération de la Palestine).

ONU (Organisation des Nations unies).

OSS (Office of Strategic Service).

OTAN (Organisation du traité de l’Atlantique Nord).

RDA (République démocratique allemande).

SISMI (Servizio per le Informazioni e la Sicurezza Militare), devenu AISE (Agenzia informazioni e sicurezza esterna).

SOE (Special Operations Executive).

UCLA (Université de Californie à Los Angeles).

WIZO (Women’s International Zionist Organization).

Bibliographie et sources

Ce livre s'appuie sur une grande variété de sources, livres, documents, articles de presse et interviews. Dans la mesure où il traite exclusivement de matériaux secrets, la fiabilité et la solidité des sources sont cruciales. La plupart de celles en hébreu sont constituées de documents inédits et d'entretiens en profondeur avec beaucoup d'acteurs du monde des ombres.

Nous avons également utilisé un grand nombre de sources en anglais, en tâchant toujours de séparer l'information authentique et les affabulations des esprits fertiles. Nous espérons avoir réussi dans cette entreprise.

Les titres des livres et articles en hébreu figurant dans les références ont été traduits par nos soins. Ces sources en hébreu sont marquées d'un « H ».

Aux auteurs

Interview de « Liat » par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

1. Opération « Trio »

BAR-ZOHAR, Michel, et Mishal, Nissim, *Mossad. From North Korea with Love*, Ecco, HarperCollins, 2012, p. 279-290.

BEN, Alouf, « Fin de l'ambiguïté : comment Israël a attaqué le réacteur nucléaire syrien », *Haaretz*, 21 mars 2018 (H).

Interviews d'anciens chefs et d'officiers supérieurs du Mossad par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

PREMIÈRE PARTIE

2. Sara Aaronson

BAR-ZOHAR et MISHAL, « Mossad », *op. cit.*, p. 38-49.

LAM, Amira, « Notre femme à Beyrouth », *Yediot Aharonot*, 3 septembre 2015 (H).

YARIV, Yossef, « Les femmes du Mossad », conversation avec Yeshayahu Ben-Porat, éd. Niza Zameret et Uri Neeman, *Mabat* (IICC), no 17, janvier 1998 (H).

3. Yolande Harmor

BITTON-JACKSON, Livia, « Yolande Gabai Harmer : Israel's Secret Heroine », *Jewish Press*, 17 mai 2013.

BOTTON (DE), Alain, « Extraordinary tale of Alain de Botton's heroine grand-mother », *The Observer*, 7 juin 2015.

FALK, Lea, « Yolande, the Egyptian woman who spied for Israel », *Jewniverse*, 21 juillet 2015.

JOSEPH, Anne, « An Israeli secret agent in King Farouk's court », *Times of Israël*, 4 juillet 2015.

KEINAN, Shlomtsion, « Interview d'Alain de Botton », *Haaretz*, 10 janvier 2007 (H).

SEGRE, Dan, interviewé par Michel Bar-Zohar.

SHARETT, Moshe, « Journal intime », *Maariv*, 1978 (H).

—, Yaakov, interviewé par Michel Bar-Zohar.

SCHWEIZER, Ora, interviewée par Michel Bar-Zohar.

WOLLMAN, Dan, *Yolande, An Unsung Heroine*, film documentaire (https://vimeo.com/297561106).

4. Shula Cohen

« L'histoire de Shula Cohen », YouTube (H).

« Shoulamit Kishik-Cohen », vidéo de l'IICC (H).

ADERET, Ofer, « Grand-mère James Bond : l'espionne sioniste du Liban », *Haaretz*, 25 mai 2017 (H).

ARENFELD, Joseph, « Notre dame de Beyrouth », chaîne 7 (télévision israélienne), 25 mai 2017 (H).

COHEN, Shula, conversations avec Michel Bar-Zohar, 1982-1990.

DANIEL, Roni, « Interview de Motti Kfir », Friday Studio (télévision israélienne), 23 juillet 2010 (H).

EICHNER, Itamar, « Mort de l'espionne israélienne au Liban », Ynet, 22 mai 2017 (H).

GOLAN, Aviezer, et PINKAS, Dani, « Shula. Nom de code "la Perle" », Kinneret Zmora-Bitan, 1980 (H).

GUSIKOWSKI, Loren, *The Beyrouth Spy. Shula Cohen*, film documentaire, BR Docs, 6 décembre 2017.

JTA, « Israeli spy who lived undercover in Lebanon for 14 years died at 100 », *The New York Jewish Week*, 22 mai 2017.

KALDES, Tova, « La fête royale qui vit éclore une espionne », *Mabat* (IICC), no 78, juillet 2017, p. 12-13 (H).

LAPID, Ephraïm, *Guerrières de l'ombre. À l'intérieur des services secrets israéliens*, Yediot Sefarim, 2017, p. 91 (H).

LEBANON, Isaac, « Cette femme était ma mère », *Haaretz*, 18 décembre 2018 (H).

—, interviewé par Michel Bar-Zohar.

MORIAH, Sami, interviewé par Michel Bar-Zohar.

PELEG, Yariv, « Monsieur Shula », *Israël Hayom*, 6 mai 2017 (H).

PERRI, Hadar, « Shula Kishik-Cohen : une espionne sioniste à Beyrouth », *View-Point*, 21 avril 2019 (H).

YACHIN, Ezra, « La ballade de Shoulamit. Histoire d'une espionne sioniste », Yachin Ezri, 2000 (H).

ZEMER, Hanna, « Guerrière sous couverture », *in* Michel Bar-Zohar (dir.), *Cent hommes et femmes mémorables*, Magal and Defense Office publishing house, 2007, p. 104 (H).

5. Marcelle Ninio

« "Carte d'identité" : la mission et la chute de Max Bineth », www.maxbineth (H).

« L'affaire Lavon », nidoneykahir.org.il (H).

« Les prisonniers du Caire », nidoneykahir.org.il (H).

BAR-ZOHAR, Michel, « Ben Gourion », Am-Oved, 1977, t. II, p. 1049 (H).

BAR-ZOHAR et MISHAL, « Mossad », *op. cit.*, p. 169-170.

COHEN, Yossi, « Éloge funèbre de Marcelle », *Yediot Ahronot*, 27 octobre 2019 (H).

GOLAN, Aviezer, « Opération “Suzanna” », Idanim, 1976 (H).

JACKONT, Amnon, « Meir Amit. L’homme et le Mossad », Yediot Sefarim, 2012, p. 154 et 242-243 (H).

NINIO, Marcelle, conversations avec Michel Bar-Zohar, 1985-2020.

ZEMER, Hanna, « Vivre sur une autre planète », *in* Bar-Zohar (dir.), « Cent hommes et femmes mémorables », *op. cit.*, p. 108 (H).

6. Waltraud Neumann

AVNERI, Arié, « Lotz, l’espionne à cheval », Y. Gutman, 1968 (H).

JACKONT, « Meir Amit », *op. cit.*, p. 148, 156 et 242-243 (H).

LOTZ, Waltraud, détails biographiques, PIWP database.

LOTZ, Wolfgang, « Mission au Caire », *Maariv*, 1970 (H).

—, conversations avec Michel Bar-Zohar.

MELMAN, Yossi, « Que dois-je dire à ma mère ? », *Haaretz*, 27 février 2007 (H).

NINIO, Marcelle, conversations avec Michel Bar-Zohar, 1985-2020.

SHIRMAN, Nadav, « L’espion au champagne », film documentaire, 11 février 2007 (H).

7. Liberté !

La bibliographie de ce chapitre emprunte aux trois précédents.

PARTIE II

8. Yehudit Friedman

« Une âme juive », film documentaire sur Yehudit Nissiyahu, Israel Broadcasting Authority, chaîne 1 (télévision israélienne), 22 février 2017 (H).

ADERET, Ofer, « Mon bureau de l’ombre », photos de Sara Eyal, *Haaretz*, 15 février 2019 (H).

ADMON, Talma, « Yael Pozner : une femme à la tête du Mossad », *Maariv*, 28 novembre 1990 (H).

ASCHER, Itai, « La seule femme membre d'une équipe opérationnelle », *Maariv*, 17 août 2003 (H).

BAR-ZOHAR et MISHAL, « Mossad », *op. cit.*, p. 59-87.

BLAU, Uri, « Yehudit Nissiyahu, *alias* Dina Ron : la femme qui a kidnappé Adolf Eichmann », *Haaretz*, 19 septembre 2008 (H).

BRAVERMAN, Malka, interviewée par Michel Bar-Zohar pour le livre *Spies in the Promised Land*. *Iser Harel and the Israeli Secret Service*, 1972, Boston, Houghton Mifflin.

EITAN, Rafi, interviewé pour BAR-ZOHAR et Mishal, « Mossad », *op. cit.*

HAREL, Isser, « La maison de la rue Garibaldi », Zmora-Bitan, 1975, Kinneret, rééd. 1990. (H).

—, interviewé par Michel Bar-Zohar pour le livre *Spies in the Promised Land op. cit.*

KFIR, Motti, interviewé par Michel Bar-Zohar.

KLEIN, Aaron, « Mike Harari. Le maître des opérations », Keter, 2014, p. 25 (H).

LAPID, Ephraïm, et ERLICH, Yohi, « Les choses qu'on voit d'ici », carte d'identité de Rafi Eitan, *Mabat* (IICC), no 51, février 2008, p. 4-7 (H).

LIBERMAN, Assaf, et BEN OVADIA, Tali, « Aliza Magen. La confidente », recherches M. Kempner, film documentaire, Real Time, chaîne 11 (télévision israélienne), chapitre VI (H).

MAGEN, Aliza, interviewée par Michel Bar-Zohar.

MALKIN, Peter Z., et STEIN, Harry, *Eichmann in My Hands !*, Grand Central Publishers, 1991, éd. Kindle, chapitres XIX-XX.

MAN, Peter, et DAN, Uri, « Eichmann in my hands ! », Massada, 1987, p. 144-200 (H).

MEIDAD, Yaacov, conversations avec Michel Bar-Zohar.

MELMAN, Yossi, et RAVIV, Dan, « Des espions contre l'Apocalypse », Yediot Sefarim, 2012, p. 115-117 (H).

PALMOR, Eliezer, « L'affaire de Lillehammer vue de l'extérieur », Carmel, 2000 (H).

SAPIR-WEITZ, Carmit, « Super-héroïnes », *Maariv*, 1er mai 2017 (H).

SHEN, A., « Histoire et culture des Juifs marocains », Hakibbutz Hameuchad, 2000, p. 10 (H).

WEINTRAUB, Yoshi, « Je ne suis pas Superman », *Mabat* (IICC), no 51, février 2008, p. 8 (H).

—, et LIMOR, Klipa, « Le silence leur convient », in *ibid.*, p. 4-7 (H).

9. Isabelle Pedro

HUGI, Jacki, « Seule dans une ville étrange », *Gaalei Tsahal*, 27 avril 2012 (H).

MAZORI, Dalia, « Son Michael : l'agent du Mossad de Yitzhak Shamir », *Maariv*, 2 juillet 2011 (H).

MITCHNIK, Gideon, « Affaires secrètes : présentation d'Isabelle Pedro », *Cinema City*, novembre 2018 (H).

NAKDIMONE, Shlomo, « Notre agente au Caire : l'histoire de l'espionne israélienne infiltrée en Égypte au temps de Nasser », *Haaretz*, 1er septembre 2011 (H).

PEDRO, Isabelle, interviews de ses enfants Eilon et Assaf Kaplan et de sa nièce Ruth Aner par Michel Bar-Zohar.

10. Nadine Frej

Interviews de Sami Moriah, Isser Harel et Yaacov Caroz par Michel Bar-Zohar.

CAROZ, Yaacov, « L'Homme aux deux casquettes », Defense Office, 2002, p. 239-246 (H).

GOLAN, Marina, « Double identité », *Israël Defense*, 30 août 2013 (H).

PARTIE III

11. Michael Harari

HARARI, Mike, conversation avec Michel Bar-Zohar.

KLEIN, « Mike Harari », *op. cit.* (H).

12. Sylvia Rafael (1)

« Sylvia Rafael », *Mabat* (IICC), no 41, juin 2005, p. 42 (H).

APPELBAUM, Stephen, « The spy who fell into a trap », *The Jewish Chronicle*, 18 août 2016.

BAR-ZOHAR, Michel, et HABER, Eitan, *The Quest for the Red Prince*, William Morrow, 1983.

BAR-ZOHAR et MISHAL, « Mossad », *op. cit.*, p. 186-213 et 205-208.

BERGMAN, Ronen, *Rise and Kill First*, Random House, 2018, p. 110-112, 179 et 183.

DAN, Uri, « Terror Inc. », Massada, 1976, p. 138-148 (H).

EDELSTEIN, Esther, « Des terroristes ont menacé d'assassiner l'ex-agente du Mossad Sylvia Rafael », *Maariv*, 9 mai 1989 (H).

KAPLAN, David E., « Israel's legendary spy Sylvia Raphael Returns to the spotlight », *The Jerusalem Post*, 11 avril 2016.

KFIR, Motti, interviewé par Michel Bar-Zohar.

KLEIN, « Mike Harari », *op. cit.* (H).

OREN, Ram, avec Kfir Motti, « Sylvia. Vie et mort d'une guerrière du Mossad », Keshet, 2010 (H).

—, et MOTTI, Kfir, *Sylvia Rafael. The Life and Death of a Mossad Spy*, University Press of Kentucky, « Foreign Military Studies », éd. Kindle, 2014.

PALMOR, « L'affaire de Lillehammer vue de l'extérieur », *op. cit.* (H).

SCHERF, Aaron, conversations avec Michel Bar-Zohar.

SHAVIT, Shabtai, « Chef du Mossad », Yediot Sefarim, 2018, p. 311 (H).

SHIMRON, Gad, « Une femme étrangère », *Bamahane*, 29 août 2008 (H).

SWAIN, Jon, « Fresh-faced : I fell into the honey trap laid by Israel's Mata Hari », *The Sunday Times*, 21 février 2010.

13. Yael

BERGMAN, Ronen, « L'opération "Printemps de la jeunesse" : l'histoire inconnue », *Yediot Aharonot*, 10 mai 2019 (H).

BERMAN, Mina, « Yael : l'histoire d'une guerrière du Mossad », *Mabat* (IICC), no 74, avril 2016 (H).

BYRNE, Paula, « Moody adventures : Reviews of Lady Hester, Queen of the East by Lorna Gibb », *The Telegraph*, 30 avril 2005.

HARARI, Mike, conversations avec Michel Bar-Zohar.

LAM, Amira, « Notre agente à Beyrouth », *Yediot Aharonot*, 3 septembre 2015 (H).

MALCHI, Youval, « Une interview », *in* podcast *Historical Chapters, 189 : le Mossad* (H).

MASS, Efrat, *Yael, la combattante du Mossad à Beyrouth*, Hakibbutz Hameuchad, 2015 (H).

PERI, Hadar, « Eileen : la guerrière du Mossad qui prit part à l'opération "Printemps de la jeunesse" », *Point of View*, 27 avril 2019 (H).

RAMON-RIVLIN, Vered, « Premières fois dans l'histoire d'Israël, V : interviews de guerrières du Mossad », *Lady Globe's*, 11 septembre 2012 (H).

SYDLER, Shirly, « Première chercheuse en Terre sainte, elle accomplit ce que les femmes n'étaient pas censées faire en son temps », *Haaretz*, 22 mai 2015 (H).

YAEL et JOHN, conversations avec Michel Bar-Zohar.

14. Sylvia Rafael (2)

ADERET, Ofer, « Le guerrier qui a quitté le Mossad pour cultiver des fleurs avait traqué Ali Hassan Salameh », *Haaretz*, 6 août 2015 (H).

Bibliographie du chapitre X.

BIRD, Kai, *The Good Spy. The Life and Death of Robert Ames*, Crown Publishers, Broadway Books, 2014, éd. Kindle, p. 93-94, 173, 180-182 et 198.

JTA, « Marianne Gladnikoff : Details emerge in Boushiki murder trial », 9 janvier 1974.

LEVI, Amnon, « Marianne Gladnikoff », interview à « True Face », chaîne 13 (télévision israélienne), 16 février 2017 (H).

MELMAN, Yossi, « Le temps n'est pas encore venu de révéler la vérité historique », éloge funèbre de Sylvia Rafael, *Haaretz*, 16 février 2005 (H).

—, « Les protocoles du fiasco de Lillehammer mis au jour », *Maariv online*, 2 juillet 2013 (H).

15. Danielle

DANIELLE, interviewée par Michel Bar-Zohar.

MELMAN, Yossi, « Difficile retour à la maison : d'une mission en Égypte au désespoir », *Walla News*, 25 septembre 2012 (H).

—, « Voie sans issue : une histoire de l'espionnage en bleu et blanc », *Israël Forbes*, 3 juin 2017 (H).

RAMON-RIVLIN, « Premières fois dans l'histoire d'Israël », art. cité (H).

16. Erika

BAR-ZOHAR et HABER, *The Quest for the Red Prince*, *op. cit.*

BAR-ZOHAR et MISHAL, « Mossad », *op. cit.*, p. 210-212.

BEN DAVID, Allon, « Dernier de la liste : l'assassinat de Hassan Salameh », chaîne 13 (télévision israélienne), 22 décembre 2019 (H).

BERGMAN, *Rise and Kill First*, *op. cit.*, p. 214-224.

KLEIN, « Mike Harari », *op. cit.* (H).

PERI, Hadar, « Erika Chambers : histoire d'une guerrière du Mossad », *Point of View*, 16 mai 2019 (H).

RAWSTORNE, Tom, « The top QC, his vanished sister and the mystery of Mossad's first British hitwoman », *The Mail*, 20 février 2010.

SHOAN, Amir, et LAM, Amira, « Les services spéciaux du Mossad », *Yediot Aharonot*, 15 décembre 2017 (H).

WILHELM, Dietl, « Une agente du Mossad. L'opération "Prince rouge" », Bitan, 1997 (H).

PARTIE IV

17. Yola, Gila et Ilana

BAR-ZOHAR et MISHAL, « Mossad », *op. cit.*, p. 317-332.

BERGMAN, Ronen, « Les secrets du Soudan », *Yediot Aharonot*, 26 juillet 2019 (H).

DROR, Douki, MELMAN, Yossi et SHELACH, Hen, « Le Mossad. Légendes et couvertures », chapitre III, chaîne 8 (télévision israélienne), 2017 (H).

HOLLANDER, Yishai, « La reine du désert », *Makor Rishon*, 5 août 2016 (H).

GERSHONI, Yariv, interviewé par Michel Bar-Zohar.

KAPLAN-SOMER, Alison, « Histoire cachée d'un site de plongée fictif du Mossad au Soudan », *Haaretz*, 14 mai 2018 (H).

LEVI, Shaï, « Héritage : l'histoire d'un sauvetage par des agents du Mossad au milieu du désert », Pazam (site Internet), 18 juin 2014 (H).

LIMOR, Dani, interviewé par Michel Bar-Zohar.

NAHARI, Oren, « Une agente du Mossad dans un village de vacances au Soudan : l'opération secrète pour ramener les Juifs éthiopiens », *Walla News*, 16 avril 2017 (H).

PERETZMAN, Ilana, interviewée par Michel Bar-Zohar.

REITMAN, Yolanta, interviewée par Michel Bar-Zohar.

SCHERF, Aaron, conversations avec Michel Bar-Zohar.

SHIMRON, Gad, « L'"Exodus" du Mossad », Hed Arzi, 1998 (H).

SIMONS, Shraga (rabbin), « L'opération "Frères" : un site de plongée en mer Rouge », Aishraek (site Internet), 1er octobre 2017 (H).

WAKSMAN, Gila, interviewée par Michel Bar-Zohar.

PARTIE V

18. Aliza, Liron, Sigal et Rina

Anciens chefs et officiers supérieurs du Mossad, interviewés par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

COHEN, Yossi, chef du Mossad, « Discours à la convention de Herzliya », 1er juillet 2019, https://www.idc.ac.il/he/whatsup/pages/herzliya-conf-day2.aspx(H).

BEN-BARAK, Ram, conversations avec Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

DROR, MELMAN et SHELACH, « Le Mossad », film cité (H).

EVEN, Limor, « Une dirigeante de haut rang du Mossad : "Je n'aurais jamais pensé que la menace iranienne était à ce point existentielle" », *Globes*, 10 juin 2016 (H).

GAL, Mirla, interviewée par Michel Bar-Zohar.

LAM, « Notre agente à Beyrouth », art. cité (H).

LAPID et ERLICH, « Les choses qu'on voit d'ici », art. cité (H).

LIBERMAN et BEN OVADIA, « Aliza Magen », film cité (H).

« Liron », interviewée par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

MAGEN, Aliza, interviewée par Michel Bar-Zohar.

MAZLIACH, Rina, « La double vie d'une agente du Mossad (Orna Sandler) », Mako News, chaîne 12 (télévision israélienne), 26 février 2016 (H).

MIZRACHI, Ilan, interviewé par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

« RINA », interviewée par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

SENDLER-KLEIN, Orna, interviewée par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.
Shein, Sima, interviewée par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

« SIGAL », interviewée par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

SANDLER-KLEIN, Orna, « The woman among the shades », Gaya, 2015 (H).

SAPIR-WEITZ, « Super-héroïnes », art. cité.

WEINTRAUB et KLIPA, « Le silence leur convient », art. cité (H).

19. Cindy

« Cheryl Bentov, l'agente qui a attiré Vanunu et qui l'a ramené en Israël », Ynet, 20 avril 2004 (H).

ARAVA, Yael, « Wendy Robbins : en tant que Juive je ne parviens pas à comprendre comment Vanunu a pu trahir Israël », *Maariv*, 6 octobre 2006 (H).

BAR-ZOHAR et MISHAL, « Mossad », *op. cit.*, p. 239-253.

BOGAN, Amir, « Sophistiqués, israéliens, mais pas très discrets : les agents du Mossad au service d'Hollywood », Ynet, 5 octobre 2017 (H).

KUSHMARO, Danny, « Vanunu parle pour la première fois depuis trente ans à un média israélien », chaîne 2 (télévision israélienne), 2 septembre 2015 (H).

MACINTYRE, Donald, « History catches up with Mossad seductress who trapped Vanunu », *Independent*, 10 octobre 2011.

MELMAN, Yossi, « De l'Australie aux charmes de Cindy : le kidnapping de Vanunu », *Haaretz*, 25 août 2011 (H).

TALSHIR, Anat, et YECHEZKELI, Zadok, « Cindy : "Pour moi, l'histoire de Vanunu est un trou noir" », *Yediot Aharonot*, 20 avril 2004 (H).

YATOM, Danny, interviewé par Michel Bar-Zohar et Nissim Mishal.

20. Linda

« Linda », interviewée par Michel Bar-Zohar.

21. Dina et Sammy

« Armed Forces ordered to help in relief operations after heavy snowfall », *Teheran Times*, 28 janvier 2018.

« Au milieu de la nuit avec des torches », *Haaretz*, 15 juillet 2018 (H).

« De nouvelles informations sur l'opération iranienne », Ynet, 15 juillet 2018 (H).

« La cible des missiles Shahab-3 est Israël », Ynet, 3 octobre 2002 (H).

« Un missile explose en Iran lors d'une tentative de lancement », Ynet, 29 août 2019 (H).

« Plus de détails à propos de l'opération iranienne », *Srugim*, 2 mai 2018 (H).

AGENCES DE PRESSE ÉTRANGÈRES, « Iran is covered and buried in snow », Ynet, 28 janvier 2018.

BERGMAN, Ronen, « Comment les archives iraniennes ont été dérobées », *Yediot Aharonot*, 1er mai 2018 (H).

—, « La cible : cinq bombes atomiques de 10 kilotonnes sur des missiles Shahab 3 », *Yediot Aharonot*, 6 septembre 2018 (H).

BORGER, Julian, et DEHGHAN, Saeed Kamali, « Iran missile architect dies in a blast, but was the explosion a Mossad mission ? », *The Guardian*, 14 novembre 2011.

COHEN, Dudi, « The Big Exercise : Iran launched surface to surface missiles, one of them was Shahab », Ynet, 28 juin 2018.

DAGONI, Ran, « Comment le Mossad a mis la main sur les documents nucléaires dans un entrepôt abandonné de Téhéran », *Globes*, 1er mai 2018 (H).

EMET, Zman, « Fric-frac au cœur de Téhéran », film documentaire, Real Time, chaîne 11 (télévision israélienne), série TV, chapitre XVI, deux épisodes (H).

FAIBELZON, Eli, « Le prix de la Sécurité d'Israël attribué à l'unité du Mossad qui a dérobé les archives iraniennes », *Hidabrut*, 27 mai 2019 (H).

MELMAN, Yossi, « Le film sur les archives iraniennes sera intitulé : « Cohen et les braves », *Maariv*, 5 mai 2018 (H).

NETANYAHOU, Benyamin, discours, Ynet, 30 avril 2018 (H).

SADAN, Nizan, « Qu'y a-t-il de si dangereux dans le nouveau satellite iranien ? », *Calcalist*, 9 mai 2020 (H).

SANGER, David E., et BERGMAN, Ronen, « How Israël, in the dark of night, torched its way to Iran's nuclear secrets », *The New York Times*, 15 juillet 2018.

VICK, Karl, « Was Israël behind a deadly explosion at an Iranian missile base ? », *Time Magazine*, 13 novembre 2011.

ZEZNA, Shlomo, « Emplacement des archives nucléaires : seules cinq personnes étaient au courant », *Israel Hayom*, 1er mai 2018 (H).

Épilogue

COHEN, Y., « Discours à la convention de Herzliya », texte cité.

Interviews

KFIR, Motti, NINIO, Marcelle, SHAVIT, Shabtai, YATOM, Danny, BEN-BARAK, Ram, MORIAH, Sami, OLMERT, Ehoud, MIZRACHI, Ilan, PRADO, Tamir, COHEN-KISHIK, Shula, LEVANON, Itzhak, HAREL, Isser, EITAN, Rafi, BRAVERMAN, Malka, MEIDAD, Yaakov, SHWEIZER, Ora, SEGRE, Dan, SHARETT YAKOV (Kobi), Yael et John, MAGEN, Aliza, HARARI, Mike, GERSHONI, Yariv, SENDLER-KLEIN, Orna, « LIAT », « LINDA », « DANIEL », « RINA », « LIRON », « SIGAL », famille PEDRO (Eilon et Assaf KAPLAN, Ruthy ANER), LIMOR, Dani, GAL, Mirla, REITMAN, Yolanta, WAXMAN, Gila, PERETZMAN, Ilana, SHEIN, Sima, ERLICH, Yohi, ELRON, Sara, CAROZ, Yaacov, SHERF, Aharon, et beaucoup d'autres qui ont demandé de rester anonymes.

Livres

AARON, Klein, « Mike Harari, the Master of operations », Keter, 2014 (H).

AVNERI, Arié, *Lotz, the Spy on a Horse*, Y. Gutman, 1968.

BAR-ZOHAR, Michael, « 100 men and women of valor », Magal et Defense Office Publishing House, 2007 (H).

—, et HABER, Eitan, *The Quest for the Red Prince*, William Morrow, 1983.

—, et MISHAL, Nissim, *Mossad. From North Korea with Love*, Ecco, HarperCollins, 2012.

BERGMAN, Ronen, *Rise and Kill First*, Random House, 2018.

BIRD, Kai, *The Good Spy. The Life and Death of Robert Ames*, Crown, Broadway Books, 2014 (éd. Kindle).

CAROZ, Yaacov, « The Man with two hats », Defense Office, 2002 (H).

DAN, Uri, « Terror Incorporated », Massada, Tel-Aviv, 1976.

GOLAN, Aviezer, et PINKAS, Dani, « Shula. Code Name the Pearl », Kinneret Zmora Bitan, 1980.

JAKONTE, Amnon, « Meir Amit the Man and the Mossad », Yediot Sefarim, 2012.

LAPID, Ephraim, « Secret warriors. The Israeli Intelligence, a look from within », Yediot Sefarim, 2017.

LOTZ, Wolfgang, « A mission in Cairo », *Maariv*, 1970.

MALKIN, Peter Z., et STEIN, Harry, *Eichmann in My Hands !*, Grand Central, 1991 (éd. Kindle).

MAN, Peter, et DAN, Uri, « Eichmann in my hands ! », Massada, 1987 (H).

MASS, Efrat, « Yael, the Mossad combatant in Beyrouth », Hakibbutz Hameuchad, 2015. (H)

MELMAN, Yossi, « Imperfect spies », Tchelet, 2020 (H).

—, et RAVIV, Dan, « The imperfect spies », Maariv, 1990 (H).

—, « Spies against Armageddons », Yediot Sefarim, 2012 (H).

NAVOTH, Nachik, « One man's Mossad », Zmora, Kinneret-Bitan, 2015 (H).

OREN, Ram, avec KFIR, Motti, « Sylvia. The life and death of a Mossad warrior », Keshet, 2010 (H).

—, et KFIR, Motti, *Sylvia Rafael. The Life and Death of a Mossad Spy*, The University Press of Kentucky, « Foreign Military Studies », 2014.

PALMOR, Eliezer, « The Lillehammer Affair. An outsider's diary », Carmel, 2000.

SANDLER-KLEIN, Orna, « The woman among the shades », Gaya, 2015 (H).

SHAVIT, Shabtai, « Head of the Mossad », Yediot Sefarim, 2018 (H).

YACHIN, Ezra, « The song of Shulamit. The story of a zionist spy », Yachin Ezri, 2000 (H).

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

Titre original : *The Mossad Amazones*,
KTAV Publishing House, États-Unis.
© Michael Bar-Zohar et Nissim Mishal, 2021.
French Foreign Rights arranged by Dorith Daliot – Literary Agent

© Éditions Saint-Simon, 2025
© Éditions Saint-Simon, pour la traduction française, 2022.

Éditions Saint-Simon
7-9, rue du Bouloi, 75001 Paris
www.edsaintsimon.com

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre réservées pour tous pays.

e-ISBN : 9782374350714

© 2024, version numérique Primento et Éditions Saint-Simon

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library